THE LIBRARY OF CONGRESS

THE LIBRARY OF CONGRESS

ÉTUDES

SUR

L'ANTIQUITÉ

IMPRIMERIE CLAYE, TAILLEFER ET Ce,
Successeurs de H. Fournier,
RUE SAINT-BENOÎT, No 7.

ÉTUDES

SUR

L'ANTIQUITÉ

PRÉCÉDÉES

D'UN ESSAI SUR LES PHASES DE L'HISTOIRE LITTÉRAIRE

ET SUR LES INFLUENCES INTELLECTUELLES

DES RACES

PAR

M. PHILARÈTE CHASLES

PROFESSEUR AU COLLÉGE DE FRANCE

Influences intellectuelles, etc.
Destinée des Idiomes Latins et Teutoniques
La Bible
Traducteurs d'Homère
Euripide et Racine
Femmes-Poëtes de la Grèce
Des Hétaires Grecques
De Cicéron et de son caractère
Les Loisirs de Virgile
etc., etc.

PARIS

LIBRAIRIE D'AMYOT, ÉDITEUR

6 RUE DE LA PAIX

1847

PA 3003
.C5

104837
08

PRÉFACE.

Un laborieux ouvrier qui a fini quelques unes de ses journées a le droit de compter ses acquisitions, d'examiner ce qu'il a fait, ce qu'il aurait voulu accomplir; — quels obstacles il a rencontrés, quels défauts il reconnaît dans son œuvre, et d'en expliquer les imperfections ou les lacunes. J'ai donc cru naturel de classer selon l'analogie des sujets les résultats principaux d'une vie studieuse.

Le présent volume contient des théories générales et plusieurs fragments sur l'antiquité; — un autre, des essais consacrés aux premiers temps chrétiens et au moyen-âge;

Un troisième, diverses études sur le XVIe siècle; — dans la première partie, l'Histoire de la Littérature Française, depuis le règne de François Ier jusqu'à celui de Henri IV; travail que l'Académie Française a honoré d'un prix partagé en 1827 avec M. Saint-Marc Girardin; — et l'éloge de F. de Thou, couronné en 1823 par l'Académie Française, en même temps que celui de M. Patin; — dans la seconde, une série de portraits de la même époque.

Le quatrième contient des recherches relatives à la Littérature Espagnole, et à cette période curieuse de notre littérature, lorsque l'influence active de l'Espagne lui fit subir, sous Louis XIII, une modification passagère.

Dans un cinquième, j'ai réuni des fragments sur l'Allemagne; — les deux suivants qui viennent aboutir aux premières années du siècle où nous sommes offrent une série de portraits politiques et humoristiques, esquissés d'après la société anglaise du XVIIIe siècle.

Enfin le dernier est consacré à la Littérature Anglaise et à celle de l'Amérique du Nord.

Le *moi* est haïssable; et si je donne ici quelques explications sur cette variété d'études et de recherches, c'est que je comprends à quelles accusations elle m'expose. On trouvera ce que je

n'ose pas appeler mes théories, du moins les idées principales que mes études m'ont suggérées dans la première partie du présent volume, qui renferme : 1° l'exposé de ces idées et de ces vues ; — 2° l'esquisse d'une histoire des influences littéraires, c'est-à-dire, les masses et la disposition des résultats qui m'ont semblé ressortir de ces études; — 3° enfin une recherche philologique, ayant pour objet les deux sources des littératures européennes, le teutonisme et le latinisme.

La seconde partie contient des fragments relatifs aux souvenirs les plus grands de l'antiquité: la Bible; — Homère; — Cicéron; — Virgile. En m'arrêtant devant ces points lumineux ou plutôt éclatants, je n'ai pas été seulement attiré par la puissante lumière qui en émane, mais préoccupé de l'influence qu'ils ont exercée sur les temps anciens, influence qui se fait sentir encore au monde moderne. A la même pensée se rattachent d'autres esquisses sur la vie des Femmes Payennes, comparée à celle des femmes chrétiennes, et sur les modifications que ce changement total de mœurs a dû apporter dans le drame et le roman. La trace la plus délicate et la la plus pure de cette modification s'offrait à moi chez Racine, qui, rapproché d'Euripide, m'a

paru s'élever, pour la perfection de l'art, au-dessus du maître.

On voit que je n'ai pu m'occuper que de quelques points spéciaux, relatifs à l'antiquité. Tout en lui rendant un hommage si peu digne de sa beauté ; j'ai tâché d'apporter dans cette partie de mes études de l'exactitude et de la précision.

Le monde gothique et barbare m'attirait ; non-seulement il avait en sa faveur la nouveauté; mais il expliquait par le contraste des formes et des idées un fait digne de toute la curiosité de l'esprit ; — l'histoire des évolutions intellectuelles des races et des peuples.

Né en France, élevé en Angleterre, et familier de bonne heure avec la critique de l'Allemagne, j'ai ressenti vivement deux impulsions contraires ; l'une qui m'entraînait vers la beauté de l'art, telle que les Grecs l'ont réalisée, l'autre vers l'observation de l'humanité, telle que les nations septentrionales l'ont tentée. Cherchant avec sincérité et persévérance la conciliation de ces deux pouvoirs, dont l'un se rapporte au sentiment du beau, et l'autre à l'étude du vrai, j'ai voulu les distinguer sans les détruire ; la confusion de ces deux sphères ne peut produire que des erreurs. La perfection du drame, en tant que drame, est toute entière chez Sophocle; et ce sera toujours

se tromper que de chercher dans les créations de Shakespeare la beauté achevée, les proportions suprêmes, le rapport des parties avec le tout, enfin le complet de l'art dramatique ; ce qu'il faut demander à ce grand homme, c'est l'examen rigide et détaillé de l'humanité, ce sont les nuances métaphysiques et cependant vivantes de Hamlet et de Macbeth ; — les qualités sublimes du philosophe et de l'observateur.

Les génies de ce monde gothique et barbare dont Shakespeare est le roi intellectuel, ont su atteindre la beauté poétique du détail par l'étude du vrai; tandis que Sophocle et Racine, pénétrés du sentiment de la beauté, ont donné au vrai une forme belle et immortelle ; c'est ce qui a favorisé la confusion. Les premiers, que les convenances de l'art n'entravaient pas, ont touché des profondeurs et des écueils inconnus aux maîtres de l'art hellénique. Les autres, soumis à la loi d'une suprême harmonie, ont accompli la beauté de l'ensemble, que la diversité et le contraste du détail auraient brisée.

Emanant du sentiment du beau, l'art hellénique veut la beauté de la forme, et tend à l'unité ; le génie contraire, attaché à la sévérité du devoir, cherche le vrai, et tend à la variété. A l'un, l'harmonie et la règle ; à l'autre, la profondeur dans le caprice.

Notre vie n'est qu'un perpétuel antagonisme

de la faculté d'aimer et de la faculté de penser, de la foi et du doute, de la nécessité et du libre arbitre; et si la loi souveraine qui réunit ces contrastes dans l'existence passagère de l'homme est demeurée le problême éternel de la philosophie et de la théologie, pourquoi ne se manifesterait-il pas aussi dans la vie littéraire des peuples et dans les destinées intellectuelles des races? L'un des éléments contraires n'est pas jeté dans le monde pour anéantir l'autre, mais pour le fortifier en le combattant; le progrès lui-même est à ce prix.

Nul ne peut ni détruire le monde du Nord, ses produits intellectuels et l'admiration profonde qu'ils inspirent aux races septentrionales; ni effacer la trace immortelle de l'antiquité savante. Shakespeare est proverbial en Angleterre comme en Allemagne. Horace est le maître aimable de tous les honnêtes gens spirituels de l'Europe moderne. Pourquoi maudire l'une de ces puissances? — Il vaut mieux les étudier pour les comprendre et s'élever jusqu'aux lois générales qui dominent l'une et l'autre. Homère sera toujours le plus lumineux et le plus vaste des narrateurs épiques, — sans que sa grandeur et sa magnificence anéantissent, à l'autre point de l'horizon, la grâce capricieuse et la finesse analytique de cet esprit de troisième or-

dre, séduisant dans ses coquetteries, qui s'appelait Sterne.

Ne permet-on pas aux sciences naturelles de classer les produits de la nature, sans songer à les détruire? Le procédé du naturaliste n'est certes pas celui d'un compilateur banal; c'est la simple observation des faits ramenés à leur source et disposés suivant leur ordre.

Ces considérations, générales, dans lesquelles je désire que l'on ne voie pas la prétention ridicule de l'impeccabilité, expliqueront pourquoi l'éloge du Dante et celui de Sophocle se trouvent dans ce recueil, et comment, à côté de pages consacrées à l'appréciation de la beauté antique, j'ai placé l'analyse détaillée des produits qu'a fait naître le catholicisme espagnol (1) dans son fanatisme, ou le protestantisme (2) anglais dans sa bizarre humeur.

Nul ne sent mieux que moi ce qui manque à ces essais; ils ne valent que par la sincérité. La forme, soumise la plupart du temps aux conditions de la publicité périodique, en est moins simple que je le désirerais aujourd'hui; les rayons, quoi qu'aboutissant à un centre commun, se présentent néanmoins brisés; l'en-

(1) T. III; Études sur l'Espagne et le règne de Louis XIII.
(2) T. VIII de ces Études; les Excentriques.

semble n'apparaît que dans les détails. Je ne veux point affaiblir ou justifier ce défaut, non d'unité, mais de méthode; — défaut que je n'ai point cherché, que je regrette, inévitable résultat des circonstances de ma vie et de la variété des sillons tracés. J'atteste seulement que dans ces voyages trop lointains d'une pensée active, curieuse et difficilement lassée, s'il y a eu témérité, il n'y a eu ni incertitude, ni légèreté, ni contradiction.

Philarète CHASLES.

Institut. 27 oct. 1846.

TABLE DES MATIÈRES.

VUES GÉNÉRALES.

DES INFLUENCES INTELLECTUELLES ET DU BUT QUE L'AUTEUR S'EST PROPOSÉ DANS CES ÉTUDES.

Pages,

§ Ier. Fécondité et filiation des idées. — Misère du génie. — Destinées diverses des grands écrivains et de leurs œuvres. — Cervantes en prison. — William Shakspeare à Londres.. 3

§ II. Comment les nations ont agi les unes sur les autres. — Part d'action exercée par chacune d'elles sur la civilisation littéraire. — La France. — L'Italie. — L'Espagne. — L'Angleterre. — L'Allemagne. — Double action et situation centrale de la France. 9

§ III. Impuissance de l'isolement. 17

§ IV. Influence lointaine des idées, et part qu'elles prennent au travail de la civilisation. — Exemples. — Luther et Calvin. — Les républiques des États-Unis. — Renaissance et décadence des littératures et des sociétés. 22

§ V. Comment s'étendent les influences politiques, religieuses et littéraires. — Abus du mot *littérature*. — Ces études sont plus historiques que littéraires. 28

§ VI. Métamorphoses des idées. — Voyage d'une fable.. . . 33

§ VII. La Fontaine. — Ce qu'il a fait des fables antiques. — L'originalité dans l'imitation.. 41

§ VIII. Rôle définitif de la critique littéraire. 51

ESQUISSE D'UNE HISTOIRE GÉNÉRALE DES INFLUENCES LITTÉRAIRES.

§ Ier. Coup-d'œil général. 59
§ II. L'Hindoustan. 61
§ III. Développement de l'esprit humain chez les autres peuples de l'Orient. 64
§ IV. Hébraïsme. 65
§ V. Ère patriarchale. — La Chine. 66
§ VI. Le patriarchat arabe. 68
§ VII. Le polythéisme Grec. 69
§ VIII. Polythéisme Romain.. 77
§ IX. Transition du polythéisme au christianisme. — Seconde période grecque. 84
§ X. Influence asiatique et chrétienne.. 68
§ XI. Ère chrétienne. — Influence septentrionale. 90
§ XII. Influence des langues romaines. 94
§ XIII. Les Arabes. — L'Espagne arabe. — Les Persans. . . 99
§ XIV. Les Slaves au moyen-âge.. 102
§ XV. L'Italie catholique. 104
§ XVI. L'Espagne catholique. 112
§ XVII. L'Occident catholique.. 118
§ XVIII. Ère de l'analyse protestante. 121
§ XIX. Peuples méridionaux. 132
§ XX. Coup-d'œil général. 134

ESSAI SUR LES DESTINÉES ET LES SOURCES DES LANGUES TEUTONIQUES ET LATINES.

§ Ier. Erreurs des étymologistes. 139
§ II. Caractères des idiomes chez les peuples sauvages. . . . 147
§ III. Développement, grandeur et décadence des langues. . 152
§ IV. Analogie primordiale des langues européennes. . . . 158
§ V. Des sources et des destinées des langues teutoniques et latines. 169

§ VI. Des règles fixes ont-elles présidé aux mutations des mots chez les races teutoniques et chez les races latines? 190

ÉTUDES SUR L'ANTIQUITÉ.

Quelques mots sur la Bible, les traductions de la Bible et les concordances.

§ Ier. Les concordances de la Bible. 195
§ II. La Bible considérée comme monument historique. . . 203
§ III. De l'Egèse et des traductions de la Bible. 206

DES TRADUCTEURS D'HOMÈRE ET DE L'IMPUISSANCE DES TRADUCTIONS. 223

EURIPIDE ET RACINE.

§ Ier. D'une opinion de M. de Schlégel en faveur d'Euripide et contre Racine. 245
§ II. De l'archaïsme et de l'imitation légitime et dangereuse.. 254

DES FEMMES GRECQUES AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

§ Ier Des femmes-poètes. — Leur situation dans la société grecque. 269
§ II. Sapho.. 276
§ III. Erenna, Télésilla, Nôssis, Anyta, Myro. 288
§ IV. Hypatea et Anne Comnène. 292

DES HÉTAIRES GRECQUES.

§ Ier De la destinée des femmes dans le monde antique. . . 299
§ II. Les femmes grecques dans des temps héroïques.. . . . 302

§ III. Les femmes grecques dans la démocratie. 311
§ IV. Les hétaïres. 320

DE CICÉRON, DE SON CARACTÈRE ET DE SES INFLUENCES.

PARADOXE CONTRE MARCUS, TULLIUS, CICÉRON. 346
QUELQUES MOTS SUR LA VIE DE CICÉRON. 375

QUELQUES MOTS SUR VIRGILE.

DES TRADUCTEURS DE VIRGILE ET DE SON GÉNIE.

§ Ier. Du caractère spécial de Virgile. 391
§ II. Des traductions de Virgile et d'une traduction de ce poète, par M. Duchemin. 396

LES LOISIRS DE VIRGILE. 403

SUPPLÉMENT.

DE TEUTONICIS LATINISQUE LINGUIS seu quo nexu inter se olim, et quid discriminis, per varia temporum et locorum spatia, incurrerint; disquisitio.
§ Ier. Etymologici errores. 417
§ II. Quæ fuerit, barbaras apud gentes, rudium adhuc idiomatum conditio. 423
§ III. Quomodo adolescant, vigescant et tandem corrumpantur idiomata. 427
§ IV. Quid, Teutonicam inter et latinam linguarum europæarum stirpem, similitudinis antiquæ exstitisse videatur. . . 431
§ V. Quæ fuerint linguarum teutonicarum et latinarum genealogia et vices. 442
§ VI. Num teutonicas apud et latinas gentes, verborum permutationes variæ certis quibusdam legibus subditæ fuerint. 460
TABLE ALPHABÉTIQUE. 465

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

VUES GÉNÉRALES.

DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES RELATIFS AUX PHASES DE L'HISTOIRE LITTÉRAIRE.

Consulter — (Pour la vie de Shakspeare).

Nathan Drake. Shakspeare and his times.

Ulrici, Ueber Shakspeare's dramatische Kunst, etc.

L. Tieck, passim.

— (Pour la vie de Cervantes).

— El ingenioso Hidalgo, Don Quixote, (avec notes de Don Clemencin).

Shakspeare's Sonnets.

Samuel Pepys, Diary, passim.

Coleridge. Table-Talk.

Villemain. Cours de Littérature.

W. Schlegel, passim.

DES INFLUENCES INTELLECTUELLES

ET

DU BUT QUE L'AUTEUR S'EST PROPOSÉ DANS CES ÉTUDES.

§ Ier.

Fécondité et filiation des idées. — Misère du génie. — Destinées diverses des grands écrivains et de leurs œuvres. — Cervantes en prison. — William Shakspeare à Londres.

Vers la fin du seizième siècle, il y avait dans un pauvre village d'Espagne un homme inconnu qui gémissait au fond d'une prison. Il était manchot et couvert de blessures. Il avait servi sur mer et sur terre, et approchait de sa soixantième année : je ne sais quelle tracasserie judiciaire, suscitée par les alcades du village, l'avait jeté dans ce cachot sans gloire, où personne ne le soupçonnait, où sa pauvreté le retint assez longtemps. On lui permettait d'écrire, et il composa un roman pour s'amuser.

Cet auteur, assez méprisé alors, qui vivait dans une grande misère, et que ses nobles protecteurs, l'archevêque de Tolède et le comte de Lemos, empêchaient tout au plus de périr de faim, s'appelle Michel Cervantes Saavedra. Créateur de Don Quichotte, il a vécu obscur, et il meurt obscur. Je traverse la mer; j'aborde en Angleterre à la même époque.

Dans un des faubourgs de Londres, voici une petite maison dont un homme modeste occupe un seul étage, ou plutôt une chambre (1). Il est doux, mélancolique, de mœurs faciles et timides; quand ses occupations ordinaires lui en laissent le temps, il fait des sonnets à la manière de Pétrarque, pour sa consolation et son plaisir. Une inspiration triste et tendre le domine. Il ne prend aucun parti dans les agitations politiques de l'Angleterre. Les puritains ont levé la tête, et il n'est pas puritain; les catholiques se révoltent et il n'est pas catholique. Dans ses sonnets, ses œuvres de prédilection, il s'occupe surtout de s'interroger, de s'observer, de se blâmer. Il a des amours que sa raison désapprouve, et dont il ne peut se détacher. Le sort l'a fait pauvre, et il est devenu acteur; métier dédaigné à cette époque. Ce métier l'afflige horriblement. Il se plaint, il souffre; l'automne de sa vie commence et il est mécontent de lui-même. « Sa vie, dit-il, ne lui offre qu'un tas de cendre; son âme s'est consumée elle-même, et il vient s'asseoir tristement près de ce foyer éteint, qu'il contemple d'un œil plein de larmes. » Toutes ces méditations sont consignées dans les sonnets dont je viens de parler, sonnets qui furent imprimés en 1569. Ce sont les révélations intérieures, les confessions du doux Shakspeare (*Sweet Shakspeare*) comme disaient ses amis. — Ils n'avaient guère deviné son génie; ils l'estimaient surtout pour l'aménité du caractère et la grâce élégiaque de ses vers d'amour.

Il avait peu d'instruction scolastique. Il fallait vivre; on vendait autour de lui de petits romans et des chroniques, à *six pence* le volume, la plupart traduits ou imités de l'italien. Il s'em empare et en fait des drames. Le drame était

(1) Shakspeare and his Times, by Nathan Drake, etc.

alors ce que le journal est au XIXe siècle, la ressource des talents sans fortune. Ces drames passent dans la foule des drames; on ne les trouve ni supérieurs ni détestables; on décerne une honnête médiocrité à Shakspeare. On lui préfère le puissant Chapman et le brûlant Marlowe; on ne songe pas même à le comparer avec le célèbre Lilly; c'étaient les grands hommes à la mode; toutes les époques ont eu leurs grands hommes. Cent cinquante ans après leur décès, les curieux en littérature, les *resurrection-men*, vont déterrer ces gloires dans le cimetière des bibliothèques. Chapman et Marlowe (sans compter Lilly et Webster) prenaient donc le pas sur William Shakspeare.

Quand il eut fait représenter une trentaine de drames, construits avec des chroniques nationales, ballades, contes, romans populaires, ou même avec de vieux drames recrépis et arrangés, il ne prit pas le soin de publier une édition complète de ses œuvres. — Comme il avait épargné un peu d'argent; il s'en alla paisiblement dans son village natal tendre la main à ses vieux amis et voisins du village, où il mourut paisible et ignoré.

Une fois Cervantes et Shakspeare morts, la scène change. On traduit Don Quichotte dans toutes les langues; Don Quichotte devient type. Cervantes, que ses contemporains dans leurs pamphlets, traitaient de *manchot*, de *vieux soudard*, de *bavard hargneux*, occupe le trône littéraire de son pays. La philosophie pratique de Sancho s'accrédite en Europe; on reconnaît, dans le personnage du chevalier de la Triste-Figure, l'idéalisme expirant, la chevalerie mourante. L'immortelle épitaphe de la chevalerie, c'est le roman du manchot, qui l'a écrit dans une cave d'un petit village inconnu. Assurément, l'influence de Cervantes, sa pensée caustique et ingénue, se sont propagées dans l'Eu-

rope moderne, on retrouve le sillon et la trace de cette pensée chez Voltaire, Swift et Le Sage. La destinée de Shakspeare est plus extraordinaire encore. Michel Cervantes croyait à son génie et avait foi en lui-même; William Shakspeare, fort indifférent à ce sujet, a produit, après sa mort, deux écoles et deux littératures.

Dans son testament il parlait de sa fille, de sa femme, d'un ou deux compagnons de plaisir et de peine, — et ne parlait ni de sa renommée, ni de ses œuvres.

Il meurt; le dix-septième siècle commence, la pensée religieuse mariée à la pensée politique saisit l'Angleterre avec une telle violence, elle l'embrasse d'une étreinte si rude, que le théâtre anglais meurt étouffé. (1) Personne ne se rappelle plus le nom de Shakspeare, deux hommes exceptés, Milton et Charles Ier. Ces esprits adverses, tous deux élevés et tendres, conservent le culte de leur *doux Shakspeare*. En France, en Italie, en Espagne, nul érudit du dix-septième siècle n'a entendu parler de ce nom obscur, pas même Baillet, ni Tiraboschi, hommes dont la mémoire ne laissait pas échapper une date ou un nom propre. Charles II vient reprendre possession du trône anglais, que Cromwell avait occupé. Avec Charles II, l'imitation française envahit la littérature anglaise; Shakspeare est enfin jugé, mais sévèrement; on lui reconnaît des beautés antiques et barbares. Ce que l'on aime par-dessus tout, c'est la tragédie de Dryden, ampoulée et factice, un roman de La Calprenède mis en dialogue.

Ainsi la justice, assez prompte à venir pour Cervantes,

(1) V. Quatrième série de ces études; (études anglaises); *Shakspeare, directeur de théâtre.*

est lente pour Shakspeare. Comme il a plus d'obstacles à vaincre, sa conquête sera plus belle ; il s'agit de conquérir le Nord tout entier.

La révulsion se fait au milieu du dix-huitième siècle : Shakspeare se relève alors de la manière la plus inattendue; il a pour résurrecteurs Pope le satirique, le classique Jonson et Voltaire lui-même. Le génie puritain s'est affaibli lentement dans la Grande-Bretagne, qui commence à se dégoûter du fanatisme sombre des uns, des idéalités romanesques des autres, et surtout de la lourde parodie française des Rochester et des Waller; l'impartialité lumineuse de Shakpeare se fait jour. On y est préparé; on se plaît à trouver dans son monde théâtral le monde réel avec ses nuances, ses personnages, ses variétés de forme et de couleur. Un siècle et demi, voilà ce qu'a demandé de temps l'éducation des intelligences. Alors on se met à lui payer en gloire et en idolâtrie les arrérages de son obscurité; son influence grandit, s'étend, pénètre en France. L'homme de génie est proclamé surtout par ceux qui ne le comprennent pas. Le pauvre et modeste acteur conquiert, cent cinquante ans après sa mort, une gloire posthume et inattendue. Une nouvelle littérature, celle de l'Allemagne est fondée exclusivement sur l'étude de Shakspeare; à lui se rapportent, comme à leur modèle et à leur Dieu, et Gœthe, et Schiller, et Wieland, et même les philosophes nouveaux de la Germanie. Ils retrouvent en lui la sève primitive du génie teutonique, l'inspiration septentrionale dans sa pureté, la profondeur et le sang-froid de l'observation, la haute impartialité, mêlée à une connaissance des hommes, du monde, des passions, que personne n'a possédée au même point. Toutes les études poétiques de nos voisins allemands se dirigent vers Shakspeare; les plus grands de leurs poètes ne font que le

traduire ou l'imiter; c'est la source universelle, l'Homère de la Germanie moderne.

Les influences qu'il répand ne s'arrêtent pas là. Ce génie septentrional et inexorable pénètre en Italie et en Espagne, il inspire Rossini et devient populaire dans le monde civilisé. L'Angleterre lui décerne un culte, enfin la plus belle création de Shakspeare dans les temps modernes, c'est Walter Scott, lequel aperçoit le monde exactement du même point de vue que le contemporain d'Élizabeth.

Deux siècles ont donc été nécessaires au développement d'une seule influence.

« Il y a, dit saint Chrysostôme, des idées qui germent dans un siècle et qui s'épanouissent dans un autre siècle. Le germe chrétien était dans la Bible; c'est dans l'Évangile qu'il a fleuri. »

Voilà toute la pensée de ces études, qui ont été celles de ma vie, et que j'essaye de recueillir ici, tout incomplètes qu'elles soient. Je me suis laissé séduire par ce beau spectacle : — l'influence lointaine de l'intelligence sur les intelligences; le magnétisme de la pensée sur la pensée; la force de fécondité qui est en elle, et qui, du sein d'une vie obscure, jaillit pour conquérir des peuples éloignés ou des siècles futurs. Cette force éternellement active de la pensée humaine brave les temps et les distances, et résiste à la force brutale. A travers tous les obstacles, elle éclate; en vain, la féodalité étend son réseau de fer; au VIIIe et au IXe siècles, les cottes de mailles se heurtent, les masses d'acier brisent les crânes des combattants; — et l'activité de la pensée ne cesse pas plus que les sympathies humaines n'interrompent leur œuvre éternelle et génératrice.

---

§ II.

Comment les nations ont agi les unes sur les autres. — Part d'action exercée par chacune d'elles sur la civilisation littéraire. — La France. — L'Italie. — L'Espagne. — L'Angleterre. — L'Allemagne. — Double action et situation centrale de la France.

Les influences intellectuelles sont constantes à travers l'histoire. — L'Italie modifie la France, et la France l'Espagne; l'action est incessante comme la réaction; nulle époque, si barbare ou si malheureuse qu'elle soit, qui ne concoure à cet immense travail.

Cette étude est grande et pleine d'attrait. On a trop souvent analysé les livres, c'est-à-dire la phrase et la diction, et l'on n'a pas assez étudié l'âme des livres. Ils possèdent cependant leur âme ; c'est elle qui frappe la nôtre, c'est par elle que s'opère la merveille de communication électrique qui renouvelle les sociétés en fécondant les esprits. Par cette vie secrète, Bayle le protestant touche à Montaigne le catholique; le gibelin Dante, aux servants d'amours provençaux; Molière donne la main à Térence, toutes les intelligences sont enchaînées dans une parenté étroite et dans une miraculeuse harmonie. C'est aussi par cette magie que chaque nation, ayant pour guides ses propres grands hommes agit sur les nations et les générations.

Au lieu d'admirer seulement les écrivains comme régulateurs du style et dictateurs de la phrase, c'est comme propagateurs de la civilisation universelle et particulière qu'il faut étudier ces hommes bien dotés, qui ont reçu le pouvoir d'éveiller plus de sympathies et de domi-

ner tout ce qui les approche. Il serait curieux de connaître la part qui leur fut assignée, ce qu'ils tenaient de leurs prédécesseurs, ce qu'ils ont livré à leurs héritiers; de calculer l'action de la pensée sur la pensée, la manière dont les peuples se sont modifiés mutuellement, ce que chacun d'eux a donné ou reçu, l'altération des nationalités par l'effet de cet échange; — comment le génie septentrional, longtemps isolé, s'est laissé enfin pénétrer par le génie du Midi; quelle a été la puissance magnétique de la France sur l'Angleterre, et de l'Angleterre sur la France; comment chaque membre du corps européen a subi l'action des autres et les a dominés à son tour; l'influence spéciale de l'Allemagne théologique, de l'Italie artiste, de la France active, de l'Espagne catholique, de l'Angleterre protestante; comment l'ardeur du Midi a réchauffé l'analyse profonde de Shakspeare, et comment le génie romain et celui de l'Italie ont embelli et orné le calvinisme de Milton; — enfin, attractions, sympathies, répulsions, constante relation de toutes ces pensées vivantes; influences acceptées comme des plaisirs, et renvoyées comme pouvoirs. C'est l'histoire intime du genre humain; c'est le drame de la littérature.

L'échange des sensations intellectuelles entre toutes les nations de l'Europe offrait donc un objet digne des plus longs travaux, et méritait d'occuper une vie. Mais le plan à tracer et la route à suivre offraient des difficultés et des obstacles.

Fallait-il comme Quadrio, ou Schlégel, embrasser d'un vague coup-d'œil l'ensemble de toutes les littératures; ou, comme Warton, consacrer sa vie à la vingtième partie d'une seule histoire littéraire?

Il m'a semblé qu'en portant tour-à-tour sur certains

points précis et divers une observation attentive et soutenue, je pourrais découvrir des rapports et des corrélations ignorés entre des faits éloignés. L'étude du détail prêtait de la précision à ces travaux. La diversité des découvertes que j'entreprenais au Nord et au Midi, la persévérance des fouilles que je voulais pousser hardiment dans toutes les directions, me permettaient d'espérer des résultats utiles; ma nationalité même me servait.

Notre pays, on le sait, est le pays sympathique par excellence. La France ne se refuse à rien, pas même aux folies. Elle a des émotions pour toutes les émotions, et sait comprendre toutes les pensées, même absurdes. On l'a vue s'associer depuis qu'elle existe, à toutes les civilisations. S'il se fait un mouvement intellectuel au bout de l'Europe, soyez sûr que la France y prendra part. C'est, depuis six siècles, une contrée sans sommeil, que toutes les impressions passionnent, qui veut séduire et être séduite, s'émouvoir et propager l'émotion. La France est entre les peuples une propagatrice involontaire. Elle ne se contente pas de juger et d'absorber comme l'Allemagne. Elle va vite, et, sans frayer la route, dès qu'elle la voit ouverte, elle s'y élance avec une étourderie contagieuse. Tout le monde alors s'ébranle et la suit. Ce que l'Europe est pour le monde, la France l'est pour l'Europe.

La science anatomique possède une expression applicable à la France. Ce pays est comme le « grand-sympathique » du monde civilisé. Avec sa brillante mobilité d'impressions, elle doit faire plus d'une faute, et elle est en fonds pour les réparer. En littérature, elle s'est imprudemment livrée à l'étude pédantesque des anciens; elle a idolâtré Ronsard. Avec la même violence et la même ferveur, elle s'est jetée ensuite dans l'imitation de l'Italie déchue, puis de l'Espa-

gne qui tombait. Sous Louis XIV, corrigeant ces influences les unes par les autres, comme un homme qui échappe aux étourderies de son premier âge, elle n'a plus été ni pédante, ni affectée, ni emphatique; elle a créé sa littérature, modérée et contenue, mêlée d'antique et de moderne, de sévérité et d'élégance; littérature qui projette son reflet pur et grave sur la première moitié du XVIIIe siècle.

Il est intéressant de voir notre pays, même quand il est soumis à l'influence de l'étranger, rester maître des influences reçues. La France a fait accepter aux Allemands et aux Anglais, pendant le XVIIe siècle, le code poétique de Boileau; devenue un peu anglaise sous Voltaire, elle a propagé l'influence anglaise à travers l'Europe. Elle s'approprie d'abord ce qu'elle touche, et prête à cette assimilation une force magnétique.

Quand les soldats de Charles VIII ont inondé l'Italie, la France s'éprend d'un bel amour pour la civilisation italienne, et donne à l'Europe l'exemple que l'Europe suit. Le type italien est accepté. Tous les peuples deviennent italiens.

Bientôt les noces de Louis XIV et de la jeune infante ont lieu sur la rive de la Bidassoa : la France porte fraise et mantille; le roman espagnol déborde (1); Corneille, espagnol-romain, dont le vers puissant retentit comme le clairon d'airain de la Castille, écrit ses drames : voilà l'Europe castillane. Les grands romans d'aventures passent de Scudéry et de La Calprenède aux Anglais et aux Germains. Les héros de Clélie et du grand Cyrus, vrais espagnols, après avoir charmé les loisirs de madame de Sévigné, font fortune, des rives du Danube à celles du Rhin. Le privi-

(1) V. Troisième série (études espagnoles, Alarcon, etc).

lége de constater la popularité, de sanctionner le succès, de donner la vogue et de créer la mode, ne quitte jamais la France. Dans tous les arts, les réputations attendent d'elle la consécration dernière. Esclave et reine, comme les femmes, elle couronne l'opinion qu'elle subit et propage la passion qu'elle ressent.

Il y avait longtemps, au XVIIIe siècle, qu'un pays insulaire et singulier avait remué toutes les questions politiques. Milton avait proclamé la liberté de la presse; Locke, enseigné la tolérance; Wilkes et Junius avaient cruellement harcelé le pouvoir. La France s'empara des mêmes idées et les rendit européennes; son drapeau s'agita dans l'orage. Avec les idées anglaises elle fit la révolution française. Toutes les nations, même les plus lentes, les plus amoureuses du passé, les plus endormies dans le repos séculaire, la suivent de gré ou de force.

Cette mission centrale et propagatrice de la France nous détache de tous les peuples, en nous permettant de les comprendre tous. Quant à ce patriotisme borné et aveugle, l'amour d'une mère idiote qui étouffe son enfant dans les langes, c'est chose trop frivole pour en parler. Les fractions de la communauté européenne, l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne ont pris nécessairement place et ont compté parmi les nations intellectuelles à mesure qu'elles ont donné leurs fruits; refuser de les comprendre, ce serait se refuser à l'histoire même.

Cet élan rapide et cette propagande active qui s'accordent si bien avec nos vivacités, constituent l'intérêt de notre histoire, le roman de nos annales. Nous n'avons pas toujours été sages; mais a-t-on un roman quand on est sage? Il y a des excès intellectuels qui servent beaucoup;

— de même que nos folies, nos larmes versées, nos illusions chéries font de notre vie une grande leçon.

Avant d'atteindre l'appréciation juste, la France traverse l'engouement. Une douzaine de jeunes Français, au XVIe siècle, après avoir pâli sur les Grecs et les Latins, et dévoré toute la science importée d'Italie, s'avisent de pindariser et d'homériser; ils bouleversent la langue française et la remplissent de *vocables* romains; leur petit bataillon fanatique entraîne l'admiration universelle, impose à l'Europe Dubartas et Jodelle, et greffe sur les préceptes d'Aristote un nouveau système, plus sévère que le sien. Eh bien, ce sont les Ronsard et les Remy Belleau, qui forgent sur leur enclume l'hexamètre de Boileau : ils préparent la pureté de Racine et la grandeur virile de Pascal. Ils ont dépassé le but; leur sève poétique, asservie à leur théorie étroite, a produit peu de chefs-d'œuvre sans doute : mais quel mouvement intellectuel imprimé au siècle! que de questions soulevées! et qu'il est difficile de ne pas s'intéresser à leur croisade (1).

Ainsi la France s'engoue, s'exalte, imite, propage et revient au bon sens. Sa part est belle, mais elle n'est pas seule à l'œuvre. Le mouvement général de la civilisation se compose de toutes les impulsions particulières.

La première venue dans les temps modernes, c'est l'Italie, qui excite et éveille l'Angleterre, la France et l'Allemagne. Cette Italie a reçu aussi des héritages éclatants et doit beaucoup à tout le monde. La Provence s'est d'abord chargée de l'éducation italienne.

On sait combien cette floraison provençale a été rapide

(1) V. Seconde série de ces études; (*Histoire littéraire du XVIe siècle*).

et passagère : la poussière fécondante a volé au loin, et l'Italie est devenue mère. A cette influence s'est jointe celle des Grecs du moyen-âge, chargés des dépouilles érudites de l'antiquité. L'Italie s'est montrée alors platoniquement amoureuse comme la muse provençale ; — studieuse comme les commentateurs d'Alexandrie ;— théologienne et symbolique comme Byzance. De tous ces rayons partis de points différents le caractère nouveau de l'Italie s'est formé, sa nouvelle gloire est éclose. Dante, Boccace et Pétrarque sont nés ; quoi de plus subtil, de plus raffiné, de plus chrétien et de plus érudit que ces trois noms qui devancent le XVIe siècle ? Ce sont les précurseurs, c'est l'avant-garde. A l'Italie est due l'impulsion artiste et littéraire.

De la Germanie, pleine de conscience, de respect pour la foi jurée et d'amour pour le passé, date l'impulsion érudite métaphysique et religieuse. Elle s'empare de la subtilité théologique et de la science, non pour opposer des mots à des mots, mais pour changer les choses ; elle tire des conséquences inexorables ; elle veut des raisonnements suivis de faits : la réforme sera le corollaire d'une argumentation pressée. La Germanie est forte et redoutable dans le déploiement de ses ressources. Ce que les hérésiarques de douze siècles avaient tenté, et tenté vainement, elle l'opère ; elle ramène l'examen libre sur la scène du monde. Depuis Luther, elle n'a pas été infidèle à ce principe ; on l'a toujours vue examiner, juger, comparer, apprendre. C'est l'arbitre universel, la critique par excellence. Elle n'a osé se montrer créatrice qu'après un long apprentissage, qui a duré de l'an 1500 à l'an 1750. Les systèmes qu'elle a enfantés sont les cahiers de ses études. Modeste, avant de se prononcer, elle thésaurise le savoir. Luther, Leibnitz, Kant et Gœthe disent assez l'influence de l'Allemagne sur l'Europe ; in-

fluence esthétique, au rebours de celle de l'Italie, qui s'adresse moins à la pensée qu'aux passions. L'Allemagne n'est pas de premier mouvement, mais d'analyse.

De ce pays surtout il faut attendre une impartialité souveraine. Il aime à comprendre les nuances nationales, pénètrer dans leur intimité et vivre fraternellement avec tous les génies. Aussi ce pays éminemment critique a-t-il donné l'exemple d'une vaste entente littéraire, et d'une belle compréhension de toutes les phases intellectuelles que le monde a subies.

L'Italie et l'Allemagne occupent les deux points opposés du diamètre ; l'Espagne et l'Angleterre ont une originalité spéciale et intermédiaire.

Si vous étudiez l'Espagne, il semble que le génie lyrique se lève devant vous : une admirable énergie, une grande spontanéité de pensée distinguent le pays de Cervantes et de Caldéron. Les influences arabes et gothiques y survivent aux institutions. Si, au milieu de ses conquêtes, l'Espagne reçoit de l'Italie et de la France des nuances qui la modifient, rien ne la fait renoncer à son génie national.

L'Angleterre n'est pas moins indépendante. Par sa position centrale, accessible à toutes les communications extérieures, elle trouve moyen de conserver sa sève nationale en acceptant les importations italienne, espagnole et française. Pendant que l'Espagne reste gothique et arabe, l'Angleterre demeure teutonique et normande. « L'Espa-
» gne, dit un Anglais, est un guerrier chrétien qui chante,
» qui prie, et qui, à la lueur des feux du camp, écrit sur
» son bouclier l'épopée de ses victoires. L'Angleterre est
» un capitaine de vaisseau visitant toutes les plages, char-
» geant son navire de tous les trésors, se parant de dia-
» mants et d'aigrettes empruntés aux nations lointaines, et

» conservant toujours son costume de marin anglais, ses
» prédilections insulaires, son dirk à la lame courte, et son
» rude caractère. »

Au milieu de ces races diverses se trouve la France dont la raison clairvoyante, mais non hautaine, et la sympathie de conciliation et de propagande, lui permettent de comprendre et de classer toutes les idées.

---

§ III.

Impuissance de l'isolement.

On a vu les races espagnole et anglaise, qui trouvent dans l'indépendance un plaisir d'orgueil, être forcées de prendre part à l'œuvre générale de civilisation intellectuelle. Rien ne vit isolé; l'isolement, c'est la mort. Shakspeare emprunte aux Italiens, Pope aux Français, Ben Jonson aux Romains, Cervantes et les lyriques espagnols, à l'Italie; Garcilasso et Boscan imitent les formes de Pétrarque. Tout le monde emprunte à tout le monde : ce grand travail de sympathies est universel et impérissable.

Un mystique allemand, écrivain bizarre, a caché sous une enveloppe grotesque des vérités profondes : « — Tout
» est sympathie, dit-il. La chaîne de l'amour et celle de la né-
» cessité nous lient merveilleusement, peuples et hommes.
» Liens de soie, entraves d'acier, peu importe; nous voilà
» captifs. Que serait le monde sans cette influence univer-
» selle, sans cette action et cette réaction ? Un océan de glace.
» — La parole, les écrits, les gestes, entretiennent entre

» les individus présents, éloignés, vivants et morts, une » communication incessante. Et ce n'est là que le com- » merce le plus grossier; c'est, pour ainsi dire, la circula- » tion artérielle. Il existe aussi une communication bien » plus délicate et que la pensée seule peut entrevoir : c'est » l'influence d'un livre sur les esprits, du regard de » l'homme sur ses semblables, de la moindre action sur les » actions éloignées. Le sauvage du lac Ontario, qui se que- » relle avec sa femme sauvage, va faire renchérir le prix » du castor en Europe. Un grain de sable que ma main » lance, altère la gravitation de l'univers. Vous croyez que » c'est moi qui vous parle, cher lecteur? Eh! non, ce » sont tous les livres ridicules qui m'ont magnétisé la » cervelle depuis que j'existe, et toutes les folles idées que » ma nourrice y a laissé entrer quand elle s'occupait de » m'allaiter.

» L'autre jour mon domestique est entré dans mon ca- » binet; (c'est le plus vulgaire et le plus nul des hommes). » Cet homme réunit toutes les bassesses naturelles, et » son esprit est plat comme son corps. Je le regardai long- » temps pendant qu'il m'adressait de petites questions idio- » tes, et je me dis :

» — Pour faire de cet homme-là quelque chose d'extra- » ordinaire et de précieux, il n'y aurait qu'un moyen; » — ce serait de l'isoler parfaitement. Un homme isolé, » fût-ce un crétin, quelle merveille! Imaginez ce gaillard- » là sous une grande cloche de cristal, sans communica- » tion avec personne. Que de lettres inutiles viennent frap- » per sur la cloche de cristal! point de réponse; l'homme » isolé ne trouve plus une oreille pour recevoir ses confi- » dences, ni un regard pour lui rendre son regard, ni une » voix pour servir d'écho à sa voix. Il n'achète et ne

» vend plus ; il n'aime et ne hait plus. La systole et la
» diastole de cet être sans rapport se trouvent suspendues.
» Il ne donne rien il ne reçoit rien. Quand même il vivrait,
» ce serait un vivant mort. Allons, c'est une maille défaite
» dans le vaste filet social ; vite occupons-nous de la re-
» prendre et de la reparer. »

Il en est de même des nations.

Tout peuple sans commerce intellectuel avec les autres peuples n'est qu'une maille rompue de l'immense filet.

Que sont devenus les groupes d'hommes et les peuplades que leur situation ou leur volonté ont placés sous la cloche de cristal du philosophe germain ? Le Pérou, le Mexique et la Chine ont jadis atteint un degré de civilisation remarquable ; leur énergie isolée a péri. Faute de renouveler leur sève et de se rajeunir par la communication intellectuelle, toutes les promesses de leur enfance ont été menteuses. Vous diriez cette famille de vieux Persans, les Guèbres, condamnés à mort par la loi religieuse ; là, les frères sont maris ; les sœurs deviennent épouses ; le résultat, c'est le dépérissement d'une race, autrefois la plus belle de l'univers. Tous les voyageurs conviennent que dans aucune famille humaine on ne trouve de laideur plus chétive, de débilité plus douloureuse.

Le grand exemple de ce rachitisme de la pensée, c'est un peuple qui existe depuis des siècles ; le plus imbécile et le plus savant des peuples ; intellectuel et matériel, puéril et décrépit, célèbre et inconnu : un paradoxe, plutôt qu'un peuple. Le Chinois a compris l'action de la pensée sur la pensée, mais comme un fléau dont il faut se garantir. Il a deviné la contagion de l'intelligence, mais comme une peste dangereuse. Protégé par sa situation entre l'Océan et les déserts, il a repoussé tout commerce moral avec le reste

du monde. Maître d'un langage depuis long-temps fixé, il a déterminé le nombre des symboles hiéroglyphiques destinés à reproduire la pensée par l'écriture. Changer les signes, les multiplier, les altérer ou même les déplacer est devenu un crime punissable de mort. La multitude de ces signes symboliques a exigé un effort immense de mémoire : toute l'intelligence s'est concentrée dans la mémoire, c'est-à-dire dans la partie matérielle de l'intelligence. On a classé les hommes d'après le nombre des signes qu'ils avaient retenus ; qui sait trois mille mots est mandarin de seconde classe ; en posséder quatre mille, c'est être mandarin de première classe. La vie de chacun de ces savants est devenue une existence mnémonique. Comment conserver l'active énergie d'un esprit dont toutes les forces se dépensent pour achever l'emmagasinement des mots ? Ce système a donné une civilisation pétrifiée, qui n'a jamais pu s'élever aux idées de liberté, d'examen, de pensée indépendante. Ce peuple possédait toutes nos ressources, tous nos instruments, long-temps avant nous, la *boussole*, — et les Chinois, n'ont rien découvert ; l'*astronomie*, ce sont de mauvais navigateurs ; la *poudre à canon*, ils ne savent pas se défendre ; la *peinture*, ils ne connaissent point la perspective ; la *philosophie pratique*, et ils ne désirent pas la liberté politique ; la *statistique*, ils ne songent pas à soulager cette population affamée qui vit de racines et de coquillages dans leurs montagnes et sur les bords de leurs fleuves ! Ils ne pensent pas à former des colonies qui offriraient une issue à tous ces malheureux que l'empire ne peut nourrir.

Le publiciste Benjamin Constant a raison de nommer ce peuple « le plus idiot et le plus lettré de tous les peuples. »

C'est qu'il a commencé par stéréotyper sa propre intelligence et l'a forcée à tourner dans un cercle étroit et borné ;

il s'est noué lui-même. Les peuples étrangers, qui eussent troublé ce bel ordre de la pensée pétrifiée, lui sont en horreur ; il ne veut pas qu'on importe chez lui la pensée active et vivante.

Je sais que les Chinois ont trouvé des défenseurs enthousiastes ; mais le paradoxe soutenu au XVIIIe siècle par les panégyristes de la Chine est suffisamment refuté par les supplices atroces qu'elle a conservés, par la famine qui ne cesse pas de la décimer, et contre laquelle le gouvernement ne trouve pas de meilleur remède que de commander des coupes réglées d'enfants nouveau-nés ; — par l'arbitraire que les mandarins imposent à leurs surbordonnés : — la vénalité de ces officiers publics ; — l'isolement du monarque ; — l'adhérence invincible du peuple aux usages barbares, par exemple, quant à la construction des vaisseaux, incapables de tenir la mer pendant six mois ; — enfin par la lâcheté, la faiblesse de caractère et la duplicité rapace que tous les voyageurs, récents et anciens, attribuent à cette nation. — Nulle part, il est vrai, la civilisation matérielle ne semble avoir acquis un développement plus raffiné ; nulle part l'étiquette n'est mieux calculée, la révérence soumise à des lois plus plus sèvères, la porcelaine mieux cuite, la soie mieux travaillée, le vermillon plus éclatant, et la laque plus fine. Tout est si bien compté, si bien pésé, dans ce pays, qu'un auteur de tragédie chinoise n'a pas le droit d'y exprimer l'amour ou la haine autrement que par un *quatrain stéréotypé*, consacré à cet usage depuis un temps immémorial. Telle est la régularité de cette civilisation, que si un aspirant aux emplois publics place un peu plus haut ou un peu plus bas que la coutume ne l'ordonne un des signes symboliques dont se compose l'écriture chinoise, il est irrévocablement destitué. — La seule question est de savoir s'il

n'y a pas deux espèces de *civilisation*, — l'une matérielle, l'autre intellectuelle; — et si le mandarin, couvert de soieries, si ce mandarin qui condamne au supplice de la cangue le malheureux incapable de payer sa sentence, n'est pas un barbare incurable et dont un vernis de civilisation perpétue la barbarie.

---

§ IV.

Influence lointaine des idées, et part qu'elles prennent au travail de la civilisation. — Exemples. — Luther et Calvin. — Les républiques des États-Unis. — Renaissances et décadences des littératures et des sociétés.

Une fois les rapports intellectuels établis entre les peuples, l'influence de la pensée dépasse toutes les merveilles. Aristote devient, au moyen âge, le régulateur des écoles; il s'empare de toute la philosophie chez les Arabes.

Ainsi les générations récentes sont invinciblement liées aux générations antérieures. L'héritage transmis ne meurt pas; seulement il dort pendant des siècles; et toujours, à quelque époque éloignée, il trouve son réveil et sa fécondité. Les générations sont les journées de la vie du genre humain et les étapes de son grand voyage. Il marche toujours, il ne cesse pas de vivre par l'intelligence, quoiqu'il y ait des heures où une nation croule, où une institution tombe avec bruit.

Quand il paraît sommeiller, ses forces se réparent. Les flots des idées poussent les flots des idées; de nouvelles

sources viennent alimenter le fleuve aux vagues éternelles; opinions, mœurs, religions, langages, institutions, tout se presse, se détruit, se renouvelle. Vous croyez atteindre la perfection, vous arrivez à la décadence; vous croyez que la décadence vous menace, c'est une résurrection.

Les grands ouvriers de cette œuvre sont les hommes de génie. Chacun d'eux profite des clartés jetées par l'homme de génie antérieur, il attise la flamme qui ressort plus éclatante de ses mains. C'est vraiment un spectacle admirable.

Bacon recueille l'étincelle aristotélique. Newton commence par s'élèver jusqu'à la hauteur de Kléper; de là il monte plus haut encore et explique le monde. Destructeurs ou régénérateurs, ces hommes ont leur filiation non interrompue. Luther se contente de faire brûler la bulle du pape; il ébranle une colonne du Temple; cela lui suffit. Voltaire n'est pas satisfait à si bon marché; il ébranle l'édifice entier, il bat en brêche le christianisme. Sous Louis XIV, il n'y a encore d'opposition que dans le jansénisme; sous Louis XV, elle s'attaque aux finances; sous Louis XVI, elle démolit tout. Les Anglais ont vu leur *dissenters*, se transformer en whigs. Les whigs sont devenus réformateurs, et ces derniers, radicaux. Partout le même mouvement vital, désorganisation et réorganisation; un phénix immortel qui se sacrifie pour renaître, éclot pour mourir; au moment où vous pleurez sur ses cendres, il secoue et étend ses ailes.

Création et destruction, vie et mort, ces deux puissances se balancent toujours. Vous vivez, dites-vous, dans un monde qui finit; les institutions sont chancelantes, la ruine vous environne; on se plaint amèrement et l'on accuse le ciel; on ignore que, dans les entrailles même de cette

société morte, la moitié d'une société nouvelle s'est mystérieusement préparée; la société nouvelle va briser son enveloppe, elle apparaîtra complète, au moment où vous croirez qu'un anéantissement irrésistible semblera engloutir les nations.

Les vieilles idées sont décrépites, où plutôt ce ne sont que des formes, des mensonges, des fantômes. Soufflez sur les cendres : vous trouverez là des idées vierges, pleines de flammes et d'avenir. Notre monde est une éternelle renaissance, où la mort travaille au tissu de la vie, comme la vie y travaille aux œuvres de la mort. La pensée incessante se renouvelle sans s'arrêter, et renaît sous des formes inouies que personne ne pouvait prévoir. Au XVIe siècle, la féodalité se débat dans les convulsions de la ligue; l'hymne de mort est chanté; mais il se mêle à l'hymne de naissance; le berceau de Louis XIV est là.

Parlons d'une chute plus haute et d'un tombeau plus tragique. Rome expie par une agonie lente son injustice envers les nations. Ce linceul dans lequel elle se couche sert de langes funèbres à une autre civilisation plus fertile; la civilisation chrétienne a germé dans les débris de la civilisation romaine, tombée en pourriture. Pendant la décadence d'un état social, toujours des influences secrètes, empruntées à des peuples nouveaux, organisent la mystérieuse création d'une société nouvelle prête à éclore : ces influences, ou, si vous le voulez, ces filaments organiques, se développent et se coordonnent à l'époque précise où l'on a besoin d'eux, où chacun regarde autour de soi pour voir si la société est dissoute. Lorsque, des profondeurs du sanctuaire, on entend des voix lugubres s'écrier :

— *Les dieux s'en vont!*

D'autres voix partent du point opposé de l'horizon : — *Les dieux renaissent !*

Quelle a été dans ce grand travail la part spéciale des littératures ; comment s'y sont-elles mêlées, pour l'activer, le contrarier ou l'exprimer ?

Il faut bien en convenir ; les Dante et les Molière, les Calderon et les Shakspeare furent aussi utiles, aussi actifs, que les hommes politiques et les controversistes religieux. Shakspeare ou Walter Scott, Voltaire ou Sterne ont éveillé autant de pensées, avivé autant d'esprits que Mélanchton et Zwingle. Il n'y a pas jusqu'aux intelligences frivoles qui ont coopéré à l'œuvre universelle ; tout compte dans la vie des peuples. Le salon de Ninon de Lenclos était l'antichambre du XVIIIe siècle ; Chapelle précédait Voltaire ; et les questions de la grâce efficace, en soulevant l'idée de liberté humaine, firent incliner le catholicisme vers un calvinisme mitigé.

Ainsi se perpétuent et s'enchaînent ces influences intellectuelles dont la vitalité, je le répète, est le souverain prodige. Dans l'histoire des peuples nouveaux, il y a des noms qui retentissent toujours à l'oreille, et dont le son prolongé ne cesse point de se faire entendre. Saint Bernard a vécu plus de quatre siècles ; deux controversistes du seizième siècle, deux commentateurs, Luther et Calvin, vivent encore.

Réforme en Angleterre, tolérance en Irlande, examen des actes publics en Espagne, orages secrets des universités allemandes, efforts des théories militantes en France : tout cela, c'est l'examen, le droit du jugement individuel, la raison de l'homme qui réclame son privilége ; c'est la lutte de la pensée contre l'autorité. — Toland, Voltaire,

Diderot et Raynal, ont continué l'œuvre de Luther. Par delà l'océan Atlantique, Calvin règne encore.

Il y a deux siècles, en 1626, sur une grève déserte du comté de Lincoln, en Angleterre, une vingtaine de pauvres gens qui ont froid, tremblent et se cachent derrière les rochers. La nuit, ils prient à genoux sur le sable humide, en attendant la chaloupe qui doit les prendre; leurs femmes et leurs enfants sont derrière eux, résignés, sans faiblesse, sans larmes, prêts à s'exiler avec leurs pères et leurs maris. — Ce sont quelques sectateurs obscurs de Calvin, auxquels on veut faire abjurer la pensée de Calvin. Déjà deux fois ils ont essayé de quitter l'Angleterre; les amendes, la prison, le pilori, les ont châtiés. Persécutés par le protestantisme, eux qui sont la dernière expression du protestantisme, *ils vont*, comme le dit tristement un de ces hommes qui nous a laissé le récit du voyage, *se sevrer volontairement du doux lait de la patrie.* Le lien du malheur les unit : la souffrance commune les a baptisés frères. Ils forment une petite république qui va passer les mers, et, promenant sa pauvreté et son courage à travers le monde, réaliser là-bas, dans ces terres ignorées, toute la pensée de Calvin.

Cette pensée ne s'affaiblira pas sous le poids des années et des travaux. En dépit de l'exil, de la misère et d'une longue obscurité, ce génie calviniste conservera sa force un jour, quand il sera question de lutter contre la Grande - Bretagne. L'heure de la révolution américaine viendra; le sang de la doctrine calviniste coulera dans les veines des citoyens de Massachussets, et, fidèles aux théories de leurs aïeux, ils montreront qu'ils sont encore ces hommes qui, ne voulant accepter aucune autorité, aimaient

mieux tout quitter et être martyrs que d'*esclaver* leur pensée, comme parle Michel Montaigne.

Si l'on objecte que Calvin était législateur, non littérateur je réponds que la fécondité intellectuelle de Molière et de Shakspeare n'a pas été moindre dans un autre ordre. Les influences littéraires et politiques se confondent. Calvin, le réformateur, est un des grands écrivains de son siècle. La fermeté de son style répond à la sévérité de son âme et reproduit la rigidité de son système; ce fut le modèle de toutes ces prédications protestantes, austères de pensées, et dénuées d'ornements. Michel Montaigne, prosateur érudit et mondain, gascon insouciant, écrit pour tuer le temps et recueillir ses souvenirs; on ne peut guère lui attribuer la prétention d'un chef de secte et l'orgueil de la théorie; il devient maître sans l'avoir espéré, moins encore voulu. Il éveille toutes les intelligences sceptiques : Bayle relève de lui; Voltaire est son nourrisson; Rousseau lui doit plus d'un axiome; Hume ne parvient qu'à systématiser son doute. Le gentilhomme nonchalant et l'hérésiarque infatigable, en quoi se touchent-ils? L'un a détruit et fondé à l'aide de sa pensée; l'autre a jeté aux vents cette pensée paresseuse et énergique, qui a fructifié toute seule.

Quiconque a jeté dans le monde une idée, a semé un germe immortel.

---

§ V.

Comment s'étendent les influences politiques, religieuses et littéraires. — Abus du mot *littérature*. — Ces études sont plus historiques que littéraires.

Pour étudier à fond la littérature, il faut donc étudier la politique, la religion, la société même. L'historien de la philosophie peut-il oublier Pascal? celui de la littérature, Luther; celui de la politique, Calvin? La prose française date du réformateur de Genève. Comment se résoudre à les juger comme *littérateurs*, à examiner leurs phrases, et à critiquer seulement leur style?

Cherchons les matériaux de l'*histoire intellectuelle*, non ceux de l'*histoire littéraire*. Étudions les travaux et les actes, les efforts et les conquêtes de Calvin, de Montaigne, de Bacon, de Luther, de Shakspeare, de Molière, de Caldéron, de Voltaire, de tous ces ouvriers qui, la hache ou le flambeau à la main, ont fait avancer, par des créations et des destructions, la vie et la mort de la civilisation; poètes ou réformateurs, dramaturges ou penseurs, — artisans de la même œuvre.

J'ai peu d'estime pour le mot *littérature*. Ce mot me paraît dénué de sens; il est éclos d'une dépravation intellectuelle. En Grèce, où la parole, si puissante sur les hommes, donnait les honneurs et le pouvoir, la parole devint un art. Des professeurs, moyennant de l'argent, enseignèrent le secret de bien parler sur tout et toujours; possesseurs d'une recette si précieuse dans les républiques hel-

léniques, ils en usèrent pour leur fortune; de là ces règles de rhétorique, cette complication de systèmes ingénieux, cette multitude de versificateurs, cette haute importance accordée au tour, à l'équilibre, à la caresse harmonieuse de la phrase. Les sophistes abondèrent, perdirent la Grèce, parasites qui tuent l'arbre et paraissent l'orner. Bientôt la vigueur de Rome disciplinée dompta la Grèce, et ces mêmes sophistes allèrent à Rome enseigner les lettres, *litteras*, la « littérature. » Là ils pullulent et se multiplient à mesure que l'organisation sociale s'affaiblit. Ce sont les ennemis acharnés du christianisme à sa naissance. Avec eux le commentaire règne; on étudie la prosodie, on dissèque les mots, on pèse les syllabes, on élabore la période. Ils trouvent à la cour d'Alexandrie un accès facile, et y règnent. Grands critiques, impuissants à créer, féconds en mots, stériles pour les œuvres, ils ont servi d'instituteurs à l'Europe moderne. Quelques Grecs byzantins transmettent à l'Italie le vieux flambeau des arts anciens, rongé de commentaires et emmaillotté de scolies; nous leur devons trop pour être ingrats. Le trésor de l'intelligence antique s'est conservé par eux; aussi grâce à eux l'Europe moderne a commencé par le pédantisme. Nous avons été pédants avant d'être jeunes. Nos années de candeur virginale ont été livrées à l'érudition et à la dialectique.

Les nations nouvelles, surtout l'Italie, la France, l'Espagne, le Portugal, nées et élevées sous l'influence romaine, sont à la fois jeunes et vieilles, mythologiques et chrétiennes, imprégnées d'Homère et d'Évangile, filles de Virgile et de Priscien. Leurs rides apparaissent sur une carnation éclatante et fraîche. Dante, symboliste chrétien, choisit pour guide dans le triple monde de son Épopée, un ro-

main, l'auteur de l'*Énéide*. Tous les peuples de l'Europe prétendent descendre d'Hector et de Priam. Ce mariage bizarre a fait des chefs-d'œuvre : la *Comédie* de Dante; les *Lusiades* du Camoëns; même les divines œuvres de Racine, — œuvres qui sont à la fois antiques et modernes, païennes et catholiques.

Le même respect pour l'antiquité savante nous a transmis comme un héritage l'adoration de l'état de sophiste. Ces spirituels professeurs et argumentateurs, qui se disputaient au seizième siècle les chaires de Bologne et de Venise, appartenaient à la race des Prodicus et des Gorgias. Parler de tout devint un métier, écrire sur tout une habitude, tout imprimer un besoin. Je ne blâme pas ce mouvement de la civilisation. Les nations soumises à la loi de la tradition romaine et grecque se distinguèrent dans cette œuvre; chez elles la *littérature* proprement dite naquit; — littérature! — quelque chose qui n'est ni la Philosophie, ni l'Histoire, ni l'Érudition, ni la Critique; — je ne sais quoi de vague, d'insaisissable et d'élastique. Pic de la Mirandole, un de ces jeunes sophistes éclatants qui firent explosion à la fin du moyen âge, définissait très-bien ce métier, renouvelé d'Athènes : — le talent de tout expliquer, de tout commenter, de discuter sans fin *de omnibus rebus et de quibusdam aliis :* « de ce qui existe et de quelque chose encore par-dessus le marché. »

La *littérature*, résultat complexe et mêlé de toutes les idées écloses dans les civilisations antérieures, n'est donc rien en elle-même. Pour être utile il faut approfondir en essayer du moins l'histoire de la pensée humaine, de ses progrès et de ses influences. Le premier pas à tenter dans cette grande étude, c'est la découverte des lois par lesquelles les nations agissent et réagissent les unes les autres.

Rabelais conduit à Cervantes; Shakspeare, à l'Arioste; Spencer, à Torquato Tasso; Ronsard et Montaigne, à Pascal et à Locke. Mais que cette observation est difficile! Plus une opération est délicate, plus les instruments employés par l'expérimentateur doivent être précis.

Il n'est permis qu'à cet Humoriste allemand dont j'ai cité un passage, de jouer avec sa propre philosophie en l'exagérant; et de dire par exemple que la pâte de son papier fut pétrie par Adam et Éve, que nos épingles ont été forgées par Tubalcaïn, et que tous nos volumes sont imprimés par Faust de Mayence, et par Cadmus le Thébain. Des rapprochements arbitraires, des conjectures hasardées, une synthèse systématique fondée sur les faits douteux permettent de fabriquer d'avance de vastes subdivisions dans lesquelles on fait entrer tout ce que l'on veut. Il vaut mieux voyager modestement à travers l'histoire littéraire, dressant de son mieux la carte du voyage. Dans cette promenade au hasard, qui n'a point la prétention d'une marche géométrique et d'une régularité sévère, on s'arrête partout où l'on découvre un pan de ciel azuré, un golfe verdoyant, une source claire; on dresse sa tente et l'on se repose, pour étudier la fleur et le sol, l'arbre et l'horizon, pour observer le pays sous tous ses aspects.

Cette méthode naïve a l'avantage de constater les rapports avec plus de certitude, et d'en fixer les nuances les plus délicates; l'étude littéraire n'est vraiment belle que dans cette voie et vue de cette élévation. Alors elle ne se compose plus de dates stériles, elle ne compare plus les phrases aux phrases; elle essaie de découvrir ce que tout écrivain a reçu de la civilisation et ce qu'il a fait pour elle, ce qu'il a emprunté ou prêté; elle le voit absorber et propager les influences; fils du passé, père de l'avenir, formant un

des points de la grande chaîne électrique des esprits.

Tel a été le but varié et cependant unique que ma curiosité inquiète a donné à mes études : Je ne pouvais guère m'en tenir aux livres; j'ai dû étudier la vie même et les passions des hommes célèbres pour savoir dans quel foyer de douleurs, d'amours, de luttes, de dévouements et de fautes ces grandes intelligences se sont trempées; — comment s'est achevée l'éducation intérieure de ceux qui on fait l'éducation du genre humain.

En étudiant Milton on assiste au roman intérieur de sa vie, à la création intime de sa pensée; c'est en vivant avec Shakspeare et Cervantes, qu'on se plait à les mieux admirer . Au lieu de contempler un seul point du fleuve qui traverse la grande ville et ces eaux turbulentes encaissées dans des remparts de pierres, on va boire l'eau de la faible source, ou suit le sentier de ses rives obliques; progrès, accidents, obstacles, rivières qui l'ont grossi, influences confondues dans son sein, tout nous charme; il n'est pas d'étude plus interessante.

J'ai dû arrêter surtout mon attention sur les hommes qui ont donné ou renouvelé l'impulsion des idées en circulation en Europe; rares esprits, contemporains du passé et de l'avenir. Avant leur naissance, les germes de leur génie existaient; les influences qu'ils répandent leur appartiendront après leur mort.

Ainsi comprise, la pensée supérieure n'a ni berceau ni tombeau. Elle a été preparée depuis longtemps. Après une vie souvent misérable, l'homme s'éteint, un peu de terre le couvre; et sa pensée reste! Longtemps après la disparition de l'être fragile auquel ce trésor était confié, des trônes se brisent, — des religions croulent, — des peu-

ples naissent, — et des institutions s'organisent; mais sa pensée reste.

---

§ VI.

Métamorphoses des idées. — Voyage d'une Fable.

En voyageant ainsi à travers les idiomes et les littératures, et m'arrêtant devant les grands noms, un fait constant a frappé mon esprit : le genre humain n'a qu'un petit nombre d'idées qu'il renouvelle éternellement.

La fécondité de la pensée humaine et l'indigence originelle de cette pensée offrent donc un double mystère, une contradiction en apparence irréconciliable et éternelle.

C'est la chaîne et la trame de ce grand tissu que l'on nomme civilisation. L'esprit humain, qui n'invente rien, ne cesse pas de créer; ouvrier sans repos, toujours occupé de découvertes, il demeure enchaîné à son imitation obstinée. Créer c'est imiter, imiter c'est créer. Nous roulons dans ce cercle, et cependant nous avançons. Nous pouvons mesurer nos progrès; néanmoins, de temps à autre, une lueur nous apprend que ces progrès reculent et que nos nouveautés sont vieilles. L'invention des télégraphes est dans un livre samskrit; un passage d'un auteur florentin du treizième siècle signale la force de la vapeur motrice, employée, vers l'an 1200, à ouvrir les battants d'une porte.

Un fait plus curieux, c'est la métempsycose éternelle des idées; il y a là transmission évidente, fécondité que rien

n'éteint, transformation que rien n'arrête. Un rhéteur habile pourrait épuiser l'antithèse, à propos de cette permanence mobile, de cette unité variée, de ce sillon infatigable à travers les siècles, à travers les ambitions, les ruines, les peuples changeant de face et les époques changeant de génie. C'est le principal phénomène, je ne dis pas des annales littéraires, mais des annales humaines. Il n'y a pas seulement transmission, mais électricité : foudre, éclair, lumière caressante ou tonnante, toujours la même flamme. Je sais qu'en avouant la force de la pensée, on peut en nier la propagation : c'est le premier aspect du problème, la solution la plus vraisemblable, la réponse la plus facile. « Vos » imitations prétendues, dira-t-on, sont des rencontres » fortuites : l'intelligence de l'homme refait en Angleterre » aujourd'hui ce qu'elle a fait en Égypte autrefois : pour- » quoi s'étonner de ce que le même outil donne des pro- » duits analogues ? Rien ne vient de rien. Personne ne » tient à personne. Le passé n'a pas préparé le présent : » c'est seulement le présent qui reconstruit le passé. Votre » subtilité se perd en raisonnements chimériques lors- » qu'elle nous montre la Grèce attachée aux mamelles de » l'Égypte, l'Inde distribuant la science aux nations, et » toutes les races de l'univers subissant et exerçant tour à » tour ces sympathies. »

Le système contraire a besoin d'être appuyé par des preuves. Il étonne la raison et déplaît à l'orgueil national, qui n'aime pas les prédécesseurs et les maîtres. D'ailleurs ce qu'il veut prouver est aussi extraordinaire que grand : les esprits justes reculent devant l'extraordinaire : les esprits faux n'aiment la grandeur que dans des proportions fausses. Chez les nations superficielles et vives, il faut toujours demander grâce pour une idée juste quand elle est

grande : ménagez lui une petite place modeste, on la lui accordera par compassion et charité jusqu'à ce qu'elle jouisse de tous ces droits. Alors, quittant le costume et le nom de paradoxe, elle deviendra lieu-commun.

Au milieu du dix-septième siècle, lorsque de savants et courageux missionnaires apprirent à l'Europe que l'Inde avait une littérature, des drames, une langue plus parfaite encore que l'idiome hellénique; lorsqu'ils ajoutèrent que cette littérature, à la fois épique, métaphysique, théologique, est la mère vénérable de toutes les littératures antiques et modernes, qui voulut les croire? Il n'y a pas aujourd'hui d'écolier qui ne le sache. Personne ne se doutait que le verbe samskrit, qui signifie *être*, est identique aux verbes latin, grec, français, italien, allemand, *sum*, *eimi*, *sono*, *ich bin*, *I am*, dont les différences apparentes ne sont que des modifications diverses. Il en est toujours ainsi: Marco Polo, le pauvre *messer Millione*, ce grand voyageur du moyen-âge, avait beau raconter à ses compatriotes les merveilles de la Chine et du Mogol, on riait; il fallut deux siècles pour que ses mensonges devinssent des vérités reconnues.

L'histoire de la propagation des idées sera désormais (1) le point capital de toutes les recherches littéraires; on ne se demandera plus s'il est bon de donner cinq actes à un drame, et si Aristote est de cet avis; mais on voudra savoir ce que chaque nation doit aux autres; on avouera que Corneille a traduit *le Menteur* tout entier (2); on saura que Shakspeare n'a pas inventé un seul de ses drames; on n'ignorera pas que Toland, Harrington et Bolingbroke ont

(1) Écrit en 1832.

(2) V. Troisième série de ces études (*Études espagnoles*, Alarcon).

prêté à Voltaire tous ses arguments contre la Bible ; on s'occupera, comme de l'étude la plus curieuse et la plus lumineuse, de ces mariages intellectuels entre nations; cette transmigration infinie des idées ne sera plus un paradoxe.

Lorsqu'une portion de la nuée ténébreuse s'entr'ouvre, et qu'une nappe de clartés inattendue s'épanche sur quelque point de l'histoire intellectuelle, c'est un vrai charme pour les esprits que ces matières intéressent et qui tiennent pour utile la contemplation de la vérité.

Deux ouvrages de M. Robert et de MM. Loiseleur-Delonchamps et Leroux de Lincy expliquent, au moyen de faits incontestables, la fécondation de l'Europe moderne par l'Hindoustan, la Perse et l'Arabie (1), celle du charmant génie de La Fontaine par les Orientaux. Il n'y a plus l'ombre d'un doute à soulever; nos contes bourgeois sont brahmaniques. Voici la généalogie de nos fabliaux : on peut suivre l'idée samskrite à la piste, et retrouver dans un sirvente les vieux récits de l'Himalaya. Cette idée, ce trait, ce conte, deviennent persan, arabe, grec, hébraïque, arménien, latin, saxon, gaulois, italien,

(1) *Fables inédites des XIIe, XIIIe, et XIVe siècles,* et *Fables de La Fontaine*, rapprochées de celles de tous les auteurs qui avaient avant lui traité les mêmes sujets; précédées d'une Notice sur les fabulistes, par A. C. M. Robert, Conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève. — *Essai sur les Fables indiennes et sur leur introduction en Europe*, par A. Loiseleur-Delongchamps; suivi du roman des sept Sages de Rome, en prose, publié pour la première fois d'après un manuscrit de la Bibliothèque royale, avec une Analyse et des Extraits du *Dolopathos*, par Leroux de Lincy; pour servir d'introduction aux Fables des XIIe, XIIIe, et XIVe siècles, publiées par M Robert.

anglais, et serpentent à travers une forêt de langages comme l'étincelle dans les feuilles d'automne. A la cour de Louis XIV, sous des atours simples, pleine d'une naïveté maligne et majestueuse, cette vagabonde infatigable qui a tant couru, reparaît élégante et noble ; peut-être est-ce la fille d'un Brahmane qui vivait trois siècles avant Alexandre ; la pauvre vieille fable est plus forte que les pyramides de Psamméticus, et leur survivra !

Georges Dandin est le mari d'un conte oriental; *le Meunier, son Fils et l'Ane* arrivent des montagnes du Thibet. Notre belle Matrone d'Ephèse, infidèle à un cadavre ; l'Avocat patelin, l'homme aux bonnes paroles et aux inventions séduisantes ; Perrette et son pot au lait ; le Paysan aux souhaits ridicules ; — ces figures éternellement riantes et jeunes, sont les plus vieilles du monde. Prenons pour exemple *le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre*, cette fable si brève de La Fontaine. Voici la route qu'elle a suivie.

Il y avait, dans l'Inde, non loin des bords du Gange, un paysan marié. Le paysan était vieux, la femme jeune ; un galant se présenta, fut bien accueilli, et lui persuada de le suivre, d'abandonner le vieux mari, et de courir fortune sous la conduite de l'amour. Elle saisit l'occasion favorable, lie en un paquet tout ce qu'elle possède, et pendant que le villageois s'occupe des soins du labourage, elle quitte la maison. Tous deux font voyage ensemble et atteignent les bords d'une rivière. Comment la passer ? Le paquet dont ils sont chargés les embarrasse. On délibère ; l'amant propose de traverser seul et à la nage les eaux du fleuve qui les arrête, de transporter ainsi sur l'autre rive les objets que la femme a enlevés et de revenir prendre sa maîtresse pour l'aider à passer le fleuve à son tour. Elle y consent ; il s'élance dans la rivière, la traverse et s'enfuit

emportant la propriété dérobée. La pauvre femme reste seule sur la rive et pousse des cris plaintifs; elle s'assied, se repent et pleure.

Alors un bruit se fait entendre; un chakal, portant un morceau de viande dans sa gueule, suit le bord du même fleuve. Il s'arrête, voit un poisson qui se joue dans l'onde transparente, lâche sa première proie pour en saisir une nouvelle, essaie inutilement de s'emparer du poisson qui lui échappe, et laisse un milan, qui planait dans les airs, lui ravir le morceau de viande qui flotte sur l'eau. La femme abandonnée a vu cette scène; malgré sa douleur elle ne peut s'empêcher d'en rire : le chakal irrité se tourne vers elle :

« Vous qui vous moquez de ce que j'ai fait, lui dit-il, » vous êtes aussi folle que moi; vous voilà seule, nue et » désolée au bord de ce fleuve que vous ne pouvez traver- » ser. Vous n'avez plus de mari, et vous n'avez pas d'amant. » Pour moi, je n'ai plus ni la viande ni le poisson. »

Cette jolie invention se trouvait dans le livre samskrit, intitulé : *Pantcha-Tantra*, ou *les Cinq Sections;* elle faisait partie de la section consacrée *aux biens que l'homme perd (Labhda-Pranasana)*, et raillait, d'une manière aussi ingénieuse que dramatique, la folie qui sacrifie le certain pour l'incertain, l'avenir au présent, le bonheur au plaisir.

Telle est la fortune faite par cette antique conquête de la sagesse humaine. On retrouve d'abord cette fable chez l'arabe Lockman, dont la date est peu sûre et l'antiquité contestée. Ici, plus de femme infidèle, plus d'amant voleur; le chien et le milan restent seuls en scène, et font tous les frais du drame. Le chien mal avisé veut courir après deux proies différentes; il perd son morceau de viande, ne se rend pas maître du poisson qu'il convoite, et abandonne

son déjeuner au milan, qui profite de la sottise. Le fabuliste arabe offre le fragment détaché, le débris traditionnel de la leçon hindoustanique. Un autre Persan, soit qu'il ait devancé ou suivi Lockman, altère ingénieusement la même histoire : ce n'est plus un poisson que le chien aperçoit dans le miroir du fleuve, il y voit l'ombre même du déjeuner suspendu à son cou. Il lâche sa proie, veut saisir l'ombre, et perd l'une et l'autre. « N'agissez pas comme lui, dit le sentencieux auteur de *Kalila et Dimna*, ne renoncez pas à ce qui est réel pour chercher ce qui est chimérique ! »

Cette rédaction nouvelle et spirituelle, qui a germé dans un cerveau indien ou persan, se représente encore dans un livre dont le type est samskrit (*Sendabad*). Une imitation arabe, une traduction hébraïque, un rifaccimento grec (Suntipas) de cet original indien sont parvenus jusqu'à nous; ils nous montrent le même apologue, la proie délaissée pour l'ombre ; vérité saisissante qui a paru plaire à toutes les nations.

Une fois admise dans le trésor des traditions populaires elle produit mille rejetons. Esope la résume avec sa brièveté ordinaire ; Phèdre la réduit en vers élégants et peu naïfs; le moine Gabrias, Romulus, Nilantius, Galfred, Faërne la recueillent en l'altérant selon les mœurs de leur pays, les habitudes de leurs couvents et la portée de leurs esprits. Les Minnesingers allemands s'en emparent ; Accio-Zuccho, Tuppo, Verdizetti lui prêtent quelques parures italiennes; Marie de France, spirituelle Normande, répète aux barons anglais cette fable qu'elle développe en vers gracieux ; un cénobite français la place dans sa *Mer des histoires* ; elle séduit Alciat, Guillaume Corrozet, Guillaume Haudens, fabuliste qui n'est pas sans mérite ; Vin-

cent de Bauvais en fait un sermon, et le bon Thomas Morus ne perd pas cette occasion de moraliser. Elle tombe ainsi aux mains de Benserade et de Lenoble, qui la gâtent. Longtemps avant eux, deux poètes inconnus, Ysopet-Avionnet et Ysopet II, noms arbitraires qui descendent d'Aviénus et d'Esope, avaient introduit parmi nous ce récit; ils en connaissaient le prix et en comprenaient bien le sens.

Qui tout convoite doit tout perdre,

dit le premier de ces poètes, dans un vers digne de La Fontaine.

Par ce conte pouvez entendre
Qu'au certain se fait bon tenir.
. . . . . .
Qui fait deux choses tout ensemble,
Ne les fait pas bien, ce me semble.

Le second de ces poètes oubliés et anonymes (Ysopet II) s'exprime ainsi :

Un chien fut, qui passait
Un fleuve; et *si* (alors) portait
Un quartier de mouton.
En l'*yave* (l'eau) il se mirait;
Son ombre ressemblait
Un chien de sa façon.
La chair il veut *tollir* (enlever)
Que il voit resplendir.

Si (alors) *a sa gueulle ouverte* (il ouvre la gueule)
Le *chair* (viande) *si li chaï* (en est tombée)
Dolent (triste) fut de sa perte.
Assez de *chair* (viande) avait,
Et *l'autrui* (celle d'autrui) convoitait,
Dont il perdit sa proie.
Qui *autressi* (ainsi) ferait
S'ainsi (si de même) *l'en avenait* (il lui arrivait)
Chacun en aurait joye.

La fable primitive s'est dépouillée de ses couleurs pour se réduire à la moralité nue. En voyageant vers le Nord, le conte romanesque, allégorique, sentimental, s'est transformé. Femme abandonnée, amant voleur, chakal plein de convoitises, double leçon donnée à l'amour et à l'ambition; le paysage indien, les bords du fleuve et le milan dévastateur et habile qui se contente de saisir sa proie; — toute cette heureuse invention s'est desséchée et flétrie, pour n'être plus qu'un axiome de morale pratique. La poésie s'est évaporée, le sens moral reste seul.

---

§ VIII.

La Fontaine. — Ce qu'il a fait des fables antiques. — L'originalité dans l'imitation.

Alors un génie naïf et rêveur s'empare de l'axiome et le répète en quelques vers dignes d'un philosophe ou d'un enfant :

Chacun se trompe ici bas :
On voit courir après l'ombre

Tant de fous qu'on n'en sait pas
La plupart du temps le nombre.
Au chien dont parle Ésope, il faut les renvoyer.
Ce chien voyant sa proie, en l'eau représentée,
La quitta pour l'image et pensa se noyer :
La rivière devint tout-à-coup agitée ;
A toute peine il regagna les bords,
Et n'eut ni l'ombre, ni le corps.

C'est le dernier résumé de cette sagesse, remaniée par douze siècles et cent peuples.

Donner les annales de cette longue élaboration intellectuelle, ce serait écrire l'histoire de l'humanité elle-même, dans sa partie la plus intime, la plus cachée et la plus vivante. C'est assurément quelque chose de plus profond que l'histoire des guerres et celle des traités de paix. On ne peut la comprendre sans étudier les récits qui ont fait le délassement de tous les peuples, et que les peuples se sont transmis comme un jouet et un héritage. Des emprunts d'une aussi mince valeur apparente ne se déguisent pas; ces fables d'enfants deviennent des documents d'histoire; ils éclairent ce qu'il y a de plus ignoré dans les annales du monde, l'influence des races sur les races, l'éducation de l'Occident par l'Orient et les phases de cet enseignement mutuel que nous subissons, que nous exerçons et que nous continuons à notre insu.

Les esprits les plus naïfs et les plus originaux subissent cette nécessité; La Fontaine en est la preuve.

Je ne trouve pas, dans l'Europe moderne, un homme de génie plus original que notre La Fontaine. Railleur sans ironie, doux sans fadeur, passionné sans emportement, raisonneur sans pédantisme, tendre sans faiblesse, il porte

dans les sentiments de son âme, dans les opérations de son esprit, je ne sais quelle modération insouciante et gaie, bienveillante et narquoise, sage et enfantine, dont le fond est tout français.

Cette qualité autochtone de son génie n'a pas échappé aux étrangers, qui l'estiment singulièrement et le placent au-dessus de Boileau, même du grand Molière. Cette sève naturelle et vive qui s'épanche en rameaux féconds ; cette sincérité d'un esprit qui ne veut redire que ses sensations propres et céde toujours à un mouvement instinctif; cette indépendance d'un style que nulle doctrine ne rend esclave et qui ne veut se priver d'aucune ressource antique ou moderne, ont séduit Lessing, Bolingbroke, Gœthe, et dans ces derniers temps, un écrivain peu connu, Walter Savage Landor, excellent critique.

En général, ce que le tribunal littéraire de l'Europe nous reproche, c'est de manquer de liberté et de sacrifier trop, à de certaines convenances sans valeur, l'originalité propre, l'inspiration secrète, la puissance de l'âme, la force de la pensée. Cette accusation, intentée avec justice contre Fontenelle, Boileau, La Motte et La Harpe, n'a pu atteindre La Fontaine. On ne peut pas même lui demander compte, comme au grand Corneille, de ses emprunts faits à l'Espagne ; ou comme à Voltaire, de ses captures sur l'Angleterre philosophique. Cependant il a recueilli mille traditions conteuses, mille apologues remarquables ou intéressants; il a consulté Bidpay, Esope, Gabrias, les missionaires, les voyageurs, l'Arioste, Faërne, le *Gesta Romanorum*, les fabliaux, le théâtre espagnol, même les ascétiques. S'il a formé sa gerbe immortelle des épis glanés dans toutes les moissons du Nord et du Midi, cet homme, qui a emprunté à tout le monde, ne doit rien à personne.

L'originalité du génie est le fond du génie et naît de l'originalité du caractère : celui de La Fontaine se composait d'une sensualité enfantine, corrigée par un doux mélange de platonisme et de tendresse de cœur. Une âme charmante s'est exhalée dans un style délicieux et nouveau. Nonchalant par l'esprit, passionné par le cœur, on sent dans ses vers de la moquerie et de la naïveté, de la sensibilité et de la volupté ; le goût de la philosophie pratique, prêchée par Molière et Gassendi se mêle d'une saveur héroïque, grandiose, même élégiaque. La combinaison de ces éléments produit cette douce et vive flamme de sa poésie, dont l'ardeur est une caresse. Cette nature exquise non-seulement de l'intelligence, mais de l'être moral, l'élève si haut qu'elle le rend difficile à juger. Cervantes avait quelque chose de cela. On s'étonne, au milieu du récit le plus simple, de voir s'entr'ouvrir l'âme de La Fontaine, par exemple dans cette fable héroïque et enfantine où il parle avec un enthousiasme ingénu

> ... d'une âme espagnole
> Plus grande encore que folle !

L'étude des hommes de génie et leurs œuvres présente donc deux problêmes et se partage en deux études différentes. Il s'agit de savoir, d'une part, comment se sont formées les idées que l'écrivain supérieur travaille et livre à la circulation ; d'où lui viennent les matériaux qu'il exploite ; — puis de quelle nature est la flamme même de ce génie qui reçoit, transforme, jette dans un nouveau moule et frappe d'immortalité, les idées reçues et transmises. La première de ces études appartient à l'histoire de la civili-

sation, la seconde est un travail d'analyse psychologique. On n'a encore ni reconnu les limites de l'une et de l'autre, ni approfondi le mystère de leur fusion. Ceux-ci croient que l'homme de génie invente, à l'instar de Dieu; ils ont foi dans ce qu'ils appellent l'invention, chimérique puissance. Virgile, Molière, Dante, Shakspeare, La Fontaine, Corneille n'ont rien inventé. D'autres qui remontent aux sources, trouvent Homère dans Virgile; Scarron, Plaute et Grazzini dans Molière; les *Hecatomythi* dans Shakspeare, le Pantcha-Tantra dans La Fontaine, et toute l'Espagne dans Corneille; ils en déduisent une théorie de plagiat perpétuel, favorable aux médiocrités. C'est une double erreur.

L'histoire intellectuelle du monde offre une double et perpétuelle action; — celle du genre humain, qui pense, médite, observe, agit et celles des hommes supérieurs qui vont chercher l'or brut dans la mine, l'épurent, le fondent, le polissent et le frappent en médailles. La Fontaine a puisé aux sources les plus populaires; pas une de ses fables qui n'ait été remaniée vingt fois avant lui; — cependant il est créateur.

Si l'on veut remonter à l'origine de l'emprunt, plonger dans les entrailles de la terre, et y voir ce métal précieux, déjà élaboré avec un grand art par les brahmanes, contemporains de Sésostris, on s'étonnera de cette longue vie d'une idée. C'est quelque chose de non moins merveilleux que l'assimilation dont certains esprits sont doués; créant avec ce qui existe, inventant ce qui est, et s'appropriant les résultats de vingt siècles. Si l'idée est plus précieuse que l'or, le génie plus puissant que l'idée, s'en empare, l'éternise et lui donne son empreinte.

Une seule fable de La Fontaine nous a montré toute la

civilisation européenne et orientale groupées autour de quelques fables populaires. Une scène de Shakspeare va nous causer la même surprise. Plusieurs connaissances anciennes et qui nous sont chères; Perrette; Georges Dandin; les Commères de Windsor; mille figures connues et familières; entre autres notre vieil ami Shylock, remontent à une source orientale.

Le moine de Hauteselve, auteur du *Dolopathos* et dont j'altère assez légèrement le langage, offre sous le costume et les couleurs du moyen-âge, un des plus aimables personnages de Shakspeare, *Portia* (1). Chez l'auteur du *Dolopathos*, il s'agit d'une jeune fille de chevalier que son père a laissée orpheline : elle est savante et même un peu sorcière :

Car elle sut tant de clergie,
Des arts et de philosophie,
Qu'elle sut l'art d'enchantement
Sans maître et sans enseignement.
Avint que son père mourut ;
La jeune fille résolut
Que jamais ne se marierait.
Fort riche était la demoiselle,
Sage et douce, courtoise et belle;
Et grande était sa renommée.
Les hauts barons de la contrée
Pour sa beauté la requéraient
Et pour femme la demandaient.
Elle, habile, courtoise et sage,
Ne voulait pas du mariage,
Mais prenait ce qu'on lui donnait,
Et sans rendre le recevait.

(1) Merchant of Venice.

Lorsque d'amour on la priait,
Cent marcs d'or elle demandait,
Puis offrait une nuit entière;
Et si dans cette nuit première,
L'amant son époux devenait,
La demoiselle promettait
D'être le lendemain, sans faute,
La femme de cet heureux hôte.
Mais personne n'y parvenait
Et chacun son argent perdait.
L'enchanteresse possédait
Un charme qui les endormait;
C'était une plume enchantée;
Dès que la tête était posée
Sur l'oreiller de l'épousée
Jusqu'au jour il fallait dormir,
Et quand l'aube venait, partir.
On dormait que c'était plaisir;
Mais voilà tout....

Un jeune amant tente l'aventure, subit une première fois le sort des autres prétendants, et ne trouvant plus de monnaie dans son escarcelle, va trouver un écuyer qui lui prête les cent marcs nécessaires à renouveler l'expérience:

Écuyer, dit-il à cet homme,
Je t'emprunte cent marcs d'argent,
Et je signe l'engagement,
Après un an, de te les rendre;
Si j'y manque, tu pourras prendre
Sur mon corps les cent marcs pesant
Et de ma chair et de mon sang.
Tous deux conviennent de l'affaire;
Pacte félon et sanguinaire

Qui plaisait fort à l'écuyer ;
Il haïssait le chevalier.
On signe donc l'arrangement ;
Le damoisel reçoit l'argent
Dont il ressent grande allégresse.
Il va droit chez l'enchanteresse
Qui était bien douce et bien gente,
Et les cent marcs il lui présente.
Elle les prend joyeusement
Et s'habille coquettement.
Puis elle glisse doucement
Sous l'oreiller le talisman :
« — Seigneur, dit-elle, allez au lit. »
Avec bonheur il obéit ;
Mais il se souvenait encore
D'avoir dormi jusqu'à l'aurore,
Tout d'un somme, sans s'éveiller,
L'autre nuit, sur cet oreiller.
Peut-être la plume est trop douce ;
Sa main le pousse, le repousse ;
Il le remue en tous les sens ;
Au milieu de ces mouvements
La plume magique est tombée.
. . . . . .
En attendant la fiancée,
Sous les draps alors se blottit,
Et des deux mains ses yeux ouvrit,
Tant il craignait de sommeiller.
Sur sa tête il mit l'oreiller
En faisant semblant de dormir.
Elle vint bientôt et.....

La plume magique étant tombée, le jeune homme ne dormit pas ;

La demoiselle l'aima fort.
Il inspirait beaucoup d'envie.
Il avait grande seigneurie,

De l'or, des terres, des vassaux,
Meutes, manoirs, chiens et oiseaux;
Plaisirs suivant son bon vouloir.
Alors il mit en nonchaloir
Les cent marcs dus à l'écuyer.
Celui-ci le fit pourchasser
Devant le roi. . . . . .

C'est Shylock transformé en écuyer ; celui-ci ne se montre pas moins barbare que le Shylock du *Négociant de Venise ;*

Le roi s'approcha près de lui,
Disant : « Écuyer, bel ami,
» Prends deux cents marcs ! — Ne le ferai ;
» Argent ni or je ne prendrai ! »
Tous le prièrent doucement
Mais il jura très-durement
Que pour homme rien ne ferait,
Mais que son poids de chair prendrait.
Le damoisel s'affligeait fort ;
Le voyant si près de la mort,
Ses amis pleuraient avec lui.
. . . . . .
Sa femme était là, dans la salle,
Vêtue ainsi qu'un chevalier ;
Nul ne pouvait le deviner.

C'est encore la *Portia* de Shakspeare ; les deux femmes jouent absolument le même rôle, à l'éloquence près. Voici comment s'exprime la *Portia* du moine de Hauteselve :

» Eh bien donc, je m'en vais juger
» Comment tu dois ta dette prendre. »
Dans la salle elle fit étendre

Par terre un drap blanc ; puis lier
Et pieds et mains au chevalier,
Qui s'y coucha. « — Voyons, dit-elle,
» Écuyer, ta requête est telle :
» Tu veux avoir cent marcs pesant
» Et de sa chair et de son sang ?
» Eh bien ! donc ; saisis un couteau
» Et fais ton métier de bourreau ;
» Mais fais-le bien exactement.
» Prends le poids des cent marcs d'argent :
» Ni plus ni moins que n'est ton droit,
» Enfin juste ce qu'il te doit.
» Une seule goutte de sang
» Qui tomberait sur ce drap blanc
» De plus qu'il n'en faut pour ton compte,
» Serait ta ruine et ta honte.
» Par ton col tu serais pendu,
» Et tout ton bien serait vendu.

Le moine de Hauteselve n'a aucun génie, mais seulement cette faconde fluide, cette facilité molle et souple que la France a souvent prise pour du talent. En relisant Shakspeare, on mesure la distance qui sépare le génie de la médiocrité. Le génie analyse, éclaire, approfondit, sert le progrès et dit le dernier mot des choses dont il s'empare.

---

§ IX.

Rôle définitif de la critique littéraire.

Il arrive souvent à la critique de se croire plus impor-

tante qu'elle n'est, de se dire, non pas la sœur, mais la mère de la Poésie et de l'Art. Elle se place alors au-dessus des œuvres qu'elle juge. Elle prétend aux honneurs de la création ; elle se fait, de son autorité privée, reine et maîtresse. Née uniquement pour juger, la voilà qui gouverne avec insolence et se proclame la source unique et la mère universelle des lettres et des arts. C'est une prétention absurde ; n'est-elle pas la dernière venue ? Ne profite-t-elle pas de toutes les créations ? N'est-elle pas le dernier résultat de la civilisation intellectuelle ? Et son code est-il autre chose, qu'un résumé des axiomes auxquels les modèles ont donné lieu ?

Quand elle prétend à cette haute et violente suprématie, ne la croyez pas sur parole. Vénérable dans son bon sens, surtout quand elle est vaste et comparative, elle voudrait bien qu'on la crût reine et maîtresse, parce qu'elle est économe, rangée et surveillante. Les trésors qu'elle classe, elle ne les a pas produits. Son essence n'est pas de créer, mais d'ordonner.

Malheur au temps où le système précéderait la création, où l'on serait critique d'abord et poète ensuite, où la pensée ne jaillirait pas des intimités de l'âme, mais s'élaborerait dans l'atelier du commentaire et de la dissertation. Cette élaboration ne produirait qu'une clarté artificielle, pâle reflet de la chaleur vitale. C'est ce qui arrive, quand les arts ont dépensé beaucoup de sève, versé de toutes parts une végétation vigoureuse, et que de nombreux modèles ont obtenu force de loi. Alors s'ouvrent ces écoles alexandrines, qui toisent le bon goût et donnent des recettes pour le génie. Tel attache une extrême importance à la position d'un mot, à la consonnance de deux syllabes, à la désinence du *verum esse videatur*; tel autre pèse avec une

exquise gravité ses grains de poudre dans ses balances de gaze ; tel distille la dernière quintessence des archaïsmes et des étymologies. Un dernier fabrique de nébuleux systèmes et les balance dans le vide. La décadence de la littérature grecque a présenté cet étrange spectacle dans sa naïveté la plus douloureuse. On voyait des hommes célèbres chercher partout des difficultés lexicologiques, donner la chasse aux solécismes et martyriser une phrase claire pour lui arracher un sens obscur. On en voyait qui pâlissaient sur Homère pour y découvrir une *gnose mystique* et des symboles chrétiens ; quelques-uns même qui prouvaient doctement qu'Orphée et Hésiode étaient attachés d'avance aux dogmes de la Trinité et de l'Incarnation. Il y a des lueurs de génie et des traces de puissance dans ces esprits aventureux ou étroits qui se traînent sur le cadavre des arts quand les arts sont morts.

La critique fausse, myope et de second ordre, est nécessairement pédantesque et minutieuse. Elle s'arroge la suprématie intellectuelle ; elle se regarde comme plus noble que le talent dont elle fait l'anatomie. Quand on lit Johnson et Blair, Batteux et Beattie, ou Gottsched l'Allemand, on s'étonne du ton d'orgueil qu'ils affectent. Ils traitent le génie avec une dureté inouïe, à peu près comme ces valets-maîtres qui tyrannisent leurs subalternes, ou comme ce Monsieur *Pincé* de Destouches, intendant qui se croit maître, serviteur qui se dit propriétaire, régisseur qui s'est mis dans la tête que tout ce qu'il administre lui appartient.

Une autre critique se montre modeste ; elle est aussi large, aussi lumineuse, aussi haute, que celle dont nous venons de parler est oiseuse et vaine. La vraie critique n'est qu'un fragment détaché de l'histoire des peuples. Elle tient compte de leurs modifications, de leurs nuances, elle écrit

leurs annales intellectuelles et n'en néglige aucune fraction.

Cette haute critique, dominant d'un vaste coup-d'œil tous les produits de l'intelligence et de la sensibilité, a été mise en œuvre dans ces derniers temps par quelques esprits, entre lesquels nous citerons Coleridge, Hazlitt, M. Villemain, M. de Schlégel, M. Sainte-Beuve.

L'Allemagne moderne en avait donné l'initiative, mais non le modèle achevé. Dans la carrière littéraire, la nation germanique venait la dernière. Son pays morcelé, sa politique incertaine, ses longues querelles de religion, ses mœurs bourgeoises, le défaut d'un foyer central avaient arriéré, non le génie et la vigueur morale de cette nation qui avait produit Luther et Érasme, mais son développement littéraire. L'Espagne, l'Italie, la France étaient déjà représentées au congrès des intelligences par des génies brillants ou profonds, quand l'Allemagne avait encore pour organes uniques des érudits patients, des poètes populaires et des théologiens belligérants. Toute modeste, elle se contenta longtemps d'observer; fut juge du camp, elle sembla renoncer à produire. Ce long stage de sa pensée a beaucoup influé sur sa littérature. Ce pays est peut-être le seul au monde où un tel phénomène ait eu lieu, où la critique des littératures étrangères et antiques ait précédé la grande floraison des arts et des lettres, où les créateurs aient été juges et les examinateurs poètes. C'est la première contrée où la critique ait posé de fortes bases, où le génie des nationalités ait été compté pour quelque chose, où l'on ait compris la variété de la nature humaine et l'influence de cette variété sur les arts.

L'Allemand du XVIIIe siècle voyait ouvertes devant lui les Annales littéraires de tous les temps. Il se trouvait placé au confluent de ces fleuves, dont les vagues ve-

naient se heurter à ses pieds. Son affinité teutonique le rapprochait de l'Angleterre, ses souvenirs d'étude l'associaient au génie romain et grec. Il trouvait des inspirations dans ses *Minnesingers* chevaleresques et dans l'Iliade, dans Shakspeare et dans Voltaire. Après quelques tâtonnements plus ou moins heureux, plus ou moins faibles, et quelques essais d'imitation assez gauches, il reconnut que sa tâche spéciale était de tout comprendre. Il y avait de la résignation, de la patience et de la grandeur dans cette résolution. Autour de lui, devant lui, dans le passé et dans le présent, s'élevaient mille formes séduisantes; ici le fantôme de la muse grecque, tragique et calme comme Niobé, plus loin la forme élégante et demi-hellénique de la muse française; ailleurs la Voluspa scandinave et le génie hardi de l'invention arabe. Les travaux préparatoires de Lessing, de Herder, de Gœthe, de Wieland, ne sont que l'étude approfondie de ces génies différents.

C'eût été une création mesquine qu'une œuvre composée de tous ces débris; la contemplation la féconda; le souffle de la Grèce et celui du moyen-âge pénétrèrent dans la solitude de Gœthe et de Herder; ce souffle fut créateur. Cependant il y eut moins de spontanéité, quelque chose de moins primitif et de moins vigoureux dans une littérature qui s'inspirait de tant de souvenirs. La critique proprement dite, résultat de ces efforts, fut haute et hardie; on put lui reprocher la bizarrerie arbitraire des systèmes.

Elle s'attacha trop peu aux faits et ne se montra pas assez sévère dans ses preuves. Cependant elle indiqua le but qu'elle environnait de nuages; et certes, le plus incontestable trophée de l'Allemagne moderne est de nous avoir appris qu'il faut rattacher l'histoire de l'homme, ses mœurs, ses

passions et ses lois, aux modifications de son éloquence, de sa poésie et de ses arts. Comparez cette manière de procéder avec celle de Denys d'Halycarnasse, de Longin, et même de l'abbé Dubos. Au XIXe siècle, le poète Écouchard-Lebrun, renommé pour sa témérité dithyrambique, en était encore à chercher dans Pierre Corneille, non des traits de génie, non la grandeur de la pensée générale, mais des *alliances de mots :* tant la critique des mots avait conservé de pouvoir.

Qu'est-ce cependant que la critique littéraire, séparée de l'histoire des peuples ? Un labyrinthe sans lumière. Que nous importe de connaître les classifications qu'Aristote adoptait, et les principes que Sulzer a posés ? Ces principes et ces classifications dépendent d'un génie national et temporaire qui émanent d'une certaine situation sociale. Cette situation est éteinte ; ce peuple est mort. Ressuscitez donc sa pensée intime, si vous voulez que je comprenne la littérature qui ne fut que la voix lointaine de ses mœurs et de sa vie. Un peuple qui produit sa littérature, n'est-ce pas un peuple qui voit ses sentiments, ses souvenirs, ses idées se développer librement, se mouler sur ses institutions et prendre une forme durable ? L'étude du résultat est insuffisante ; pour le comprendre, il faut pénétrer dans la pensée mère qui fait les lois avec les mœurs, et avec les mœurs les arts.

Notre époque est toute de critique ; gouvernement, institutions, poésie même, relèvent de cette puissance souveraine. Il n'y a plus qu'examen, contradiction, discussion, plaidoierie, système opposé à système, analyse luttant contre analyse, les idées se soumettant à une mutuelle contre-épreuve, comme le diamant polit le diamant. Les journaux, critiques-nés des actions sociales, des faits du gouvernement et des mouvements intellectuels, se critiquent les uns les

autres. Le grand rouage du mode représentatif, c'est la critique. La poésie et le dithyrambe osent à peine se montrer sans apporter leur théorie, sans ajuster leur système, sans faire profession de juge. L'Europe est aujourd'hui comme l'Athènes ancienne, dont tout citoyen était juge par métier, par goût et par intérêt. Né et élevé au milieu de cette critique, caractère général de mon temps, je l'ai appliquée, autant qu'il était en moi, à l'histoire des influences littéraires.

ESQUISSE D'UNE HISTOIRE GÉNÉRALE

DES INFLUENCES LITTÉRAIRES.

DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES INFLUENCES LITTÉRAIRES.

Consulter. — Quadrio. Saggio d'ogni letteratura.
L'abbé Irailh. Querelles littéraires.
Yriarte. Examen de los ingenios.
Feijoo. Repertorio, etc.
D'Israëli. Curiosities, etc.
— Miscellanies.
— Amenities.
Fréd. de Schlegel, passim.
Ancillon, Pensées, etc.
Carlyle. On Hero-Worship.
Emerson. Essays, etc.
Herder, passim.

ESQUISSE D'UNE HISTOIRE GÉNÉRALE

DES INFLUENCES LITTÉRAIRES.

§ Ier.

Coup-d'œil général.

Le berceau des sociétés est protégé par la Théocratie. Le prêtre règne. Vice-Dieu, roi sacerdotal, il explique aux nations la nature et l'univers, mystère éternel. Alors l'autel est le trône, la tiare est le diadème. A cette phase correspond une forme de poésie et d'art, celle des Indiens, des Hébreux, des Persans et des Egyptiens.

A côté de ce régime théocratique, sur une ligne parallèle, s'offre la vie patriarchale et la vie de famille, mode primitif des Arabes et des tribus sauvages, premier système social des Chinois. La tente de l'Arabe a ses récits et ses hymnes. Chez le Chinois, le culte de la famille s'est combiné avec l'idolâtrie des symboles matériels de la pensée ; son intelligence s'est pétrifiée et concentrée dans la mémoire des signes.

Cependant les dieux détrônent les prêtres : le sacerdoce est refoulé dans le sanctuaire. La Grèce présente la plus brillante expression de cette transformation nouvelle.

Bientôt Rome hérite des arts grecs. Le polythéisme s'épuise après avoir donné des chefs-d'œuvres, et le christianisme naît.

Il lutte avec les dieux d'autrefois. Lié à l'hébraïsme, et par conséquent à l'Orient, il introduit de nouveau dans le monde occidental l'influence asiatique, depuis longtemps affaiblie. Les dieux du paganisme croulent. Le Dieu Triple et Un des chrétiens s'avance; et voici, pour augmenter la confusion, un flot de peuples tombant du nord sur les régions alors civilisées, et important avec la conquête toutes les traditions lugubres de ses bois et de ses cavernes.

L'ère chrétienne des arts et des lettres commence dans ce chaos. Ces éléments disparates bouillonnent longtemps et se dégagent enfin. Une nouvelle Europe éclot, le langage latin se subdivise ; le keltique meurt ; le gothique engendre vingt langues, le slave se conserve dans les régions sauvages, une nouvelle impulsion est donnée à l'Orient par Mahomet; tout se complique, et le genre humain avance dans sa route.

Le poésie et les arts de l'Arabie et des khalifes apparaissent ; et vis-à-vis d'eux, la poésie et les arts de la féodalité, puis de la chevalerie.

Ces derniers sont ceux que le monde européen revendique comme siens. Au XVIe siècle, ils se transforment ; après que le catholicisme ou la Foi a donné ses fruits, le protestantisme ou le Doute offre les siens. De là date l'ère philosophique ou sceptique qui a remplie trois siècles. Au moment ou nous écrivons, parvenue à ses résultats les plus redoutables, elle remue le monde; elle essaye de pénétrer dans l'Orient, qu'elle ébranlera.

L'histoire de la pensée humaine, manifestée par les arts ou la parole écrite, se compose donc de quatre grandes pé-

riodes que l'on peut rattacher l'une à l'autre par des points de transition;

1° L'ère théocratique.

2° L'ère du polythéisme.

3° L'ère chrétienne.

4° L'époque actuelle, éminemment critique et analytique.

Sous le polythéisme, l'influence du patriarchat et de la théocratie se prolongeait. L'esclavage antique, né de la première civilisation, s'est perpétué dans le christianisme même. Rien ne meurt sur notre globe.

---

§ II.

L'Hindoustan.

Les écrits qui portent la trace de l'antiquité la plus haute appartiennent à la péninsule de l'Inde.

La langue sacerdotale, la langue *parfaite* (tel est le sens du mot samskrit), n'est égalée, s'il faut croire les Bopp et les Burnouf, par aucun idiome connu. La plupart des langues d'Europe s'y rapportent comme à une source-mère (1). Epopée, hymne, drame, fable, morale, métaphysique, les mille manifestations de l'intelligence humaine, tous les systèmes se confondent et s'allient dans les épopées hindoues. Ce sont des proportions colossales, une fécondité

(*) Voyez plus bas : *Essai sur la vie et la mort des langues européennes.*

sans bornes, un panthéisme mythologique qui embrasse les extrêmes, une synthèse qui amalgame l'idéal et le positif; toutes les formes et toutes les forces divinisées.

La fleur des champs devient un monde; la malédiction est une foudre qu'on ne peut éteindre; ces épopées, dans leur marche gigantesque ressemblent à l'éléphant des plaines hindoustaniques.

A la naïveté s'y mêle une grandeur démesurée. Une croyance sans bornes enlace toutes les doctrines et ouvre son sein à des divinités innombrables. Des colonnes énormes, taillées dans la roche vive, sont brodées de fleurs et de dentelures. Des statues de divinités aux mille bras offrent une finesse de détails excessive. Dans le *Mahabharata*, les mondes se heurtent, et une fleur sourit à l'enfant qui passe. Les Titans dévorent l'univers, et une femme armée d'une paille les extermine de sa main.

Le *Ramayana* et le *Mahabharata* sont l'Odyssée et l'Iliade de l'Inde. Quelle Iliade, et quelle Odyssée! Le *Mahabharata* seul est divisé en dix-huit parties qui forment cent mille distiques ou *Shlokas*, c'est-à-dire deux cent mille vers. Grâce primitive et terreur hideuse, mille instruments de carnage, mille chars roulants, mille bras agités, le sang couvrant la terre, puis l'ingénuité des légendes, et la délicatesse exquise; — vous diriez le génie grec encore enfant, manquant de proportion et de règle, grave et candide comme il convient à une race sacerdotale. Des fables enfantines ondulent comme un voile sur le sanctuaire, et les théories cosmogoniques se cachent sous ces replis. Le Symbole rend les arts hindous monstrueux et disproportionnés. La Force est représentée par la multitude des bras, la Providence par un grand nombre d'yeux, la Sagesse par une trompe d'éléphant.

Ne cherchez donc pas dans les poèmes de l'Inde l'économie et l'ordonnance des Grecs ou la science des Romains; mais fécondité, gravité pour ainsi dire pontificale, quelque chose de primitif et de grand, de doux et d'éthéré.

Dans le drame indien règnent une atmosphère tiède et une lumière pure, une lueur de grâce calme qui en adoucissent les contours. Là, comme dans le poème épique indien, les détails frivoles se mêlent aux évènements majeurs; l'incident fortuit de deux chars échangés décide du sort des rois.

Matériellement, il ressemblait au théâtre hellénique : en plein air, dans une vaste enceinte, qui offrait à la fois une perspective animée et laissait plonger l'œil du spectateur dans l'intérieur de plusieurs maisons, se jouaient les grands drames de Bavhabouti, de Soudraka et de Calidasa (1). Des incidents variés, des caractères vrais, de la grâce, de la tendresse, souvent de l'émotion étaient exprimés dans un dialogue facile. C'est du théâtre espagnol que le théâtre de l'Hindoustan se rapproche le plus par la rapidité et la facilité.

Il y a dans les œuvres des Hindous un sentiment délicat et vierge d'amour pour la solitude, le monde végétal et la nature inanimée; on dirait la première extase de l'homme; la lumière du jour sourit à sa naissance. La confusion d'un luxe qui ne sait pas se borner caractérise ce sublime et confus éveil de la poésie et de l'art.

(1) V. les *Drames hindous*, traduits en anglais par Wilson.

§ III.

Développement de l'esprit humain chez les autres peuples de l'Orient.

Où trouver le premier germe des théories platoniques et aristotéliques, qui, devenues chrétiennes, ont remué l'Occident? dans l'Inde. Ces contes dont l'Arabie a fait ses délices, et que l'Europe a recueillis, sont le fruit de l'imagination hindoue. Les dogmes pythagoriques émanent de l'Inde. Le dogme du Dieu Homme, qui fait la base du christianisme, y était professé lorsque Alexandre la conquit. On a retrouvé naguère les racines de nos langues dans la langue sacrée des Brahmanes.

La mythologie égyptienne et la mythologie hindoue coïncident singulièrement. La théogonie des deux peuples est la même; les castes établies chez les Hindous et chez les Égyptiens sont soumises aux mêmes subdivisions. Mais la Théocratie s'affermit en Égypte, au lieu d'être sans cesse combattue, comme dans l'Inde. Les dogmes égyptiens sont mystérieux, immobiles et rigides; la science égyptienne se cache sous les voiles du sanctuaire; un petit nombre de théocrates dominent une population esclave. Devenus des instruments vivants, les peuples érigent ces monuments immenses dont l'hiérophante avait tracé le plan. Cette civilisation à la fois matérielle et colossale nous a laissé les pyramides, symboles de religion et de servitude.

La Chaldée, l'Assyrie, Babylone cultivèrent les arts manuels avec succès; le luxe orna le palais des rois et le tem-

ple des prêtres. La poésie et l'art furent étouffés par le triomphe de l'autel, l'oppression du symbole et du mythe, la prépondérance des classes dominantes, et le règne de ces mages parmi lesquels on choisissait les rois.

Cependant la science morale des Égyptiens, les connaissances astronomiques de la Chaldée, les perfectionnements industriels des empires babylonien et assyrien, le commerce de la Phénicie, accomplissent leurs conquêtes ; et l'alphabet phénicien, issu des hiéroglyphes qui l'ont précédé, fait la conquête du monde.

Un grand progrès s'est opéré chez les Persans : ils s'éloignent du panthéisme matériel des Égyptiens et des Hindous : la Théocratie cesse d'être écrasante ; la monarchie devient patriarchale. Autour de cette monarchie persane règne comme une auréole de grâce et de majesté morale, répandue dans les souvenirs poétiques de cette nation ; souvenirs qui se réduisent d'ailleurs à des fragments très-incomplets.

Les chants modernes du mahométan Ferdousy en ont conservé quelques traces, comme les métopes brisées de la Persépolis antique révèlent aux voyageurs un souvenir de la vieille architecture persane, chaînon intermédiaire entre l'art hindou et l'art hébraïque.

---

§ IV.

Hébraïsme.

C'est un second point de repos dans l'histoire intellectuelle. Les Hébreux allient le monothéisme à la Théocratie;

les premiers, ils professent le culte d'un seul dieu, annoncé et adoré par des prêtres tout-puissants. Déjà la Perse avait soulevé une partie du voile et remplacé le panthéisme primitif, non par une doctrine secrète, comme l'Égypte, mais par l'adoration d'un dieu créateur, le Soleil. Les Hébreux reculent la limite; ils font leur Dieu matériel et Tout-puissant.

Le panthéisme de l'Hindoustan avait produit une merveilleuse variété de forme et de couleur. L'hébraïsme se concentre dans l'unité; sa poésie est rigide, une et sublime.

Moins imaginatifs que les Persans, moins subtils que les Hindous, moins versés dans la science des choses naturelles que les Chaldéens, les Hébreux triomphent par l'énergie de l'enthousiasme monothéique. Dans les poèmes hébreux vous voyez ces âmes sauvages et pleines de croyance s'élancer vers Dieu et l'avenir. L'espoir, grand mobile de la poésie hébraïque, y est mêlé de terreur. Pour cette race, pas de présent : elle marche vers un but sublime et inconnu.

Sa croyance en un seul Dieu la rendait hostile au genre humain courbé devant les faux-dieux. Elle fut punie.

---

§ V.

Ère patriarchale. — La Chine.

L'esprit de prosélytisme et de propagande, essentiel à la Théocratie, est étranger aux mœurs patriarchales; les peuples, voués à la vie de famille, ne cherchent ni à éten-

dre leur pouvoir, ni à propager leurs doctrines. Aussi l'influence des Chinois sur le monde a été nulle.

Il n'y a que deux choses en Chine, la famille et l'état. La famille est sacrée, l'état est sacré; l'un et l'autre se restreignent dans leurs limites. Chacun, son office ou son métier accompli, rentre dans la sphère de la famille, isolée profondément de toutes les autres familles. Ajoutez à cette organisation un idiôme immuable renfermé dans un certain nombre d'idées par un certain nombre de signes. Condamnés à l'esclavage le plus fatal, celui de l'intelligence, les Chinois ont fait tous les progrès qu'il leur était permis de faire en agriculture et en architecture. Ils ont eu des philosophes qui ont indiqué avec précision les rapports et les devoirs des hommes entre eux (1). Un bon sens fin, souvent mêlé d'astuce, constitue la puissance intellectuelle de ce peuple singulier. L'esprit chinois est privé d'indépendance par le système même de cette écriture, combinaison de figures hiéroglyphes isolées, dont la position est réglée par un cérémonial impérieux, comme la société même. La connaissance des signes compose la littérature, la connaissance de l'étiquette est la science sociale. Innover un contour dans l'écriture, c'est être révolutionnaire. Minutie de détails, sécheresse et prosaïsme, peinture déliée des plus légers incidents, ce sont les caractères des romans chinois; l'intrigue en est amusante, les nuances en sont délicates. Les coquettes et les coquins y sont peints exactement; nulle grâce, nulle chaleur. La poésie chinoise n'offre pour ainsi dire que des formes pétrifiées; pour la douleur, une image; pour l'amour, la joie, le respect, la crainte ou l'espoir, toujours la même figure. C'est l'immo-

(1) Voyez plus haut, p. 21.

bilité de la métaphore, la stéréotypie de l'imagination.

La poésie dramatique des Chinois est la représentation matérielle d'une réalité grossière. L'exactitude la plus stricte préside à la reproduction des évènements. Rien n'est accordé à l'imagination. Les acteurs disent eux-mêmes tout ce qui leur est advenu et tout ce qu'ils ont fait. Même les données heureuses et intéressantes se glacent sous la main du poète devenu ouvrier. Rien de hasardé ni de grand. Les peintures chinoises de nos paravents, dont les nuances matérielles sont si belles, dont le travail est si industrieusement misérable, chefs-d'œuvre de régularité, sont fabriquées comme la poésie de ce peuple, sans perspective et sans horizon.

---

§ VI.

Le patriarchat arabe.

Sous un ciel d'airain, sur une mer de sable, avec leurs coursiers, leurs lances et leurs chameaux, les Arabes du désert créent une poésie aussi grande que la poésie du Mandarin est mesquine; cette grandeur uniforme est sans variété et sans élégance. L'inspiration d'un chef isolé, scheik à barbe blanche, guerrier sans patrie, voué aux vengeances de famille et au culte de ses ancêtres, est monotone comme le désert.

Les peintures de la vie pastorale y abondent, et l'amour de la liberté, seul patriotisme du guerrier nomade, les anime de sa flamme impérieuse. L'orgueil, les querelles

de tribu à tribu, le souvenir des outrages, la violence du désir éclatent en accents rapides dans ces poèmes où les mêmes sentiments se reproduisent avec les mêmes idées. Volupté, indépendance, amour du désert et soin du coursier; rien de métaphysique ou de religieux, quelle que soit la témérité des métaphores et des tours. Plus de génie ascétique, reposant sous la loi de prêtres vigilants, ni de symbolisme monumental; mais quelque chose qui se rapproche du style téméraire et enflammé des Hébreux. Le peuple hébreu en effet n'était qu'une misérable et sublime tribu, à la quête d'une patrie, sous l'œil de son Dieu, protecteur et vengeur.

La foi profonde à Dieu et à l'avenir manque aux premiers chants arabes, qui restent isolés dans la vie intellectuelle des peuples, comme les castes nomades dans l'histoire.

---

§ VII.

Le polythéïsme Grec.

Le vieux génie asiatique a fait son temps. La Grèce se montre enfin, anneau intermédiaire entre l'Orient et l'Occident. Chez les Hindous, le mysticisme métaphysique et le génie d'une poésie sacerdotale; chez les Egyptiens, l'architecture colossale; chez les Hébreux, la prophétie; chez les Chinois, la morale pratique; chez les Arabes, l'enthousiasme de l'indépendance sauvage, ont dominé tour-à-tour. Les arts proprement dits ont été cultivés avec une grandeur

irrégulière, mêlée d'extravagance ou de stérilité. Les tombeaux-géants des Egyptiens sont moins des œuvres d'art que le témoignage d'une patience infinie et d'une servitude profonde.

La sculpture égyptienne, exacte et grandiose, est raide comme les cadavres et inanimée comme eux. L'art de l'Hindoustan, sublime ou délicat dans le détail, vaste dans l'ensemble, est monstrueux et sans accord. Cette harmonie, la Grèce la donne au monde. Pour la première fois, la forme reçoit un culte; elle devient divine par l'harmonie et la beauté.

Les Grecs avaient appris des Phéniciens l'art de l'écriture, emprunté aux Egyptiens les éléments de l'architecture et des mathématiques, de l'Hindoustan quelques théories mythologiques. L'heureux génie de ce peuple, génie d'unité et d'harmonie, n'a pas laissé trace d'imitation ou de discordance dans ses emprunts : la Grèce est éminemment harmonieuse. On admirera toujours l'accord parfait qu'elle a su établir entre la forme et la couleur, l'idée et la parole, l'image et le raisonnement.

Une Théocratie qui semble avoir régné sur les premiers temps de la Grèce avait ses poètes qui ne nous sont connus que par Homère, leur dernier reflet. Le naufrage du temps a emporté leurs poèmes sur la conquête des Argonautes, Héracléides, et Théséides primitives. Homère, encore debout, conserve une faible trace de l'époque sacerdotale.

La race nouvelle, avide de combats et de gloire, rompit l'ancienne constitution de la Théocratie, et produisit la nouvelle Hellénie qui date d'Homère et finit avec la décadence des républiques. Cette race merveilleuse a mérité les couronnes dont le monde a chargé l'autel de la Grèce. L'intelli-

gence ne se débat plus sous les voiles du sacerdoce ; elle se meut libre. Son premier élan produit les poèmes homériques, soit qu'on doive les attribuer à un seul poète ou à plusieurs. Pour la première fois l'esprit de l'homme se déploie sans liens. Il ne veut plus propager un dogme, exalter une caste, menacer un ennemi. Le poète est accessible à toutes les idées et à toutes les formes ; tout le frappe ; il redit ses impressions avec netteté, indépendance et grandeur. Aux qualités des poètes hindous, il joint la simplicité et la beauté de l'ordonnance, l'économie dans la richesse. Le monde des poèmes homériques est baigné d'une lumière pure ; ces œuvres unissent la précision historique et la poésie des détails, la clarté dans la narration et la force de l'imagination. Ce développement complet manque aux poètes de l'Orient primitif. Homère, grave et animé, déroule un tableau mobile, vaste, bien proportionné, surtout harmonieux ; c'est le caractère distinctif de l'art grec.

L'Iliade contient l'histoire de la vie guerrière dans les temps primitifs ; l'Odyssée, celle de la vie aventureuse. Les effets poétiques abondent dans ce dernier ouvrage, dont la variété naïve fait le charme, les effets dramatiques dominent dans l'Iliade. L'auteur emploie des images physiques et palpables ; ses vers sont des *paroles sculptées* et lumineuses, comme le dit le Scholiaste. Cette clarté d'intelligence se perpétuera chez les Grecs.

La vie héroïque, peinte par Homère, s'éteint et fait place au génie républicain des cités grecques. Hésiode est déjà imprégné de cet esprit nouveau, qu'il mêle confusément aux traditions cosmogoniques : poète tempéré, sans grandeur, sans éclat, il faut l'étudier, comme témoin de la transition qui s'opéra de son temps et qui trans-

forma peu à peu les mœurs héroïques en mœurs républicaines.

Le mouvement est donné ; toutes les facultés du peuple grec se développent et tendent à la liberté ; quand il se voit menacé par la monarchie la plus puissante du monde, un nouvel élan lui est communiqué par le danger, sa force intellectuelle et son énergie guerrière s'en accroissent.

Pindare et Eschyle sont contemporains de cette lutte.

Pindare n'appartenait pas à cette race ionienne et démocratique, dont les sentiments prévalurent; cet homme de génie était attaché aux principes et aux mœurs des Doriens, qui favorisaient l'aristocratie. Le peuple dorique avait ses arts spéciaux et ses poètes nationaux dont Pindare donne encore l'idée. L'origine dorienne de Pindare explique son enthousiasme pour les hauts faits des races antiques, pour les vieux souverains de la Grèce, les héros des temps primitifs et les habitudes de leur vie. Chantre du passé, dédaigneux des institutions nouvelles, il est souvent oriental par la marche des idées et le choix des images. Comme les poètes asiatiques il rapporte tout aux dieux ; doué d'une inspiration moins libre que celle d'Homère ; chez lui, la hardiesse des figures, la solennelle douceur du style, rappellent l'Orient théocratique. Dans Eschyle, même témérité orientale, jointe à l'enthousiasme de la liberté, orgueil des souvenirs mêlé à la soif de la victoire, vieilles traditions mythologiques servant l'indépendance nouvelle. Eschyle emploie un art qui vient de naître, et ne lui donne pas une forme accomplie. Mais quelle terreur et quel patriotisme ! Ses personnages sont des Titans.

Hérodote, l'Homère de l'histoire, créa la prose, et raconta dans un langage, libre des entraves du rhythme, les événements de la guerre contre les Perses, les choses

remarquables que ses voyages lui avaient apprises, les traditions mythologiques, les mœurs et les préjugés des peuples, ce qu'il avait observé, écouté et senti. Plein de digressions, épique plutôt qu'historique, il brille par la clarté, l'abondance, la marche facile de la narration. Point de critique; le merveilleux ne l'étonne pas; chroniqueur et non juge, il répète, aux Grecs victorieux, avec une fidélité charmante, comment ils ont triomphé.

Sophocle perfectionne la tragédie, et accomplit dans son plus noble accord, l'harmonie de la conception et de la forme, de la pensée et du style. Le sentiment du sublime s'adoucit par une piété mâle, profonde et tendre; héroïque et humain, passionné et moral, noble et pathétique, il marque le point culminant de la civilisation grecque, le beau choix des proportions, l'accord des parties et de l'ensemble. La supériorité grecque se déploie dans les arts qui reproduisent l'homme extérieur; la peinture, la sculpture deviennent l'expression poétique et éloquente des idées et des passions.

Les idées mystiques et symboliques de l'Inde, de la Perse, de l'Egypte, défavorables à la beauté, avaient sacrifié la forme à l'idée religieuse et l'avaient changée en symbole. Les Grecs immolèrent l'idée à la forme, mirent en première ligne la beauté et la réalisèrent complètement : leur Jupiter fut le plus majestueux des hommes; leur Apollon le plus beau des jeunes gens. La pensée symbolique rentra dans le sanctuaire, avec l'horrible et le difforme; le tumulte des passions perdit sa laideur. Même chez les écrivains semi-orientaux où le style colossal domine, chez Eschyle et Pindare, une grâce terrible se maintint. Les statues grecques sont calmes; amour, désir, douleur, effroi, se montrent dans un repos majestueux.

Rien de convulsif, rien d'excessif : l'Apollon du Belvédère a vaincu, il est calme; les faunes et les satyres sont des monstres, et ils sont beaux.

Euripide, Aristophane, Thucydide signalent le premier mouvement de la Grèce vers une décadence encore éloignée.

Euripide, sophiste d'un talent admirable, donne à la tragédie plus de rapidité et de vie pathétique, moins de vraisemblance et moins de gravité. On lui reprocha l'abus des catastrophes et des surprises, des sentences et des axiomes. Admirable dans l'expression pathétique des passions, (1) peu curieux de ses plans et de la conception de ses œuvres; il prodigua les sentences qui plaisent au vulgaire. Il réduisit le chœur religieux à n'être plus qu'un accessoire; il voulut surtout plaire, surprendre, et émouvoir. L'art commençait à s'épuiser; on osait sourire des vieux dogmes; Euripide suivit le torrent du scepticisme nouveau.

Un homme vivait de son temps, misanthrope brillant, doué de l'imagination la plus caustique et du sens le plus droit, qui voyait la démocratie se perdre et perdre la Grèce; ennemi des sophistes, charlatans de morale, qui vendant le pour et le contre, et l'art de les soutenir par des syllogismes, anéantissaient le culte de la vérité, c'est-à-dire, toute morale, toute foi, et toute grandeur; — il se nommait *Aristophane.* Il déclara la guerre à ces vices de l'esprit et de l'âme, et dans la flagellation universelle qu'il leur infligeait, il atteignit le talent et la vertu. Il s'acharna sur Euripide et sur Socrate son maître. Les Saturnales pleines de verve, de tristesse et de gaité, qu'il nomma comédie, ont tous les caractères du génie; richesse d'invention,

(1) V. plus bas, *Euridipe et Racine.*

force dithyrambique, souplesse, richesse, ardeur, éclat, facilité de diction, profondeur de coup d'œil.

Thucydide écarte les fictions, et laisse de côté la chronique des nations étrangères. Il dit les troubles de sa patrie et l'état des partis avec une merveilleuse clarté, une grande ordonnance de plan et de détails, dans un style concis, sombre, élevé, suspendu entre l'éloquence de la tribune et le drame tragique. La douleur que lui inspirent les maux de son pays imprime à son chef-d'œuvre un intérêt grandiose; il crée la forme historique qui a reparu avec Tacite.

Socrate meurt pour avoir professé le culte d'un Dieu unique, blessé les préjugés de son temps, proclamé la vérité morale, attaqué la tourbe insolente et spirituelle qui régnait au théâtre et sur les places publiques. Ce régénérateur de la civilisation Grecque eut Xénophon et Platon, l'un grand écrivain, l'autre homme de génie, pour amis, pour élèves et défenseurs.

Xénophon, qui a peu de profondeur et de grandeur, mêle l'histoire à la poésie et à la morale; c'est le créateur du roman historique, tel que les modernes le connaissent. Platon, qui a donné à la prose grecque une forme aussi élégante et plus riche que Xénophon; s'élevant au dithyrambe et descendant à la conversation naïve; habile dans la controverse captieuse, narrateur admirable, éloquent dans l'exposition des abstractions et dans la peinture dramatique des caractères, est l'expression suprême du génie harmonieux de la Grèce.

Le domaine de la critique, celui de la science et de l'art seront éternellement partagés en deux sphères, dont l'une obéit à Platon, l'autre à son rival Aristote. Les spiritua-

listes seront éternellement platoniciens ; les partisans de la critique et de l'expérience reconnaîtront toujours Aristote pour chef.

Finesse, cohérence, et justesse signalent la manière d'Aristote, qui embrassa tout et sût tout éclaircir, tout placer dans son rang et dans son ordre : esprit encyclopédique et lumineux, qui fonda l'enseignement systématique, classa les connaissances acquises, et posa les fondements de la critique.

Les œuvres d'Isocrate offrent le dernier raffinement du langage. Démosthènes, au contraire applique la sévérité de la dialectique à la discussion des affaires. Isocrate est artificiel; Démosthènes est un artiste.

Les mœurs avaient changé, les derniers vestiges de la rudesse héroïque avaient disparu. Une comédie douce et indulgente naquit et s'empara de la vie privée. Ménandre, le plus parfait et le plus pur de ces poètes, reproduisit avec une élégance presque idéale la réalité, le présent, les caractères humains ; ensuite l'art dramatique, qui manquait de matériaux, périt épuisé. Dernier poète original de l'Attique, dernière expression de la civilisation antique, Ménandre couronne cette brillante carrière de trois siècles.

La création perd ensuite sa force et son énergie : poètes et savants réunis à la cour de Ptolémée, peintres et sculpteurs, copistes de Phidias et de Zeuxis, bibliothécaires et commentateurs, poètes didactiques, élégiaques et idylliques, continuent la gloire Grecque, par de petits tableaux de genre, des épigrammes et des églogues, des anthologies et des scholies. La poésie se perd en un mécanisme ingénieux, l'éloquence en un jeu de paroles. Les arts, la plus belle gloire des Grecs, brillèrent longtemps encore.

Ce fut donc vers la beauté et l'harmonie de la forme que le goût hellénique fut entraîné. Exactitude de proportions, perfection d'ensemble, ordre dans la richesse, tel est l'art grec : éminemment fini, lucide, *plastique*. Statuaires et poètes, peintres et orateurs tendent vers le même but, vers la beauté. La magnificence asiatique, le luxe monstrueux des Hindous, la monumentale exagération de l'Egypte, s'harmonient, se modèrent et se régularisent. Dans la conduite de la vie active, comme dans la science et les arts, une vive clarté de perception guide les héros, les orateurs et les poètes de la Grèce antique.

Cette prépondérance de la forme physique et de la beauté extérieure, firent naître des mœurs nues sans être austères ; les dieux grecs, actifs, héroïques, aventureux, ont manqué du type idéal de la vertu. La Grèce devait à l'Asie, sinon l'esclavage, au moins la réclusion des femmes. Les Etaïres (1), prêtresses de la beauté et de la grâce, avaient rang près de la matrone et de la vierge. La constitution démocratique, nourrissant les émotions de partis, armant les citoyens contre les citoyens, donnant aux passions politiques une puissance exagérée, acheva d'isoler les femmes dont l'avilissement produisit un genre d'immoralité spéciale, une dépravation fatale dont la trace se retrouve trop souvent chez Aristophane, et même chez Platon.

---

§ VIII.

Polythéisme romain.

L'originalité réelle n'est le partage d'aucune race ; c'est

(1) V. plus bas, *Les Étaïres grecques*.

toujours sur une donnée transmise, que les nations nouvelles élèvent leur temple et le construisent avec plus ou moins de modifications qui leur appartiennent.

Les Romains, armée permanente, voués au glaive et à la conquête, lorsque, après avoir longtemps méprisé les travaux de l'esprit, ils prétendirent à une littérature, se contentèrent d'imiter la Grèce.

La Grèce et Rome primitive ne se ressemblaient en rien. Au lieu de la variété des gouvernements helléniques, les Romains possédaient un gouvernement et un état puissants par l'unité, dominateurs par essence. Les Grecs avaient été une nation multiple, divisée en tribus et en peuplades. Rome n'était qu'une ville (*urbs*) marchant à la conquête du monde connu, et qui l'accomplit. Avant l'époque conquérante, la vie romaine était agricole. Les Grecs étaient commerçants, voyageurs et navigateurs. Il n'y avait nul rapport entre l'imagination hellénique et l'imagination romaine. Frappés de leur infériorité, les Romains adorèrent les modèles grecs et cherchèrent à les reproduire. Cependant l'élévation de la pensée, une rudesse guerrière, surtout un vif attachement pour les travaux de la campagne, se manifestent chez ceux des auteurs romains qui ont le plus curieusement imité l'art hellénique, et c'est ce qu'ils ont de plus intéressant; une saveur rustique s'exhale des poèmes de Virgile (1) et nous charme par un sentiment naïf plein de majesté.

Rome, dans ses temps d'austérité conquérante, n'avait pour poésie que des chants guerriers, et des lois oraculaires, Lorsque Tarente, la Sicile et l'Italie inférieure furent conquises, les vainqueurs subirent les enseignements des vain-

(1) V. plus bas, *Quelques notes sur Virgile.*

cus. Polybe, conduit à Rome comme otage, écrivit dans sa langue avec une rare sagacité, l'histoire des Romains. Livius Andronicus, prisonnier tarentin, traduisit Homère et Eschyle en vers latins grossiers. Bientôt les esclaves devinrent nécessaires à leurs maîtres, qui apprirent d'eux l'art des rhéteurs, instrument indispensable de l'ambition politique, s'attachèrent avec anxiété à copier les formes de l'art hellénique, et étudièrent les secrets des sophistes et des versificateurs, sans jamais atteindre la perfection des Grecs, maîtres d'un idiome plus varié, plus souple et plus riche.

Les Romains, ne réduisirent point en épopée les traditions de leur cité, comme l'avaient fait les Hellènes et même les Hindous, n'accomplirent pas, comme Pindare, le tableau dithyrambique de la vie héroïque, ne mirent en scène ni les grands souvenirs de la patrie, ni les figures historiques de Camille, de Lucrèce, de Coriolan, de Brutus, de Porsenna. Rome ne posséda ni théâtre ni épopée qui lui appartinssent.

Il y avait dans l'âme romaine quelque chose de sévère et d'inexorable qui s'opposait au mélange de la vérité et de la fiction. *Græcia mendax*, (1) la Grèce menteuse, imitée des Romains, n'échappait pas à leur mépris. Lorsque Ennius emprunta aux Grecs la combinaison du dactyle et du spondée formant le rhytme du vers épique, il ne pensa point à créer une épopée, mais des Annales.

La mythologie grecque, favorable à la fiction, indulgente aux erreurs des hommes et des dieux, aux mensonges des poètes et aux rêves des philosophes, permettait tout, en faveur de la beauté. Le polythéisme romain, religion austère, reconnaissait pour protecteur Mars, et non Apollon Dieu

(1) V. à ce sujet, plus bas, *Flavius Josephe*.

hellène. Jupiter romain, roi terrible, remplace le Zeus d'Homère, tout-puissant et voluptueux. La superstition profonde du Latium corrigeait l'indécence des dieux par la gravité des cérémonies ; même les bacchanales devenaient guerrières et violentes. De là les Atellanes, comédie burlesque particulière aux vieux Romains. Les masques caractéristiques des Atellanes qui semblent avoir donné naissance (1) aux masques de l'Italie moderne disparurent avec l'imitation grecque, bien que Plaute ait conservé quelques vestiges de cette rude gaîté.

Lucrèce alla plus loin ; il emprunta aux Grecs, non-seulement le rhythme et la forme, mais la doctrine philosophique d'Epicure.

Nul poète du Latium n'a déployé plus de génie et de mâle grandeur ; nul n'a chanté la nature avec une énergie plus intense. Il a emprunté aux Hellènes le poème didactique et scientifique, forme née, dans la Grèce mourante, des savants travaux de l'école Alexandrine. Le poète ne doit pas résoudre de problème ; il contemple la nature et chante. Lucrèce l'explique par une investigation anatomique. Admirable dans ses tableaux du monde, des bouleversements, des cataclysmes, des phases de la nature, il est âpre et subtil dans cette exposition de la doctrine épicurienne, qui répugne à la poésie.

Rome, sévère dans sa discipline, ne séparait pas le talent d'écrire du talent d'agir. Cicéron et César, agissaient et parlaient avec puissance ; Cicéron, esprit délié, fécond et souple, se rapprochait du génie grec ; César, plus grand et plus simple, était la dernière expression de l'activité ro-

(1) V. *La comédie de l'Art et Charles Gozzi*, troisième série (études italiennes et espagnoles.)

maine. Cicéron a surtout contribué à créer la civilisation littéraire des Romains ; il a réglé l'enseignement de l'éloquence, appliqué le langage latin aux sujets philosophiques, et fixé l'idiome vacillant. Fécond, harmonieux, et d'une suprême habileté comme écrivain; vaste, facile, varié, comme orateur ; maître d'une grande pratique, de rhéteur, d'une gravité douce, d'une raillerie attique, et d'une souplesse qui prend tous les tons, il a peut-être trop de mots et trop peu d'idées. Comme philosophe, il expose les théories avec grâce, clarté, élégance, éloquence. La décision de la pensée, la concision du style sont les qualités qui manquent le plus à ce charmant et sympathique génie (1).

César les possède ; son style est vif, sa parole impérieuse et brève, sa narration simple, sa lucidité rapide. Il y a de l'homme d'état et du général d'armée dans cette coordination haute et ferme, dans cette régularité sans froideur, dans cette simplicité qui n'a rien de vide.

Varron, polygraphe érudit, archéologue élégant; Salluste, grand peintre de portraits, entaché de quelque affectation, et qui voulut reproduire Thucydide; Tite-Live, qui, des traditions antiques, a composé une histoire demi-fabuleuse, admirable par la pureté du coloris, l'abondance de la diction, la grâce animée de la narration, surtout par l'accent profond d'une âme romaine, doivent être cités. Les arts de la Grèce ont pénétré dans Rome. La vieille aristocratie meurt avec Brutus.

Une nouvelle ère produit Horace, Virgile, Ovide, Properce, qui écrivent sous l'œil du maître. L'éloquence du Forum reste muette.

(1) V. plus bas, *Paradoxe contre Cicéron.*

Virgile brille surtout par une délicatesse étrangère au vieux génie romain, et un amour ardent de la nature, qui est le fond de ce génie. Le bon Evandre et le berger du Galèze sont les vrais héros de Virgile : dans les *Géorgiques*, une douceur d'âme admirable s'allie à l'expression la plus chaste et la plus juste. Voyez l'*Énéïde*, au contraire ; les deux parties qui la composent, la partie italique et la partie troyenne, manquent d'harmonie ; le sentiment pur et profond qui y règne est gêné par l'imitation. Ce qu'il y a de plus neuf dans cette épopée, c'est la peinture de l'amour. Un sentiment de pudeur passionnée y respire et semble appartenir d'avance à l'ère chrétienne. Didon suffirait à la gloire de Virgile (1).

Properce, versificateur moins accompli que Virgile, et dont le génie était plus épique qu'élégiaque, fut le plus agréable poète de cette école imitatrice des Alexandrins, à laquelle se rattachent aussi Catulle et Tibulle.

Horace, le plus brillant des poètes épicuriens, reproduit en vers latins les poètes lyriques de la Grèce, et perfectionne la satire, seule forme poétique que les Romains eussent inventée, tableau comique et spirituel de la vie privée. L'ode d'Horace est concise, élevée, souvent vigoureuse. Sa satyre, toute romaine, étincelle d'esprit, de bon sens et de justesse.

Plaute avait reproduit des pièces grecques avec quelques altérations, mais avec une puissante verve de style, Térence les traduisit plus fidèlement et avec une grâce ravissante. La tragédie des Romains fut plus factice encore; leur plaisir tragique était de voir trois cents lions s'entre dévorer dans le cirque ; leur drame était de remuer et d'écraser le monde.

(*) V. plus bas, *quelques notes sur Virgile.*

Dans les tragédies de Sénèque, déclamations laborieuses, des masques héroïques se jouent, comme des marionnettes colossales, creuses et sonores.

Le passage de l'ère d'Auguste, à celle des empereurs, fut marqué par l'apparition d'un écrivain fécond et corrompu, dont la mollesse séduisante annonce un commencement de dégénération, Ovide, poète plus asiatique que romain. Il se joue du polythéisme avec une verve infinie, double preuve de la décadence de la religion et de celle de l'art.

Réfugiées dans le stoïcisme, les âmes qui avaient de la grandeur, furent irritées par les flatteries prodiguées aux plus horribles tyrans qui aient pesé sur le monde; on vit Sénèque et Velleïus professer dans leurs écrits l'admiration fanatique des vertus d'un autre âge, et se venger par l'exagération de leur austérité, de leur avilissement même. Ceux qui, comme Juvénal et Pline l'ancien, avaient un talent vigoureux et une âme honnête, n'évitaient ni l'enflure des métaphores, ni la recherche de la phrase.

Pline, l'ancien, réunit dans une encyclopédie éloquente les connaissances physiques de son époque; Lucain, rhéteur enthousiaste de la liberté, faible dans sa conduite, prodigue les éloges à Néron qui les paie en lui envoyant le bourreau. Son poème, énergique déclamation, est une histoire, non une épopée. Martial et Pétrone émanent de la licence romaine qu'ils reproduisent et qu'ils décrivent. Les orgies asiatiques, en pénétrant dans Rome après avoir traversé la Grèce, s'étaient empreintes d'une fureur et d'une corruption gigantesques qui se révèlent dans Pétrone, Martial, Juvénal : c'est le contre-coup des mœurs stoïques. Perse cacha dans des vers symboliques la misanthropie amère que lui inspiraient ces

temps. Sénèque le philosophe, nourri des axiomes grecs, et surtout de ceux des stoïques, éblouissant d'éclat et de saillie, paraît à côté de l'aimable Pline le jeune, esprit dont l'éloquence n'est pas sans recherche. Cette seconde époque, qui commence avec César et finit avec Adrien, est fermée par un prodige; Tacite l'historien réunit l'âme de Caton et le génie solennel de Démosthènes, l'art profond de Thucydide et une sagacité que nul n'a dépassée.

Ici s'arrête la littérature vraiment romaine; pour caractère, elle a l'élévation du sentiment national; elle est fière même dans ses écarts. Les écrivains que nous avons le plus sévèrement jugés, Perse, Velleïus, Sénèque, offrent de rares et fortes beautés. L'histoire est le domaine du génie romain : haute et simple chez César; ornée sans exagération, éloquente sans enflure, chez Tite-Live; chez Tacite, éclatante comme le drame, et sombre comme le regret.

La source de l'éloquence et de la gloire romaine est tarie; l'Orient reprend l'influence; et la Grèce, toujours fertile, étonne encore le monde.

---

§ IX.

Transition du polythéisme au christianisme. — Seconde période grecque.

Le Latium est détruit, la cité-reine, capitale du monde, embrasse toutes les mœurs, toutes les nations, tous les langages. L'architecture se fait égyptienne, tyrienne, parthe et numide. Le Capitole s'ouvre à tous les dieux. La vieille

Rome, égoïste et dominatrice, a perdu ses souvenirs sacrés et impérieux ; et dans cette affluence des nations rivales que Rome attire à elle, la Grèce reprend sa supériorité éternelle. La cour de Ptolémée avait nourri longtemps une population de savants et de versificateurs de peu de génie ; la décadence de la Grèce se retrempa dans l'énergie romaine. Après un siècle de repos, la seconde époque hellénique s'annonce pendant la lente propagation du christianisme judaïque qui jette une partie du peuple et de l'armée aux pieds de Jésus. L'Orient renouvelle la civilisation pour la troisième fois.

Les écrivains grecs de la décadence conservent quelque naïveté dans la forme et décrivent des mœurs poétiques. Théocrite, sans altérer le langage des pâtres, des bouviers et des pêcheurs de Sicile, jette sur son tableau une couleur pleine de charme. L'anthologie est semée de traits délicats et gracieux ; Callimaque a du mouvement et de l'harmonie. Stace au contraire, se perd dans l'affectation et la nullité ; son bruit mesuré n'est plus de l'art. Pendant que des pagényristes insipides déshonorent la prose romaine, les Grecs ont Plutarque, Arrien, Lucien, Hérodien. Marc-Aurèle et Julien, empereurs de Rome, deux grands hommes, écrivent en grec avec élégance et dignité. Plutarque, chroniqueur et raconteur aimable, mais non pas naïf, écrivain plein d'onction, de verve et de charme, naît en face de Lucien, admirable railleur, Voltaire de cette autre décadence, flagellateur d'une époque qui ne voulait plus croire aux dieux et se réfugiait dans la magie, qui exécrait la vérité et se laissait dominer par les sophistes ; brillant auteur comique, auquel il n'a manqué qu'un théâtre. Arrien est assurément l'historien le plus remarquable d'Alexandre. Hérodien a écrit avec énergie et simplicité

l'histoire des Césars dépravés qui succédèrent à Marc-Aurèle. Julien, doué d'une âme haute, d'un esprit noble et du talent le plus brillant, combine dans son style, sur lequel se joue un reflet oriental, la manière de Lucien et de Xénophon. Sa lutte contre un siècle entraîné vers le christianisme a nui à son talent que l'on a trop oublié et qui s'est comme englouti dans le torrent de la civilisation nouvelle qui triomphait.

Nous voici sur les limites de deux mondes. Le monde antique finit. Les dieux s'en vont : Jéhovah reparaît, appuyé sur son fils devenu homme, identique à son père, et uni à lui par l'amour. Le polythéisme a fini sa course. On ne veut plus de ces symboles impuissants, immoraux, usés, flétris, qui ont accueilli dans leur sein Héliogabale et Néron. Les esprits se tournent de nouveau vers l'Orient. Le polythéisme expire dans un long combat.

---

§ X.

Influence asiatique et chrétienne.

Le conflit est immense et toutes les nations y prennent part ; l'Asie surtout, la vieille Judée, l'Inde, mère des rêves mystiques, l'Égypte symbolique, enfin l'Orient tout entier qui fait de nouvelles irruptions dans l'Occident. La foi de Jésus s'imprègne des théories asiatiques.

On veut assimiler aux doctrines et aux dogmes chrétiens le Sabéisme persan. Origène, écrivain remarquable, essaie d'harmoniser avec le christianisme la doctrine hindoue de

la métempsycose. Le paganisme, guidé par l'empereur Julien, essaie en vain de renaître. La Grèce elle-même, devenue chrétienne, offrit à la religion nouvelle l'appui de son éloquence, de sa subtilité, de son érudition. Quelques philosophes se rangèrent sous l'autre bannière, et le combat fut plein d'intérêt; les néoplatoniciens, qui voulaient remplacer le paganisme par des doctrines savantes et spiritualistes, furent les seuls adversaires dignes des chrétiens. Alors parurent dans ce tumulte les Plotin, les Porphyre, les Jamblique, polémistes, soulevant un tourbillon d'idées et de savoir où l'éloquence et l'art devaient périr.

Les vrais orateurs sont Basile, Grégoire de Naziance, Ambroise, Chrysostôme, immortels par le mouvement qu'ils communiquèrent au monde, imitateurs heureux de l'antiquité grecque, chefs de la nouvelle civilisation et dont les noms ne périront pas.

Depuis longtemps l'introduction des idées et des locutions étrangères au sein de la langue latine en avait altéré la pureté. L'invasion des dialectes barbares avait précédé l'invasion armée. Sénèque et Lucain, Espagnols d'origine, offrent les défauts et les qualités des Espagnols modernes. Africains, Gaulois, Gétules, Égyptiens, avaient transformé l'idiome de Rome. L'imitation de l'Orient, dont nous avons vu plus haut l'influence s'étendre et s'affermir, augmenta cette complication et créa une langue nouvelle, compliquée, obscure, dont quelques hommes se servirent avec habileté. La dialectique pressante d'Augustin, son érudition, son éloquence subtile et étincelante; la terrible et sombre ferveur de saint Jérôme, familier avec les livres hébreux; la puissance de Tertullien, la verve de Lactance, offrirent un spectacle singulier; nés dans les contrées les plus éloignées de Rome, instruits, doués de force et de

génie, ils rédigèrent des pensées éloquentes en style barbare, mélange de savoir, d'incohérence, de recherche et de vigueur; dialecte sans exemple jusqu'alors.

Peu à peu tout changeait : le culte de la forme finie disparaissait devant le culte de l'âme et de l'infini. La religion chrétienne s'appropriait, en les modifiant, les formes de l'architecture grecque; la belle église de Sainte-Sophie s'élevait à Constantinople, et ce dôme, que l'architecte Anthemius jetait hardiment dans les airs, semblait une image audacieuse de la foi nouvelle qui suspendait l'homme entre deux éternités.

Partout le nouveau type se montrait. Vénus ne sortait plus des eaux, beauté féconde et créatrice, soumettant le monde à l'amour, et l'amour à la volupté ; la vierge-mère était adorée, pudique dans son enfantement miraculeux, symbole de chasteté dévouée. L'Apollon radieux cédait la place au Christ souffrant. La foi n'était plus fiction et poésie ; c'était chose sévère et divine. Les barbares menaçaient ; la société tremblait sur ses bases. Le christianisme, qui ne remédiait pas à l'affaiblissement des mœurs, à l'énervement des âmes, à la dissolution des liens sociaux, à la perte de la liberté civile, à la mort de l'énergie morale et du sentiment patriotique, reconstituait une patrie céleste où se réfugiaient les âmes tendres et croyantes, et rejetait dans l'obscurité les arts *plastiques* du polythéisme. Forçant les hommes misérables à redescendre dans la profondeur de leur âme, il les éloignait du culte de la forme et des arts qui en dérivent.

L'avènement du christianisme au trône de la civilisation et du monde fut d'abord funeste à la sculpture, à la peinture et à la poésie. L'ancien Olympe, qui les avait protégés, n'était plus qu'un fantôme, et la religion nouvelle

daignait à peine s'abaisser jusqu'à eux. Elle proscrivait les exercices gymnastiques de la Grèce, et le développement libre du corps. La sculpture, qui avait dû sa perfection à ces mœurs antiques, devint raide et mesquine, pendant que l'architecture, art éminemment religieux, s'enrichissait de créations hardies. Le genie lyrique et l'art musical, art passioné, infini et enthousiaste, s'exaltèrent.

Sans vie réelle et sans valeur, une poésie païenne, factice et décolorée, survécut au polythéisme. On essaya aussi d'appliquer aux dogmes chrétiens le rhythme des poésies païennes. Prudentius, Vigilantius et d'autres s'épuisèrent dans ce labeur stérile.

Cette longue route à travers les siècles a légué un trésor de connaissances variées à Byzance, qui ploie et se courbe comme l'opulent héritier que ses trésors embarrassent, que les vices de ses ancêtres énervent, et qui traîne dans un éclat impuissant ce double fardeau. Là régnait une foi demi-platonique, demi-voluptueuse, pleine d'exaltation, d'austérité, d'éloquence, conservant des traces mythologiques et mêlant au culte chrétien le souvenir des voluptés de l'Asie. Au milieu de ces mœurs fausses, bizarres et corrompues, des paroles saintes retentissaient, un culte pur se formait. Les barbares s'avancent; ils vont rappeler à une vertu plus mâle ce monde énervé, ces hommes ivres de sédition, de mysticisme et de subtilité théologique, ces chars dorés, ces meutes d'esclaves, ces troupes d'eunuques, ces femmes vivant au milieu des parfums, ces jeunes chrétiens aux sandales emperlées, reposant sur des lits d'ivoire incrustés d'or, sous des portiques de jaspe, dans des palais aux vitraux colorés, et disposés pour les diverses saisons; ces gens qui voulaient bien s'agenouiller devant la croix, mais non se sacrifier à leur pays et leur foi. Ce monde perdu

fut la proie des Goths et des Huns. Les peuples de proie chassent les populations romaines, incendient les villes, égorgent les enfants et les femmes. Rome, prise et reprise, est enfin brisée comme un jouet. Les Goths règnent dans la Grèce et dans la moitié de l'Italie; les Vandales désolent l'Espagne et l'Afrique.

Attila, le dernier, part du pied de l'Altaï. Toutes les hordes caucasiennes, la moitié des nations germaniques le suivent. L'empire tombe démantelé; il n'y a plus que villes fumantes, statues brisées, peuples moissonnés, arts expirants; on peut croire la civilisation anéantie, l'esprit humain frappé de mort. Il se régénère.

---

§ XI.

Ère chrétienne. — Influence septentrionale.

Sans les barbares, l'Europe aurait croupi dans un état de marasme efféminé, plus déplorable que l'état sauvage. En faisant couler le sang des Romains, ils reconstituent l'empire allangui. Une sève nouvelle, farouche et puissante, circule dans le corps social.

Tout fermente alors confusément et obscurément dans l'empire romain détruit. Pour former notre civilisation, il a fallu que le génie septentrional et païen de la Scandinavie et de la Germanie se heurtât contre le génie oriental, l'influence grecque, la foi chrétienne et la littérature des Romains. Au génie septentrional se rattache l'établissement de la féodalité, si puissante sur l'Europe; au mysticisme

asiatique enté sur la foi religieuse, la grande expédition des croisades; à l'influence grecque, la subtilité métaphysique des écoles : à l'influence latine, l'imitation des classiques, imitation qui a guidé toutes les littératures du midi de l'Europe.

Il n'est pas une des conquêtes de la civilisation depuis quinze cents ans, dont le germe ne se trouve contenu dans les influences que nous venons d'indiquer.

Le Germain naissait poète ; il marchait au combat sous l'inspiration du barde ; sauvage et illétré, il possédait l'enthousiasme intime qui depuis si longtemps s'était enfui des âmes romaines et grecques. Goths, Alains et Vandales, couverts de sang, vêtus de peaux de bêtes, chantaient sous la tente d'Attila, devant le trône de Théodoric, les vieilles races et les traditions héroïques de leurs rochers paternels. L'admiration pour Rome a trop calomnié ces peuples du nord, qui saccagèrent l'empire, mais qui avaient de longues injures à venger. La déloyauté, la tyrannie, la cruauté des enfants de Mars et leur supériorité dans les arts de la guerre comme dans ceux de la civilisation, avaient pesé d'une manière atroce sur ces Germains, ces Bretons, ces Suèves, ces Parthes, qui revenaient enfin, plus nombreux et plus forts, détruire le Capitole oppresseur. Ce n'étaient point des races méprisables; les Goths surtout, d'un caractère plus doux et plus facile que les autres barbares ; ils furent suivis dans la route d'une civilisation nouvelle, par les Anglo - Saxons et par les Francs.

L'influence du nord se rattache aux bardes d'Irlande et de Bretagne, aux Skaldes Scandinaves, aux poètes Gallois. De l'esprit de leurs compositions, du génie de leurs chants, modifié par le christianisme, altéré par les révolutions du

temps et des empires, par les souvenirs de Rome et de la Grèce, ont émané la littérature et les arts de l'Europe moderne.

C'est dans l'obscurité antique de la Scandinavie que les plus fortes empreintes de ce génie septentrional se laissent encore saisir.

Les chants épiques de l'Edda nous introduisent dans cette barbarie colossale; dans le *Ragna-Rokur* Scandinave; tout est bref, mystérieux et monumental; un déluge de sang confond les dieux et les démons, qui disparaissent à la fois sous ces ondes lugubres; tout y respire la lutte contre la nature et le mépris de la vie. Dans ces restes monumentaux de la civilisation du nord, point de théogonie variée et brillante; une sévérité pleine d'unité et de terreur, mais surtout de tristesse; moins de paroles que de faits; et une dernière catastrophe toujours douloureuse.

Le Beowulf Anglo-Saxon, et le Livre des héros (*Heldenbuch*) nous revèlent les souvenirs effacés de ce monde primitif, Scandinave, Gothique et Germain. Le peuple souverain, la nation armée se meuvent au-dessous des chefs, possesseurs du sol, et obéissent fièrement à des maîtres de leur choix.

Cette terrible influence septentrionale envahissait l'Europe. En devenant chrétiens, les hommes du nord ne perdaient ni leurs habitudes ni leur génie. Le paganisme s'évanouissait devant le christianisme; non sans un mélange bizarre. Les vieux poètes en adoptant la forme chrétienne, conservaient souvent un fonds païen et septentrional: l'activité intellectuelle pénétrait jusqu'au fond du nord, dans les monastères de l'Irlande et de l'Ecosse, pendant que les

chantres chrétiens se laissaient corrompre par les idées et les formes gothiques (1).

Les contes populaires et les vieilles lois irlandaises; les livres de *Lecan*, de *Sligo*, de *Ballymote*, les annales d'*Inis-Fallen*, de *Tighermass*, de l'archevêque de Cashel, toute cette littérature irlandaise, ensevelie dans la poudre des bibliothèques, avait pour historiens et généalogistes les *Seanachies;* pour romanciers les bardes, qui mêlaient à la tradition mythologique la tradition historique; pour compilateurs de lois les *Brechons.* Le peu de documents qui nous restent sur cette littérature nous permettent cependant de jeter un regard lointain sur les arts anciens d'une contrée si malheureuse aujourd'hui. A peine quelques vestiges de coutumes anciennes, conservées dans les comtés de l'Irlande, et une langue que peu de personnes comprennent ou étudient, portent-ils témoignage de cette civilisation éteinte.

N'oublions pas les bardes, dont le souvenir nous est parvenu si grand, si héroïque et dont la seule trace se trouve dans les fragments épiques de l'Oisian irlandais, défiguré par Macpherson, et que nous connaissons sous le nom d'*Ossian.* Les chants des vieux Keltes, dont Macpherson a donné une parodie (2), sont surtout remarquables par l'énergie active et la concision. Une teinte plus mystique règne chez les bardes Gallois (Aneurin, Taliesin et Merdyn, que l'on a transformé en *Merlin*), païens à peine christianisés, qui essaient d'identifier les deux croyances, et de combiner avec la foi de Jésus le culte mithriaque et les idées druidiques.

(1) V. plus bas, *des Comédies de Hwroswitha.*

(2) V. seconde série, *Les Pseudonymes anglais*, (Ossian et Macpherson.)

Cependant Byzance assoupie conserve ses trésors littéraires. L'occident, plus barbare en apparence possède une énergie plus féconde. Parmi les Anglo-Saxons (1), Alfred forme la langue nationale. Charlemagne a ses moines chroniqueurs, ses annalistes, et ses philosophes. Dans le nord apparaît l'architecture nommée gothique, manifestation du génie septentrional et du génie du moyen âge; élevant l'âme vers le ciel par la hauteur démésurée des voûtes, elle flatte l'imagination par la richesse des ornements; architecture de mystère et de variété infinie, colossale et symbolique.

Le passé poétique des Romains, c'était la Grèce; le passé poétique des Grecs, c'était l'Égypte et l'Inde. Notre passé, notre antiquité, c'est le moyen-âge septentrional. Du génie septentrional sont nés cet amour de la nature, cette contemplation mélancolique, ce culte des femmes, et cette méditation tendre, abstraite, souffrante, que le génie oriental repousse, et qui a donné un caractère nouveau à la littérature et aux arts chrétiens.

---

§ XII.

Influence des langues romaines.

L'influence septentrionale, gothique, scandinave, germanique, normande, influence neuve pour le monde, rencontra l'influence latine, la tradition savante, qui gardait le trésor des connaissances acquises. Ces deux civilisations

(1) V. sixième série (Études Anglaises *Poésie des Anglo-Saxons.*)

se touchèrent : l'une vénérée, l'autre incomplète; l'une entourée de bandelettes sacrées, l'autre attendant sa naissance d'une convulsion pénible. Sous Théodoric, un dernier effort de la littérature latine rappelle avec faiblesse et timidité, mais sans prétention et sans emphase, les beaux temps de Rome. Cette vivace énergie de l'idiome latin conserva un point de communication entre l'antiquité et le monde nouveau.

Les Romains transmirent à l'Europe occidentale les connaissances et les études grecques, et commencèrent l'éducation du moyen-âge, qui, s'emparant des souvenirs païens, fit de Brutus un preux, d'Alexandre un paladin, de Vénus la vierge Marie. Les idiomes nouveaux, nés de la corruption du latin, mal parlé par tant de peuplades, patois à peine formé, ne suffisaient pas aux affaires publiques. Le latin, langue de la diplomatie, de l'Église et de l'instruction, servait à rédiger les chroniques, les actes publics, les chants pieux, et même les enseignements théologiques. De là cette vénération vouée au latin ; vénération qui, surtout dans les pays où le clergé a été puissant, en Italie, en France, en Espagne, ne s'est jamais éteinte. Rome, dont la littérature se modelait sur la Grèce, communiqua son goût aux nations romanes; les nations teutones résistèrent à cette influence.

A l'époque où notre examen nous a conduits, la langue latine est reléguée parmi les langues mortes. Par une insensible transition, les dialectes de la langue latine se séparent, s'isolent et laissent loin d'eux leur source commune, l'idiome du Latium. Le provençal, destiné à mourir le premier, éclot le premier de la langue romaine corrompue. L'italien, né de la langue rustique de l'Italie, se perpétue et se fixe. L'espagnol, mêlé de gothique, de latin et d'arabe,

conserve une partie de son caractère primitif. C'est dans le français que le latin domine le plus. L'anglo-saxon et toute une littératrue écrite dans cette langue périssent. Du mélange de cet idiome avec le français naît l'anglais moderne. Le saxon, issu de la vieille langue gothique (1), enfante l'allemand moderne. Des langues, des nations, des poésies nouvelles apparaissent dans cette confusion de l'Europe.

Les rapports d'homme à homme n'étaient plus les mêmes, les rapports du sexe fort et du sexe faible avaient subi une modification profonde. La vie aventureuse des conquérants septentrionaux aimait à se fier au hasard et à le braver. L'expression de l'amour était devenu mystique, d'ardente et de sensuelle qu'elle avait été jadis. La femme, que les païens avaient enfermée dans le sanctuaire de la famille, passait enfin pour digne des hommages du puissant et du fort; dans ce rôle important et nouveau, placée sous la protection de la Mère de Dieu, elle sortait du cercle des soins domestiques. De là naissent féodalité, chevalerie, galanterie; la poésie chante les périlleuses entreprises, le pouvoir des femmes et de l'amour sur notre vie, les délicatesses infinies qui naissent de cette passion. Cette littérature chrétienne et moderne, qui a inspiré les romans et chansons du moyen-âge, les sonnets chevaleresques et galants, les drames fondés sur le danger des situations plutôt que sur le développement du caractère, a pour maîtres Pétrarque, Caldéron, les Troubadours, éminemment romantiques. Dante est chrétien avant tout. Le génie de la chevalerie et du christianisme fait partie du génie de Shakspeare, sans l'absorber.

(1) V. plus bas, *Vie et mort des langues Européennes.*

Les influences septentrionales, les initiations du culte odinique, les anciennes associations germaniques, avaient préparé le génie féodal, dévoûment libre envers l'homme libre, qui rend, en échange de cette servitude volontaire, une protection généreuse : ce dévoûment existait depuis longtemps en Germanie. Réalisé dans la féodalité, mêlé à la fraternité chrétienne, il reçut d'elle une sanction pieuse, et se transforma en chevalerie.

Mahomet, héritier du christianisme et de l'astrologie arabe, avait régénéré l'Orient par un stoïcisme fanatique et voluptueux. Sa religion fit un seul corps des Arabes, Syriens, Turcs et Persans ; l'Ismaélisme, secte terrible qui courait au meurtre sous l'inspiration de la volupté se joignit au mahométisme, son ennemi, pour effrayer l'Occident chrétien. Les barbares orientaux firent trembler sur leur trône les empereurs de Constantinople. Les papes armèrent la chrétienté. Aux cris de : *Dieu le veut ! Dieu le veut !* on se précipita sur l'Asie, et les croisades décidèrent une nouvelle fusion des peuples. Les nations sauvages qui avaient envahi l'Europe, confondues avec les nations vaincues, se rejetèrent de nouveau sur l'Orient, qu'elles inondèrent.

Ce fut la grande époque de la poésie chevaleresque, que les troubadours firent fleurir en Provence, d'où elle se propagea en Allemagne et chez les Italiens. Les Minnesingers allemands, plus graves et moins sensuels que les Provençaux, chantèrent à la cour des empereurs souabes un amour éthéré et une chevalerie divine.

D'anciennes ballades remaniées pour exciter l'enthousiasme des Croisés produisirent les poèmes sur Charlemagne, que le faux archevêque Turpin a compilés et réunis dans son étrange roman ; ces épopées, devenues populaires, reproduites, altérées, modifiées, parvinrent jus-

qu'au XVe et XVIe siècles. Les Amadis n'en sont que le reflet lointain. Le Boyardo, le Pulci, l'Arioste, finirent par les tourner en raillerie; le Don Quichotte de Cervantes leur porta le coup mortel.

Les seuls poèmes vraiment chevaleresques sont les poèmes de la Table-Ronde, où se développent les premiers essais de galanterie. Un platonisme singulier s'y mêle aux idées chrétiennes, aux aventures germaniques, aux merveilles de l'Orient mystique et aux souvenirs des bardes du pays de Galles. Le Titurel de Wolfram d'Eschenbach est peut-être le plus remarquable produit de cette combinaison du platonisme chrétien avec les mœurs dures et fortes des Germains et des Normands.

Du génie septentrional, transformé en génie chevaleresque et modifié par le conctact de l'Occident avec l'Orient, émanèrent donc une poésie originale, un art original, une littérature chrétienne, septentrionale, encore mal élaborée, et qui suivit une route différente, selon le génie de diverses nations. L'action des études romaines ne cessa point de dominer l'Italie et la France. Le souvenir toujours impérieux d'Aristote et de Platon, celui des subtilités byzantines et des discussions théologiques, éternisées par le génie grec et mises en œuvre par le génie de l'Occident, créèrent la scholastique. Rome, toujours politique et savante dans la gestion de ses intérêts matériels, ramena vers elle toute la chrétienté, dont elle devint le tribunal permanent; les arts chrétiens eurent pour capitale sacrée, pour centre et pour sanctuaire l'antique Rome, qui accomplit ce que n'avait pu faire le christianisme primitif. Le catholicisme se rendit maître de toutes les sectes, en les balançant l'une par l'autre, en équilibrant la Gnose des théosophes, l'inspiration des mystiques, la réalité des Ébionites,

l'idéalité des Docètes, l'ascétisme des uns et la foi pratique des autres. Ce travail fut achevé par la philosophie théologique du moyen-âge, labyrinthe immense, dans les détours duquel de fortes intelligences se plongèrent et se perdirent avec bonheur.

Les monuments les plus précieux du moyen-âge sont les monuments théologiques et poétiques. En première ligne se montre l'Edda scandinave ; puis les Nibelungen germaniques, « les Enfants de la Nuit, » Iliade du Nord, « pleine de » sang et de vie, de grandeur et de meurtre, de noces et » de cadavres, »comme dit le chantre antique. Le poète ou les poètes qui ont retravaillé cette tradition scandinave, d'après les mœurs allemandes, nous montrent des héros de fer, des cœurs de bronze, des caractères indiqués d'un mot. Tout est dur, colossal et à vives arêtes; c'est le Nord lui-même. Le poème espagnol sur le *Cid* vient ensuite; véritable épopée, d'un intérêt bien plus puissant, parce qu'elle suit la réalité historique. Enfin, il ne faut pas oublier les poèmes chevaleresques français, narrations brillantes, variées, surtout ingénieuses.

---

§ XIII.

Les Arabes. — L'Espagne arabe. — Les Persans.

L'Arabie, qui ne possédait autrefois, comme nous l'avons dit plus haut, que des chants lyriques dictés par l'orgueil, l'amour et la haine, se complut aux féeries de la Perse, qui elle-même les avait empruntées aux Indiens. Sur

ce modèle furent composées les *Mille et une Nuits*, chef-d'œuvre de l'imagination orientale. La doctrine mahométane, qui emprisonnait la poésie et l'art dans le *Koran*, amas de la magie, du sabéisme, du gnosticisme et du manichéisme, fragments réunis sans ordre, non sans génie, par une main puissante, repoussa les jeux de l'esprit persan; et tandis que les Ottomans se renfermaient dans le cercle étroit où leur prophète les parquait, le génie plus libre des Arabes se joua dans ces belles et naïves fictions, délices du monde entier, magnifiques et merveilleuses comme le ciel et les fleurs d'Orient : les *Mille et une Nuits.*

Un siècle et demi s'était écoulé depuis l'hégire, quand la famille des Abassides, en montant sur le trône des khalifes, y porta l'amour des arts et des lettres. Tout-à-coup la civilisation arabe, jusqu'alors endormie, prit un essor inattendu et rapide, et jeta une lueur plus impétueuse que durable, qui projeta sur l'Europe une teinte très-prononcée. Aaroun-Al-Raschid et Al-Mamoun firent de Bagdad la capitale des lettres; leur cour se composa de poètes et de philosophes; les chameaux chargés de livres grecs et persans couvraient les routes qui conduisaient à Bagdad et à Bassora. L'Espagne, conquise par les Arabes, se peupla d'académiciens et de savants. Les caprices de l'architecture mauresque s'élevèrent sur le sol espagnol et dessinèrent sur l'azur du ciel la diversité pittoresque de leurs feuillages taillés dans la pierre. L'étude de la grammaire, de la poésie, de l'éloquence fleurirent à Cordoue, à Grenade, à Séville. L'Orient et l'Occident, confondant leurs goûts dans cette région mitoyenne, firent naître une chevalerie musulmane, un christianisme mêlé d'enthousiasme arabe. Du IXe au XIIe siècle, le génie subtil et éblouissant des Arabes éclata et s'évanouit. Dans cette

foule de poèmes arabes, dont la liste, conservée à l'Escurial, remplit vingt-quatre volumes, on cherche en vain un poème épique, une comédie, une tragédie : le goût national n'a pas changé ; il est resté lyrique et enthousiaste comme au désert.

L'Europe, jusqu'à nos jours, ne connaît que des fragments de peu d'importance de ces grands historiens arabes, dont les orientalistes vantent la simplicité et la sublimité. Leurs philosophes, Averrhoes, entre autres, et Avicene, nous sont plus familiers. Ils n'ont pas été sans influence sur la scholastique et sur la philosophie. Plus ingénieux que profonds, plus subtils que logiques, plus enthousiastes que hardis, ils embrassèrent le culte d'Aristote, et épuisèrent à le commenter les forces de leur génie. Dans les sciences naturelles, dont nous ne nous occupons pas ici, ils se montrèrent inventeurs. Ce furent eux qui ouvrirent la route à la chimie et à la physique. Les arts de l'industrie, qui rendent la vie facile et douce, leur doivent beaucoup de découvertes qui attestent la fécondité ingénieuse de leurs esprits. Longtemps avant nous ils se servaient de la poudre à canon et du papier.

Les Persans, dont l'activité intellectuelle avait toujours été contraire au monothéisme de Mahomet, s'écartèrent bien plus que les Arabes de la lettre de sa loi. La Perse conserva d'antiques fictions qui racontaient le combat de la lumière et des ténèbres ; elle produisit les poésies religieuses des *Soufis* qui unirent l'accent de la passion sensuelle à la dévotion la plus exaltée, la double extase de l'âme et des sens.

---

§ XIV.

Les slaves au moyen-âge.

La famille des Slaves, qui comprend la Pologne et la Russie, et qui possède un caractère spécial, compte au nombre de ses idiomes (sans parler du vieux slavon, langue des écritures saintes), le russe, l'illirien, le croate, la langue de la Carinthie et de la Carniole, le bohême, les dialectes de la Haute et de la Basse-Lusace, le polonais, le silésien et le slovaque.

La muse slave, malgré une inspiration naïve, un sentiment de la nature qui ne manque ni de grâce ni de fraîcheur, tient peu de place dans l'histoire intellectuelle. Innocente et gracieuse, elle est privée de force et de variété; les peuples qui l'ont cultivée, ont été privés d'une nationalité capable de concentrer sous la forme poétique toutes les traditions de leur race.

Les vieilles poésies populaires des Russes joignent la gaîté et la féerie; un mélange de données scandinaves et de souvenirs tartares s'y fait sentir; les Bohêmes possèdent une antique poésie remarquable par l'héroïsme mélancolique. Chez le Serbe, plus méridional, un accent tendre et fier s'allie à une verve plus féconde; l'hymne du pasteur indépendant retentit sur sa *Guzlé*, instrument à une seule corde. Dans les fragments épiques serbes, l'inspiration pastorale prête à la nature la flamme et la vie poétiques; les colombes parlent, les coursiers écoutent, les fleuves gémissent, les villes

insultent l'assiégeant, ou poussent des cris de terreur quand l'incendie et la guerre les déchirent. Une piété ascétique, une contemplation douce, un héroïsme gracieux, jamais tragique; une délicatesse naïve, sans idées enthousiastes; telle est cette poésie serbe et polonaise primitive. Lyrique et souple, le génie slave auquel manquent la vigueur passionnée du Midi et la puissante énergie du Nord, a créé des idiomes mélodieux et sonores qui se distinguent par une variété singulière de sons vagues, comme des murmures plaintifs et mélangés, inconnus aux autres langages; idiomes qui se plient aux accents de l'idylle ou de la valeur guerrière, et qui sont surtout pathétiques et gracieux.

Il a manqué aux Slaves une vraie patrie. S'ils n'avaient pas courbé leur front sous le joug scandinave, allemand et turc, si les mille rameaux de ce grand fleuve ne s'étaient pas égarés dans les domaines soumis à diverses tyrannies, cette langue aurait conquis une place plus haute dans l'histoire de l'intelligence; cette place, l'avenir la lui réserve. Les Lithuaniens, qui semblent se rattacher aux Slaves, et qui parlent cependant un langage différent, ont eu aussi leur poésie humble et domestique; muse triste et pastorale, pleine de modestie et de douceur, féconde en diminutifs et en tendresses caressantes, expression des mœurs d'un peuple timide, que le gantelet de fer des chevaliers teutoniques brisa sans peine et sans pitié.

Les Hongrois, enfin, peuple venu de l'Orient, se vantent d'une littérature et d'un langage qu'eux seuls cultivent, d'accents lyriques pleins de joie et de verve, mêlés d'axiomes et de sentences. Au moyen-âge appartiennent tous ces essais, tous ces efforts qui semblent plutôt des espérances que des résultats. L'avenir appartient à ces peuples.

§ XV.

L'Italie catholique.

Le colosse de Rome est tombé. Sa chute est suivie d'une confusion féconde, au sein de laquelle nous avons démêlé plusieurs points d'arrêt et comme plusieurs sources de civilisation ; — le génie du Nord, — la féodalité, — la pensée religieuse et chrétienne, — enfin la chevalerie. Les peuples se classent, les langues modernes sont nées, les littératures et les poésies s'isolent, chaque nationalité se fixe et s'assied.

Après la Provence, l'Italie se dessine la première ; la France occidentale n'a encore que des contes gais et mordants, ou des récits de chevalerie. A l'ère de la poésie provençale, chaînon intermédiaire et brillant, composé de chansons, de satires, d'hymnes, d'élégies amoureuses, succède l'Italie moderne.

Non-seulement Rome avait conservé les étincelles du génie antique, mais elle avait reconquis le pouvoir moral. La pensée politique du Latium survivait à l'empire des Césars ; réfugiée dans le Vatican, elle fut ressaisie par les pontifes qui disposèrent des royaumes. Le ressort du monde n'était plus le glaive, mais la foi. Dépositaires et juges de la croyance, les papes tinrent la balance de l'Europe. Rome devint le chef-lieu de l'unité chrétienne qui la reconnut pour reine. L'ère du catholicisme était éclose.

Il devait naître, au moyen-âge, un homme qui exprimât cette époque et ses combats. Cet homme qui vit le

jour en Italie, sous l'influence catholique, fut Dante. Un reste de grandeur païenne et de vigueur romaine se mêle chez lui à la philosophie du catholicisme, à la métaphysique des écoles, à l'énergie des passions barbares. Il est Goth, Romain et Chrétien. Dictateur de l'idiome italien, il a donné un corps poétique à la croyance chrétienne, et fait vivre éternellement dans son épopée le triple monde de l'enfer et des ténèbres, de la purification et de la souffrance, de la béatitude et de la lumière. Tout est vision et tout est palpable dans cet étrange chef-d'œuvre, triple fiction transformée en réalité. Unité, variété, sentiment de l'infini; de l'abime aux splendeurs du ciel une chaîne merveilleuse de tortures, de souffrances, de plaintes, de remords, de regrets, d'espoirs, de consolations, de bonheur et d'extases; ce monument sans modèle s'éleva comme les cathédrales du moyen-âge, sans que l'on sût de quelles profondeurs il surgissait.

Dante, c'est le christianisme du moyen-âge, quand la nouvelle nationalité italienne n'était pas encore formée. Pétrarque et Boccace signalent le changement singulier qui précipita les mœurs italiennes de la barbarie dans la mollesse.

Une rare aptitude aux arts qui flattent les sens, trait spécial de l'Italie moderne, se joint chez elle à la persévérance des études classiques. Le mouvement d'imitation grecque que nous avons observé chez les écrivains de l'Italie ancienne, s'est continué en Italie avec moins de virilité et plus de grâce; l'abus de cette grâce imitatrice a produit un style maniéré mêlé de qualités supérieures chez Dante, Pétrarque et Boccace. Pétrarque qui a enrichi son idiome d'admirables plaintes élégiaques, et Boccace, narrateur charmant; les deux plus ardents promoteurs des études an-

tiques; rendirent à l'Europe, plongée dans un énergique désordre, le sentiment du goût et de l'harmonie littéraires. Ils portèrent dans cette réhabilitation de l'antiquité un enthousiasme infatigable. Les *canzoni* et les *sonnets* de Pétrarque, élégies dues à l'inspiration des troubadours, œuvres mélodieuses et tendres, résument la littérature chevaleresque, symbolique, platonique des poètes provençaux; nul n'a peint de couleurs plus raffinées cette pudeur passionnée et chrétienne, cet amour de l'âme, cette exaltation morale dont nous avons admiré le premier germe ou plutôt le pressentiment vague dans la *Didon* de Virgile.

Boccace donne à la prose italienne un beau caractère, trop cicéronien peut-être, rempli de majesté et d'élégance. Le Décameron, modèle des narrations légères, s'élève au-dessus des œuvres sérieuses de Boccace, tant le caractère en est ingénieux et dramatique, l'intérêt doux et naïf.

Les bourgeois commerçants de l'Italie, au milieu de leurs festins splendides et de leurs fêtes éclatantes, riaient de cette chevalerie bardée de fer que le reste de l'Europe admirait encore. Un érudit spirituel, Pulci, flatta le goût contemporain (1) en parodiant les fictions chevaleresques avec une gravité de raillerie qui fonda l'école d'ironie poétique, spécialement italienne; ironie qui émane de l'imagination, comme celle de la France naît du bon sens. Boïardo le suivit, puis Arioste, le roi de cette école. Chez celui-ci nulle amertume, point de satire. Représentant du génie classique, il raille sans âpreté l'esprit aventureux et les fictions bizarres des nations modernes. C'est la moquerie d'un enfant malin qui suit un géant à la piste, et se joue avec la lance du paladin ou la baguette de la fée. De

(1) V. Mes *Études sur le XVIe siècle*. (Italie au XVe siècle.)

là un poème dont la folie est délicieuse, et qui, sans parler jamais à la raison, brille comme le prisme aux feux du soleil.

Au XVe siècle, le christianisme qui avait modelé les institutions nouvelles fit éclore des chefs-d'œuvre dans la sphère des arts. Sous le polythéisme, la beauté physique adorée par la Grèce, avait inspiré les artistes. Sous la loi du christianisme, la beauté morale, présentée par l'évangile comme le but commun de l'humanité, leur servit de guide. Ce fut en Italie, siége central de la foi, que ce développement eut lieu, du XVe au XVIe siècle. Tout en étudiant la forme et la beauté chez les payens, les artistes chrétiens s'inspirèrent de la Bible et de l'Evangile. On sait que la souffrance et la difformité répugnaient au polythéisme hellénique, qui les avait bannis du domaine des arts. Amoureuse du beau, idolâtre de l'harmonie, la Grèce confondait en un seul mot (*kalon*), le *beau* et la vertu; tout au contraire, l'abnégation et le malheur étaient adoptés par le christianisme. La souffrance était la base de cette nouvelle religion dont le Dieu avait expiré sur une croix. L'art des anciens était éminemment *fini*; leur but était de représenter des formes vivantes, humaines, et de les idéaliser en les précisant. L'art des modernes tendait à représenter ce qui était divin, ineffable et *infini*. L'art chrétien ouvrait au génie des peintres et des sculpteurs, une voie nouvelle et variée, une immense légende, avec des saints, des esclaves, des rois, des femmes, des vierges, des ascètes, des guerriers. Michel-Ange s'inspira des terreurs de la Bible hébraïque; Raphaël s'environna d'une plus douce lumière, celle de l'Evangile. Une foule de talents secondaires les suivirent. Cette magnificence des arts italiens au XVe siècle est le

grand phénomène de l'ère catholique, et la plus brillante manifestation de son génie.

Cependant les Politiens et les Philelphes disputaient au passé les débris littéraires de Rome et d'Athènes, exploraient la philosophie platonicienne, la littérature hébraïque, et la cabale judaïque. Les néoplatoniciens de Florence cherchaient avec curiosité le rapport qui, selon eux, avait uni la philosophie grecque aux antiquités Orientales. Renchlin transportait en Allemagne ces doctrines, qui donnaient naissance à la philologie moderne.

Ne désavouons pas cet héritage de Rome et de la Grèce, brillamment soutenu par l'Italie et la France, ce dernier écho des arts et de la poésie antiques. Les peuples qui ont accepté le joug des études et de l'imitation romaines s'isolent profondément de ceux qui ont obéi à l'influence du génie septentrional. Ce double développement de l'intelligence a donné : l'un Racine, le Tasse, Molière, Machiavel ; l'autre, Shakspeare, Dante, Rabelais, Cervantes. L'Italie a porté dans cette imitation, la souplesse de son génie poétique et une rare facilité d'invention ; la France, une philosophie pratique et une causticité élégante, surtout un merveilleux bon sens.

Parmi les Italiens qui adoptèrent l'idiome vulgaire, un seul retrouva non-seulement le style, mais la pensée politique des anciens Romains : ce fut Machiavel, grande intelligence, froide, puissante, dominatrice. Tacite et Jules César revivent en lui. Comme il lui manque une patrie, et qu'il ne sait où se prendre, il désespère de la nationalité italienne, et propose un moyen violent pour atteindre ce but : la tyrannie. Le monde sait avec quelle profondeur il en a tracé le tableau et mis à nu les ressorts. La science politique naît avec Machiavel ; science sans entrailles, qui

combine les moyens de succès avec une sagacité inexorable. La plume dont il se sert pour les exposer est de bronze comme sa raison. Rien de généreux, de tendre, d'humain dans ses doctrines de domination; c'est le roc décharné, où l'aigle des empires bâtit son aire.

Le théâtre italien excella dans deux genres originaux, que le pédantisme ne corrompit pas; la pastorale mêlée de morceaux lyriques; et la farce, où éclatait sans gêne la verve pittoresque du génie national. Machiavel, profond misanthrope, consacra une belle comédie à la peinture nue de la licence de son temps. Ce n'est pas la misanthropie, c'est une immoralité effrénée, qui règne dans les pièces de cet homme de génie, dont le nom même est infâme, Arétin, fruit grossier de la débauche italienne. Plein de sève amère, il mérite d'être cité comme un écrivain fécond, incisif et cynique, digne de l'époque des Borgia (1).

La chevalerie, dont nous avons vu les merveilles et l'héroïsme devenir une source d'ironie pour les Italiens, s'est tournée contre elle-même, et a créé une nouvelle poésie comique, dont les anciens n'avaient pas l'idée. Dans le genre burlesque, Berni, qui suivit l'Arioste, ne se contenta plus d'une raillerie doucement voilée d'un demi-jour de féeries. Au lieu de sourire, ce versificateur fécond et piquant se mit à rire aux éclats. Une longue école de poètes *Bernesques* le suivit; rieurs éternels et indécents, que le sacré collége proscrivait en les lisant, et qui ont fait les délices de cette nouvelle Italie voluptueuse, indolente, un peu enfantine, qui a produit cependant Galilée et Machiavel. Dans une tête de moine bizarrement organisée, l'étude des langues anciennes, se mêlant à cet amour des bouf-

(1) V. seconde série de ces études, *L'Arétin*.

fonneries, produisit la langue et les poésies *macaroniques* (1), folie dont le XVIe siècle s'amusa beaucoup, et dont nous avons retenu quelques vers.

La tragédie italienne, modelée sur la tragédie latine, qui n'est elle-même que le calque déclamatoire de la tragédie grecque, n'a reçu de Trissin, de Tasse même qu'une existence pompeuse et débile. L'expression des passions y est ampoulée autant que faible ; l'étude des caractères, nulle. La complication des incidents et la majesté des sentences, défauts d'Euripide, outrés par ces écrivains, sont devenues insupportables à tout lecteur doué de sentiment et de goût.

Tasse, auteur d'une mauvaise tragédie, retrouva son génie pur, brillant et surtout sensible, lorsque son enthousiasme ardent lui révéla le vrai poème épique des nations modernes. Les croisades lui fournirent cette admirable épopée qui n'appartient pas seulement à l'Italie, mais à l'Europe chrétienne, la *Jérusalem délivrée*.

Le poème épique, après Dante, avait revêtu en Italie une forme que les anciens ne connaissaient pas. Les vers ne se suivaient plus dans le cadre d'un chant tout entier ; de petites strophes ou romances détachées, d'une longueur égale et d'un rhythme semblable, composaient des chants qui formaient le poème. On dirait que la paresse italienne, et ce besoin méridional de jouir de tout aux moindres frais possibles, se révèlent par ce seul fait ; le génie lyrique pénétra dans l'épopée, et cette forme nouvelle fut adoptée par l'Italie, l'Espagne et le Portugal.

Poète platonicien par excellence, chantre harmonieux des sentiments exaltés et délicats, Torquato Tasso a porté très-loin la perfection de l'ensemble, l'unité dans la va-

(1) V. nos *Études sur le XVIe siècle*. — *Les Trois Moines*.

riété, la beauté idéale des caractères, la lucidité du plan, surtout l'intérêt d'une fable brillante sans être romanesque, et la grâce des détails.

Guicciardini, qui écrivit l'histoire sans éclat, non sans sagacité ni sans pureté, possédait une vue nette et juste des choses et des hommes. Ce qui lui manque, c'est l'amour du beau moral et le sentiment de la patrie.

Sannazar, Ruccellaï, Bembo, se renferment dans l'admiration des modèles et le soin curieux des formes et du langage : chez eux, ainsi que chez le Trissin, des éclairs de sensibilité et d'imagination se joignent aux témoignages d'un goût cultivé, mais stérile en beautés originales.

Le christianisme, l'étude de l'antiquité, le sentiment vif du beau dans les arts et de l'harmonie des sons, enfin une volupté molle et quelquefois licencieuse, née d'un mauvais état social et de la culture de ces arts même, ont influé sur la littérature moderne de l'Italie, à laquelle un de ses enfants a dit avec tant d'énergie et d'éloquence :

Or druda or serva di straniere genti,
Raccorcio il crin, breve la gonna, il femore
Sulle piume adagiato; i di languenti
Passi oziosa e di tua gloria immemore.
Alle mense, alle danze, il figli tuoi
Ti seguon sconsigliati. (1)

Les arts ont profité de cette mollesse qui n'a pas empêché l'Italie moderne de produire avant le XVIIe siècle, Dante et Machiavel, les plus puissantes intelligences de leurs temps, Tasse, le plus tendre, le plus harmonieux, le plus intéressant des poètes épiques; enfin, Pétrarque et l'Arioste.

(1) *Fantoni*, connu sous le nom de *Labindo*.

§ XVI.

L'Espagne catholique.

Le génie des peuples *romans* et du catholicisme au moyen-âge s'est conservé en Espagne. Elle a fondé son drame sur la galanterie raffinée et spirituelle, sur la vie humaine considérée comme un enchaînement d'aventures périlleuses, et sur la foi catholique (1). Une lueur orientale varie le fond romanesque de la littérature espagnole; une teinte d'exagération arabe en accroît la singularité.

Le catholicisme fut la vraie patrie de l'Espagne. Maures, Juifs, Arabes, étaient des adversaires politiques et des damnés qu'il fallait exterminer. L'inquisition, institution politique, frappa d'abord les Arabes, auxquels jamais l'Espagne n'a pardonné leurs conquêtes, puis les Hébreux, confidents et trésoriers des rois, enfin les protestants.

Effacée de toute l'Europe, la poésie provençale des troubadours se perpétua en Catalogne et dans l'Aragon, qui parlait le même langage. Ausias March fut auteur d'un roman remarquable, devenu européen, *Tirant-le-Blanc.*

L'admirable poème du *Cid*, plein de sévérité ardente et d'énergie pittoresque, appartient au moyen-âge, ainsi qu'une foule de romances, expressions lyriques du même héroïsme. Exemptes de la sensuelle mollesse Italienne, elles respirent un dévoûment naïf, mâle et passionné; le sublime abonde dans ces compositions dont le cadre est

(1) V. dans la série espagnole de ces études, *la Devocion de la Cruz.*

étroit, la pensée grande, le style simple, la couleur vigoureuse, la sensibilité profonde. Quand le Cid meurt, les drapeaux qu'il a pris à l'ennemi, frémissent et tremblent en pleurant leur maître :

Banderas antiguas, tristes,
De victoria un tiempo amadas,
Tremolando estan al viento,
Y lloran aunque no hablan.

Le cheval du Cid, Babieça, qui vient voir son maître mourant, est plus doux « qu'un mouton », et ouvre *ses grands yeux* tristes.

« Entro el cavallo mas manso,
» Que una cordillera mansa,
» Abriendo los anchos ojos
» Como si sintiera, y calla. »

Dans d'autres chants, spécialement arabes, bien qu'ils soient écrits en espagnol, l'amour, la gloire, la jalousie, ont imprimé cette flamme de poésie orgueilleuse et violente qui distingue les Arabes du désert.

Le roman chevaleresque, né en France au moyen-âge et cultivé par l'Espagne, produisit les Amadis espagnols. Ils se distinguèrent des narrations françaises par une couleur plus grandiose, plus pastorale, plus ornée. Cette teinte pastorale et guerrière est spéciale à la poésie castillane primitive, qui n'a rien de savant et ne puise aucune leçon dans l'antiquité. Elle emprunte à la fois les nuances provençales, le feu de l'Arabie et l'intéressante variété d'incidents qui caractérise le roman chevaleresque français.

Laconique et nu, le style des historiens espagnols primi-

tifs est un style de faits, dégagé de toute parure. Lope-de-Ayala, raconte les meurtres et les perfidies de Pierre-le-Cruel avec une impassible gravité.

Jusqu'à Charles-Quint, le sentiment le plus profond et le plus énergique de dévoûment pour la patrie, la foi et la femme aimée respire dans cette littérature spéciale, sans rapport avec les langues payennes, qui ont exercé tant d'influence sur l'Italie. L'originalité espagnole fut ardente et spontanée, féconde en cris douloureux, en accents passionnés, en plaintes profondes, qui trahissent les violences du cœur et la ferveur sérieuse de la foi. L'amour, qui pour les Provençaux était un jeu, pour les Italiens une volupté, fut pour les Castillans extase ou supplice.

Quand les armées espagnoles eurent conquis une partie de l'Europe, les mœurs changèrent, ainsi que la poésie. Boscan imita Pétrarque et modifia le rhythme castillan. La molle rêverie de l'amant de Laure, étrangère au génie de l'Espagne, mais qui, par sa subtilité, son doux balancement lyrique et son exaltation romanesque, n'était pas inconciliable avec ce génie plus sombre et plus vivement accentué, s'introduisit dans la littérature castillane. Garcilaso imita Boscan; l'un et l'autre mirent en honneur la netteté, la précision, la délicatesse du coloris. Mendoça le Portugais les suivit de près, et ne fut pas indigne du maître. Ces chantres mélancoliques et tendres étaient tous des guerriers et des hommes d'État, « tantôt maniant l'épée ardente, tantôt enivrés des douceurs de la science, » comme le dit Mendoça;

Aora en la dulce sciencia embevecido,
Ora en el uso de la ardiente espada.

Les idées et le style portugais se distinguent par plus de mollesse et de langueur, un retour plus fréquent et plus passionné vers les tableaux de la nature physique, vers la fraîcheur de ces bocages et de ces rivières qui, sous un ciel ardent, offrent à l'homme la plus douce des voluptés. Les poètes idylliques du Portugal, Saa de Miranda et Herreira, sont, de tous les poètes européens, ceux qui ont jeté le plus de passion et d'ardeur dans leurs pastorales. La grande gloire de ce petit pays, dont l'héroïsme a brillé d'une lueur si passagère et si vive, c'est Camoëns.

Camoëns remplace toute une littérature et toute une histoire. Le Portugal serait détruit, que ses annales, son génie et ses héros vivraient dans les *Lusiades*. Une enivrante vapeur, mêlée de patriotisme énergique et d'ardeur voluptueuse s'exhale de ce chef-d'œuvre, écrit sous les feux du tropique; l'imitation de la mythologie payenne y a laissé des ombres et des taches, mais la sensibilité de Tasse s'y joint aux brillantes couleurs d'Arioste, aux peintures héroïques d'Homère; c'est la plus neuve et la plus grandiose des épopées modernes.

Les historiens espagnols et portugais du XVIe et du XVIIe siècles approchent des anciens pour l'intérêt, la perfection du style et l'éloquence simple ; acteurs comme ces derniers des événements qu'ils racontaient, ils puisaient des inspirations nobles dans leurs souvenirs, leur foi et leur orgueil.

Les Italiens avaient composé des épopées burlesques, où les paladins jouaient des rôles extravagants et vulgaires. Les Espagnols s'emparèrent du point de vue contraire; leur respect pour l'héroïsme, leur dicta l'histoire sérieuse des gueux et des fripons, qu'ils transformèrent en héros. Quelques-uns de leurs ouvrages en ce genre sont des modèles de

gaîté. L'ironie espagnole, craignant de s'attaquer aux ridicules des grands et des prêtres, s'attachait aux vices du peuple. De là un roman tout national, où la gaîté de la bassesse et des mœurs vagabondes contrastent avec la réserve habituelle des idées et des manières castillanes, le *Roman picaresque. Lazarille de Torme*, par Mendoça, en fut le premier modèle. La plaisante famille des *Guzman* d'*Alfarache* et des *Gilblas de Santillane* appartient à cette souche primitive : elle joint au mérite de l'originalité la verve et la variété comiques.

Il se trouva un homme qui, mêlant à cette moquerie dirigée contre le vice sensuel et grossier l'ironie des exagérations nobles et brillantes, créa par cette fusion de deux railleries opposées un roman inimitable; — *Cervantes*. Seul parmi tous les écrivains, il a réuni dans son immortelle satire tout ce qui peut rendre l'humanité ridicule sans la rendre méprisable. *Don-Quichotte*, c'est la vertu chimérique, *Sancho-Pança*, c'est l'homme matériel plongé dans les jouissances grossières; l'un et l'autre se narguent et s'estiment mutuellement : le corps se moque de l'âme, l'âme se moque du corps. Chez la nation la plus grave s'est manifestée la plus poignante et la plus poétique ironie. *Cervantes*, en portant le dernier coup à la chevalerie, c'est-à-dire à la poursuite de l'idéal chrétien dans la vie guerrière, a entouré la noble victime d'éclat et d'honneur.

Le même homme a contribué à former le théâtre espagnol, dont la base nationale est placée dans les mœurs castillanes, dans le goût des aventures héroïques, l'amour des événements extraordinaires, et les ardentes passions de l'Ibérie, surtout dans le dévoûment à une religion impérieuse. Lope de Vega, auteur d'esquisses innombrables, a donné la première impulsion à ce drame, que Cervantes a doté de

beautés plus mâles, qu'une multitude d'écrivains ont enrichi de drames intéressants, et que Calderon a perfectionné.

Rapide dans le développement de ses intrigues admirable par la fécondité, le pathétique de ses situations et la verve lyrique de son éloquence souvent mêlée de teintes arabes, ce membre du saint-office, vieux guerrier devenu moine, a écrit la tragédie et le drame catholiques par excellence. Il n'approfondit pas, il plane. Devant ses yeux resplendissent au sein des nuages une gloire chrétienne, une sainteté éternelle, vers lesquelles il s'élance d'un vol ferme. Entraîné vers ces régions mystérieuses, il peint rapidement et avec une fougue dédaigneuse. Chez lui point de caractères savamment détaillés, de philosophie ni d'analyse; les mœurs aventureuses et galantes de son pays tiennent le premier plan; l'élan des passions, le choc des situations, l'accent lyrique des douleurs et des joies remplissent l'espace intermédiaire; et Dieu, le Dieu triple et unique, domine l'ensemble, auréole toujours présente, tonnerre toujours menaçant.

Après avoir lu un drame de Calderon, tout palpitant de violence amoureuse et de fanatisme inexorable, *la Dévotion de la Croix* (1), par exemple, entrez dans un musée d'Espagne; vous y trouvez le même caractère; — masses de lumières et larges ombres, extases angéliques et chairs sanglantes, instruments de tortures et séraphins remplissant les cieux; la foi catholique tout entière, plus ferme, plus brûlante, plus redoutable qu'elle ne fut jamais en Italie.

Le théâtre espagnol, qui excita dans le dix-septième siècle l'admiration de l'Europe, forma Corneille et nous donna

(1) V. dans la série espagnole de nos études, l'analyse de ce drame.

le *Cid*. Arrêtons-nous après Calderon, le plus grand des poètes catholiques d'Espagne, comme nous nous sommes arrêtés après le Tasse et l'Arioste.

---

§ XVII.

L'Occident catholique.

L'ère glorieuse du midi, soumise à l'influence de la papauté, va céder le pas à l'époque brillante des peuples septentrionaux, lorsque, résistant au catholicisme, ils ont délaissé la foi pour l'analyse et la croyance pour le doute.

Cette réaction était inévitable. Le besoin d'aimer et de croire résulte de l'organisation des hommes du midi, comme celui de savoir, d'apprendre et de juger est spécialement développé dans les races du nord. Il était naturel que la culture intellectuelle du midi, qui tient à un instinct poétique de foi et d'amour, précédât celle du nord. Nos instincts devancent notre réflexion : à la jeunesse l'amour, à la vieillesse la pensée.

Vous diriez que la France est l'anneau intermédiaire qui lie les peuples du nord à ceux du midi ; de cette situation moyenne et tempérée est né un génie spécial, qui n'est ni poétique comme celui de l'Espagne, ni pittoresque comme celui de l'Italie, qui a pour marque caractéristique le bon sens caustique, qui répugne toujours à la foi aveugle et n'aborde qu'avec modération ou regret l'érudition et la métaphysique. C'est le pays de l'anecdote, de la conversa-

tion légère, de la raison pratique. La langue française est la plus faiblement accentuée de toutes les langues; chez elle les longues et les brèves sont d'une délicatesse de nuance imperceptible qu'on n'a pu donner pour base à aucune prosodie; nos vers ne sont pas rhythmés comme les vers latins et grecs, qui procèdent par ïambes, anapestes, ou trochées. Non que notre idiome manque d'harmonie, mais cette harmonie légère, fondée sur la flexible grâce de l'*e* muet, ne peut se comparer ni à celle de l'espagnol, qui retentit comme le clairon, ni à la grave mélopée allemande, dont tous les mots portent leur accent, dont chaque syllabe est une forte note musicale.

Dès les premiers temps la France donne la préférence à l'esprit sur l'imagination, au bon sens pratique sur la poésie, à la raillerie sur l'enthousiasme, à la clarté sur la rêverie. Dans les romans de chevalerie communs à toute l'Europe, et où sont célébrés

Les Ogiers et Rolands
De qui les menestraulx font les nobles romans,

le trouvère français introduisit une ironie mordante, chère à la race indigène dont le génie questionneur et raisonneur demande à la poésie compte de ses fictions et ne lui permet guère une rêverie molle et vaporeuse, un élan intérieur et irréfléchi.

Le caractère des fabliaux français, c'est la raison narquoise et populaire. Le trouvère picard ou normand était comme le Parisien moderne, inexorable dans sa raillerie. Ses anecdotes bourgeoises et ses historiettes ont pendant plus de cinq siècles défrayé tous les théâtres. Dans ce genre

éclate surtout la fécondité inventive du génie français, qui exige des faits et non des mots, et qui n'a jamais voulu se payer de riens sonores. L'allégorie même devint positive chez les Français : ce n'est plus un symbole vague et éthéré, c'est une réalisation vivante d'objets métaphysiques. Le *Roman de la Rose*, encyclopédie allégorique, poème ingénieux et froid, se compose d'une ironie philosophique et d'une spirituelle narration. Jusqu'au moment où la réforme vint remuer l'Europe, la France joignit à ces fabliaux des chansons piquantes et tendres, des satires poétiques, comme celles de Villon, et les récits des chroniqueurs Villehardouin, Joinville, Froissart, remarquables par le mouvement du style et la franchise du coloris. Le plus éloquent et le dernier d'entre eux, Comines, grand penseur, politique profond, appartient à l'école de Machiavel. Son caractère particulier est d'unir à la religieuse ingénuité du chroniqueur la raison cruelle du Florentin. Il est en France le seul écrivain de son espèce.

L'Allemagne, jusqu'à l'époque de la réforme, imite d'abord la Provence, dans les chants lyriques de ses *Minnesinger*, puis la France septentrionale dans des allégories satiriques, parmi lesquelles l'apologue de *Reineck Fuchs* ou le *Livre du Renard*, est la production la plus remarquable. La langue allemande s'était refaite, défaite et reconstruite plusieurs fois ; les querelles féodales déchiraient cette contrée dont elles étouffaient le développement intellectuel. Vers la fin du quatorzième siècle, les bourgeois allemands furent saisis d'un amour subit pour la poésie, et se mirent à façonner, sur un modèle grossier et selon des lois mécaniques, l'antique poésie. L'esprit des vieilles compositions chevaleresques jeta encore quelques lueurs; plus d'une ballade populaire, née de l'indépendance helvétique, mérite

d'être répétée. Mais l'Allemagne jusqu'à Luther, comme l'Angleterre jusqu'à l'époque de Spencer et de Shakspeare, ne fait que préparer son avénement intellectuel que la réforme doit activer. Les ballades écossaises, pathétiques et dramatiques, d'une mélancolie profonde, composent jusqu'à ce moment, avec Chaucer, tout le trésor de l'Angleterre. Imitateur de Pétrarque et de Boccace, Chaucer est le seul homme doué d'un talent énergique, qui, depuis Roger Bacon jusqu'au seizième siècle, illustre la littérature de son pays. Déjà vous trouvez chez lui l'observation fine et sagace des caractères, l'art de raconter et de faire valoir l'anecdote par les détails, et l'intuition philosophique de l'humanité, gloire des Anglais modernes.

La langue anglaise s'est formée des éléments les plus disparates. Le teutonique en est le fond; le normand, né du latin, en a diversifié la trame; de tous les pays du monde des mots et des tournures sont venus croiser dans tous les sens ce tissu bizarre. De là, élasticité, liberté, variété de teintes énergiques et fines.

---

§ XVIII.

Ère de l'analyse protestante.

Avec le quinzième siècle, une carrière nouvelle s'ouvre : l'imprimerie, la poudre à canon, la boussole et le papier sont inventés. Les esprits sont préparés : tout change de face. La guerre s'arme du feu destructeur, la navigation d'un guide fidèle, la pensée d'un véhicule rapide. La mort

qui, dans les combats anciens abattait quelques hommes par le glaive et la hache, renverse des générations et dévore des armées. L'écrivain, au lieu d'une tribune isolée et solitaire, trouve pour auditeurs le monde et les siècles. Le globe, dont une faible partie était connue, se dessine dans son ensemble et n'a plus d'asile inexploré.

La réforme protestante suivit de près l'invention de l'imprimerie, le nouveau système militaire et le nouvel élan de la navigation. Du quinzième siècle jusqu'à nous, le monde européen a marché dans cette voie de critique, de philosophie analytique et expérimentale. Cette influence nouvelle eut peu de prise sur les nations méridionales ; mais la France, l'Allemagne, l'Angleterre marchèrent à grands pas dans la route de la civilisation analytique.

La France surtout, dont nous avons déjà fait remarquer la sagacité et l'esprit ironique, semblait avoir donné le signal de cette marche nouvelle. On avait vu les poètes railler la cour et l'Église, et Villon suivre avec plus de verve la trace satirique de Clopinet et de Jean Meung. Au commencement du XVIe siècle, Rabelais, le premier-né de la réforme (Caliban de la plaisanterie), immole dans sa burlesque épopée les papes et les évêques. Les uns, comme Jean Calvin, par la sévérité de leur génie; les autres, comme Montaigne, par la pittoresque et ondoyante allure de leur récit, élargissent ce sillon. Dans le feu des guerres religieuses, la langue se trempe, l'éloquence se forme, les Mémoires et les factums abondent (1); la *Satire Ménippée*, le plus piquant des pamphlets, fait époque. La ferveur des études latines et grecques entraîne dans une fausse route de pédantisme Ronsard et toute son école; la litté-

(1) V. seconde série, *Études sur le XVIe siècle*.

rature et la sociabilité de la France se forment et éclosent à la fois.

De cette sociabilité française émana le Mémoire historique, le seul genre d'histoire qui nous convienne, celui dans lequel nous avons excellé. Notre histoire véritable, ce sont des lettres, des anecdotes et des portraits, œuvres de bonhomie et de vanité, ou l'amour-propre prend ses aises. La vie en France se compose d'actes et de sensations beaucoup plus rapides et plus vifs que dans les autres pays de l'Europe : ces sensations, recueillies par nos gens de cour, d'église ou de cabinet, forment une admirable galerie d'études sur l'humanité vue dans l'état social. Aux Mémoires de Retz, de Saint-Simon, de madame de Staël, aux Confessions de Jean-Jacques, les peuples étrangers ne peuvent rien opposer ; c'est de l'esprit, de l'éloquence, de la conversation et du drame. Les femmes, mêlées au tourbillon social où elles portaient leurs vives passions, ont contribué pour leur part à cette bibliothèque de Mémoires. Ce serait une grande perte pour l'histoire de France, si Marguerite de Valois ne nous disait pas les intrigues de la cour sous Charles IX ; la princesse de Condé, les misères domestiques de Henri IV ; mademoiselle de Montpensier et madame de Motteville, les deux régences ; madame de Sévigné, la splendeur de Louis XIV; madame d'Epinay, la corruption brillante de Louis XV, madame Roland, les luttes sanglantes de la révolution.

Le XVIe siècle produisit beaucoup de Mémoires curieux, au nombre desquels il faut ranger les causeries de Montaigne, représentant éblouissant et mobile du bon sens français. Ni Montaigne, ni la France n'abdiquent absolument le catholicisme, auquel ils font subir un mélange de scepticisme et d'analyse; Montaigne et la France sont assez protestants pour échapper aux excès de la foi. L'influence italienne,

puis l'influence espagnole viennent se joindre aux études grecques-romaines ; bientôt la monarchie de Louis XIV, régularisant ces influences, les coordonnant et les identifiant, crée une littérature propre à la France seule, vraie gloire de notre pays, admiration de l'Europe.

Entre la période turbulente et féconde que nous venons d'indiquer et le règne calme et magnifique de Louis XIV, Corneille paraît ; l'imitation des Romains et des Espagnols nourrit son génie dont l'élévation est le trait frappant.

La France, communicative et sociable, aimant l'élégante facilité des mœurs, la gaîté du commerce et l'esprit d'amusement, devint plus grave sous Louis XIV, fils d'une Espagnole, et qui avait rêvé je ne sais quelle monarchie asiatique. Une noble urbanité, une gravité brillante, mêlée à l'étude approfondie des anciens, s'emparèrent des classes supérieures. L'empire des femmes et le raffinement de la galanterie, une certaine élévation d'âme et de pensées, se jouant sur un fond d'imitation hellénique et latine, achevèrent de modifier le génie national des Français, qui se rapprochait, à quelques égards, du génie hellénique. L'éloquence des passions était naturelle à un peuple vif, ardent, mobile, plein de vanité et de passions plus rapides que profondes.

Le drame français emprunta aux anciens leur rhétorique passionnée, leurs développements oratoires, leur plan assez peu compliqué et leur action restreinte. Le moyen, en effet, de prêter à Phèdre et à Xiphares cet accent éloquent et suave dont Euripide a donné le modèle, si le poète avait traité des sujets d'intrigues semblables à ceux de Calderon et de Lope de Vega ! La France, à la fois vive et grave, adopta le cadre antique, et renferma l'action dans un jour, dans un lieu, entre peu de per-

sonnages. Rien de plus logique; sous ce point de vue, les belles productions de la scène française sont des modèles parfaits; bien que mêlée de quelques teintes espagnoles, elle a moins de variété et plus d'unité, moins de familiarité et plus de grandeur. Cependant Racine est-il un ancien? Je ne le pense pas. Un pur écho de la mélodie hellénique et de la suavité antique se mêlent en lui à une élégance toute moderne, aux délicatesses infinies des mœurs chrétiennes et aux nuances vives empruntées à la sociabilité française; ce sont là les éléments les plus nouveaux et les plus exquis de cet ensemble merveilleux.

A côté de Racine se groupent La Fontaine, qui perfectionna la naïveté poétique et conteuse des Trouvères; Molière, le plus grand des écrivains qui jamais aient choisi la vie privée pour type et pour sujet; Pascal et Bossuet, intelligences vraiment françaises, qui n'ont jamais abdiqué leur originalité propre.

Entre les peuples héritiers des lettres païennes, nul ne se rapprocha autant que nous de l'harmonieuse pureté des grecs; au XVIIe siècle surtout, cet accord et cette pureté furent suprêmes. Après Louis XIV, la monarchie, colosse sans base, croula de son propre poids, et, s'affaissant sur elle-même, prépara l'échafaud de Louis XVI. L'étude des anciens, qui avait dominé l'époque de Racine et de Molière, céda la place au scepticisme de Voltaire. Chef de parti bien plus qu'écrivain, intelligence vaste et rapide, éclairant toutes les sommités d'une lumière soudaine, poète étincelant de verve et de pathétique, historien sagace et facile, satirique inexorable, tout ce que nous avons vu se développer, dans les siècles précédents, de philosophie ironique et de scepticisme redoutable, s'est réuni chez Voltaire. Près de ce destructeur des abus accu-

mulés dans une société vieillie et corrompue, deux hommes plus profonds que lui ont renfermé leur talent dans des limites plus étroites ; Montesquieu et Rousseau. Le premier chercha les antiquités de la législation septentrionale et exposa l'origine des lois avec une force pénétrante, incisive, féconde et sévère. Le calviniste et l'ouvrier Rousseau, voyant les bases du catholicisme et celles de l'ordre social ébranlées par l'énervement des mœurs, essaya de remplacer les unes et les autres par un culte de la nature et du devoir, un républicanisme enthousiaste et un dévoûment passionné dont il fut l'éloquent et misérable apôtre.

Buffon le majestueux, Diderot, chez lequel bouillonnait confusément la sève de la poésie et de l'éloquence ; d'autres intelligences remarquables, quoique secondaires ; Vauvenargues, d'Alembert, l'abbé Prévost, romancier naïf; Mably, homme savant, qui a outré le caractère moral du républicanisme païen, nous conduisent jusqu'aux limites de cette révolution où le tonnerre de Mirabeau retentit, et dont Napoléon recueillera l'héritage. Au développement intellectuel a succédé le développement tumultueux des faits, des révolutions et des guerres. Les conquêtes de notre dernière époque ont été spécialement scientifiques et matérielles ; c'est depuis la révolution que la chimie et la physique ont fait de merveilleux progrès ; que les arts industriels se sont perfectionnés avec une énergie, une variété, dont la source se trouve dans l'analyse exacte de l'ère protestante et sceptique ; Rousseau, Voltaire, Montesquieu, qui ont remué tant d'idées, sont fils du protestantisme anglais et de l'analyse ; les merveilles de la chimie, la navigation dans les airs, les prodiges de la vapeur, en sont les résultats matériels.

Au milieu de tant de nations rivales, la France a brillé

par l'extrême justesse de l'esprit, la clarté de la conception et le bonheur de la mise en œuvre. Pays rationel, pays de sagacité dialectique et d'action, sa place est intermédiaire entre le génie du nord et celui du midi; sa souplesse féconde lui permet de s'assimiler tous les modes intellectuels.

L'école terrible de la civilisation anglaise a été celle des guerres civiles et religieuses, de la liberté combattant le pouvoir, et du doute armé contre la foi. De là un déploiement et une étude énergiques des caractères humains. Sans parler de Spencer, poète élégiaque et allégorique, qui appartient au moyen-âge plutôt qu'à la nouvelle ère, Shakspeare exprime admirablement ce génie de sa nation. Nul n'a porté plus de profondeur dans la représentation analytique des caractères humains. Bacon, l'Aristote du XVIe siècle, remet en honneur l'expérience. A ces esprits éminemment protestants, succéda Milton, expression magnifique du calvinisme puritain; il créa l'épopée protestante, comme Dante enfanta l'épopée catholique. Le même génie puritain, rendant les familles plus austères, fit naître une école de romanciers spéciale; de cette habitude de mœurs réservées et analytiques, de cette sagacité pratique et observatrice, naquit Richardson, peintre détaillé de caractères et d'intérieur. Fielding le combattit, et lui fut supérieur pour la gaîté et l'invention. Plusieurs femmes acquirent dans ce genre une célébrité éphémère. Les tableaux de famille devinrent à la mode; l'Allemagne, rompue aux habitudes bourgeoises, s'empara d'une donnée qui lui convenait si bien, et décrédita le genre en l'affaiblissant et l'affadissant.

L'école d'historiens, nommée école philosophique, et qui cherchait à se rendre un compte analytique des faits, des actes de la vie et des mouvements de la civilisation, apparut dans le XVIIIe siècle. La masse des événements accom-

plis s'était tellement accrue, qu'il fallait bien établir un ordre et une liaison quelconque dans cette foule de souvenirs confus. La vraie gloire de Voltaire fut de jeter la lumière dans ces détails infinis et sur ce vaste plan; Gibbon, Robertson, Hume en éclairèrent quelques portions.

L'Angleterre avait conservé, grâce à sa position insulaire, des mœurs indépendantes. Chaque individu pouvait être original impunément (1) : de là une littérature souvent bizarre, toujours libre.

L'*Histoire d'Angleterre* de Hume, écrite avec une élégante concision, ne vaut pas ses *Essais de Philosophie*, où il applique au scepticisme le scepticisme même, et où il prouve que si l'on peut douter de tout, le système qui reposerait sur le doute ne serait pas moins attaquable que les autres systèmes. Esprit lumineux et subtil, les qualités de l'imagination et de l'âme lui manquaient; moins savant que Robertson, moins candide que lui, son style est plus net et plus rapide. Robertson, Écossais comme Hume, voit bien les grandes masses, et sait descendre jusqu'aux détails; ses tableaux larges d'ailleurs, d'un coloris pur, ont peu de vigueur.

Le docteur Lingard, auteur d'une histoire analytique de l'Angleterre, histoire assez mal écrite, toute favorable au catholicisme, mais pleine d'utiles documents, a renversé l'édifice bâti par Hume. Gibbon, plus érudit que ces deux historiens, doué d'un coup-d'œil et d'une érudition vastes, a écrit avec poids, gravité, éclat, quelquefois avec mauvais goût, un ouvrage éminent, dont la valeur est diminuée par son hostilité partiale contre le christianisme.

Une longue liste de versificateurs habiles, entre lesquels Pope se rapproche du goût français, honore la littérature

(1) V. dans ces Études, la série des *Humoristes anglais*.

anglaise, mais ne réveille pas la poésie, éteinte ou assoupie depuis Milton. Le scepticisme du XVIIIe siècle fait régner la prose. Au commencement du XIXe siècle seulement, la muse germanique, la muse de la nature et de l'idéal reparaît avec Wordsworth, Coleridge, Byron et Crabbe. C'est une renaissance.

Byron, né dans un temps de crise et de douleur pour les nations, est devenu le poète du Désespoir. Près de lui, un grand peintre de tableaux de genre, Walter Scott, a charmé l'Europe en jetant l'érudition dans le roman. C'est une belle et puissante littérature que celle dont le caprice a inspiré Sterne et Swift, dont la profondeur et l'énergie ont donné Godwin, Byron et Crabbe. Peintres de caractères et de portraits, Hogarth, Reynolds, Lawrence, Wilkie, tiennent une place honorable parmi les peintres; l'on peut remarquer que c'est encore l'analyse individuelle, qui constitue le mérite saillant de ces artistes.

N'oublions pas, dans cet aperçu rapide, l'homme qui a exercé l'influence la plus prononcée sur l'Angleterre et l'Europe depuis 1650. La philosophie de Locke a modelé le système représentatif, machine d'opposition et de balancement entre les partis, lutte organisée de la démocratie et de l'aristocratie. Il a fait plus : d'accord avec Shaftsbury, son ami (1), il a créé la constitution républicaine de l'Amérique, vers laquelle semblent graviter maintenant toutes les constitutions européennes. L'influence de la Grande-Bretagne a été spécialement politique et positive. Elle a jeté dans le nouveau continent de l'Amérique septentrionale, en France et en Allemagne les germes de cette liberté organi-

(1) V. la série des *Hommes d'État et des Orateurs politiques* du XVIIIe siècle.

sée, développement normal et définitif de l'ancienne indépendance teutonique.

Jusqu'à la guerre de trente ans, l'Allemagne, pays morcelé, sans nationalité et sans foyer de civilisation, souffrit en silence et prépara son avenir. Pendant cette guerre, une école de poètes religieux et lyriques, école timide encore, se forma en Allemagne ; Opitz et Fleeming y occupent le premier rang. Elle devint française sous l'influence de Frédéric. Ce n'est qu'avec Klopstock et Lessing que le génie germanique se montre puissant et prêt au combat. La Messiade de Klopstock, poème épique dans lequel l'inspiration de l'ode essaye de se prolonger et rencontre la monotonie, offre une création mystique, le caractère d'Abbadona, démon repentant, qui rachète un peu la vaporeuse langueur de l'ensemble. L'esprit le plus sagace de cette époque, polémiste incisif et d'un style net et brillant, Lessing, remua et féconda tous les champs de la critique. Ce furent ses efforts et ceux de l'école suisse, à laquelle Bodmer et Breitinger appartiennent, ainsi que Haller, génie plus élevé, qui rappelèrent l'Allemagne à l'indépendance teutonique et lui proposèrent pour modèles les chefs-d'œuvre de l'Angleterre. En vain Wieland essaya de fonder une école voltairienne ; c'est dans un poème où l'érudition et l'imagination teutoniques se confondent, poème étranger au génie français, *Oberon*, qu'il a montré le plus de talent.

Jacobi, écrivain d'une pureté et d'une noblesse peu communes, critique éclairé, philosophe élégant et élevé, se montrait alors près du Hollandais Hemsterhuis, platonicien plein de grâce et de suavité. En Suisse, Lavater, prédicateur ardent et pathétique, prosateur mystique, altérait ses qualités par l'exagération et l'emphase. Justus Mœser, le Montesquieu de l'Allemagne, investigateur du droit ger-

maniqne, traçait d'un style mâle et hautain le tableau inconnu et neuf des législations saxonne et franque.

L'impulsion était donnée ; l'Allemagne revenait à son origine ; calme, elle retrouvait sa vie spéciale. A ces essais succéda Gœthe, génie d'impartialité et d'universalité, poète dont les chants lyriques sont répétés par le pâtre et le grand seigneur, depuis la mer Baltique jusqu'au Danube ; d'une imagination facile et d'une expression pure ; le Jupiter panthéiste de la nouvelle Allemagne. Associé par la publication de Werther et de Gœtz de Berlinchingen au mouvement anti-social de 1789, il revint ensuite sur ses pas et condamna sa propre révolte. Son caractère est de réunir et de balancer par la force et la grâce du style, les influences opposées de toutes les écoles. Le fond de son génie, panthéiste et lyrique, accepte les émotions de la famille, celles de la galanterie et de la chevalerie, les chants du nord et les hymnes mystiques de l'orient. Il admet tout et comprend tout ; seulement la vive passion et l'avenir de l'humanité manquent quelquefois à cette impartialité souveraine, à ce calme profond des statues antiques, suprême grandeur que les mouvements d'ici-bas intéressent sans la troubler.

Winckelmann, éloquent dans son *Histoire des Arts*, Lichtenberg, esprit fin, vif et piquant, panthéiste systématique ; le juif Mendelsohn; Hamann, génie énigmatique, trivial en apparence, profond en réalité ; ne devraient être cités qu'après Herder, critique d'une érudition vaste, qui savait tout comprendre, mais quelquefois tout confondre, et qui est resté, avec Lessing et Gœthe, un des maîtres de la critique moderne. L'auteur de l'*Histoire des Suisses*, Jean de Muller, emprunte aux historiens antiques les grands traits et les vives couleurs de leurs palettes, et se les approprie, sans les copier.

Les vrais représentants de la fantaisie allemande furent Jean-Paul-Frédéric Richter et Hoffmann, qui joignirent aux fictions de l'imagination orientale le rêve fantastique et vaporeux, né de l'imagination teutonique. Jamais les libres saillies de l'humeur érudite et mystique n'ont été portées plus loin que chez Jean-Paul, ni l'audacieuse investigation du monde fantastique, plus loin que chez Hoffmann.

Le drame allemand, né de l'étude des autres drames et tout esthétique, drame trop souvent privé de spontanéité naïve, a été agrandi par Schiller, d'un génie plus élevé et moins vaste que Gœthe, chef sublime des poètes idéalistes. Werner, intelligence égarée, a voulu porter sur le théâtre les rêveries de Swedenborg et des Illuminés, essai qui a produit des monstres.

L'érudition et la philosophie idéale ont constitué le développement spécial de l'intelligence en Allemagne, pays du système et de la généralisation. Les modernes poètes du nord, de la Suède, de la Norwège, du Danemark, sont sous l'influence de l'Allemagne. Parmi les poètes suédois et norwégiens, le danois Holberg mérite d'être remarqué, il n'est pas sans verve comique; ni Ewald, sans élévation tragique; ni Œhlenschlœger sans grandeur.

Après avoir suivi l'impulsion de l'intelligence anglaise, il semble que l'Allemagne actuelle, vers le milieu du XIXe siècle, soit vivement emportée vers l'organisation politique d'une société nouvelle.

---

§ XVIII.

Peuples méridionaux.

Quant aux peuples du midi de l'Europe, — que peut

produire une société oisive? Le froid mortel qui la saisit pénètre les œuvres de l'art, et les frappe de mort. Il en est ainsi de l'Espagne, depuis Cervantes. Quelques hommes de talent, Quevedo, Gongora, Moreto y apparaissent; cette civilisation est morte, cette muse n'a plus de chaleur vitale.

La poésie, le génie des affaires, le génie des arts, avaient tour-à-tour fait la grandeur de l'Italie. Pépinière féconde en publicistes et en diplomates, aux quinzième et seizième siècles; admirable école de sculpture et de peinture à la même époque, l'Italie au seizième et au dix-septième siècles vit tarir sa vie poétique. Des prosateurs savants, quelquefois agréables, Gravina, Tiraboschi, Cesarotti, Bettinelli, occupèrent les cadres littéraires. Dans cette décadence on vit éclore le talent de Métastase, talent diffus, doux et harmonieux, dont l'idiome efféminé se prête merveilleusement aux caprices de la musique, et dont les tragédies, livrées aux confidentes et aux confidents, remplies des sentiments d'une galanterie fade, ne manquent pas d'intérêt pathétique. Après lui se dessina le génie roide et farouche d'Alfiéri, fils républicain du XVIIIe siècle, aussi monotone dans son âpreté que Metastase dans sa mollesse.

Quand les Italiens abandonnèrent au XVIIe siècle leur syntaxe et leur ancien lexique pour imiter les formes françaises, tout espoir de régénérer leur littérature fut perdu. Les petites académies régnèrent; Guarini avait demandé à la muse ses derniers sourires; les grands artistes avaient cédé la place aux Carle Maratte et aux Pietre de Cortone. L'art mourait au milieu de mille docteurs, tous féconds en remèdes pour le sauver.

La musique, qui tient à la fois à l'âme et au corps, et qui établit le point de transition entre les sensations physiques

et les émotions morales, survécut en Italie à la peinture et à la poésie. Elle s'adresse aux sentiments de l'âme en frappant la partie la plus délicate de l'organisation humaine. L'Italie, qui donna le signal du nouvel art musical, produisit Pergolèse, Scarlatti, Jomelli, Cimarosa, Paesiello. Cette supériorité ne s'effaça même pas dans la dernière décadence du génie italien. L'Allemagne, appliquant à la musique son érudition et sa sensibilité, ouvrit une nouvelle sphère de l'art. Pendant que le canon de Bonaparte grondait de ville en ville, une double école musicale se formait : celle de Rossini et celle de Beethowen : l'une leste, vive, féconde, voluptueuse, négligente; l'autre prodigue d'érudition, bizarrement audacieuse dans ses combinaisons inattendues. L'un et l'autre accomplirent, aux deux pôles contraires, une immense révolution : l'un porta au plus haut degré l'éclat, la rapidité, la fougue, l'élan; l'autre atteignit la profondeur de l'expression mystique. On peut reprocher à l'un l'excès de la verve; à l'autre, l'obscurité et la complication. Hommes de génie, qui n'ont laissé à leurs successeurs qu'un seul moyen de rajeunir et de ressusciter l'art; c'est de demander ce rajeunissement à la simplicité.

---

§ IX.

Coup-d'œil général.

Au moment où nous écrivons, l'ère sceptique, à laquelle appartiennent Bacon, Locke, Voltaire, Montesquieu, et

qui, pour dernière création, a fait naître la république des États-Unis, continue son mouvement. Les peuples et les races recommencent sur un bien plus vaste espace, une fusion nouvelle; les langues même se mêlent et s'altèrent.

Si nous voulons analyser à fond le génie littéraire de chaque pays, il nous faudra descendre dans les investigations de la philologie (1). Comment séparer la littérature d'un peuple de son idiome? Le caractère de cette littérature a pour base première, pour élément fondamental, la formation mécanique du langage. La seule étude de cette formation est digne de la vie d'un homme. Instruments de la pensée, les idiomes se modèlent d'après ses besoins : chacun d'eux se développe selon la loi de sa création.

Dans la langue hébraïque, l'unité domine; tout s'y lie, tout s'y sous-entend; l'aspiration gutturale est fréquente, et l'expression procède par figures elliptiques. Dans la langue hellénique, l'élément musical abonde, les voyelles sonores dominent, balancées par les consonnes qui les soutiennent. Le développement est vaste, fécond, souriant et grave. La langue romaine, plus serrée, plus vigoureuse, plus fournie de consonnes, est plus rustique dans sa marche. Les dialectes modernes émanés du latin, le français, l'espagnol, l'italien, se nuancent des couleurs nationales. La partie musicale, l'élément vocal s'est multiplié jusqu'à l'énervement dans la langue de l'Italie; et telle fraction de cet idiome, a poussé l'*émasculation* du langage jusqu'à le changer en babil enfantin; à Venise on ne dit plus la *coda*, mais la *coa*, ni la *madre*, mais la *mae*, tant on a horreur de la consonne! Les gutturales de

(1) V. plus bas, p. 139, l'Essai sur les langues teutoniques et latines.

l'orient et leurs aspirations enthousiastes ont donné à l'espagnol un caractère religieux et puissant. Le français, dénué du retentissement espagnol et de la morbidesse italienne, s'est approprié la finale élégante et légère de l'*e* muet, demi-voyelle, vibration à peine sentie, d'une délicatesse presque imperceptible. Il a répudié l'inversion, banni ou modéré l'audace elliptique, et ramené tout son système aux formes simples et de bon sens, qu'exigent la causerie des gens du monde et la souplesse des rapports sociaux.

A côté de l'idiome teutonique, métamorphosé en haut allemand moderne, vous trouvez le bas-allemand, devenu le hollandais, le danois et le flamand; auprès de l'anglo-saxon, modifié par le normand et devenu l'anglais actuel, vous rencontrez la langue des *low-lands* d'Ecosse, dialecte dorique, doux et pittoresque; sur une ligne presque parallèle à l'espagnol, le portugais, plus suave, et joignant une rêverie d'extase à la richesse des sons gutturaux; enfin autour de l'idiome toscan, se groupent toutes les variétés de la langue italienne, dont chacune se vante d'une littérature spéciale, le bolonais, le padouan, le mantouan, le vénitien, le milanais.

Les résultats actuels de la civilisation analytique, qui date du seizième siècle, unissent l'Europe entière par les liens d'une sociabilité commune; c'est l'Europe et ses idiomes qui règnent sur le globe. L'orient est envahi, l'Asie est notre tributaire; des colonies européennes s'établissent en Australie, dans l'Inde, en Afrique, et préparent de nouvelles littératures, — c'est-à-dire, de nouveaux développements de la pensée humaine, qui serviront, en la prouvant, la suprême loi de Dieu, l'éternel progrès de l'humanité.

ESSAI SUR LES DESTINÉES ET LES SOURCES

DES LANGUES TEUTONIQUES ET LATINES.

QUELQUES SOURCES A CONSULTER RELATIVEMENT A L'ORIGINE DES LANGUES EUROPÉENNES.

Consulter : — Bopp. De la permutation des lettres; etc.
Schlegel. Du samskrit, etc.
Kaltschmidt. Worterbuch, etc.
Eichhoff. Comparaison des idiomes, etc.
Pictet. De l'affinité des langues celtique et sanskrite.
Ihre. Glossaire, Anglo-Saxon.
Thorpe. passim.
Adelung. Mitlaidates, etc.

N. B. On reconnaîtra sans peine que cet essai, très-incomplet, mais qui contient les bases de toute ma théorie littéraire, a été composé dans une langue étrangère et dans une langue morte. En le traduisant sans y rien changer, j'ai placé ici cette esquisse comme la suite et la conséquence naturelle des deux chapitres précédents, relatifs l'un au développement des influences intellectuelles, l'autre à la marche historique de ces influences. Sans la philologie proprement dite, c'est-à-dire, sans l'étude analytique des mots, de leurs variations et de leurs affinités, tous les aperçus littéraires manquent de la précision nécessaire.

ESSAI

SUR LES DESTINÉES ET LES SOURCES

DES LANGUES TEUTONIQUES ET LATINES (1).

Our languages and institutions..., are not made; they grow. (*Sir James Mackintosh*).

On ne fait pas les langues et les institutions; elles se font d'elles-mêmes.

§ Ier.

Erreurs des étymologistes.

Si quelqu'un voulait réunir toutes les opinions et toutes les subtilités des érudits sur l'origine des langues, tous les rêves des amateurs d'étymologie, « grands prêtres d'un frivole babillage (2), » si l'on voulait en faire un corps d'ouvrage (immense travail) on ne s'étonnerait plus du discrédit dans lequel est tombée, même auprès des esprits les plus distingués, cette science de l'étymologie : elle paraît vague, trompeuse et fausse. Il semble en effet qu'il n'y ait en elle rien de sûr, rien de certain : tout s'y combat, oracles contre oracles, erreurs contre erreurs.

(1) J'ai dû rejeter en note le texte latin de cet essai, qui, sous cette dernière forme, a été présenté comme thèse de Sorbonne, le 28 juin 1841. V. le Supplément à la fin de ce volume.

(2) Aristoph. Neb. v. 359.

Je suis tenté de dire en passant deux mots de quelques erreurs philologiques, de quelques opinions extrêmes et divergentes : je citerai par exemple cet ardent partisan du latin, l'Anglais Gilchrist, qui voulait prouver que tous les dialectes teutoniques ont une origine romaine, et qui déclara hardiment que les races germaines doivent être comptées parmi les races latines. En revanche, voici l'Écossais Pinkerton qui adjuge le Latium aux barbares et n'hésite pas à affirmer que la langue latine elle-même a découlé jadis de sources gothiques; puis un autre écrivain plus moderne (1) fait du celte l'origine, la langue mère de toutes les langues européennes. S'il faut adopter l'opinion soutenue à travers une polémique si vive par un homme célèbre de nos jours, l'orientaliste M. Hammer-Purgstall, les Allemands auraient pris des Perses leurs mots, leurs vieilles coutumes, et, ce n'est pas tout, leur race de chevaux. Je ne dois pas non plus oublier un philologue de ces derniers temps (2) qui, après Funccius et d'autres, a soutenu fort savamment que toutes les langues de l'Europe et particulièrement le latin ancien, doivent se rapporter à la langue teutonique, comme à la mère commune, à la source nourricière.

Voilà la parfaite mésintelligence des chefs eux-mêmes : comment s'étonner si l'on accorde peu de créance aux mystères de la religion des étymologies, quand il y a entre les desservants si peu d'harmonie? Inventions et folies étymologiques se sont accumulées dans les bibliothèques des savants d'une manière effroyable. Comment ne pas rire en

(1) Boucher. — Archaïc Glossary. London. 1840.

(2) Ernest Jœkel. Der Germanische ursprung des Lateinischen sprache und des rœmischen Volkes. — Breslau. 1830.

lisant dans l'érudit Minsheu (1) que le mot anglais *tallow* (suif) vient du mot latin « *tollo* » soulever : généalogie mémorable et qui mérite les honneurs de la citation :

Tallow — (Anglais), vient de
Tollo — (Latin), qui se rapproche de
Unschlit — (Allemand), et de
Suet — (Anglais).
Serum — (Latin).
Stear — (Grec).
Suif — (Français).

Minsheu ajoute que le mot grec « stear » dérive de *sto*, je me tiens, *parce que*, dit-il, « *le suif, en quelque façon*, se tient. » De pareilles extravagances se retrouvent même dans des écrivains plus modernes et plus distingués. Hennig (2) attribue au mot « *kaffeespiel* » (vieil allemand), une étymologie fort ridicule : il viendrait, suivant lui, de « *kaffee* » (café), et de « *spiel* » (jeu) ; ce serait le jeu de la taverne publique. Hennig oublie que les chevaliers de l'ordre teutonique, dont il écrit les annales et qui vivaient au quatorzième siècle, ne connaissaient pas encore le café, et que le mot teuton « *kaffee* », parent du mot allemand « *kaffen*, *gaffen* », en anglais « *gape* » (bayer), désigne tout simplement l'admiration béante du peuple assemblé. Un autre écrivain, souvent comblé d'éloges par ses compatriotes, Webster (3), cet anglo-américain, qui nous a donné le meilleur et le plus nouveau des dictionnaires anglais, a commis lui-même des erreurs très-graves et fort

(1) Misheu. Guide to the tongues. 1617. in-fol.

(2) Statuten des Deutschen ordens, Kœnigsberg. 1806.

(3) Noah Webster. Dictionary of the English language. New-York. 1828.

bizarres : par exemple, le mot français *prêcher* « to preach », ne fait pour lui qu'un seul et même mot avec l'hébreu « *barak* » et il ne reconnaît aucune différence entre la langue des Basques aborigènes et l'idiome celtique de nos ancêtres.

Je ne voudrais point cependant que l'on conclût témérairement que tous les travaux des philologues n'ont jamais été que nuage et vaine fumée. Je ne méprise pas comme inutiles les travaux des alchimistes et des astrologues du moyen-âge; ce n'est pas moi qui leur jetterai la pierre, parce qu'ils ont voulu lire

> ... Sur le front des étoiles
> Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles ;

parce qu'ils ont cru pouvoir trouver un jour, dans leurs fourneaux le secret de l'or. En cherchant à travers un labyrinthe d'erreur, je ne sais quoi de merveilleux et de divin, ils n'ont pas atteint ce trésor qu'ils convoitaient vainement, ils n'ont point dérobé le secret des miracles aux mains du Tout-Puissant, mais le hasard leur a fait rencontrer quelques mystères de la nature; et ils se sont trouvés servir les intérêts de la science et les nôtres, sans le vouloir, peut-être, certes sans le savoir.

Si c'est un fait reconnu que l'astronomie et la chimie ont dû à l'astrologie et à l'alchimie beaucoup de leur utilité et de leur progrès, cette science étymologique dont j'ai signalé les travers et les crédules hypothèses, cette science si féconde en stériles folies ne laisse pas de porter des fruits au milieu de son inutile luxe. Laissons de côté la théorie et le système ; oublions ces écrivains dont l'étroit

orgueil ne veut admettre comme source étymologique que l'anglais, ou le latin ou le français, selon qu'ils sont Anglais, Français ou Italiens : semblables à ces ambassadeurs dont les fonctions, dit Saint-Evremond, sont *de mentir pour la patrie.* Rendons à la philologie ses honneurs véritables, ne laissons pas se perdre les lumières réelles qu'elle a pu répandre sur les annales de l'Europe.

Dans la science des étymologies, dans l'analyse philologique, il y a deux écueils : — vaines subtilités, — ou incrédulités étourdies.

Rien de plus difficile que de saisir les étymologies réelles. Telle est l'obscurité qui résulte même pour les yeux pénétrants, des vicissitudes des mots, que le même terme après avoir passé chez divers peuples et traversé divers époques, s'éloigne de son ancienne prononciation au point de ne plus ressembler à lui-même : et après avoir volé longtemps « *per ora virorum*, » dans la bouche des hommes, il n'a plus rien de sa forme primitive. Qui pourrait croire que le français *feuille* soit la même chose que l'espagnol *hoja !* Quelle ressemblance entre *feuille* et *hoja* ? — C'est le même mot.

Voici un autre exemple. Notre éloquent Jean-Jacques Rousseau a habité quelque temps l'Angleterre et s'est choisi, pour résidence, la campagne de Wootton. Dernièrement, en traversant cette partie de la Grande-Bretagne, un voyageur, écrivain qui ne manque pas de mérite, William Howitt, Anglais et quaker, s'informa auprès des paysans s'ils ne se souviendraient pas, ou si leurs pères ne leur auraient pas parlé d'un Français, homme âgé, aimant la philosophie, lequel devait avoir vécu chez eux et habité une petite chaumière, un nommé Jean-Jacques Rousseau.

« Jamais un philosophe, jamais un Français, ni surtout

Jean-Jacques n'avait habité Wootton, disaient-ils. » Ils se rappelaient pourtant un petit homme très-pauvre, de race hollandaise, et faisant le métier d'instituteur, qui s'appelait Oldrossâll; ce personnage, qui faisait beaucoup de botanique et savait un peu de médecine, avait vécu chez eux. *Rousseau* était, grâce à la prononciation des campagnes, devenu *Rossâll*, et l'addition du mot *old*, (vieux) avait fait cette singularité philologique et engendré cet *Oldrossâll*, qui ne veut dire autre chose que Vieux-Rousseau, Père-Rousseau. Et pourtant, quelle parenté vraisemblable entre *Jean-Jacques Rousseau* et *Oldrossâll?* (1).

Ce serait chose aisée de multiplier les exemples de ces altérations et de ces métamorphoses qui non-seulement obscurcissent le sens d'un vieux mot, mais le retournent au point d'en faire le symbole d'une idée nouvelle. Celui qui entendrait un Anglais dire : *Mantua-maker*, croirait-il que cela ne veut point dire un *ouvrier de Mantoue*, mais un tailleur faisant des manteaux et des vêtements, du mot français « *mante?* » Le mot « *amaze, amazement, étonnement,* » est très-usité chez les Anglais : ce n'est autre chose que « *maze*, a *maze*, » *labyrinthe* : qui le croirait? Presque tous les mots ont subi une grande variété de formes qui ont péri aujourd'hui et que les auteurs de dictionnaires n'ont pas notées ou conservées. Il y a dans la bibliothèque suisse de Saint-Gall certain dictionnaire manuscrit qui contient les idiomes hybrides, latins-germains et germains-latins du septième siècle. J'y ai trouvé (2) de bizarres métamorphoses subies par les mots latins. Une énigme

(1) William Howitt. Visits to remarkable places. London, 1840.
(2) 1839.

que je proposerais volontiers, serait de trouver le sens de ces mots :

Lancnaseh,
Aquilus.

Epur,
Singularis.

Drisgusli.
Pala.
Scufla.
Pesamo.
Scopa.
Piunte.
Mots latins.

Pala, scufla, pesamo, scopa, piunte, aquilus, pesamo sont des mots teutoniques, habillés d'une latinité barbare.

Pala, c'est *pall*, poil, vêtement, — *pellis, pilus, pallium.* Et ainsi :

Scufla, *shovel*, (pelle).
Scopa, *shop*, (boutique).
Drisgusli, *treshold* (seuil).
Piunte, *pound* (la livre).
Aquilus, *aquiline* (homme au nez aquilin).
Pesamo, *besom* (balai).

Singularis, epur, lancnaseh se sont éloignés davantage de leur forme originelle ; que veulent-ils dire? *Sin-*

gularis, c'est l'italien *cinghiale*, sanglier; *epur*, c'est *aper*, le *eber* des Allemands, le *boar* des Anglais; et *lancnaseh*, qui sonne si rudement, n'est autre chose que *long-nosed*, « qui a un long nez (1). »

Cette féconde moisson d'erreurs qui s'est développée dans les routes perdues de l'étymologie, n'a donc rien qui nous doive surprendre; il est facile, dans cette étude, de prendre le faux pour le vrai et le vrai pour le faux. Qui pourrait douter de la parenté de l'allemand *schreiben*, de l'anglais *to write*, du français *écrire*, et du latin *scribere?* et pourtant c'est à deux sources parfaitement distinctes que se rapportent ces mots divers; l'une latine pour les mots *écrire* et *schreiben* qui naissent de *scribere;* l'autre différente et teutonique pour le mot *write* qui vient de l'anglo-saxon *writan*, du saxon *rizan* et de l'islandais *rita*. Le *scribere* latin, c'est l'art « d'écrire » des lettres; le « *rita* » teuton, l'art de « les sculpter », de les « tailler. »

On lit dans la Bible ancienne d'*Otfried*, poète anglo-saxon : *Christ reiz mit demo fingero*, « le Christ sculpta avec son doigt; — et ailleurs : « *Thaz if scrib;* » ce que je trace. »

Mais pour ne pas prolonger une étude qui paraîtrait un jeu d'arguties étymologiques, je donnerai un seul et dernier exemple de la facilité avec laquelle on se trompe en fait d'étymologie. L'anglais moderne *broker* (prêteur sur gages), devrait venir, tout le monde le croirait, de *break, broken*, rompre. Ce mot vient de l'anglo-saxon *brucan* qui n'a d'autre sens que celui du mot latin *frugi*, « homme d'épargne. »

(1) San-Gallensis bibliothecæ Ms. Glossarium latino-barbarum VIIe sœculi.

Il ne faut donc pas être trop sévère pour les étymologistes, si quelques-uns d'entre eux au milieu des mille filets de ces métamorphoses, parmi tant de variations et presque de piéges, sont tombés dans des erreurs excusables. Chaque race diverse est sous la loi de certaines circonstances et subit les différentes phases des transformations politiques; pour chacune, les institutions et les affaires, les cérémonies et les mystères même de la religion apparaissent sous un jour différent : il n'est donc point étonnant que chaque nation se crée un idiome dissemblable et que les traits primitifs d'une langue, en descendant chez des races différentes, prennent dans la variété des époques et des pays une couleur, une syntaxe nouvelles, trouvent un accent et des significations inaccoutumés; toutes choses faites pour déjouer les curieuses investigations des savants. De là cette diversité de dialectes qui, formés pour ainsi dire sur le calque de mœurs et d'institutions contradictoires, portent chacun un caractère et un génie spéciaux.

---

§ II.

Caractères des idiomes chez les peuples sauvages.

Les deux idiomes, l'allemand et le latin, ont-ils en eux-mêmes certains caractères qui accusent une commune origine? — ou bien devons-nous les considérer comme deux langues dont la naissance et le développement se rapportent à deux sources diverses? — Question pleine de doute

et qu'il ne nous est pas permis d'aborder avant d'avoir, par une exacte investigation, découvert les signes révélateurs qui trahissent l'idiome des peuples non formés encore et celui des peuples adultes et développés.

Tel sera donc le premier objet de nos recherches : — Quels idiomes sont particuliers aux races barbares ; par quels progrès, une fois passée la première période du développement, les langues atteignent leur perfection et leur grandeur absolue ; par quels degrés de vieillesse elles s'acheminent vers la ruine. Car les langues sont comme les hommes et les peuples : l'âge les affaiblit et les brise.

Tout ce qui frappe les sens, tout ce qui rentre dans les *sensibllia*, si j'ose me servir de l'expression demi-barbare de cet Africain de tant d'esprit, d'Apulée, domine dans l'idiome des peuples que les arts n'ont point civilisés et qui ne connaissent point encore les nobles délassements d'une vie plus délicate. L'homme qui erre nu et sauvage dans les forêts et les broussailles a fort peu d'idées encore et ne cherche à donner des noms qu'à ce qui l'environne et aux premières nécessités. Pour exprimer les astres, la terre, et tous les corps très-connus, il trouve une multitude presque innombrable de synonymes. Il n'en est pas encore à cette habitude de la pensée plus civilisée, qui exige d'autres termes.

Les Arabes primitifs avaient, d'après Herder, mille expressions pour dire *glaive*, deux cents pour *serpent*, quatre-vingt pour *miel*, cinquante pour *lion*, et pour les mouvements de l'âme, pour la sensation morale, pas une seule. Rien d'étonnant que les Arabes, toujours le *glaive* à la main, toujours en garde contre le *serpent* et le *lion*, habitant des rochers isolés dans les sables, parlassent rarement de ce qu'ils ignoraient, beaucoup au contraire et

avec une grande variété de ce qu'ils connaissaient très-bien. (1) Les anciens Scandinaves n'avaient aucun mot pour rendre *bienveillance* (2) ; pour exprimer *vaisseau*, ils en avaient cinquante : c'était un *dragon de la mer*, un *voyageur des flots*, un *oiseau de l'Océan;* mots devenus usuels dans cette langue.

Tout ce qui se rattache à la métaphysique ou à la philosophie, tout ce qui tient à une vie délicate ou aux mystères intimes de l'affection est complètement étranger aux idiomes des Scandinaves, des Anglo-Saxons, et aussi des tribus keltiques et américaines. Aujourd'hui même vous n'entendez jamais parler autrement ni celui qui cultive la terre, ni l'habitant des forêts : ils cherchent des mots qui se rapprochent le plus possible de la nature des choses. L'homme des champs et le premier venu des ouvriers qui veut exprimer « beaucoup d'argent, » ne dit point *une somme considérable*, mais bien *une grosse somme; gros* montre un tas, un amas et parle aux yeux; l'intelligence n'a rien à y faire. Les Péruviens, moins arriérés, plus civilisés, n'avaient point d'expressions métaphysiques (3) pour rendre les idées de *justice*, de *vertu*, d'*espace*, d'*éternité*, de *reconnaissance*.

Ces observations prouvent, ce me semble, que les dénominations imposées aux éléments du monde physique ont été pour ainsi dire les assises les plus antiques des langues, et qu'elles révèlent une affinité certaine, une parenté primitive indissoluble entre les nations chez lesquelles elles sont restées sans changement et sans altération.

(1) V. Bonstetten. Études sur l'homme, t. I. p. 81.
(2) V. Rask.
(3) V. de Humboldt.

Ces mots qui, chez les peuples étrangers à la civilisation, naissent les premiers, ont une syntaxe brute et grossière ; dans cette syntaxe, jamais on n'ose s'élever de la notion physique à la notion métaphysique, jamais on n'atteint les *généralités;* on ignore complétement cet art si délicat par lequel tous les mots, grâce à des liens spéciaux, s'agencent les uns dans les autres. Dans le royaume de Siam, si quelqu'un veut dire : « Je serai bien content quand j'arriverai à ma maison. » Il dit : « *lorsque moi maison moi*, *moi cœur beaucoup.* » (1) Cette science, cet art qui assouplissent les mots, ces particules diverses et ces affixes qui les lient les uns aux autres, sont encore ignorés. Dans la phrase que je viens de citer, *être content*, (émotion de l'âme, idée de l'esprit), est suppléé par *cœur*, mot qui représente physiologiquement une partie du corps humain : la même disette de mots et de liaisons fait que *ma maison* ne peut en cette langue se rendre autrement que par *maison moi.* Du reste ce jargon barbare est aussi celui du nègre qui bégaie les langues européennes et qui dit *maître à moi*, *maîtresse à moi*, dans l'incapacité où il est de créer le pronom, *mon, mien.*

Et ce n'est pas tout ; ces langues à peine nées, ces langues grossières et informes qui n'expriment jamais l'idée, mais seulement l'objet révélé par la perception extérieure ; ces langues pour lesquelles sont fermés les sentiers difficiles du raisonnement et les profondeurs mystérieuses de la métaphysique ne marchent qu'avec un cortége obscur, lourd, embarrassé, de subtilités analytiques. En effet elles ne ramènent jamais le composé au simple, la variété à l'unité.

S'agit-il de dire *deux* ? Suivant que ce seront *deux* hom-

(1) V. de Humboldt ; Bonstetten. — Voyage de l'abbé de Choisy.

mes ou *deux* femmes, il faudra créer des expressions différentes ; — même distinction pour *jeunes*, si ce sont de *jeunes* garçons ou de *jeunes* filles. D'où une quantité de mots inutiles, et une incroyable stérilité des termes indispensables. C'est ce qui explique le nombre de modifications du même mot que l'on trouve dans les langues neuves ; elles ne savent point encore resserrer leur pensée et enfermer dans un seul mot toute une suite d'idées.

On conçoit alors combien est massif et confus ce gigantesque échafaudage des idiomes barbares : rien de vif, rien de simple, rien de facile. L'idée d'*aimer*, s'il s'agit d'une *femme*, se rend par un mot particulier ; s'il s'agit d'un *homme fait*, par un autre mot, d'un *enfant*, par un autre mot ; est-ce une jeune fille, est-ce un vieillard, une vieille femme, un voyageur, un chasseur ; est-ce un chien, un cheval ? pour chaque être on forge un mot spécial (1). Les sauvages de l'Amérique ne disent jamais *nous*, mais bien — *moi* + *plus* + *toi* + *et* + *plus* + *lui* ; — jamais *j'irai*, mais *je peux aller*, ou — *je veux aller*, ou — *j'espère aller*. Il en est du développement des idiomes comme de celui des arts mécaniques. Voyez la machine de Marly. On l'avait embarrassée d'une multitude de rouages, de chaînes et de ressorts ; l'expérience des temps postérieurs abolit et rejette ces inutilités pour tout ramener à une forme plus simple et plus commode et arriver à des effets beaucoup plus grands avec un appareil beaucoup plus petit ; — ainsi des idiomes. Cette surabondance prodigieuse et stérile

(1) V. de Humboldt. — Supplément à la grammaire japonnaise de Rodriguez, trad. par Landresse. — V. Pelleprat, Charlevoix, Hunter, et tous ceux qui ont écrit sur les langues des peuples barbares, et surtout sur les idiomes variés de l'Amérique Septentrionale.

de leurs commencements grossiers, rentre dans de justes limites quand les peuples sont plus avancés. Il faut que les races aient atteint des lois certaines, des mœurs civilisées, pour que les idiomes se condensent.

Pour résumer ce que j'ai dit et chercher les principes qui en découlent : — on ne peut nier que les langues ne passent d'une *analyse* inintelligente où les mots sont entassés sans art, à une *synthèse* savante et simple. Une multitude presque innombrable de mots qui se rapportent au monde physique; l'absence presque totale de ceux qui doivent rendre les phénomènes de l'âme; la disette de particules, la surabondance superflue des distinctions inutiles : voilà les indices qui, chez les races barbares, signalent la grammaire à l'état d'embryon.

Je montrerai bientôt quelle lumière ces principes tirés de l'histoire des langues peuvent jeter sur les origines des langues teutoniques et latines.

---

§ III.

Développement, grandeur et décadence des langues.

Les peuples incivilisés, ai-je dit, ne se forment qu'un langage brut, étranger à toute composition et enveloppé d'obscurités; les autres peuples, en s'élevant de plusieurs degrés, aiment à mettre un nouveau vocabulaire au service de leur réflexion, à illuminer ainsi les replis de leur pen-

sée : et bientôt l'idéal s'élève victorieux du sein de ce langage si informe tout à l'heure. Un type frappant de cette perfection et de ce complet d'un idiome, c'est la langue grecque, qui a su réunir avec tant d'art dans le cadre d'une syntaxe pleine de vigueur, de précision et de richesse la force des langues neuves, la vigueur des expressions primitives et la moisson féconde et subtile des mots métaphysiques.

Il faut bien le dire, les idiomes finissent par s'affaisser sous le poids de l'âge; à force de s'éloigner de la barbarie première, ils se jettent dans une barbarie nouvelle, dans l'abus des termes métaphysiques et dans ce jargon qui jamais, ou presque jamais ne permet de nommer les choses physiques par leur nom propre. Symptôme de la décrépitude des idiomes que cet envahissement de la métaphysique! elle semble, de concert avec le cours des âges, aider à la décadence des langues. Car, remarquons-le, ce n'est point aux esprits barbares et ignorants, c'est aux savants, c'est aux hommes de l'art qu'il faut particulièrement demander compte de cette décadence : à force de vouloir enchanter nos oreilles, à force de déserter les naïves habitudes du langage, ils arrivent à des néologismes et à des affectations qui amortissent le sens vigoureux des langues et l'ensevelissent sous l'attirail d'une coquetterie factice. Le peuple parle rude, mais son expression met le doigt sur les choses : l'homme du monde et le demi-savant substituent au mot original un mot bâtard; à la chose elle-même un fantôme. Parfois même le mot propre disparaît complètement; alors sens détournés, petits mots inventés avec le sublime de la subtilité; alors un torrent de métamorphoses pailletées. Apulée, Sidoine Apolinaire et Pétrone, ce type spirituel du cynisme élégant,

ont écrit dans ce style. Lisez Apulée : pas un mot usité, rien de simple, rien de vigoureux ne sort de sa plume : mais en revanche un perpétuel papillotage de gracieusetés, de néologismes, de bizarreries et d'afféteries ingénieusement puériles. Cette veine gâtée, cette corruption plus qu'évidente qui remplacent les mots originaux du latin par les termes métaphysiques, envahissent les derniers écrivains de la basse latinité, Boëce et Cassiodore : vous trouverez *pretiositas*, *speciositas*, *individuitas*, chez Tertullien, *parilitas* dans Aulu-Gelle; Apulée nous donnera *irritabilitas*; enfin, et à chaque instant, dans Sidoine, saint Jérome, Cassiodore, on rencontre *spatiositas*, *mellificatio* et autres curiosités.

Aujourd'hui (1), beaucoup d'écrivains français se servent du même langage : sans cesse on voit se reproduire sous leur plume : *individualité*, *spécialité*, *religiosité*, *actualité*, *sommité*, *capacité*. Apulée, pour dire une chose très-simple, « l'Aurore naissait », osa donner cet échantillon de son talent et de sa faconde dans une phrase d'un pathos inouï : « Commodum punicantibus phaleris aurora roseum qua- » tiens lacertum, cœlum inequitabat (1). — A peine » l'Aurore secouant ses bras roses et tenant en main ses « brides écarlates, chevauchait les cieux... »

Ailleurs, cet écrivain, charmant du reste, mais novateur trop audacieux, trop hardi reproducteur des archaïsmes nous dira : « Non lœta facie nec sermone dicaculo, » sed vultuosam frontem rugis insurgentibus asseverabat. » » — Il n'avait point l'air jovial, ni le ton railleur : bien au » contraire, son front de mauvaise humeur, il l'assom- » brissait encore et en faisait saillir toutes les rugosités. »

(1) 1840.

(2) Métamorphoses, t. III, ch. I.

Dans Sidoine et dans Ausone il y a beaucoup de ces choses qui trahissent chez tous les peuples la vieillesse des idiomes.

Ceux qui, dans une pareille époque de déclin, courent après la gloire littéraire, tombent dans un de ces deux écueils; ou ils essaient de réveiller par la dernière affectation de style le palais affadi du lecteur: ou ils veulent frapper par la fécondité de leur esprit; ils écrivent, *stantes pede in uno*, et versent une avalanche effrénée d'expressions bizarres.

Je ne parle pas ici des moindres ouvriers littéraires; on peut reprocher la même négligence aux plus grands écrivains. Walter Savage Landor, un des princes de la critique anglaise, excellent écrivain et esprit pénétrant, a prouvé que Walter Scott, charmant conteur, a corrompu le langage de son pays. En effet Scott, esprit si heureusement doué, les délices de ce temps-ci, a composé ses ravissantes histoires dans un style qui ne manque pas de charmes, mais quelquefois de correction et de pureté; c'était assez pour lui de séduire et de plaire, de nous communiquer ses impressions, de peindre de vives couleurs les mœurs nationales et l'humanité. Cette insouciance a laissé beaucoup d'incorrections dans ses œuvres. Par exemple : « *lau-* » *ghing consumedly;* — et — *it was as fine a first appea-* » *rance as I ever heard.* »

L'ellipse suivante est tout-à-fait choquante : *Curse on the innovating hand attempts it* (1); au lieu de : *The innovating hand* THAT *attempts it.* On supprime fort bien la particule *that*, mais seulement avant *I*, *thou*, *he*, etc... *the man..... you hate*, « l'homme que vous haïssez, » en

(1) Redgauntlet, t. II, p. 45.

supprimant THAT. Chose singulière, les Italiens sous-entendent d'une manière analogue la particule *che* : « Monstrale, dit Machiavel, *l'amore le porti*, dicale *il bene le vuoi* (1) » pour *che* le porti... *che* le vuoi. » Dans ces derniers temps, la même incorrection reprochée à Scott par Landor, s'est glissée dans la prose italienne.

Ainsi déclinent, dépérissent et s'affaissent les idiomes, par les subtilités et les néologismes, par les négligences et les fautes de grammaire, par la fureur des singularités et des innovations : ainsi reviennent-elles progressivement à la barbarie. Si les caractères des premières phases de développement sont la rudesse des termes, la misère d'une syntaxe incomplète, la surabondance des mots qui expriment la même chose et l'absence de ceux qui se prêtent aux besoins de l'esprit ; — ce qui trahit le dernier période des civilisations, c'est une subtilité exagérée dans la liaison des mots, ce sont trop de termes métaphysiques, un style énervé et impuissant, une fureur insatiable de créer de nouvelles et mauvaises façons de parler. Témoins cette multitude de mots d'un français équivoque, qu'on emploie si souvent aujourd'hui. Lisez nos livres. S'agit-il de ce qui concerne les arts ? hommes ou choses sont *artistiques ;* quiconque s'occupe de doctrines politiques devient un *socialiste.* Tout système, tout philosophe qui travaille à l'amélioration du genre humain est *humanitaire.* Que dire de *baser*, *utiliser*, *activer*, *pivoter*, *influencer*, *gouvernemental*, *positivisme*, *utilitarianisme* ! Le vice commun de tous ces néologismes, c'est qu'ils n'ont rien de net, de rigoureux, de satisfaisant ; c'est qu'ils sont vagues.

Ce mépris pour le sens propre, cet abus du barbarisme

(1) Mandragora. A. IV.

brisent les idiomes et leur portent le dernier coup. Alors, ils s'en vont, disjoints et broyés, en je ne sais quelle poussière de dialectes corrompus et flétris ; alors tous les éléments de la langue primitive gisent déracinés et épars. L'analyse, qui a cédé la place à une synthèse savante et civilisée, reparaît, non brute et vierge, mais déflorée et corrompue. Un spécimen complet de cette corruption, c'est l'italien abâtardi que l'on parle en orient; italien dépouillé de toute son originalité, de toute sa beauté native : cette *langue franque*, ainsi la nomme-t-on, est dénuée de particules et de désinences grammaticales : c'est le cadavre gisant de l'idiome véritable et originel.

Quand un peuple barbare s'empare d'un idiome ancien et riche autrefois, — il met à nu, pour ainsi dire, les racines des mots ; puis une fois accaparées, il détruit et saccage leur synthèse et leur syntaxe, pour revenir à une sorte d'analyse barbare. C'est ainsi que les langues modernes ont usé des prépositions et des mots auxiliaires. Les Grecs modernes ne disent jamais j'*aimai*, mais j'*ai aimé;* ni j'*aimerai*, mais je *veux* aimer (I *will* love, en anglais) ; ils forment leur futur avec l'aoriste précédé de *thêlo*, je veux.

J'ai esquissé rapidement le développement et le progrès, la décadence et la rénovation des idiomes ; appliquons ces principes aux langues teutoniques et latines.

---

§ IV.

Analogie primordiale des langues européennes.

C'est un fait reconnu que les langues teutoniques, l'allemand, le hollandais, le danois, le suédois, l'islandais, forment un groupe, et les langues néo-latines parlées par les races méridionales de l'Europe, un autre groupe.

Cependant le français lui-même se détache du latin : notre syntaxe ne permet pas l'inversion et admet peu de mots composés. Le latin se différencie du grec : il est totalement privé, ou presque totalement, de la liberté de se servir de l'analogie pour créer de nouvelles expressions, tandis que la langue de Platon laisse à cet égard toute facilité. Quant à la divergence des langues latines et des langues teutoniques, — des termes distincts, une syntaxe tout-à-fait différente, — des caractères opposés, même la fidélité de part et d'autre à l'accent spécial, trahissent une antipathie très-ancienne.

Cette antipathie n'est cependant pas originelle; car les mots qui expriment les nombres, la marche des astres, le climat, la distribution du temps, — la famille, le mouvement du corps, la vie, la mort, — sont à peu près les mêmes chez les races græco-latines et chez les races gothiques-germaines.

Voici, par exemple, les nombres :

Grec.	eis,				
	mia,				
	en,	duo,	trois,	(s) en,	(s) epta.

Latin,	unus,	duo,	tres,	quatuor,	sen,	septem.
Gothique,	ains,	twai,	thri,	fidwor,	saihs,	sibun.
Vieux germain,	einas,	zwo,	drio,	feor,	sehs,	sibum.
Anglo-Saxon,	an,	twa,	thri,	feather,	six,	seofon.
Hollandais,	een,	twee,	dry,	vier,	ses,	seven.
Suédois,	en,	twa,	tre,	fyra,	sen,	sin.
Islandais,	ein,	tweir,	theyr,	fioris,	sex,	sio.
Allemand,	ein,	zwei,	drei,	vier,	sechs,	sieben.
Anglais,	one,	two,	three,	four,	six,	seven.
Français,	un,	deux,	trois,	quatre,	six,	sept.
						etc. (1)

Le nombre *cinq* ne figure pas dans ce tableau : il a subi des vicissitudes d'un caractère particulier.

Est-il besoin de citer d'autres mots parallèles : nous en rencontrerons beaucoup :

Allemand,	wollen.
Anglais,	will.
Latin,	velle.
Français,	vouloir.

De même :

Allemand,	du.
Anglais,	thou.
Latin,	tu.
Français,	toi.

Et encore :

Allemand,	schwester,	nacht,	mein,	haben.
Anglais,	sister,	night,	mine,	have.

(1) V. *J. H. Kaltschmidt. Sprachvergleichendes Wœrterbuch der deutschen sprache,* etc. Leipzig. 1839.

Latin,	soror,	nox,	meus,	habeo.
Français,	sœur,	nuit,	mien,	avoir.

On le voit, tout ce qui peut entrer dans l'intelligence de l'homme barbare est commun aux langues teutoniques et latines :

Latin,	sol,	sal,	esse,	habere,	velle,	ventus.
Anglais,	sun,	salt,	....	haben,	will,	wind.
Allemand,	sonne,	salz,	essen,	haba,	wollen,	winds.
Goth,	sunna,	salt,	ita,	haben,	vilia,	wind.
Islandais,	sinnas,	....	ad,	âp,	val,	vâtas.
Français,	soleil,	sel,	....	avoir,	vouloir,	vent.
Grec,	helios,	als,	edô,	....	boulomai.	....

Dans ces tableaux, j'ai interverti à dessein et confondu l'ordre de toutes ces langues, pour laisser ressortir plus visiblement leur antique parenté. Le teuton *vader* rappelle le latin *pater; mutter* se rattache à *mater;* — *herr* à *herus;* — même analogie entre *urbs*, *orbs* et le vieux mot de l'Allemagne du nord *huuarban* (courber), d'où encore le teuton *warbes* (petit cercle) et l'allemand moderne *wirbel.* Il y a un lien moins visible, mais incontestable, entre les mots suivants :

Grec,	damaô,	hedus,	phratria.
Latin,	domo,	su-advis (suavis),	frater.
Gothique,	tamyan,	swoti, sote,	brothar.
Anglais,	tame,	sweet,	brother.
Français,	dompter,	suave,	frère.

La parenté et l'analogie des mots suivants est remarquable encore :

Latin, Veredus,	*allemand*	pfered, pferd.
Equus,	*grec*	*ikkos.*
	danois.....	og.
	suédois.....	oëg.
Taurus,.....		stier.
Porcellus.....		ferkel.
Sus.....		sow.
Cattus.....		catze.
	(*anglais*).	cat.
Lingua.....	(*anglais*).	tongue.
Rex.....	(*gothique*).	reïki, riki.
Dens.....	(*suédois*).	tand.

(*Anglais.* Tooth; *allem.* Zahn; *angl.-sax.* tôdh; *goth.* tunth.)

Pas un de ces termes qui ne puisse entrer dans le vocabulaire des chasseurs et des hommes de la campagne. Les prépositions, les conjonctions, les adverbes offrent aussi une analogie incontestable dans les consonnances et les racines :

Grec, (*s*)	uper,	apo,	pro,	amphi,	....	.....
Latin,	super,	ab,	pro,	amb,	quo,	trans.
Vieil allemand,	ubar,	ab,	fora,	umpi,	hweo,	dru.
Goth,	ufar,	af,	for,	.....	hwaina,	thairh.
Anglo-Saxon,	ufur,	of,	fore,	ymb,	hu,	tharh.
Anglais,	over,	of,	for,	.....	how,	through.
Hollandais,	over,	af,	voor,	om,	hoe,	door.
Suédois,	œfver,	af,	foer,	om,	hwi,	.....
Islandais,	ofur,	af,	fyri,	um,	.....	.....

Français,	sur, ab-*solu*, pour, amb-*ition*, ... *à* tra-*vers*.
Italien,	sopra, ab-*sente*, per, amb-*izione*, ... tra-*versar*.

Ces révolutions des mots subissent des phases singulières. Vous trouverez bien des mots grecs qui se rapprochent plus du français moderne que du latin ancien; et des termes grecs que le latin a répudiés ont pris place dans les glossaires teutoniques. Le grec *boulomai* se rapproche plus du français *vouloir* que du latin *velle*. Qu'un homme du midi de la France prononce le mot « vouloir » avec l'accent de son pays, c'est-à-dire en changeant le *b* en *v*, et vous aurez exactement le grec *boulomai*, *bouloir*. Rien de si fréquent, je viens de le dire, que ces mots grecs, absents dans le vocabulaire latin et reparaissant dans les langues d'origine germaine.

Grec,	Polu (multùm).
Gothique,	Filu.
Écossais,	Fele.
Allemand,	Viel.

En latin *multùm*, en français *beaucoup*, en anglais *many*; ces mots sont dus évidemment à des sources diverses.

Grec,	mene (luna).
Gothique,	mena.
Irlandais,	mani.
Anglo-Saxon,	mona.
Anglais,	moon.

Les Latins disent *luna*, les Français *lune*, du grec, *selenê*.

C'est une histoire curieuse que celle des métamorphoses diverses d'un seul mot à travers la variété des temps et des circonstances.

Il arrive souvent que la disparition ou le changement d'une seule lettre dissimule l'analogie des mots semblables :

Les Grecs disaient :	E — ruthros.
Les Latins,	.... ruber.
Les Goths,	.... rauds.
Les Germains,	.... roth.
Les Anglo-Saxons,	.... read.
Les Anglais anciens,	.... ruddy.
Les Anglais modernes,	.... red.
Les Français,	.... rouge.
Les Italiens,	.... rubro.

Voici un mot qui est toujours le même, malgré la variété des premières lettres :

Grec,	D — akru.
Latin,	L — acruma.
Gothique,	T — agrs.
Anglais,	T — ear.
Français,	L — arme.
Italien,	L — agrima.

Il faut noter ces évolutions de la première consonne, du *D* en *L*, puis en *T* : exemple remarquable du peu de sta-

bilité de ces lettres initiales et de la diversité de forme que peut revêtir un seul mot. De même :

Grec,	A — melgô.
Latin,	... mulgeo.
Allemand,	... melken.
Anglais,	... milk.

Et encore :

Grec,	O — dous.
Latin,	... dens.
Gothique,	... tunthus.
Islandais,	... dantas.
Allemand,	... zahn.
Anglais,	... tooth.
Français,	... dent.

De même :

Latin,	F — r — ango.
Islandais,	B — r — ake.
Gothique,	B — r — ika.
Anglais,	B — r — eak.
Français,	B — r — iser.

Et encore :

Grec,	O — noma,	K — apros,	D — rosos.	P — latus.
Latin,	.... nomen,	.... aper,	.... ros,	.... latus.
Goth,	.... nima,	.....	....	B — r — aids.

Allemand,	.... nehmen,	.... eber,	....	B — rit.
Anglais,	.... name,	.... boar,	....	B — road.
Français,	.... nom,	....	rosée.	P — l — at.

L'euphonie grecque laissait, nous le savons, la plus grande facilité à l'égard de ces préfixes destinées à opérer une liaison harmonieuse, entre les mots qui se rencontrent. Aussi faisait-on servir les sons les plus doux à cet usage, par exemple les lettres *a*, *s*, *l* et *d*. Il ne faudrait pas toutefois attribuer d'une manière exclusive et spéciale cet usage aux Grecs seuls : on le retrouve aussi chez les Allemands :

Latin,	.... rogo.
Goth,	F — raiha.
Islandais,	P — hrach.
Allemand,	F — ragen.

Latin,	.... lætus,	.... nodus,	.... rapio.
Islandais,	G — lad,	K — nut,	G — ripa.
Anglais,	G — lad,	K — not,	G — ripe.
Français,	(lie, liesse)	.... nœud,	A — g — ripper (vulg.)

Un dernier exemple enfin fera voir que parfois de doubles préfixes sont ajoutées aux mots :

Allemand,	.... rollen (rotare).
Bavarois-allemand,	K — rollen.
Anglais moderne,	S — c — roll.
Français,	.... rouleau.

Et encore :

Latin,	.... labium.
Grec,	A-leiphô.
Gothique,	S-a-lbon.
Anglais,	S-a-lve.

La troisième espèce de mots, ceux qui sont l'expression des lois et des mœurs, et comme le commencement d'une constitution et la première fleur d'une société, nous offrent encore des analogies, rares il est vrai, mais notables toutefois, entre le latin et le teuton. Dans les dialectes teutons le latin *senatus, rex*, *curia*, *lex* reparaissent sous des formes différentes : *sineigo*, *sinistans*, *siniscallus ;* — *reich*, *rich ;* — *kyrihha*, *kyrka ;* — *lag*, *law*. Chez les Bourguignons et chez les Visigoths, *sineigo* voulait dire « vieillard, » *sinistans*, « prêtre, » d'où *siniscal*, « sénéchal. » Chez les Goths, *regen*, *rechten* signifiaient « rectum facere, » « regere ; » d'où *reiki*, *recht*, *reich* (Frankreich, etc.) Le vieil allemand a *kyrihha*, pour *curia*, la curie où on se rassemble ; d'où le danois *kirke ;* l'écossais *kirk ;* le suédois *kyrka ;* l'anglais *church*. Les Goths et les Suédois, disaient *lagen*, pour *lex*, *legis ;* d'où l'islandais *lag*, le danois *low*, l'anglo-saxon *laga*, l'anglais *law*. Je croirais volontiers que les anciens peuples de la Germanie sont restés longtemps dans l'obscurité de cette ébauche de république dont Tacite nous a laissé la peinture et qu'ils ont pendant ce long espace de temps, imprimé à leur langue ce cachet primitif qui le distingue complètement du latin.

Pour ce qui est de la syntaxe et des désinences, la com-

paraison des plus vieux dialectes teutoniques avec ceux qui se rattachent au latin, offre des analogies très-curieuses. Ainsi les Grecs font leur comparatif et leur superlatif en *teros, tatos;* les Romains en *ior*, *issimus;* les Allemands et les Anglais en *er*, *est.* Chez les Latins, les Anglais et les Allemands, les mots *magis*, *mehr*, *more*, viennent souvent, par euphonie, se placer devant l'adjectif; *magis pius* pour *pior; more pious* et *most pious* pour *piouser* et *pionsest.* En grec, *tês* (de *tithêmi*), en latin, *tas* expriment l'état d'une chose : de même chez les Allemands la particule *heit* (du bavarois vulgaire *hait*, état), et chez les Anglais *hood :*

Latin,	Humani-tas.
Allemand,	Mench-heit.
Anglais,	Man-hood.

Les Grecs, faisaient des préfixes le même emploi que les Germains et les Goths de *ab, auf*, *be*, *für*, *um, ver,* etc.

Demandez aux hellénistes quelle variété de significations possède la préfixe *para*, qui a une foule de sens opposés. Eh bien, les Allemands et les Anglais font de la même manière un double emploi des particules *ver* et *for*, lesquelles emportent l'idée tout à la fois et d'adhésion et de séparation.

Grec,	Para-trechô.	— (Obtenir la victoire)	progrès.
	Para-trepô.	— (Changer de direction)	
	Par-oraô.	— (Dédaigner)	insuccès.
	Par-akouô.	— (Ecouter avec distraction)	

Allemand,	Ver-schaffen.	— (Donner des bénéfices)	acquisition.
	Ver-alten.	— (Prendre de la vieillesse)	
	Ver-achten.	— (Dédaigner)	perte.
	Ver-derben.	— (Se corrompre)	

Anglais.	For-bear.	— (Pardonner)	grâce.
	For-bid.	— (Interdire)	refus.

Plus un idiome teutonique est ancien, plus il se rapproche des formes de conjugaison et de déclinaison latines :

Vieil allemand :	*Latin :*
Varman-em,	mone-o.
— es,	— es.
— et,	— et.
— eme,	— emus.
— et,	— etis.
— ent,	— ent.

Pour ne point passer en revue tous les faits, je me contenterai de comparer encore les participes présents :

Latin,	Am-ans,	antis.
Anglais,	Lov-ing,	....
Allemand,	Lieb-end,	endes.
Français,	Aim-ant,	ante.
Italien,	Am-ante	(1).

(1) *V. Bopp,* Conjugation-system der samskrita sprache; — et *Pott,* Etymologische Forschungen. — *V. aussi* Eichoff, Ampère, Kaldschmidt, etc.

Les Goths et les Anglo-Saxons ont gardé la désinence *is* du génitif singulier latin, et le signe du pluriel *s* :

	Gothique :	*Anglo-Saxon :*
Sing.	Fisks, is.	Fics, es (Piscis, is).
Plur.	Fisk-ôs.	Fics-es (Pisces).

Chez les Anglais, on disait autrefois : *my fatheris name*, (le nom de mon père); ce qui est devenu *my father's name*, qu'une foule de grammairiens ont expliqué maladroitement par *my father-His name* (mon père-*son*-nom) (1).

J'ai choisi quelques exemples qui m'ont semblé tout-à-fait curieux, pour mettre hors de doute la communauté d'origine de toutes ces langues. J'ai maintenant à rechercher quels degrés de modifications ont accompagné cette parenté.

---

§ V.

Des sources et des destinées des langues teutoniques et latines.

Je ne pense pas que le gothique soit venu du latin, ni le latin du gothique ou du grec, ni encore que toutes ces

(1) *V.* J. P. Thommerel, *Recherches sur la fusion du normand et de l'anglo-saxon.* Cette faute a été commise par le fameux Écossais Jean Knox, ce fougueux prédicateur calviniste, qui, de sa propre main, a écrit sur tous les livres de sa bibliothèque : *John Knox his Book.*

langues puissent se rattacher d'une manière absolue à une langue unique : je croirais plutôt que le grec, le latin ancien, le teuton primitif prirent de quelque vieil idiome encore imparfait et comme en embryon, leurs premiers éléments; et plus tard, par leurs propres forces, acquirent leur caractère et leur génie spécial.

Les langues néo-latines modernes sont les langues française, italienne, portugaise, catalane, romane et espagnole.

Examinons-les :

La langue espagnole se sépare de ses sœurs et trahit le mélange du goth et de l'arabe. Les Goths qui s'étaient établis dans les Asturies conservaient religieusement l'idiome de leurs pères; les habitants de l'Andalousie, appelés aussi *Arabes mixtes*, *Arabico eloquio elati*, dit Alvarès (1), avaient complètement oublié le goth et le latin. De là ce caractère particulier de l'espagnol; de là cet idiome si riche tout à la fois et si étrange, *pingue et peregrinum*, dit Cicéron (2); de là enfin toutes ces aspirations gutturales et cette double *Ll* ou *h* aspirée qui commencent tant de mots.

Pluere,	devient	*Hlueve.*
Flamma,		*Llama.*
Clamare,		*Llamare.*
Planus,		*Llano.*

Et :

Formosus,	*Hermoso.*
Folium,	*Hoja.*

(1) V. Flores, Espana Sagrada. XI, 275. Velasquez, origen de la poesia Castellana.

(2) Pro Archiâ, ch. 10.

Filius,	*Hijo.*
Germanus,	*Hermano.*
Facere,	*Hacer.*
Habere,	*Haber.*

Nul doute que l'espagnol ne doive être rangé dans la famille de nos langues latines; mais il lui faut donner une place à part; c'est l'anneau qui relie, en s'en distinguant, les langues latines aux langues gothiques.

Parmi les familles de langues gothiques et germaines, l'anglais se rapproche plus de la souche latine que l'allemand moderne. L'anglais a cela de particulier, qu'il permet à ses poètes l'inversion, sans s'astreindre à notre analyse sévère, et sans adopter non plus la licence syntaxique des Allemands. Lisez ce début du poème de Milton :

Of man's first disobedience and the fruit
Of that forbidden tree, whose mortal taste
Brought death into the world and all our woe,
With loss of Eden, till one greater man
Restore us and regain the blissful seat,
Sing, heavenly muse (1). . . . . .

La syntaxe est ici toute latine, et William Dobson, d'Oxford, qui a essayé de rendre ce poème en vers latins, sinon très-élégants, du moins très-fidèles, a été d'une très-grande exactitude :

Primam hominis noxam vetitâque ex arbore fœtus
Avulsos, morsû quæ degustata nefando

(1) Paradise lost, v. 1.

Humanæ genti mortem et genus omne malorum
Intulit. . . . . .
Diva, canas (1).. . . . . .

Une propriété spéciale de la langue anglaise, c'est d'avoir deux glossaires : l'un, des mots nécessaires pour la vie pratique, et ce sont les plus vieux ; l'autre, des termes métaphysiques, qui révèlent une civilisation plus avancée et qui sont empruntés au latin, au français et au normand. Les divers mouvements du corps, *to sit*, *to lie*, *run*, *walk*, *creep*, *crawl* ; la variété des sons, *buzz*, *clash*, *hiss*, et tous ceux qui peignent et colorent vivement quelque sensation, quelque bruit, sont anglo-saxons ou gothiques. Ces mots qu'affectionnent les écrivains naïfs ou originaux, Goldsmith, Swift, De Foë, semblent attribués au service du génie primitif de la race. Certains mots latins que les savants ont tenté de faire entrer dans leur langue, n'ont pu y prendre racine ; Thomas Brown et Burton n'ont pas réussi à doter leur pays de *clacularly* (de *clanculum*), ni de *immorigerate*, *intenerate* et autres.

Souvent aussi l'anglais possède pour une même chose deux expressions : par exemple, *flower* (latin : flos, floris) ; *bloom* (islandais, bloma), d'où *blooming* et *florid*. Ainsi l'anglais jouit d'un double avantage : l'élégance et la délicatesse du latin lui donnent la couleur et la grâce ; il emprunte du germain ou du gothique la vigueur et, pour ainsi dire, la charpente de la phrase, les assises solides et puissantes du langage. En Angleterre, le glossaire latin est celui des hommes du monde ; l'idiome teutonique, celui du peuple et de la campagne. Ce n'est point

(1) Paradisus amissus. Oxon., 1750.

sans raison qu'au XIVe siècle, un poète anglais assez distingué, Robert Mannyng, surnommé Robert de Brunne, du prieuré de Brunne, « résolut, » dit-il, d'écrire son poème (1) :

« Not for the *lerid* (2) but the *lewed* » (3),

dans le langage de la campagne, et déclara qu'il s'était servi d'un idiome fait *pour charmer le peuple et non pas les savants.* Caxton (4), célèbre imprimeur anglais, en donne une nouvelle preuve lorsque, en 1481, traduisant du hollandais le *roman du Renard*, il dit :

« In this rude and symple englysch. »

Les origines de la langue anglaise se trouvent donc dans les sources anglo-saxonnes ; et il est très-curieux de reconnaître l'identité presque complète de l'anglo-saxon, du frison, du néo-hollandais et du vieil hollandais; de même la langue des Francs, ou langue théotisque, est la mère vénérable de l'allemand moderne.

Malgré le progrès et la décadence de presque toutes les langues européennes, les Italiens parlent encore latin, comme les Danois parlent scandinave, les Anglais, hollandais et vieux saxon, les Allemands, la langue franque.

Lisez le vieux « *roman du Renard* (5), » écrit par

(1) *R. de Brynning's chronicle.*
(2) *Learned.*
(3) *Low.*
(4) Caxton. — Historye of Reynart the foxe.
(5) Reineck-Fuchs.

Van Alkmer, dans le vieux langage de l'Allemagne du nord, ou plutôt traduit par lui ; il semble qu'on lise de l'anglais d'aujourd'hui.

Je n'en veux de preuve que quatre vers :

Anc. all. du Nord,—He sprak to deme wulve also fôrd :
Anglais,—He spoke to the wolf so forth :
Latin,—Hic locutus est ad... vulpem sic extra :

All. du N.—Here Isegrim, et is ein oldsprœchen word.
Anglais,—Sir Isegrim, it is one oldspoken word.
Latin,—Here Isegrim, id est unun olimdictum verbum.

All. du N,—Des fiyendes munde schaffet selden frôm.
Anglais,—The fiend's mouth shapes seldom fruit.
Latin,—... hostis os affert rarò fructum.

Des vingt mots contenus dans ces quatre petits vers, pas un qui s'éloigne de l'anglais moderne. Mais ce qu'il faut remarquer avant tout, c'est l'analogie du *latin* et du *teuton :*

He,	Hic.
Wulve,	Vulpis.
Also, so,	Sic.
Here,	Herus.
It,	Id.
Ein,	Unum.
Old,	Olim.
Word,	Verbum.
From,	Fructus.

Il y a donc un degré de parenté antique entre les races teutoniques et latines.

L'anglais et le dialecte de la vieille Allemagne du Nord sont à peu près la même chose, ai-je dit : j'ai à prouver maintenant que le vieux saxon et le saxon s'accordent avec l'anglais moderne. Voici des vers d'un poète saxon du xe siècle (1), et qui le prouveront :

Vieux Saxon,	Than	sat	im	the	landes	hirdi.
Anglo-Saxon,	Thœnne	sœt	him	se	landes	hirde.
Anglais,	Then	seated	himself	the	land's	sire.
Latin,	Tunc	sedebat	se		telluris	herus.

Vieux Saxon,	Geginnuuard'	for	them	gumun.
Anglo-Saxon,	Ongeanward	for	tham	guman.
Anglais,	Onward	before	the	men.
Latin,	Eregione	coram		hominibus.

Vieux Saxon,	Godes	egan	barn.
Anglo-Saxon,	Godes	agan	barn.
Anglais,	God's	own	bairn (*écossais*).
Latin,	Dei	proprius	puer.

Vieux Saxon,	Uuelda	mid	is	spracum
Anglo-Saxon,	Wolda	mid	his	spræchum.
Anglais,	Would	with	his	speeches.
Latin,	Voluit	cùm	suis	sermonibus.

Vieux Saxon,	Spahauord	manag.
Anglo-Saxon,	Spaha word	manag.
Anglais,	Sapient words	many.
Latin,	Sapientia verba	multa.

(1) *Heliand* (who *heals*) *Salvator.*

Vieux Saxon,	Lerean	thea	liudi.
Anglo-Saxon,	Laran	thene	leode.
Anglais,	Learn	that	people,
Latin,	Docere	istum	populum.

Vieux Saxon,	Huo	sie	lôf	gode.
Anglo-Saxon,	Hu	tha	lofe	gode.
Anglais,	How	they	praise	god.
Latin,	Quomodò	isti	laudem	deo.

Vieux Saxon,	An	thessum	werold	rikea.
Anglo-Saxon,	On	thissum	weorold	rice.
Anglais,	In	this	world	realm (royaume, reich).
Latin,	In	isto	orbis	regno.

Vieux Saxon,	Uuirkean	scoldini.
Anglo-Saxon,	Weorcian	sceoldan.
Anglais,	Work	should.
Latin,	Operare	debeant.

C'est une remarque à faire que beaucoup de mots latins ont ici encore une affinité avec les mots teutons :

Than,	tum.	Lof,	laus.
Rikea,	regnum.	Hirdi,	herus.
Spahauord,	sapiens verbum.	Sat,	sedere.
Thesim,	istud.	Uuelda,	volunt.
Fore,	coram.	Barn,	puer.

J'ai dit que la langue francique ne s'éloignait pas beaucoup du vieux saxon, de l'anglo-saxon et de l'anglais moderne, je dois en donner la preuve. Choisissons quelques vers d'un poème écrit, au xe siècle, en langue francique, sur Louis III, roi de la France de l'Ouest (*Franskisga*

Zungun), et comparons-les aux mots correspondants hollandais et anglais.

Francique,	Sang	uuas	gesungen,
Hollandais,	De sang	was	gezengen,
Anglais,	The song	was	.. sung,
Latin,	Cantilena	....	cantabatur,

Francique,	Strig	uuas	bigunun,
Hollandais,	De stryd	was	begonnen,
Anglais,	The strife	was	begun,
Latin,	Prælium	....	inchoabatur.

Francique,	Bluot	skein	in	uuangen.
Hollandais,	Het blood	scheen	op de	wangen.
Anglais,	Blood	shone	on the	cheeks.
Latin,	Cruor	micabat	suprâ	genas.

Francique,	Spilondunder	Vrankon.
Hollandais,	Der speelende	Franken.
Anglais,	Of the sporting	Franks.
Latin,	Ludentium	Francorum.

Francique,	Thar	fraht	thegono	gelih.
Hollandais,	Daare	vogt	der elden	geen.
Anglais,	There	fought	none of the	heroes.
Latin,	Hic	pugnavit	nullus	heros.

Francique,	Nich ein	so,	so	Hluduwig.
Hollandais,	Gelyk	als		Lodewyk.
Anglais,	Not one	so,	as	Ludwig.
Latin,	Nullus	sic	ac	Ludovicus.

Francique,	Snel	indi	kuoni.
Hollandais,	Snell	ende	koen.
Anglais,	Swift	and	keen.
Latin,	Gnavus	et	acris.

Francique,	Thans	uuas	imo	gekunnï.
Hollandais,	Dat	was	heem	aangebooren.
Anglais,	That	was	in	born.
Latin,	Hoc	erat	in-	genitum.

Francique,	Suman	thuruch-slag	her.
Hollandais,	Sommingen	doorstack	hy.
Anglais,	Some	through-struck	he.
Latin,	Alios	trans-fodit	hic.

Francique,	Her	skancta	ce hanton.
Hollandais,	Hy	skonk	dans.
Anglais,	He	filled	then
Latin,	Hic	propinavit	hunc

Francique,	Sunan	fianton.
Hollandais,	Zynen	vyanden.
Anglais,	To his	fiends.
Latin,	Suis	hostibus.

Francique,	Bitteres	liedes.
Hollandais,	Bittere	dranken.
Anglais,	Bitter	drinks.
Latin,	Amaros	potus.

Hollandais,	Zo	werken	zy	uit	het	leben.
Anglais,	So	worked	they	out	their	lives.
Latin,	Sic	dedere	illi	extra	suas	vitas.

Uuangon	—	gena.
Thuruch	—	trans.
Her	—	hic.
Sunan	—	sui.
So	—	sic.
Gekunni	—	genus.
Hio	—	hi.
Snel	—	gnavus,

offrent des racines analogues. Nous devons donc reconnaître l'affinité réciproque des idiomes teutoniques, leur parenté aussi étroite que celle des dialectes latins entre elles; et n'admettre que deux familles de langues. Leur divorce remonte à une antiquité très-reculée, à l'époque même où les deux branches sortirent du sein de la mère commune, c'est-à-dire avant que celle-ci fût arrivée elle-même à la perfection des langues complètes et achevées.

Aucune des deux ne nous offre ces mots mal faits, ces agglomérations embarrassées qui trahissent les idiomes barbares. Les plus antiques dialectes doivent être ceux qui, totalement dénués de termes métaphysiques, ont néanmoins un grand nombre de mots composés; par exemple l'islandais ou le scandinave, langue que le savant Grimm (1), regarde comme la mère de tous les dialectes septentrionaux : « L'idiome germain, dit-il, est plus moderne et moins riche. » La véritable source de toutes les langues teutoniques est » l'islandais. » Cette source si ancienne des langues teutoniques a des allures particulières et se soumet à des lois philologiques qui sembleraient la rattacher aux langues orientales. Maintenant encore, dans l'islandais et dans le

(1) Grimm, Deutsche Grammatik, II., 32.

danois, on ne fait pas précéder le substantif d'un article, on y ajoute une particule, en manière d'appendice :

Latin,	Homo,	... Homo.
Français,	Homme.	L'homme.
Danois,	Mand,	Mand-*en.*
Allemand,	Mensch,	Der mensch.
Anglais,	Man,	The man.

Et de même :

Latin,	Rex,	... Rex,
Français,	Roi,	Le roi.
Islandais,	Konung,	Koning-*inn.*
Anglo-Saxon,	Cyning,	Se-cyning.
Anglais,	King,	The king.

Les Scandinaves ne disent pas : « *je suis aimé* » comme tous les Teutons (*I am beloved*) (Ich bin geliebt) mais, comme les Latins, *amor* ;

Islandais { Ek Elska, amo.
Ek Elskt, amor ;

on parle encore ainsi chez les Danois et chez les Islandais.

Le gothique, tel qu'on le retrouve dans Ulphilas, présente une forme plus savante et plus belle, une syntaxe plus travaillée et plus riche, une plus grande variété de particules, une fécondité plus complète de désinences. C'est la source du vieux saxon et de l'anglo-saxon, qui

à leur tour ont donné naissance au hollandais et à l'anglais.

Les Anglais, je l'ai dit, sont déjà fort loin de leur premier idiome; les Latins et les Normands, qui les ont civilisés et instruits, leur ont donné les termes métaphysiques. Les Anglo-Saxons, les vieux Frisons, et même les Hollandais d'aujourd'hui ont un grand nombre de mots composés à l'antique, vifs du reste, pleins de force et d'énergie. Ainsi les Anglo-Saxons ne disaient pas *navigation*, mais *scip-cræft* (anglais moderne, *ship-craft*), c'est-à-dire *science du vaisseau*, *naviscientia*; et beaucoup d'autres semblables qu'on a perdus ou fait disparaître. Dans l'anglais moderne, il reste bien quelques-uns de ces mots composits, mais ils sont fort rares; par exemple *highhearted*, magn-anime; *thunder-storm*, *thunder-cloud*, (tempête de tonnerre, nuage de tonnerre): le peuple parle encore ainsi. Les Hollandais qui aiment et conservent les vieilles coutumes n'ont presque rien abandonné des habitudes des langues gothiques : vous entendrez tous les jours dire :

Zwaar-mœdig-heid (gravis-cordis-status);
Dwinge-land (gravamen-telluris);
Schijn-heilig-heid (forma-sanctitatis);
Boven-natuur-kunde (super-naturam-scientia).

Je dois dire aussi que ces mêmes Hollandais, si fidèles aux antiques origines de la langue gothique-islandaise, professaient récemment une aversion profonde pour les langues latines, et particulièrement pour la nôtre.

Dans ces dernières années, un poète hollandais nous a foudroyés de son indignation bruyante et a voulu porter un

coup fatal et mortel à la langue française. Bilderdyk, c'est son nom, nous proclame des sauvages dignes tout au plus de vivre au milieu des hurlements des loups et des ricanements des singes : il déclare que le vrai grammairien de notre langue est Satan.

« Arrière! s'écrie Bilderdyk, arrière! langue d'infâmes » et de prostitués! Arrière ces sifflements qui nous tintent » dans les narines, ces rauques hurlements de loups et ces » rugissements de hyènes! Arrière! exécrable jargon de la » France, — que dis je !... de Satan! — Satan avait résolu, » ce singe! de s'emparer de l'univers entier en le trom- » pant par la pantomime, et il se servit de la langue fran- » çaise (1). »

De notre côté nous n'avons pas moins d'antipathie pour la langue des Anglais; et, à leur tour, ils trouvent peu de charme aux sons de notre poésie française, ils goûtent peu la finesse et la fécondité de nos expressions. Byron (2) fait de notre poésie « le grincement désagréable d'un fil de » fer. »

(1) Maar weg met u, o sprach van basterd klanken,
Waaren hijeen en valsche schakals janken,
Verloochnares van afkomst en geslacht,
Gevormd voor spot die met de waarheid lacht!
Wier staamlarij bij euwig woordverbreken
In't neusgehuil zich-zelf niet uit durf spreeken :
Werfœilijk Franksch! Allen den duivel word
Die met uw aapgegrijns zich meester maakt van de aard!

BILDERDYK. *Batavia.*

(2) *French poetry, monotony in wire.....*

DON JUAN, CHANT III.

Cette réciprocité d'injures et d'amertumes, quand on veut y prêter quelque attention, peut convaincre de l'opposition incontestable et de l'antipathie profonde des langues teutoniques et des langues néo-latines entre elles; ni le cours des âges, ni le mélange des races ne les ont effacées. Aujourd'hui encore le Français qui voudrait en parlant employer des locutions d'outre Rhin serait un personnage ridicule, arriéré, un « tudesque, » c'est-à-dire un demi-payen, un barbare.

J'ai examiné les deux familles de langues teutoniques, le scandinave et le gothique. Le vieux saxon, parlé par les anciens Frisons s'est conservé chez les Hollandais et les Belges; les Anglo-Saxons ont jeté les fondements de l'anglais. Ce vieux saxon est parlé aujourd'hui, non pas par les habitants de la *Saxe*, mais par ceux qui vivent entre l'Elbe et le Weser, dans la Westphalie et sur les bords du Rhin; par les paysans et les villageois jusqu'à Cologne. Divers dialectes de la même langue sont en vigueur dans les montagnes de la Suisse, dans les plaines de la Belgique et de l'Écosse. On en trouve des traces nombreuses dans Robert Burns, dans Allan Ramsay (1) et Walter Scott. L'écossais s'éloigne beaucoup de l'anglais moderne et affectionne des mots que celui-ci ne possède pas, comme *gloaming*, qui exprime l'aspect du ciel rougi par le soleil couchant à l'approche de l'orage; *swongh*, ou mieux *sugh*, le gémissement prolongé du vent entre les aspérités des rochers.

Chaque langue, chaque dialecte ont un génie spécial et se dessinent d'une manière complètement distincte. La façon même de souhaiter le bonjour prend diverses

(1) Auteur du *Pasteur Fidèle*.

formules, suivant le caractère et les habitudes particulières de chaque nation :

Latin,	Quomodo vales?
Allemand,	Wie befinden sie sich? (Comment se trouve sa personne?)
Anglais,	How do you do? (Comment agis-tu?)
Hollandais,	Hoe vaart gij? (Comment navigues-tu?)
Français,	Comment vous portez-vous?
Espagnol,	Come esta usted? (Comment est votre grâce?)

Les Hollandais expriment le mot Etat par *staats gulk*, carène de l'Etat; et un de leurs plus fins écrivains (1) a montré dans un ouvrage très-original que les métaphores et les termes dont le peuple se sert à chaque instant sont empruntés aux mœurs maritimes et aux habitudes de la navigation (2).

Le vieux saxon a été la souche de l'anglais; maintenant les Saxons eux-mêmes et presque tous les habitants de l'Allemagne se servent d'un autre dialecte qui découle, non plus d'une source saxonne, mais d'une source franque ou de l'allemand supérieur. C'est ce que nous appelons aujourd'hui l'allemand. Les habitants de Brême et de Hambourg ont seuls conservé un dialecte qui se rapproche de l'original

(1) Meyer, de *l'Influence de la navigation sur la langue hollandaise.*

(2) *Uitgerust*, équipé; *glijden*, glisser; *stevenen, pronk-stuck*, etc.

gothique, et aujourd'hui le saxon est parlé de préférence à Hambourg et à Brême, tandis que chez les autres Allemands, dépassé par l'idiome franc ou théotisque de la Germanie, il a disparu. Hans Sachs, le fameux cordonnier, et Martin Opitz travaillèrent à perfectionner la langue franque : aucun de ceux qui parlaient le dialecte saxon n'a pu lui donner une grandeur littéraire. Du vivant même de Luther, il y avait déjà un si grand intervalle entre le langage de l'Allemagne inférieure ou septentrionale et celui de l'Allemagne supérieure ou méridionale, que les théologiens crurent devoir composer un nouveau dictionnaire pour que l'on pût traduire en dialecte saxon les termes franciques de Luther (1).

Parmi les langues d'origine græco-latine, la plus riche, la plus féconde, la plus belle et la plus propre aux études philosophiques, est cette langue grecque qui a été cultivée par de si grands génies, et qui s'est développée sous un ciel si favorable; il en est de même, parmi les langues de famille teutonique, de l'idiome de l'Allemagne supérieure, qui, venu du francique, ou théotisque, peut se vanter, grâce à la plus heureuse composition de mots, à la plus féconde richesse de termes, de posséder une syntaxe parfaitement belle et complète. On peut de même comparer à la langue latine, laquelle, à mon avis, se rapproche le plus du grec, à cette langue qui aime l'énergie des mots, et sait, avec moins de liberté toutefois, emprunter à l'é-

(1) Pour l'étude du dialecte saxon, lire : Hollændische volkslieder gesammelt und erlæutert von Dr Henrich Hoffman. Breslau 1833. — Horn. Geschichte der Deustchen poesie. — Bucherkunde der sassisch niederdeutschen sprache hauptsœchlich nach den schriftdenkmæhlern der Herzog. Biblioth. zu Wolfenbuttel, entwerfen von D. K. Scheller. Brunswick, 1826. — Van Wynne — Reinecke de Fos, etc.

tranger des racines particulières et de nouvelles formes de langage, on peut comparer, dis-je, au latin l'anglais : car celui-ci, comme il ressort de ce que j'ai dit, se rattachant à un tronc germain-gothique, a pourtant une double ramification et n'est qu'un mélange du vocabulaire anglo-saxon et du glossaire métaphysique latin-normand.

Je ne crois pas qu'on puisse m'accuser d'hypothèses sophistiques ou de futilités grammaticales, si j'établis cette analogie du grec et de l'allemand, analogie qui éclate dans la liberté de la syntaxe, dans la composition des mots et la liberté complète de l'inversion. Rollin, en donnant de magnifiques éloges, et à bon droit, à la perfection de la langue grecque, semble tracer une esquisse de l'allemand moderne, et se sert des couleurs les plus vives, des expressions les plus appropriées (1) : comme la langue des Hellènes, celle des Allemands sait, avec un art admirable, tirer et former d'un très-petit nombre de racines des milliers de mots (2).

Résumons ce que nous venons de dire. Nous regardons comme certain et incontestable que les Teutons et les anciens habitants de la Scandinavie, sortis de la même origine antique que les Latins et les Grecs, sont néanmoins restés beaucoup plus longtemps dans les ténèbres et pour ainsi dire dans la nuit de la vie barbare.

Plus les dialectes de famille teutonique sont anciens, plus ils se rapprochent de cette forme rude et ébauchée que nous avons décrite. Nous ne voyons dans les langues teutoniques aucun de ces caractères d'analyse extrême

(1) De la manière d'enseigner et d'étudier les belles-lettres, I. 265. Ed. 1805.

(2) V. Archenholz, Adelung, Wolke, Kaltschmidt, etc.

et subtile dont sont marquées les origines des langues néo-latines.

Il est facile, après tout ce que nous avons dit, de disposer d'une manière certaine toutes les familles des langues européennes. Voici quel est, suivant nous, leur arbre généalogique :

A UNE SOURCE ANTIQUE ET INCONNUE
se rapportent :

1° Famille Orientale.

Les Idiomes Indiens.
Le Prakrit et Pali.
Le Samskrit (ou Académique).
Le Néo-Persan.

2° Famille Græco-Latine.

Le Grec.
Le Latin.

D'où

La Langue Romane.
Le Néo-Italien.
Le Néo-Français.
Le Néo-Espagnol.
Le Néo-Catalan.
Le Néo-Portugais.

3° Famille Gothico-Teutonique.

1° Le vieil Islandais (1).

D'où { Le Néo-Danois (2).
Le Néo-Suédois (3).

2° Le Vieux Gothique (4).

D'où { L'Anglo-Saxon (5).
Le Vieux Saxon (6).

D'où { Le Néo-Anglais (7).
Le Néo-Hollandais (8).

3° Vieil Allemand supérieur (9).
D'où le Néo-Allemand (10).

(1) Alt-nordisch (Islandich).
(2) Neu-dænisch.
(3) Neu-swedisch.
(4) Alt-Gothisch.
(5) Angel-sæchsisch.
(6) Alt-sæchsisch.
(7) Neu-englisch.
(8) Neu-niederlændisch.
(9) Alt-hochdeutsch.
(10) Neu-hochdeutsch.

C'est une opinion généralement reçue parmi des savants très-distingués, que la vieille langue des Brahmanes, le Samskrit a été le berceau du latin et du grec, et par suite du teuton et du persan ; opinion qui se trouverait confirmée par les affinités nombreuses que Bopp, Burnouf et Schlégel ont signalées entre les racines latines et grecques et les racines samskrites. Un écrivain plus récent encore, Kaltschmidt, dans son dictionnaire indo-teutonique a essayé, et souvent avec succès, de noter toutes les migrations des mots samskrits devenus grecs, latins ou teutons. Celui qui consacrerait de longues années à l'étude et à la comparaison studieuse des idiomes anciens des Perses, des Brahmanes, des Kimbres, des Keltes, celui-là seul pourrait dissiper les ténèbres d'un problème si obscur. Pour nous, nous n'avons pas pu nous défendre d'un doute, lorsque nous avons vu les philologues les plus distingués qui s'occupent du samskrit, signaler le caractère propre de cet idiome comme si *parfait*, *excellement*, *composé* (1). Tant de perfection appartient-elle à un idiôme primitif ?

En effet, considérez le samskrit, syntaxe merveilleusement arrangée, excellente liaison des mots et des phrases, pas d'imperfections; des limites rigoureuses, des formules exactement et heureusement disposées ; — n'est-il pas difficile de voir là la source vierge et antique, la mère respectable de toutes les langues, aujourd'hui parlées en Europe ? Pas un pli, pas une tache ; rien ne boite ! vainement y chercherez-vous le bégaiement d'une langue qui commence; vous seriez plutôt tenté d'y voir une langue fabriquée, et cette harmonie des sons, cet ac-

(1) Der Name diese sprache welcher bedeutet « ausgebildet, vervolkommnet, » etc. *Kaltscwmidt*. Einleitung, v. 8.

cord élégant et soigné des parties trahissent un bon goût et un travail civilisés.

» Moquez-vous, si vous voulez, de ce que je vais dire, » comme d'une remarque mesquine, mais je le dirai, fût- » ce pour faire rire (1); » ce zèle inquiet et extrême à élaborer une grammaire parfaite me semblent révéler bien plutôt le travail ingénieux, subtil et les nobles loisirs de ces prêtres qu'on appellait brahmanes et brakmanes, que le caractère rude et originel d'une langue qui naît et s'élève d'elle-même (2). Quoi d'étonnant, si des prêtres, amateurs infatigables de poésie et de grammaire, comme le prouvent leurs antiques poèmes, et presque captifs dans leurs temples, ont entrepris de tirer du langage vulgaire une nouvelle espèce de langue plus noble et plus pure, langue d'académie et tout à la fois idiome sacerdotal et mystique; n'ayant point de racines qui diffèrent de celles du peuple, mais une composition des mots et un arrangement de phrases plus perfectionnés, — ce qui me semblerait tout-à-fait d'accord avec les vieilles mœurs hiérarchiques des Indiens.

Ainsi je ne serais pas éloigné de croire que la langue samskrite est, non pas la mère, mais la sœur aînée des langues européennes; ce dialecte élégant des temples, né du sacerdoce, et ne descendant jamais dans le peuple, me semblerait former avec les langues persique, grecque, latine, gothique, germaine, et toutes les filles de celles-ci, une vaste famille issue d'une seule source.

(1) *Tacite.* — Dialogue des Orateurs.
(2) V. ci-dessus, § 3.

§ VI.

Des règles fixes ont-elles présidé aux mutations des mots chez les races teutoniques et les races latines?

Quelle que soit la langue primitive et perdue qui a été la source des langues teutoniques et latines, ou même du samskrit, source qu'aujourd'hui les esprits les plus sagaces ne peuvent découvrir; ce qui n'est pas douteux, c'est que certaines lois ont présidé aux diverses métamorphoses des langues et des dialectes. Ces métamorphoses sont à peu près de vingt espèces; elles ne dépendent pas seulement de la variation des mœurs, mais aussi des habitudes de la prononciation. Les mêmes mots deviennent complètement différents d'eux-mêmes, suivant qu'un peuple leur applique la consonne *B*, un autre la consonne *P*, un autre *F*. Par exemple le grec *pous*, *podos*, et le latin *pes*, *pedis*, deviennent le gothique *fôtus*, le vieux saxon *vuoz*, l'anglo-saxon *fôt*, les consonnes *P*, *F*, *V*, ayant la même valeur.

Bopp, le premier, a prouvé que des règles certaines sont observées dans ces changements des consonnes et des voyelles, et voici le tableau synoptique qu'il a donné pour les consonnes :

Greco-Latin.	Transformation gothique et anglo-saxonne.	Transformation allemande.
P.	F.	B. V.
B.	P.	F.
F.	B.	P.

T.	Th.	D.
D.	T.	Z.
Th.	D.	T.
K.	H. G.	G.
G.	K.	Ch.
Ch.	G.	K.

Pour les voyelles, Bopp, dans un volume plus récent, a montré que les lois de leurs changements ne sont que celles de la prosodie ; les brèves sont remplacées par des brèves, et les longues par des longues. Voici des exemples :

Latin,	Auris.
Goth,	Auso.
Anglo-Saxon,	Eare (îre).
Anglais,	Ear (îre).
Grec,	Poûs.
Goth,	Fôtus.
Anglais,	Foot (foût).
Grec,	E. - lachus.
Latin,	... levis.
Anglais,	... light.

Ainsi *pater* (lat.) est devenu *fadar* (goth.), et *father* (angl.); *poreuein* (grec) , *faran,* (goth.) et *fare* (angl.); *mênê,* (grec) *moon,* (angl.); *radix* (lat.) *root* (angl.) etc., etc...

S'il fallait suivre toutes les révolutions des mots, je copierais ici le dictionnaire entier de Kaltschmidt.

En recherchant l'origine des langues, en étudiant leur dé-

veloppement, leurs phases et leur vieillesse, cette remarque philosophique nous a frappé, qu'il y a dans les variétés presque infinies de leurs métamorphoses et dans les lois qui président à ces variétés une force de perpétuité admirable. D'un âge à un autre âge, d'une race ancienne à une race plus moderne, les mots se transforment, destinés à revêtir des formes inattendues, sans pourtant abdiquer jamais leur racine primitive dans leur croissance ni dans leur grandeur ; — toujours nouvelles et toujours anciennes, différentes à la fois et identiques, elles restent elles-mêmes tout en s'altérant.

Deux grandes zones partagent toute l'histoire des langues et de la littérature européennes ; la zone græco-latine contient les traditions élégantes et splendides d'une civilisation perfectionnée à diverses reprises et impérissable ; la zone scandinave-teutonique renferme les éléments du monde nouveau et les souvenirs empruntés à une existence plus longtemps farouche et que le christianisme seul a civilisée. A l'une de ces zones, que domine la langue grecque, se rattache, dans les arts et la poésie, le culte du *beau*, de la forme et du fini ; à l'autre le sentiment du *vrai*, de l'intime, du devoir et de l'infini. L'une tend à la poésie et se maintient dans la Synthèse ; l'autre penche vers l'observation et adopte l'Analyse.

Hors de ce double point de vue, il est impossible d'expliquer et de comprendre les langues et les littératures du monde ancien et du monde moderne, — de l'Hellénisme méridional et du Teutonisme septentrional.

ÉTUDES SUR L'ANTIQUITÉ.

DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES RELATIFS A L'INFLUENCE DE LA BIBLE SUR LES ÉTUDES MODERNES.

Consulter : — Richard Simon, passim.

Herder. De la poésie des Hébreux.

Dr Lowth. De Hebræorum Poesi.

Histoire littéraire des Bénédictins. Art. de Hugues de Saint-Cher.

La Bible, trad. par Cahen.

QUELQUES MOTS SUR LA BIBLE,

LES TRADUCTIONS DE LA BIBLE ET LES CONCORDANCES.

§ Ier.

Les Concordances de la Bible.

Tous ceux qui ont habité Paris connaissent la vieille tour Saint-Jacques de la Boucherie, qui s'élève au milieu de Paris et dépasse de sa tête chenue tant de maisons modernes. Les rues bruyantes du dix-neuvième siècle, les toits ardoisés, les longues cheminées construites aux dix-septième et dix-huitième siècles avec une demi-régularité sans grâce, qui n'atteint même pas la noblesse de la symétrie; tous ces sentiers taillés dans la pierre grise et le plâtre jaune, s'abaissent encore et rampent aux pieds de l'aïeule isolée; souvenir et monument qui ne tient plus à rien, date architecturale qu'il faut conserver avec respect, et devant laquelle on ne s'arrête pas sans songer aux sept cents ans qui l'ont bronzée et ne l'ont pas détruite. Là, en 1240, une armée de cinq cents moines bénédictins commençait une œuvre gigantesque. Il s'agissait de recueillir avec une pieuse exactitude, et de classer dans un répertoire commode, toutes les paroles de la Sainte-Ecriture; œuvre nouvelle, immense, qui s'accordait avec la foi profonde, avec l'inspiration chrétienne et le vaste enthousiasme de ce temps extraordinaire. Une telle œuvre dé-

montre assez ce que c'était que la Bible hébraïque pour les temps modernes ; la Loi souveraine.

Le courage et la patience ne manquaient pas. Ces cinq cents plumes marchaient ensemble, donnant le premier modèle d'un répertoire lexicographique fait avec intelligence, et ouvrant la procession de ces mille Répertoires dus ensuite aux Estienne, aux Fabricius, aux Calepin, aux Facciolati. C'était alors que la magnifique Basilique de Chartres s'élevait ; Notre-Dame venait d'être terminée ; et Pierre de Montereau, l'architecte du moyen-âge qui comprit le mieux la savante audace et l'élégance sombre des cathédrales chrétiennes, bâtissait la double merveille et la double église de la Sainte-Chapelle. La poésie débordait à la cour d'Angleterre, comme à la cour de Provence ; Marie de France chantait, Vidal et Peguilhem, Sordel et ses amis apprenaient aux prédécesseurs du Dante l'art de maudire et d'aimer, de prier et d'instruire en vers harmonieux ; Pierre Nolasque fondait l'Ordre de la Merci, pour le rachat des captifs ; vingt républiques monacales, rivales et puissantes, vingt communautés chrétiennes, moines mineurs et majeurs, chaussés et déchaussés, mendiants et non mendiants, entretenaient par leur guerre acharnée d'éloquence et d'intérêts, l'ardeur religieuse et poétique de cette époque.

Mais je reviens à la Concordance de la Bible et aux cinq cents moines de Saint-Benoît, qui, prenant la plume quand tintait la cloche de la Tour Saint-Jacques, achevaient rapidement, c'est-à-dire dans l'espace de vingt-cinq années, les *petites Concordances* d'abord, puis les *grandes Concordances*, les premières n'ayant pas semblé suffisantes. L'esprit d'association et de discipline inspirait ce courage et donnait ces résultats.

Le mot Concordance était impropre, mais la chose parut excellente; le mot et la chose se sont conservés. « Je » suppose, dit le théologien anglais Cotton, dans son style » naïf, je suppose que pour votre bénéfice à venir et votre » bien-être de l'autre monde (*future comfort*), vous dési- » rez trouver une phrase de la Bible, par exemple celle-ci: » — « Et jettera tous nos péchés dans les profondeurs de » la mer? » — Vous n'avez qu'à prendre une Concordance, » et l'ouvrir aux mots *péché*, *profondeur* et *mer*, vous ap- » prendrez que la phrase en question est dans Micah, cha- » pitre VII, verset 19. »

Ce travail a coûté six cents années à plus de trois mille ouvriers de toutes les nations avant de se parfaire. Il a suivi une route longue, tortueuse, singulière. Essayons l'histoire de ce progrès. Vers le commencement du treizième siècle, Antoine de Padoue, frère mineur que l'on a canonisé, et que le pape Grégoire IX appelait son *Trésor de la Sainte-Écriture*, laissa en manuscrit, sous le titre de Concordance, un Répertoire alphabétique de Maximes morales, extraites de la Bible; maximes à l'usage des prédicateurs et destinées à leur rendre plus facile la composition de leurs discours. Vers 1240, un membre très-actif du sénat des cardinaux romains, Hugues de Saint-Cher, né en Dauphiné, qui avait combattu à la fois les empiètements des Franciscains, les usurpations des moines mendiants et le cumul des bénéfices, conçut le plan d'un index général des mots de la Bible, sans aucune prétention de commentaire ou d'explication; cet index était destiné seulement à aider la mémoire, que saint Augustin nomme, avec son ingénieuse subtilité, « la gardienne infidèle de nos pensées. »

L'œuvre de saint Antoine de Padoue avait eu pour but d'établir l'harmonie entre les principes de morale évangé-

lique répandus dans le Nouveau et l'Ancien-Testament. Il s'était servi du titre *Concordance*, que le cardinal Hugues de Saint-Cher aurait dû ne pas appliquer à son nouveau Lexique. Pour ce dernier, il ne s'agissait que d'indiquer tous les passages où le même mot se trouvait employé par les écrivains sacrés; ce qui ne constituait pas une Concordance. Mais le terme populaire prévalut, et l'œuvre nouvelle s'acheva sous ce titre. Elle eut tant de succès, que tous les couvents voulurent posséder une copie de ce répertoire immense; « *immensi tædii ac temporis opus;* » ainsi le nomme Sixte de Sienne. On a trouvé des manuscrits de ces premières Concordances à la Sorbonne, au collége de Navarre, dans l'abbaye Saint-Victor et dans la plupart des maisons de dominicains; elles s'appelaient Concordances de Saint-Jacques, précisément à cause de cette vieille tour que je n'ai pas inutilement rappelée tout-à-l'heure. On ne tarda pas à les juger incomplètes. Les passages qui contenaient les mots, objets de chaque article, étaient indiqués par un chiffre, mais non rapportés dans leur intégrité; le prédicateur ou l'étudiant, avant de découvrir la phrase qu'ils cherchaient, devaient parcourir un grand nombre d'autres phrases inutiles. Pour remplir cette lacune, Hugues de Saint-Cher distribua une nouvelle besogne à ses moines : de là les Concordances *majeures* ou anglaises, auxquelles, en effet, les dominicains anglais ont coopéré, et qui donnent non-seulement l'indication des chapitres, mais la transcription des lignes où chaque mot est compris. Un moine qui avait achevé une seule lettre de l'alphabet, sûr d'avoir bien employé sa vie, était fier de son labeur. A la fin de la lettre A des *Concordantiæ majores*, on lit ces mots : « *Explicit littera A quam perficit frater R. de Stavenesby.* » Hugues de Saint-Cher dut une grande re-

nommée à cette entreprise, que M. Daunou caractérise avec sa sagacité et son impartialité ordinaires. « Il est su-
» perflu de dire à quel point ces tables abrègent les recher-
» ches et facilitent les rapprochements. Les hommes stu-
» dieux en ont tellement senti l'utilité, qu'il en a été ré-
» digé de semblables pour un grand nombre de livres
» classiques. A mesure qu'elles se sont multipliées, les docu-
» ments de tous genres sont devenus plus accessibles et les
» citations plus exactes. La grammaire, la philosophie, l'his-
» toire y ont beaucoup gagné. »

Mais la destinée des Concordances bibliques devait subir d'autres variations. Un franciscain de Toscane, Arlotto à Prato, et un dominicain allemand, Conrad de Halberstald, retranchèrent les mots qui leur semblèrent superflus, et donnèrent chacun un abrégé de l'ouvrage. Vint l'époque du concile de Bâle dont une des principales controverses avait pour objet de décider si l'esprit saint procède du père et du fils, ou seulement du père par le fils; *ex patre per filium.* Jean de Ségovie, homme éloquent, fut chargé par la cour de Rome d'exposer les sentiments de l'Église et de les défendre contre les avocats de la communion grecque; il consulta ses Concordances, n'y trouva ni *ex* ni *per*, mots sur lesquels toute la discussion roulait, et, s'armant de courage, ajouta les particules et les mots invariables au travail primitif. Aidé par Jean de Raguse et Walter Lonaw, Écossais, il en vint à bout en cinq années, dit Buxtorf.

La route était frayée, il parut des Concordances grecques et allemandes; puis un rabbin nommé Mardochée Nathan, se sentit humilié de ce que sa nation ne les eût pas inventées ou du moins imitées. Jamais lexicographe ne s'est servi d'expressions plus dithyrambiques que les siennes. « Quand je frappais aux portes des savants chrétiens,

» dit Mardochée, j'avais l'âme triste; ils me déchiraient » du fouet de leur langue dérisoire, allumant un feu brû- » lant dans ma poitrine, et croyant leurs arguments forts » comme un miroir d'airain. Un de leurs livres se nom- » mait *Concordance* et offrait, dans un tableau exact, tous » les mots de la Bible. Je vis que l'on pouvait en faire un » rocher inexpugnable pour détruire et se défendre. Ce » livre, je le désirai, je l'aimai, je le cherchai, je le trou- » vai, je l'emportai dans ma chambre de travail, et je me » mis à le traduire...., etc. » C'est l'ouvrage hébreu de Mardochée, que, le premier, Buxtorf perfectionna, et que son fils publia à Bâle en 1631, avec une préface où il est dit que le plaisir de faire paraître ce grand travail le console presque de la mort de son père. A la fin du quinzième siècle, Jean, abbé de Nivelle, révisa les Concordances latines; au commencement du dix-septième, la Bible ayant été divisée en versets, Luc de Bruges adapta le même répertoire à ce morcellement qui permettait des renvois plus précis. En 1637, Gaspard de Zamora en fit paraître à Rome une très-belle édition corrigée, et depuis ce temps les éditions de Cologne (1684) et d'Avignon (1786) ont passé pour les meilleures. Elles renfermaient cependant beaucoup de fautes, incorrection inévitable dans un ouvrage colossal.

Si vous écartez la question religieuse et que vous considériez l'influence de la Bible sous le point de vue de l'histoire philosophique, elle vous apparaîtra comme le plus grand phénomène que les annales humaines aient jamais présenté, et vous ne vous étonnerez pas de ces six cents ans voués à la formation d'un seul Index.

Le duc de Sussex a réuni une bibliothèque toute biblique, consacrée exclusivement aux ouvrages dont l'Écriture

sainte a été le sujet ou le prétexte, et qui sans être complète renferme cinquante mille volumes.

La Bible en effet unit la civilisation de l'ancien monde à la civilisation du monde nouveau; elle embrasse l'une et l'autre; un des coins de ce livre unique repose sur le Sinaï, un autre sur les Alleghanis. Les républiques américaines qui n'ont encore achevé ni l'œuvre politique, ni l'œuvre industrielle à laquelle l'avenir les destine, ont la Bible pour point de départ. La véritable vie de l'institution civile aux États-Unis ne réside pas dans la démocratie, mais dans l'esprit religieux du puritanisme; et le puritanisme n'est que le retour à l'austérité de l'Ancien-Testament. Tout ce qu'il y a d'original dans les littératures modernes découle de deux sources diverses; la Bible d'abord, et ensuite le génie germanique.

La véritable éloquence populaire de l'Europe nouvelle est celle de la chaire d'abord, puis celle des assemblées parlementaires, filles du Wittenagemot; Bossuet et Burke, voilà nos Démosthènes. Toutes les fois que l'on jette sur le mouvement de l'intelligence de l'Europe un coup-d'œil sévère et étendu, de quelque côté que l'on se tourne, on aperçoit la Bible comme impulsion et comme force motrice. Les trois épopées qui méritent ce nom, la *Jérusalem délivrée*, la *Divine Comédie* et le *Paradis Perdu* en émanent. L'Arioste n'a fait qu'une délicieuse plaisanterie sur la chevalerie et l'esprit guerrier; Tasse, Milton et Dante voilà les chantres et les héraults de la civilisation. De la Bible seule ressortent les révolutionnaires anabaptistes, les révolutionnaires de Cromwell et les républicains de Florence, qui inscrivaient sur leur bannière : *Christo imperante;* ce sont tous enfants de l'Ancien et du Nouveau-Testament; pauvreté volontaire,

égalité devant Dieu et puritanisme indépendant, ce sont des doctrines bibliques, que les niveleurs Barebone et Vane interprétaient à leur gré.

Cette filiation se montre évidente et dominatrice dans les arts modernes, dans la peinture et la sculpture de l'Espagne et de l'Italie, dans le développement de l'art musical et de l'architecture chrétienne. Je sais que l'influence païenne s'y est mêlée; qu'elle a même paru triompher souvent; mais les plus sublimes œuvres modernes relèvent de l'inspiration biblique. Le *Jugement Dernier* de Michel-Ange vaut mieux que *la Vénus* du Corrége. Voici *Athalie*, *Polyeucte*, et *le Cid*. Même dans les œuvres empruntées à l'antiquité païenne, il a fallu, comme Corneille l'a toujours fait, jeter une âme nouvelle, une âme chrétienne, un sens biblique, pour que le peuple les acceptât comme chefs-d'œuvre. On a tort de regarder Racine comme un imitateur d'Euripide (1), et Corneille comme un simple copiste de Sénèque et de Lucain. Oui, quant à l'étude de la forme que les anciens avaient portée à un point de perfection merveilleuse; mais quant au fond des idées, pas un trait sublime tenant aux passions, à l'étude du cœur, à la conception du beau moral, au jeu du caractère, que Racine et Corneille, comme Shakspeare et Dante, n'aient dû à l'éducation chrétienne, c'est-à-dire à l'éducation biblique. Le plus beau vers de la tragédie d'Horace :

> Faisons notre devoir et laissons faire aux dieux !

exprime une piété chrétienne dissimulée sous le pluriel du mot *dieux*. Le Romain du temps de Scipion ne pensait pas ainsi; cette résignation ne convenait pas à son senti-

(1) V. plus bas, RACINE ET EURIPIDE.

ment de résistance héroïque ; la véritable source du génie de Corneille était le catholicisme de l'Espagne. Les Italiens, les Portugais, les Espagnols, les Provençaux, les Français de l'Occident, quoique imprégnés de l'ancienne civilisation romaine, ont cédé à la civilisation biblique, et leur littérature offre un curieux compromis entre ces deux influences. Les peuples du nord, à peine romains avant le moyen-âge, à peine ébauchés lorsque la civilisation chrétienne s'empara d'eux, se sont livrés encore plus entièrement à l'éducation de la Bible : ils l'ont fait passer dans leur propre langue, et de presque toutes ses paroles ils ont fait des lois et des proverbes.

En Allemagne et en Angleterre tout le monde sait la Bible par cœur ; et vous êtes étonné d'entendre dans la conversation journalière, au Parlement, au théâtre, une foule d'allusions bibliques que vous auriez cru mortes avec Cromwell ou avec les anabaptistes de Munster. Je ne parle pas des travaux sans fin que l'érudition allemande et hollandaise, bénédictine et franciscaine, a consacrés à la Bible ; des recherches infinies tentées par les savants sur la géographie, l'histoire, la philosophie, la philologie bibliques. Les titres seuls de ces ouvrages rempliraient un volume.

---

§ II.

La Bible, considérée comme monument historique.

Supposez que la Bible ne fût pas connue de l'Europe, que ce ne fût pas la première pierre d'attente et la clé de voûte de toutes nos religions ; la première base de tous nos codes chrétiens ; qu'un orientaliste la découvrît, qu'il

la traduisît, l'expliquât, la commentât, comme Anquetil-Duperron a commenté le *Zend-Avesta*; — que ce tableau si grandiose et plus qu'homérique vînt à se développer tout-à-coup devant nous; Moïse, l'Egypte antique, les vieilles monarchies asiatiques, le Tabernacle saint, et la marche dans le désert, et les Machabées, et les Prophètes; cette épopée, ces annales, code de lois, manuel théurgique, le vieux monde, la primitive civilisation dans un seul livre! Certes, les savants pousseraient un long cri d'étonnement et de joie.

Et quelle civilisation! la première qui, du fond de l'Asie idolâtre ait proclamé l'unité de Dieu! Une civilisation née dans le désert, pleine de barbarie, et dont l'énergie ardente embrassait à la fois et contenait dans son sein la puissance de la démocratie, celle de la vie guerrière, la grandeur du patriarchat, l'élévation de la théocratie, et l'élan de la vie nomade — civilisation destinée à durer peu, et à laisser une trace ineffaçable. Elle a roulé comme la lave dans un sillon que les âges ne combleront pas. Longtemps ignorée, elle n'a influé en rien sur le développement hellénique; mais après dix siècles elle a reparu avec le Christ; elle a jailli de nouveau et rempli le lit que laissait vide et désert la société païenne disparue; elle est revenue modifier nos mœurs modernes.

La Bible représente toute cette civilisation; la Bible, que je ne veux considérer que sous son point de vue purement humain. C'est un livre plus historique que Thucydide et Hérodote, parce qu'il offre un miroir plus complet non seulement des événements, mais des mœurs, des préjugés, des lois, des crimes et des rites nationaux. La raillerie semble impossible, auprès de ce monument de granit, étranger à toute la société grecque et romaine, et qui reste

seul debout dans le désert du passé asiatique, dans la nuit de l'antiquité orientale.

Je ne vois pas, en effet, de pierre milliaire plus importante dans les annales de la civilisation que l'histoire du peuple hébraïque. La promulgation de la loi sur le mont Sinaï est le premier chaînon auquel se rattachent toutes les lois et toutes les sociétés organisées par le christianisme. Avec Moïse, la vie sauvage finit en Orient. Pour la première fois, une assemblée d'hommes prête l'oreille à une grande vérité philosophique, exprimée sans mystère et sans voile. Le panthéisme, qui doit régner sur tant de siècles et de nations, reçoit d'avance le coup mortel qui l'étendra mort. L'existence d'un Dieu sans forme, sans commencement, sans fin, non limité dans l'espace, est annoncée au peuple du globe le plus matérialiste, le plus obstiné, le plus sensuel : cet éclair inattendu sillonne l'obscurité et élève la Judée barbare au-dessus de l'Egypte savante. Jusqu'à l'époque dont nous parlons, ce mot puissant, *unité de Dieu*, a bien pu être prononcé à voix basse; alors seulement il éclate dans sa majesté, dans sa moralité.

Jamais, avant Moïse, on ne l'avait dit, à ciel découvert, devant une nation, devant une armée fanatique Aussi voyez; cette révélation se fait à coups de tonnerre.

A ce principe immense, Moïse rattache toutes les exigences de la conscience, tous les scrupules de la vie morale, tous les actes du culte, tous les ressorts du gouvernement. Imparfaite à nos yeux, moulée sur les besoins et les idées de ces hordes âpres, tenaces et sanguinaires, la législation fondée par Moïse sur l'unité de Jéhovah constitue à elle seule la plus grande révolution des temps anciens.

Vous que les destinées humaines intéressent, lisez donc la Bible, et lisez-la telle qu'elle a été écrite autrefois; seul-

ptée dans le roc ou gravée dans le bronze, en caractères profonds, et durs comme le peuple juif; vous y connaîtrez cette mission Mosaïque, si mal jugée par la frivolité. Quand le globe était peuplé de sauvages et d'anthropophages, d'hommes qui adoraient le bœuf de leur étable et les fruits de leurs jardins; quand l'idolâtrie la plus grossière couvrait le monde, il y a trente-deux siècles de cela, il sortit d'un horrible désert, un de ces hommes qui changent le monde moral et les nations. L'instrument de son œuvre fut un peuple barbare, puissant par l'obstination et l'audace; il l'asservit à cette loi religieuse du Pentateuque, loi qui, en fondant la loi chrétienne, a préparé nos annales. Cet homme était Moïse. La seule trace qui reste de lui et de son armée, c'est la Bible.

---

§ III.

De l'Exégèse et des traductions de la Bible.

La critique sacrée, ou l'Exégèse biblique, a quelque chose de colossal et d'énorme; mysticisme, elle se perd dans les profondeurs de l'inconnu; grammaire, elle descend aux minuties infinies et subtiles de l'étude des mots; elle pèse une virgule, commente un accent, calcule le nombre des syllabes; elle n'a pas de bornes. Pour elle tout est divin et infini. Les luttes acharnées des controversistes ont épaissi les nuages qui flottent sur ce sanctuaire.

Avez - vous jamais mis le pied dans une bibliothèque monacale? Avez-vous ouvert un de ces volumes sans nombre, écrits dans tous les langages, non pas de l'Europe, mais du monde civilisé? Le calviniste et le socinien, le jacobin et le cordelier, le jésuite et l'augustinien, ont des explications diverses pour chaque passage biblique. Corporations rivales, écoles de philosophie, intérêts de nations, différences de dialecte, redoublent l'obscurité. On ferait un excellent livre intitulé *les Destinées de la Bible.* Quelles difficultés se présenteraient à l'auteur; Difficultés historiques, métaphysiques, grammaticales, palæographiques! A peine quelques rares manuscrits viennent-ils en aide à l'hébraïsant; ces manuscrits, on les thésaurise. Ce n'est point assez de connaître l'hébreu moderne avec les points, postérieurs au neuvième siècle; il faut savoir l'hébreu ancien, écrit sans points, c'est-à-dire sans voyelles. Il faut comparer mille versions, en arabe, en syriaque, en cophte, en grec, en grec hellénistique, en chaldéen, en latin barbare, en saxon, en gothique, en persan. Voici les rêveries contradictoires de la kabbala; le thalmud, la massore; rabbins, pères grecs et latins, commentateurs redoublant le chaos et aggravant la dissonance; telle censure de l'Église opposée à telle approbation d'un concile; le sens littéral; le sens mystique; le sens théologique ou latitudinaire; les jugements d'un pape comme individu; ceux d'un autre pontife, comme inspiré du Très-Haut et représentant Jésus-Christ; les variations de la tradition; les obscurités de cette tradition; les altérations des manuscrits et les traductions fautives ou équivoques... L'imagination effrayée, recule.

Au lieu de considérer la Bible sous le point de vue con-

troversal, il faut l'étudier soit dans la traduction littérale latine, soit dans celle de M. Cahen (1).

Deux caractères spéciaux distinguent la Bible : une concision profonde et une couleur orientale. Là où de longues phrases, mal liées par des conjonctions parasites, développent leurs lourds replis dans les traductions anciennes, vous trouvez une expression lucide, économe de mots, ardente, vigoureuse, monumentale. A la place de ces formes de langage, que la civilisation moderne a introduites, au lieu de ces termes qui rappellent sans cesse au lecteur les mœurs de l'Europe, le génie de l'Orient se déploie de verset en verset et de page en page.

C'est merveille de lire ainsi l'*Histoire des Patriarches* et la *Vie de Joseph.* Un nouveau monde, le monde le plus ancien, le Désert, la Tente, le père de famille Roi et Pâtre, sont devant vous. Ne croyez pas que cet effet admirable, ce coloris introuvable pour un moderne, résultent d'une élaboration artificielle. La seule littéralité a tout fait. La Bible nue, dépouillée des additions du langage moderne est plus grande mille fois. Quand on ferme ce volume, rempli d'idiomes hébreux, de mots qui contiennent des phrases, de phrases qui sont des scènes, de pages qui sont des poèmes, on croit participer à la simplicité grandiose de ces temps, et vivre d'une existence plus forte, libre et primitive.

Les Bibles catholiques et protestantes sont semées d'une multitude de conjonctions explétives, dont la répétition éternelle est fatigante jusqu'au dégoût. C'est un luxe désolant de *car*, de *or*, de *aussi*, de *et*, de *cependant*, de *partant*, de *pourtant*.

(1) *La Bible, avec le texte hébreu,* traduit littéralement par M. Cahen. Paris, 1830-1846.

Nulle de ces conjonctions ne se trouve dans l'original hébreu ; seulement une ligne verticale, qui sépare les différents versets et les différentes phrases du texte, a pu être prise par les copistes pour le conjonctif *vav* (et) dont la forme est précisément une ligne verticale : ainsi cet éternel *et*, qui se multiplie un million de fois devant le lecteur, n'est, selon toute apparence, qu'une séparation calligraphique, un trait de plume très-nécessaire avant l'invention des points-voyelles, et devenu ensuite une conjonction dont les traducteurs ont voulu varier la monotonie, en prodiguant les *car*, les *or* et les *cependant*.

Cette répétition de la particule *et*, reproduite dans la *Vulgate*, où toutes les phrases commencent par *kai*, a exercé sur le style des peuples modernes, au moyen-âge, une influence étrange. La Bible était alors le modèle unique, et il y a telle chronique (par exemple, la chronique espagnole de *don Pedro Lope de Ayala*, conseiller de Transtamare au XIVe siècle), où le règne de la particule *et* est devenu si exclusif et si redoutable, que vous y chercheriez vainement deux phrases de suite où elle ne se représente pas trois ou quatre fois.

Plusieurs traducteurs emploient le *vous* dans l'acception du singulier *tu* ; c'est un démenti donné à la civilisation patriarcale. Ni les Hébreux, ni les Grecs, ni les Romains n'ont connu cette forme de civilité singulière, ce mensonge du discours qui augmente l'individualité de l'interlocuteur et semble exagérer sa valeur. Si jamais l'emploi d'un tel euphémisme a dû paraître inconvenant et ridicule, c'est assurément dans la bouche des patriarches et dans celle de *Dieu*, parlant à l'homme.

L'expression la plus sublime que l'on ait pu employer pour caractériser l'Être-Créateur qui renferme dans son

sein, le présent, le passé, l'avenir, c'est *Je-ho-vah* (*il* FUT, *il* EST, *il* SERA). Le mot *Seigneur* est un contre-sens. *Jehovah* ne donne aucune idée de domination, de *seigneurie*, de *toute-puissance*. *Jehovah* est le contemporain de tous les temps; c'est le père de la durée, l'*Éternel*. Peut-être même une littéralité plus exacte encore satisferait davantage la critique. La sublimité hébraïque réside dans ces traits. Nous lirions donc :

« Quand celui *qui fut*, *qui est*, *qui sera* fit le ciel et la terre, etc. »

Au lieu de : « Lorsque l'*Éternel-Dieu* fit la terre et le ciel. »

Le second verset de la Genèse offre un exemple marqué de cette difficulté :

« *L'esprit de Dieu était porté sur les eaux.* »

TEXTE : « L'esprit de Dieu *planait* sur les eaux. »

Le véritable sens de *Veronah Elohime* (l'esprit de Dieu), est un *grand souffle, un grand vent*. Les Septante emploient *pneûma theoû*, ce qui est un peu plus exact. Le premier verset de la Genèse dit : « *Les dieux* (DIEU, — la collection des énergies divines) CRÉA le ciel et la terre. » Dans les cosmogonies antiques, rien n'est à négliger. Il est évident que l'auteur sacré, en faisant usage de la forme plurielle (*les dieux*), et en lui donnant pour corrélatif un verbe singulier, avait une intention précise, celle d'exprimer à la fois la multitude et la concentration des énergies célestes, leur réunion dans le sein d'un même *Dieu créateur*.

« *Et Dieu dit : Que la lumière soit faite; et la lumière fut faite.* »

TEXTE : « Dieu dit : Que la lumière soit; la lumière fut! »

La concision hébraïque, impossible à reproduire, ajoute ici à la grandeur de l'image : « *Dieu dit* (Dieu *veut*, synonymes en hébreu) : *Lumière soit! lumière fut!* »

« *Il donna à la lumière le nom de jour, et aux ténèbres le nom de nuit; et du soir et du matin se fit le premier jour.* »

Telles ne sont point les paroles bibliques.

TEXTE : « Dieu nomma la lumière jour, et les ténèbres nuit. Il fut soir; — il fut matin. — Un jour ! »

Le soleil n'était pas créé. Ce n'est donc pas le premier *jour*, c'est la première *période* de la création. D'ailleurs, sous le rapport poétique, quelle différence entre la traduction fidèle et la traduction paraphrasée ! A chaque période nouvelle, ces paroles si fortes, si puissantes, qui ressemblent à un cri d'enthousiasme, se répètent et reparaissent régulièrement : « *Il fut soir, il fut matin! Un jour!* »

« *Si vous faites bien, n'en serez-vous pas récompensé? Et si vous faites mal, ne porterez-vous pas aussitôt la peine de votre péché? Mais votre concupiscence sera sous vous, et vous la dominerez.*

Voici la Bible hébraïque :

TEXTE : « Certes, si tu te conduis bien, tu seras considéré. Si tu ne te conduis pas bien, le péché t'assiége à ta porte : il veut t'atteindre, mais tu peux le maîtriser. »

« *Or, Caïn dit à son frère Abel : Sortons dehors, et lorsqu'ils furent dans les champs, Caïn se jeta sur son frère Abel et le tua.* »

TEXTE : « Caïne parla à son frère Hébel, et, comme ils se trouvèrent aux champs, Caïne *s'éleva* sur son frère Hébel et le tua. »

Le tableau est tout entier dans un mot, *s'éleva*, supprimé par l'ancienne version.

« *Deux nations sont dans vos entrailles, et deux peuples, sortant de votre sein, se diviseront l'un contre l'autre. L'un de ces peuples surmontera l'autre peuple, et l'aîné sera assujéti au plus jeune.* »

TEXTE : « L'Éternel lui dit : Deux peuples sont dans ton ventre, et de tes entrailles se sépareront deux nations. L'une de ces nations, plus forte que l'autre ; le plus grand servira le moindre. »

J'ai parlé de l'histoire de Joseph, un des chefs-d'œuvre de la narration antique. Voici quelques fragments dont le parallèle et le rapprochement feront mieux sentir la distance qui sépare le texte des traductions.

« *Et il* (Joseph) *s'enquit d'eux* (de ses frères), *comment ils se portaient; et il leur dit : Votre père, ce bon vieillard dont vous m'avez parlé, se porte-t-il bien? vit-il encore?* »

Il n'y a dans la Bible aucune trace du *bon vieillard*, qu'il faut laisser à Florian.

Voici les paroles hébraïques :

« Il s'informa auprès d'eux de leur bien-être; il dit : Votre vieux père, dont vous m'avez parlé, se trouve-t-il bien ? Vit-il encore ?

« *Et Joseph se retira incontinent : car ses entrailles étaient émues à la vue de son frère; et il cherchait un lieu pour pleurer; et entrant dans son cabinet, il pleura.* »

Le *cabinet* de Joseph, à une époque où de vastes salles, sans ornements, composaient l'habitation des hommes de toute classe; ce lieu qu'il *cherche* pour pleurer, comme s'il ne lui eût pas été facile de trouver aussitôt un endroit solitaire; ces *entrailles* émues, expression violente dont la simplicité de la Bible dédaigne l'emploi, forment un

tableau faux et grimaçant ; contre-sens de mœurs et d'idées. Voici cet admirable verset, tel que le donne le texte :

« Joseph se hâta (car sa tendresse était excitée envers son frère, et il sentait le besoin de pleurer), et il entra dans une chambre et y pleura ! »

« Et *s'étant lavé le visage, il sortit de* son cabinet ; *et se faisant violence, il dit : Mettez le pain.* »

Un des malheurs qu'entraîne la civilisation, c'est l'exagération dans l'expression des sentiments. Si Homère nous rapporte que *le héros pleura*, Pope lui prête *un torrent de larmes.* Si la Bible nous montre Joseph *modérant son émotion*, le traducteur français nous parle de *la violence* qu'il se fait. Voici le texte :

« S'étant lavé le visage, il sortit, *se contint*, et dit : Mettez le pain. »

— « *En pleurant*, Joseph *éleva la voix*, dit la Bible protestante ; et *les Égyptiens l'entendirent* ; *la maison de Pharaon l'ouït aussi.*

« Sa voix éclata en pleurs (dit la version littérale) ; les Égyptiens l'entendirent, et on l'entendit dans la maison de *Pa'rau.* »

Est-il nécessaire de faire remarquer cet admirable trait poétique effacé par la première de ces traductions et conservé par la seconde : *Sa voix éclata en pleurs ?*

« *Joseph dit à ses frères : Je vous prie, approchez-vous de moi.* »

TEXTE : « Joseph dit à ses frères : Approchez-vous donc de moi. »

Joseph, favori et ministre de Pharaon (*Pa'rau*), maître de la vie de ses frères, ne priait pas, il commandait.

« *Hâtez-vous d'aller vers mon père, et dites-lui : Ainsi dit ton fils Joseph,* » etc.

TEXTE : « Hâtez-vous et *remontez* vers mon père. »

Le mot *remontez*, dont la Bible se sert constamment dans cette occasion, indique la situation respective de l'Egypte et de la Judée. C'est un trait caractéristique.

« *Et voici, vous voyez de vos yeux; et Benjamin, mon frère, voit de ses yeux aussi, que c'est moi qui vous parle de ma propre bouche.* »

Comparez cette phrase prolixe avec la version littérale :

« Vos yeux voient, et ceux de mon frère Biniamine aussi, que c'est ma bouche qui vous parle. »

« *Rapportez donc à mon père quelle est ma gloire en Égypte*, » etc.

TEXTE : « Vous direz à mon père toute ma gloire en Egypte, etc. »

« *Alors il se jeta sur le cou de Benjamin, son frère, et son frère pleura aussi.* »

TEXTE : « Il se jeta sur le cou de son frère Biniamine, et pleura, et Biniamine pleura sur son cou. »

Ce dernier tableau, par l'arrangement des mots et la suppression de deux explétifs, gagne infiniment.

« *Mais les frères de Joseph, voyant que leur père était mort, dirent entre eux : Peut-être que Joseph aura de la haine contre nous, et ne manquera point de nous rendre tout le mal que nous lui avons fait.* »

TEXTE : « Ses frères, voyant que leur père était mort, dirent : Joseph pourrait nous haïr et nous rendre le mal dont nous l'avons accablé. »

« *Et ses frères étant venus vers lui, se jetèrent à ses pieds, et lui dirent : Voici, nous sommes tes serviteurs.* »

« TEXTE : « Ses frères allèrent se prosterner devant lui, et dirent : Nous serons tes esclaves. »

La vie orientale est dans cette prostration.

« *Ne craignez donc point maintenant. Je vous entretiendrai, vous et vos familles. Et il les consola et leur parla selon leur cœur.* »

On cherche ce que signifie : « Il leur parla *selon leur cœur.* » La Genèse ne dit rien de tel. Elle est claire :

TEXTE : « Et maintenant ne craignez rien; je vous entretiendrai avec vos enfants. Il les consola et PARLA A LEUR COEUR. »

D'autres exemples ne manqueront pas :

« Discours de Bilame, fils de Beor ; — Discours de » l'homme à l'œil perçant ; — Discours de l'homme qui » entend les paroles de Dieu ; — Qui voit la vision du » Tout-Puissant, prosterné et les yeux découverts ! »

Ainsi commence, dans le texte hébraïque, la dernière bénédiction de Balaam (Bilame). Exorde grandiose : le prophète n'emploie pas même de verbe; il donne le titre simple de son allocution ; il s'annonce comme l'homme à l'œil perçant, celui qui, la face contre terre, est encore *le Voyant*, On sent vivement, dès ces premières paroles, le parallélisme hébreu, cette rime pour l'intelligence, cette répétition de la même pensée tombant deux fois sur elle-même comme pour s'enfoncer dans les esprits. La traduction à gâté cela :

« Voici ce que dit Balaam, fils de Beor ; voici ce que » dit l'homme qui a l'œil fermé ; voici ce que dit celui qui » entend les paroles de Dieu, qui a vu les visions du Tout- » Puissant, qui tombe, et qui en tombant a les yeux ou- » verts. »

« Que vos pavillons sont beaux, ô Jacob ! (ajoute la tra- » duction). Que vos tentes sont belles, ô Israël ! Elles sont

» comme des vallées couvertes de grands arbres, comme
» des jardins le long des fleuves, toujours arrosées d'eau,
» comme des tentes que le Seigneur lui-même a affermies;
» comme des cèdres plantés sur le bord des eaux. »

Voici le texte biblique :

« Qu'elles sont belles, tes tentes, Jacob!
» Tes demeures, Israël!
» Prolongées comme des vallées!
» Comme des jardins sur le fleuve!
» Comme des aloës que Dieu a plantés!
» Comme des cèdres sur les eaux! »

Vous sentez le rythme; vous suivez le mouvement énergique et alterné du poète; cette poésie brève et dure est réduite à ses grands traits et à sa charpente. Voici la cadence sauvage, cette double percussion de chaque image exprimée par un nombre égal de mots, par une suite de sons analogues. La fin de la bénédiction de Bilame est sublime :

« ..... Ils (les Hébreux) dévoreront les peuples qui se-
» ront leurs ennemis; ils leur briseront les os, et les perce-
» ront d'outre en outre avec leurs flèches. — Quand Juda
» se couche, il dort comme un lion, comme une lionne que
» personne n'oserait éveiller. Celui qui te bénira sera béni
» lui-même, et celui qui te maudira sera regardé comme
» maudit. »

Comparez l'hymne original :

« Il dévore les peuples ses ennemis;
» Écrase leurs os, les perce de ses flèches,
» S'agenouille, se couche comme un lion, comme une
» lionne.
» Qui le fera lever?
» Bénis qui te bénissent;

» Maudis qui te maudissent! »

C'est dans le texte hébreu qu'il faut voir le lion de Juda, repu de sang, las de meurtre, s'agenouillant, se couchant, et terrible encore,

A guisa di leon, quando si posa!

Même observation sur le cantique de *Moïse*, qui, par sa beauté, offre un exemple plus saisissable et plus vigoureux:

« Cieux, écoutez ce que je vais vous dire : que la terre entende les paroles de ma bouche. Que les vérités que j'enseigne soient comme la pluie qui s'épaissit dans les nuées; que mes paroles se répandent comme la rosée, comme la pluie qui se répand sur les plantes, et comme les gouttes de l'eau du ciel qui tombent sur l'herbe qui commence à pousser. Car je vais célébrer le nom du Seigneur. Rendez l'honneur qui est dû à la grandeur de notre Dieu. »

Voici le texte hébreu :

« Prêtez l'oreille, Cieux, je vais parler!
» Terre, écoute les paroles de ma bouche!
» Qu'elle ruisselle comme la pluie, ma doctrine;
» Que ma parole coule comme la rosée,
» Comme l'averse sur l'arbrisseau,
» Comme les torrents d'eau sur l'herbe!
» Car c'est le nom de Jéhova que j'évoque.
» Apportez mille magnificences à mon Dieu! »

Il est inutile d'entrer dans une longue et pédantesque dissertation. Qui ne reconnaît ici la forte saveur de la poésie primitive? Écoutez le chant de menace, prononcé dans le désert :

« Dieu vous a trouvés dans une contrée déserte (dit Moïse au peuple rebelle),

» Dans une solitude d'effroyables hurlements ;

» Il a enveloppé, élevé, conservé son peuple,

» Comme la prunelle de son œil ;

» Comme l'aigle surveille son nid , plane sur ses petits,

» Étend les ailes, les prend, les emporte dans son essor ! »

Si nous revenons à la traduction, nous croirons descendre de la cime du rocher dans la plaine ; tout devient calme et plat, l'élément lyrique disparaît :

« Dieu a choisi son peuple pour être particulièrement à lui , il a pris Jacob pour son partage. — Il » l'a trouvé dans une terre déserte, dans un lieu affreux » et dans une vaste solitude , il l'a conduit dans divers » chemins, il l'a instruit, il l'a conservé comme la prunelle » de son œil. — Comme un aigle attire ses petits pour apprendre à voler, et voltige doucement sur eux, il a de » même étendu ses ailes , il a pris son peuple sur lui et l'a » porté sur ses épaules ! »

Le Dieu terrible, le Dieu de vengeance continue par la bouche de Moïse :

« La colère s'est enflammée dans mes narines,

» Elle brûlera jusqu'aux confins du *Scheol*,

» Elle consumera la terre et ses produits,

» Elle embrasera les fondements des montagnes.

» Ah ! reconnaissez-vous maintenant que Moi , Moi , je » suis *Dieu?*

» Nul Dieu près de moi ! C'est moi !

» Je tue, je vivifie, je blesse, je guéris ;

» J'étends ma main vers les cieux, et je dis : moi je vis *Éternel !*

» Oui, j'enivrerai mes flèches de ce sang,

» Mon glaive dévorera la chair,

» Il vivra du sang des morts des captives,

» Du crâne dépouillé de l'ennemi.

» Nations! félicitez le peuple de Dieu,

» Car il venge le sang de ses serviteurs,

» Car il se venge de leurs ennemis! »

Mouvement, force, rage ineffable, poésie qui n'a d'analogue nulle part! Voici les faibles paroles de la Bible vulgaire :

» Considérez que je suis le Dieu unique, qu'il n'y en » a pas d'autre que moi seul. C'est moi qui fais mourir, et » c'est moi qui fais vivre; c'est moi qui blesse, et c'est » moi qui guéris, et nul ne peut rien soustraire à mon » souverain pouvoir. — Je lèverai ma main au ciel, et je » dirai : C'est moi qui vis éternellement. — Si je rends » mon épée aussi pénétrante que les éclairs, et que j'en- » treprenne d'exercer mon jugement selon ma puissance, » je me vengerai de mes ennemis, et je traiterai ceux qui » me haïssent comme ils m'ont traité, etc., etc.

C'est dans le texte même, ou dans le calque le plus servilement littéral qu'il faut lire cette Bible, contemporaine du berceau de l'Asie antique, code, épopée, histoire, généalogie, dithyrambe, trésor sublime des peuples chrétiens, source de toute notre poésie, témoin d'une civilisation à jamais détruite.

DES TRADUCTEURS D'HOMÈRE

ET

DE L'IMPUISSANCE DES TRADUCTIONS.

DES TRADUCTEURS D'HOMÈRE

ET

DE L'IMPUISSANCE DES TRADUCTIONS.

Je ne veux point donner ici une nouvelle explication d'Homère, si souvent commenté. Je veux seulement dire quelques mots sur la difficulté de le traduire.

La Bible, Homère, sont les deux grands sources, sacrée et profane, de la civilisation moderne.

Diatribes, panégyriques, scholies, imitations, amplifications, dont le seul Homère a été l'objet, rempliraient une bibliothèque, et cependant, qu'est-ce qu'Homère? Homère a-t-il vécu? Où a-t-il vécu? Etait-il un ou plusieurs hommes? N'était-il pas un symbole, une chimère, un nom, un titre commun pour un recueil de traditions apocryphes? Qu'est-ce que ce nom même signifie?

On l'ignore; et c'est pour obtenir ce résultat que l'on a composé et compilé tant de volumes, soufflé la guerre de tant de querelles littéraires, et ennuyé tant de lecteurs! *Homère* veut-il dire l'*Aveugle*, ou le *Chantre*, ou l'*Otage*, ou le *Témoin*, ou le *Héros*, ou la *Cuisse*, comme le prétend Héliodore, ou *Salomon*, comme l'affirme *Joshua Barnes?* Les deux grandes épopées qui portent son nom lui appartiennent-elles? L'*Odyssée* n'est-elle pas plus

jeune que l'*Iliade*, d'une centaine d'années au moins? Les chants épars qu'ont laissés les Rhapsodes, et que des poètes plus modernes ont recueillis et recousus, ne forment-ils pas le tissu primitif des deux poèmes? Doit-on y voir la fidèle image de quelques événements majeurs de l'ancien monde, ou la peinture symbolique et mystique des forces de la nature dans leur combat, une allégorie cosmogonique? D'où peuvent naître ces nombreux rapports entre le Zendavesta, le Mahabharat et les épopées homériques? Dans tous les poèmes primitifs, une Hélène enlevée, un Achille furieux, une longue suite de calamités émanant de cette circonstance toujours identique, ne semblent-ils pas s'élever contre la vérité historique des faits, et nous prouver que tous ces poèmes appartiennent à la théogonie, mais n'appartiennent pas à l'histoire? Ainsi vont s'égarant l'imagination et la science humaine, au milieu de ce dédale de livres entassés, de raisonnements incertains, d'hypothèses nuageuses, de probabilités douteuses, et de rapprochements trompeurs.

Les traductions d'Homère en vers et en prose ne forment pas la partie la moins vaste de cette bibliothèque homérique. Parmi ces traductions, une seule reproduit-elle fidèlement l'auteur original? Je ne le crois pas; il s'élève entre le traducteur et son modèle un voile immense, un nuage de vingt-sept siècles. Comprendre Homère, s'introduire au sein de cette civilisation, vivre sur la limite des temps héroïques et des temps barbares, entre l'Asie et l'Europe, à la source même du polythéisme, au berceau du monde hellénique, ce n'est point une facile entreprise. L'érudition ne suffit pas pour accomplir cette tâche. C'est elle cependant qui tient les clés du sanctuaire. Tant de dialectes différents, d'expres-

sions dont le sens antique se rapporte à une liturgie effacée, d'allusions qui n'ont plus de sens, de couleurs locales et perdues, de formes oubliées, de traditions incertaines, ne peuvent s'éclaircir que par l'emploi habile d'une science immense et profonde; mais si de la compréhension même du texte vous passez à la difficulté de le traduire, le bon sens vous fera reconnaître l'inutilité de vos efforts.

Voici deux états de société, sans analogie l'un avec l'autre, dont chacun a son langage, ses idées, son expression nécessaire. Prêtez à l'un les paroles de l'autre, on n'y comprendra rien. Que ces deux états de civilisation soient placés aux deux pôles extrêmes, vous augmentez la difficulté; elle équivaut enfin à une impossibilité absolue. Que l'écrivain qu'on veut traduire soit un poète; que la versification et l'idiome employés par lui reposent sur des bases contraires à la versification, à l'idiome nouveau dont se sert le traducteur; que, dans le langage antique, le son, la forme, la brièveté, la longueur, le retentissement, la disposition des mots, n'aient aucun point de contact avec la cadence nouvelle, l'arrangement nécessaire, la mélodie uniforme du langage moderne;—le problème se complique encore.

Que l'un des idiomes soit pittoresque, artiste, primitif, naïf, créé pour reproduire des formes et des couleurs; que l'autre soit logique, raisonneur, métaphysique, créé pour exprimer les nuances des idées et non l'apparence extérieure des choses, vous voyez se multiplier et grossir les obstacles qui s'opposent à votre tentative. Un mur d'airain s'élève entre vous et Homère.

Comparez, en effet, les traductions les plus célèbres de cet antique roi de l'Epopée. Parmi les anciens eux-mêmes, Virgile, qui l'a souvent imité, a dû altérer ses couleurs.

Partout un nouveau caractère, un nouveau génie, celui du siècle où vivait l'imitateur, sont venus se mêler au caractère, du génie homérique. Après avoir essayé de prouver que cette infidélité était inévitable, après avoir tenté d'en indiquer la source, si nous consultons l'œuvre des traducteurs eux-mêmes, nous verrons jusqu'à quel point d'inexactitude les poètes les plus habiles ont porté le mensonge de la traduction, de quel manteau élégamment moderne Pope a recouvert et drapé le colosse et ses membres nus; de combien de couleurs étrangères *Cowper, Monti, Voss*, et les traducteurs français jusqu'à M. Bignan, ont cherché à embellir ou ont involontairement altéré la forte naïveté du vieux chantre.

Tout le monde connaît ce passage remarquable de l'Iliade, monument de grandeur et de simplicité, les *Adieux d'Hector et d'Andromaque.* Ce morceau capital a dû fixer l'attention des traducteurs; c'est à le reproduire dans toute sa beauté qu'ils ont dû consacrer tous les efforts de leur habileté et de leur talent. Commençons par donner la version littérale du texte, dans sa rudesse antique, avec ses idiotismes, ses épithètes caractéristiques; nous reconnaîtrons ensuite quelles additions et quelles mutilations lui ont fait subir les mains modernes qui ont prétendu l'orner :

Ainsi parlant, l'éclatant Hector étendit les bras vers son fils;
Mais l'enfant, se rejetant en arrière, sur le sein de sa nourrice à la belle ceinture,
S'y cacha, poussant des cris. L'aspect d'un père aimé l'épouvantait;
Il s'effrayait de l'airain et de l'aigrette faite des crins d'un cheval,
Qui, terrible, menace et ondoie au cimier du casque,
Alors, se prit à rire le père aimé et la vénérable mère.
Et aussitôt l'éclatant Hector ôte le casque de sa tête;

Il le dépose sur le sol, tout éblouissant de clarté;
Puis, il baise son fils chéri, le balance dans ses mains,
Et parle, adressant sa prière à Zéûs et aux autres dieux :
« Zéûs ! et vous, autres dieux, accordez-moi que ce fils,
Que mon enfant devienne, comme moi, un honneur éclatant pour les Troyens :
Que ce soit un héros fort, et qui commande fortement sur Ilion,
Et qu'un jour, quelqu'un dise : « *Celui-ci est beaucoup plus vaillant que son père !* »
A son retour du combat, chargé de dépouilles sanglantes,
Quand il aura tué le guerrier ennemi, que le cœur de sa mère bondisse de joie ! »
Ainsi parlant, il remet dans les bras de son épouse aimée
Son fils. Elle le recueille sur son sein parfumé,
Et riante, elle pleure. — Le héros est ému de pitié, la regardant;
De la main il la caresse, et dit :
« Généreuse femme ! N'afflige pas ton cœur, etc. »

Voici comment Alexandre Pope a reproduit ce magnifique tableau :

Thus having spoke, th'*illustrious* chief of Troy
Stretch'd his *fond* arms to clasp the *lovely* boy;
The babe clung crying to his nurse's breast
Scar'd at the dazzling helm and nodding crest,
With *secret pleasure* each fond parent smiled,
And Hector *hasted to relieve* his child
The *glitt'ring terrours* from his brow unbound
And plac'd the beaming helmet on the ground,
Then kiss'd the child, and *lifting high in air*
Thus to *the wods* preferr'd a father's prayer.
O Thou, whose *glory fills th' ethereal* throne.
And all ye deathless powers ! Protect my son !
Grant him, like me, to purchase just renown
To guard the Trojans, to *defend the crown*

Against his country's foes, the war to wage
And rise the Hector of a future age.
So when triumphant from successful toils
Of heroes slain he bears the reeking spoils,
Whole hosts may hail him with deserved acclaims
And say : This chief *transcends* his father's fame,
Whilst pleas'd amidst the gen'ral shouts of Troy,
His mother's conscious heart *o'erflows with joy*..

He spoke. And *fondly gazing on her charms*
Restor'd the *pleasing burthen* to her arms.
Soft on her fragrant breast the babe she laid,
Hush'd to repose and with a smile survey'd.
The troubled pleasure soon chastised by fear,
She mingled with a smile a tender tear.
The softened chief with kind compassion view'd
And dry'd the *falling drops*, and thus pursued.
Andromache! My *soul's far better part!*

Homère n'a que vingt et un vers; Pope en emploie trente-un. Cette prolixité est-elle rachetée par le mérite d'une fidélité complète? Non. Le génie antique a disparu. Toutes les touches, toutes les nuances helléniques, orientales, primitives, ont fait place à des couleurs modernes, recherchées et septentrionales. Ce mélange de barbarie héroïque et de naïveté patriarcale, d'où naît la sublimité du tableau, s'est effacé. Dans la traduction, disons mieux, dans la caricature anglaise, les bras d'Hector sont de *tendres bras*, «fond arms»; son fils est un *aimable enfant*, «lovely boy», la mère ressent un *secret plaisir*, « a secret pleasure»; elle endort son fils et le calme en le berçant, ce dont le poète grec ne dit pas un mot : « hushes him to repose. » Chez Pope, les expressions métaphysiques, si éloignées du génie d'Homère, sont prodiguées. Astyanax *éclip-*

sera la renommée de son père (*transcend*); il sera *l'Hector d'une génération future*, « the Hector of a future age »; l'aigrette et le cimier du héros sont des *terreurs scintillantes*, « glittering terrours » : et tout ce coloris sémillant de la poésie du nord et du dix-huitième siècle, s'interposant entre nous et les larges coups de pinceau, le mâle dessin de la peinture homérique, substitue d'académiques élégances, de modernes tournures, à la chasteté grandiose, à la nudité héroïque de l'original.

Homère présente d'abord à nos yeux, son héros étincelant, illustre, éclatant, dans le sens simple et figuré (*phaïdimos*). Nous voyons l'enfant se jeter en arrière (*aps'...eclinthè*). La belle ceinture de la nourrice (*euzonoiô thithènês*), les crins du coursier qui flottent et menacent; le casque, déposé sur la terre, et tout éblouissant de clarté (*pamphanoôsa*); Astyanax balancé dans les bras paternels (*pêle te chersin*); ce sont là des formes, des couleurs, des images, des attitudes toutes plastiques, toutes grandioses, toutes saisissables, sans lesquels Homère n'est plus Homère. Que sont-elles devenues chez Pope? Afféterie, recherche, sensibilité molle et moderne. Hector demande à Zéûs et aux autres dieux, que son fils puisse *tuer* ses ennemis, afin que sa mère se réjouisse (*kteïnas dêïon andra*) c'est là l'héroïsme du chef sauvage. Andromaque verra son fils revenir tout sanglant (*brotoenton*); et elle se réjouira. Pope a cru devoir éteindre des couleurs si dures, adoucir des teintes si farouches. Il faut que les acclamations des Troyens accompagnent Astyanax triomphant; c'est sur l'éclat de cette victoire, et non sur le meurtre héroïque, et non sur le cadavre de l'ennemi égorgé, que le poète de la civilisation moderne attire l'attention. Hector, dans la traduction anglaise, contemple les charmes de sa

eune épouse (*gazing on her charms*). Deux absurdes vers d'analyse philosophique et de recherche sentimentale sont consacrés à développer ou plutôt à détruire cet hémistiche... « *et riante elle pleure* : »

Dakruoen gelasasa.

Pope a-t-il conservé avec un soin religieux ce trait si bref et si profond? Non; nous avons « les plaisirs troublés » de la mère, châtiés par une crainte subite, qui mêle à » son sourire une tendre larme. »

The troubled pleasure soon chastised by fear
She mingled with a smile the tender tear.

Combien ce travail d'élégance est barbare! Et cette explication donnée par les circonvolutions de la périphrase, n'équivaut-elle pas à la plus cruelle mutilation? Contresens de mœurs, d'idées, de coloris, de langage, de souvenirs, de diction, d'images ; voilà toute cette traduction de Pope, si vantée, si brillante en apparence, si remarquable sous le rapport de la versification et de l'élégance poétique, si complètement fausse quand vous la rapprochez de son modèle!

Nous sommes loin d'avoir épuisé le champ des remarques critiques dont ce petit nombre de vers offre le texte. Le héros grec, voyant Andromaque pleurer, l'appelle: *Daimonié*! « Noble femme!» Le héros de Pope la nomme avec une afféterie caressante et bourgeoise: « *my better half*, » la meilleure moitié de moi-même. Le héros d'Homère

veut que son fils devienne un honneur pour les Troyens (*ariprepea Troessin*); le héros de Pope lui recommande de *défendre sa couronne*, « to defend the crown. » Le Zéûs d'Homère vit sur l'Olympe, où il se nourrit d'ambroisie. Le dieu de Pope est un dieu chrétien *qui remplit le trône du ciel* (that fills the ethereal throne). L'Hector du poète antique remet aux bras d'Andromaque *son fils chéri* (philon union); l'Hector du poète moderne rend à sa femme un *agréable fardeau* (a pleasing burthen). Chacun de ces traits est un mensonge et un contre-sens.

Peu d'années après Pope, un autre Anglais, né poète, et d'une âme mélancolique, traduisit Homère en vers non rimés. Il y a de l'inélégance, de la négligence, peu d'harmonie et de souplesse dans le travail de Cowper ; mais il s'est tenu plus près de son modèle. Soumettons à la même analyse son imitation des mêmes vers :

The hero ended ; and his hands *put forth*
To reach his boy. But with a scream, the child
Stil closer to his nurse's bosom clung ,
Shunning his touch. For dreadfuld in his eyes,
The brazen armour shone, and dreadful more
The shaggy *crest, that swept his father's brow.*
Both parents *smil'd delighted.* And the chief
Set down the *crested terrour* on the ground,
Then kiss'd him, *play'd away his infant fears.*
And thus to Jove and all the powers above :

« Grant, ô ye Gods, such *eminent renown,*
»And might in arms, as ye have given to me
»To this my son, with strength to govern Troy.
»From fight return'd, be this his welcome home :
»He far excels his sire ! » — And may he rear
The *crimson trophy*, to his mother's joy !

He spake, and to his lovely spouse consign'd
The *darling* boy. — With mingled smiles and tears
She wrapp'd him *in her bosom's fragrant folds*,
And Hector, *pang'd* with pity that she wept
Her dewy cheek strok'd softly and begun :
« Weep not for me, *my love*, etc. »

Ici la manière de procéder est toute différente. Le traducteur, servi par la facilité singulière du rhythme qu'il emploie, serre de plus près son auteur. Il n'enveloppe et ne cache plus Homère des replis d'une élégante faconde, d'une académique prolixité. De nouveaux défauts, des infidélités d'autre espèce lui échappent malgré lui. Si le poète grec décrit en vers splendides « *l'aigrette tissue des crins du* » *coursier, et qui terrible, menaçante, ondoie au sommet* » *du casque.* »

« . . . . . .lophon ippiochaitên,
» Deinon, ap' acrotatês koruthos neuonta. . . . . »

Cowper, doué du talent de peindre les sentiments rêveurs, et non les images extérieures, transforme ce cimier redoutable en une *crête hérissée* (*shaggy crest*), *qui balaie le front du héros* (*sweeps the brow*) ; en une *terreur ondoyante* (*crested terrour*). Les dépouilles opimes d'Astyanax deviennent un *trophée pourpré* (*crimson trophy*) ; le bon père ne balance plus dans ses bras, n'élève plus vers le ciel son enfant chéri ; il *joue* avec lui, il s'amuse à le caresser longtemps pour dissiper ses alarmes (*plays away his infant fears*). Partout le poète sentimental des temps modernes prend la place du narrateur antique ; un ton de

tendresse larmoyante étouffe la mâle beauté du récit primitif.

Nous avons vu le cœur du héros touché de pitié quand sa femme pleure ; Cowper nous le montre poigné, navré, pénétré *(pang'd with pity)*. Nous avons admiré cette interpellation d'Hector qui veut relever le courage d'Andromaque : *Femme généreuse* (*daïmonié*) ; ne t'afflige pas ! Cowper le fait parler comme Roméo parle à Juliette : *My love !* mon amour ! Le repos sublime, le calme grandiose de la poésie primitive où sont-ils ? Quelque chose d'efféminé et d'exagéré dans l'expression des émotions humaines les remplace. Ce n'est plus cette grâce maniérée de Pope, cette versification léchée et polie, ce ne sont plus ces tours heureux, cette élégance soutenue. C'est l'essai d'un poète plus triste, moins académique, moins raffiné, mais d'une sensibilité faible, nerveuse, irritable, outrée ; ce n'est pas Homère.

Les adieux *d'Hector et d'Andromaque*, traduits par Pope et Cowper, nous ont offert des exemples notables de l'infidélité involontaire de tous les traducteurs d'Homère. Passons à une imitation non moins célèbre, à celle de l'Italien Monti. Elle a été l'objet de grands éloges. Le Corcyréen Mustoxidi la regarde *comme un chaînon* brillant et éternel qui unit la *littérature grecque et la littérature italienne.*

Così detto, distese al caro figlio
L'aperte braccia. Acuto mise un grido
Il *bambinello*, e declinato il volto
Tutto il nascose alla, nudrice il seno,
Dalle fiere atterrito arme paterne,
E dal cimiero che di chiome equine
Alto su l'elmo *orribilmente* ondeggia.
Sorrise il genitor, sorrise anch'ella

La veneranda madre; et dalla fronte
L'*intenerito* eroe tosto si tolse
L'elmo, e raggiante sul terren lo pose.
Indi bacciato *con immenso affetto*
E *dolcemente* trà le mani alquanto
Pallegiato l'infante, alzollo al cielo,
E supplice sclamo : — Giove *pietoso*
E voi tutti, o Celesti! ah! concedete
Che *di me degno*, un di, questo mio figlio
Sia splendor della patria, e de' Troiani
Forte e possente regnator. *Deh!* fate
Che il veggendo tornar dalla battaglia
Dell' armi onusto de' nemici uccisi
Dica talun : non fu si forte il padre!
E il cor materno nell'udirlo esulti.
Cosi dicendo, in braccio alla diletta
Sposa egli cesse il *pargoletto*. Ed ella,
Con un misto di pianti almo sorriso,
Lo si raccolse all' odoroso seno.
Di secreta pieta l'alma percosso
Riguardolla il marito, e colla mano
Accarezzando la dolente :
Oh! disse, *Diletta mia* etc.

Si la couleur générale du texte est assez bien conservée dans ces trente vers du poète italien, que de traits manqués, altérés ou effacés!

Nous cherchons en vain le mouvement naïf de l'enfant qui se rejette en arrière; le sanglant retour d'Astyanax après avoir tué son ennemi; le *Dacruoen gelasasa*, le rire dans les larmes, si malheureusement amplifié par Monti:

.... Misto di pianti almo sorriso.

Nous avons perdu l'airain éblouissant du casque ; et ces nobles mots : *qu'il soit grand comme moi !* (os kai egô per). Les diminutifs italiens *bambinello*, *pargoletto*, ne répondent point à ces mots naturels et répétés « *philos païs*, *philos uïos* », *l'enfant chéri, le fils aimé :* ni chez Monti, ni dans les traductions de ces rivaux, je ne retrouve toutes ces couleurs caractéristiques, helléniques, *Daïmoniè*, — *Phaïdimos Ektor.* Les épithètes employées par le poète italien, « armes *redoutables* » — « *horrible* crinière » — « héros *attendri* » — surtout « *l'immense* plaisir » (*immenso affetto*), sont étrangères à la simplicité d'Homère: coups de pinceau d'une vigueur outrée, qui portent leur date précise, et trahissent leur dix-huitième siècle. Dans le texte, la crinière flottante est un objet d'effroi, *deinon*; mais elle ne se balance pas horriblement, *orribilmente ;* Hector baise son fils qu'il aime, *philon uïon epei kuse*, mais il ne l'embrasse pas avec cette immensité d'amour (*immenso affetto*) que vous admirez dans les drames allemands de Kotzebue et dans les mélodrames italiens de Camille Federici.

Il serait injuste de ne pas avouer toutefois que Monti a dans plusieurs passages senti et imité Homère avec naïveté, avec force :

« Sorrise il genitor, sorrise anch'ella
» La veneranda madre...
» . . . . . e raggiante sul terren lo pose.
» . . . . . .
» Sia splendor della patria ; e de Troiani
» Forte e possente regnator... »

C'est là le mouvement de la pensée homérique ; c'est l'éclat de ce coloris pur, large, qui d'une seule touche

produit son effet. On ne peut donner cet éloge qu'à un petit nombre des vers que nous avons cités.

C'est ainsi qu'un voile menteur se répand sur le texte homérique et en déguise chez tous les traducteurs la physionomie originelle. Voici enfin un poète, dont le but avoué était de reproduire Homère, mot pour mot, vers par vers. C'est l'Allemand Voss. La langue qu'il emploie se prête aisément à un travail de ce genre ; elle admet les transpositions et les compositions de mots ; elle se plie à toutes les volontés, à tous les caprices du traducteur. Esclave obéissante, elle adopte sans peine les mots antiques ; et habituée aux formes bibliques, elle sait mêler la grandeur à la simplicité. Voss avait donc sur ses rivaux un avantage immense.

Also der held, und hin nach dem *Knœblein* streckt'er die arme ;
Aber zuruch an den busen der schœngegeurteuten amme
Schmiegte sich schreiend das kind, erschrekt von dem liebenden vater
Schenend des erzes glanz, und die flatternde mœhne des busches,
Welchen es feurchterlich sah von des helmes spitze herabwehn.
Lœchelnd schante des vater das kind, und die zœrtliche mutter.
Schleunig nahm vom haupte den helm der strahlende Hektor,
Legete dann auf die erde den schimmerden. Aber er selber
Keusste sein liebes kind, und wiegt' es sauft in der armen ;
Dann erhob er die stimme zu Zeus und den anderen gœttern :
Zeus, und ihr anderen Gœtter, o lasst doch dieses mein knœblein
Werden dereinst, wie ich selbst, vorstrebend im volk der Troer,
Auch so stark an gewal, und Ilios mœchtig beherschen ;
Und man sage hinfort : Der ragt noch weit vor dem vater !
Wann er vom streit heimkehrt, mit der blutigen beute beladen
Eins erschlagenenen feinds ! Dann freue sicb herzlich die mutter !
Jener sprachs, und reicht' in die arme der liebenden gattin
Seinen sohn ; und sie dreukt' ihn an ihren duftenden busen,

Lœchelnd mit thrœnen *im blik :* und *ihr mann* voll *inniger wehmuth*
Streichelte sie mit der hand, und redete, also beginnend :
Armes weib... etc.

Même nombre de vers que dans l'original, mêmes tournures de phrase, même choix d'épithètes. Eh bien, malgré la docilité singulière de la syntaxe allemande, la copie est infidèle. L'allemand se trahit par de légers et remarquables indices. Vous ne voyez plus, sur le devant du tableau, apparaître Hector, tout armé, rayonnant de gloire, couvert de ses armes (phaïdimos). L'enfant n'est plus seulement Astyanax, fils d'Hector ; une expression caressante et vulgaire (knœblein) indique son âge et change le tableau. Hector n'est plus seulement le mari d'Andromaque, il est *son homme* (ihr mann) ; Andromaque n'est pas sa compagne héroïque, elle est sa *pauvre femme* (armes weib) ; l'émotion que le héros ressent en la voyant pleurer n'est plus cette émotion noble, grandiose, et presque calme :

Posis d'eleêse, noêsas ;

« *Le guerrier prend pitié, la regardant.* » C'est une tristesse profonde, intime, germanique,

Voll inniger wehmuth,

« *Pleinement et intimement ébranlé.* » Au lieu de l'aigrette flottante, vous avez toute *la crinière* d'un coursier (mæhne des busches) attachée et ondoyante. Non content d'avoir exprimé le *dakruoen gelasasa* (riant avec des larmes),

Voss ajoute à ce trait deux mots qui suffisent pour en corrompre la simplicité. Enfin l'impression générale porte je ne sais quel caractère de trivialité et de lourdeur, incompatible avec le génie homérique, la vigueur, l'élan, et la noblesse du vieux poète.

Sans doute chacun des traducteurs que nous avons cités, Monti, Voss, Pope, Cowper, ont leurs mérites distinctifs. Voss est celui qui a le mieux reproduit le ton simple et naïf du récit; Monti l'emporte pour l'éclat pittoresque; Cowper a quelques expressions plus sensibles et plus énergiques; Pope lui-même, en jetant sur la scène un reflet faux et un mouvement moderne, a conservé l'intérêt pathétique d'Homère. Mais chacun d'eux n'a compris Homère que sous un rapport, ne l'a vu que sous une face, ne l'a saisi pour ainsi dire que par un côté. Je ne parle pas de la majesté du rhythme, de la couleur hardie et grandiose des épithètes, *pamphanoôsa*, *euzonoîo*, *ariprepea:* c'est là le génie hellénique, transformant les mots en de vivants symboles des objets. Les idiomes modernes des peuples civilisés n'offrent point de ressources pour reproduire de telles couleurs et de telles formes.

L'un des traducteurs les plus récents, M. Bignan, a quelquefois rejeté la périphrase et l'équivalent. Dans sa lutte avec Homère il a été l'un des plus heureux.

Comparons avec les imitations précédentes sa traduction des *Adieux d'Hector et d'Andromaque :*

A ces mots, le guerrier, *doucement attendri*,
S'approche, étend les bras vers son enfant chéri;
Mais du casque d'airain l'aigrette frémissante,
Sur la tête d'Hector s'agite menaçante.
Au sein de sa nourrice, alors l'enfant craintif
Se rejette, et sa bouche *exhale* un cri plaintif;

Pour les yeux maternels ce spectacle a des charmes :
Hector même, en voyant ses naïves alarmes,
Sourit, et devant lui dépose *au même instant*
Le casque surmonté du panache éclatant.
Il soulève son fils, le contemple et l'embrasse :
  Jupiter, et vous, dieux, protecteurs de ma race!
Que *mon cœur tout entier respire dans le sien!*
Qu'un jour chaque Troyen, sous son règne *prospère*,
S'écrie : « Il est encor plus brave que son père! »
Dans nos murs triomphants, qu'au retour des combats,
Le *butin ennemi* charge son jeune bras!
Que sa mère, témoin de *la pudique ivresse*,
Jusqu'au fond de son cœur tressaille d'allégresse.
  Andromaque, à ces mots, sur son sein parfumé,
S'empressant *d'accueillir* son enfant bien-aimé,
Souriait en pleurant; attendri par ses larmes,
Hector lui tend la main pour calmer ses alarmes :
« Chère épouse, dit-il, etc.

De tous les traducteurs dont nous avons examiné le travail, M. Bignan est le seul qui ait parfaitement rendu le plus beau trait du tableau : *dakruoen gelasasa ;*

Souriait en pleurant...

Il a eu soin de le rejeter au commencement du vers, comme le poète grec, et de conserver dans sa brièveté admirable ce trait de sensibilité délicate. Vous retrouvez avec plaisir, sous les entraves de la versification française, le casque d'airain, son aigrette frémissante, le sein parfumé d'Andromaque, et l'heureuse imitation du vers d'Homère :

Se rejette, et sa bouche exhale un cri plaintif.

L'élégance moderne a cependant fort affaibli le coloris antique dans ce passage ; et l'on n'y retrouve plus ni la belle ceinture de la nourrice, ni les dépouilles de l'ennemi sanglant, ni ce mouvement :

Qu'il soit grand comme moi, *qu'il commande sur Troie,* etc.

Nous blâmons le vers tout moderne :

Pour les yeux maternels ce spectacle a des charmes.

Homère dit : *Le père aimé sourit, la vénérable mère sourit aussi.* Cette répétition si simple, qui reproduit avec une naïveté charmante l'écho de ce double sourire, propagé de l'un à l'autre, n'a été bien rendu que par Monti :

« Sorrise il genitor ; sorrise anch'ella
» La veneranda madre. »

Ce qui donne le coloris au langage, c'est l'épithète. La plupart des traducteurs ont effacé les épithètes homériques.

Les Grecs *bien bottés*, Junon *aux yeux de génisse*, Agamemnon *roi des hommes*, le *resplendissant* Hector, la nourrice *à la belle ceinture*, les Grecs *aux longs cheveux*, ce ne sont pas là d'oiseuses circonlocutions ou des additions parasites. Il n'y a pas une de ces désignations qui ne soit caractéristique et importante. Grâce à elles on revoit dans chaque scène le personnage reparaître avec le trait spécial qui le distingue et l'isole. C'est la signature de chacun.

Homère n'attribue point à Patrocle ce qui appartient à son Achille ; ce dernier est toujours le *guerrier au pied léger*, comme Ulysse le *destructeur des villes.* Il faut conserver tous ces traits : et cependant encore, même en les respectant, qui se flattera de jamais reproduire la grave et austère cadence, la simplicité fluide et solennelle du rhythme homérique ?

EURIPIDE ET RACINE.

EURIPIDE ET RACINE.

§ Ier.

D'une opinion de M. de Schlégel en faveur d'Euripide et contre Racine.

Euripide nous semble annoncer, par le genre même de ses qualités, le premier accès maladif et comme le symptôme encore faible d'une décadence littéraire ; et je ne sais comment, en y regardant d'un peu près, avec bonne foi et sagacité, on peut adopter l'opinion de M. de Schlégel. Ce savant et très-grand esprit, esprit fort passionné d'ailleurs, qui cherchait à nuire le plus possible à Napoléon et à la France, représente Racine comme un artisan assez ingénieux de rimes solennelles, un auteur un peu servile de madrigaux bien tournés, tandis qu'Euripide lui semble parfaitement naïf. La conviction opposée résulte pour nous d'une lecture attentive de leurs chefs-d'œuvre; et j'ai grande envie de dire tout ce que j'en pense.

M. de Schlégel, on le sait, a opposé l'Hippolyte de l'auteur grec à la Phèdre de l'auteur français, et sacrifié cette dernière à son modèle. Examinons les pièces de ce procès.

Les images et les idées pastorales qui ouvrent le drame d'Euripide avec une grâce ravissante, l'apparition de ce jeune chasseur suivi de sa meute, et portant une couronne

de violettes qu'il offre à Diane, reine des chastes plaisirs et des solitudes rêveuses, sont (dit M. de Schlégel) l'entrée en scène la plus naïve et la plus sauvage. Nous penserions exactement le contraire.

Rien n'est moins primitif que la poésie pastorale. Les poésies de Théocrite et le *Pastor Fido* naissent très-tard; ce sont fleurs délicates, écloses d'un raffinement excessif. Cette mélancolique adoration de la nature et de la solitude, si bien exprimée par l'*Hippolyte porte-couronne*, se retrouve chez le poète le plus élégamment quintessencié que l'Italie moderne ait produit; Guarini commence son idylle dramatique d'une façon toute semblable. Pour compléter le charme de sa scène bocagère, Euripide la colore de quelques teintes mystiques; joignant l'artifice du tour à celui de la pensée, achevant le prestige avec une habileté incomparable, il montre « le sage jouissant de la nature, et seul digne d'en jouir, tandis que le méchant perd avec la pureté du cœur le droit de ressentir ces suprêmes voluptés. »

Rien de plus remarquable que ce début. Est-ce bien là toutefois ce que devrait dire le fils de l'amazone et le chasseur sauvage?

Soumettons à un examen sévère la magie de cette poésie lyrique et mystique qui a très-bien inspiré l'un des traducteurs d'Euripide (1), M. Léon Halévy, et qui se trouve reproduite dans ses vers français avec une fidélité rare:

Souveraine, (dit Hippolyte), reçois ma couronne fleurie;
Pour toi je l'ai tressée en la fraîche prairie
Dont jamais le gazon touffu, luxuriant,
Ne tomba sous le fer ou le taureau paissant.

(1) La Grèce tragique, (Hippolyte porte-couronne).

Seule au printemps l'abeille y rase la verdure,
Et la sainte Pudeur l'arrose d'une eau pure
Pour ceux qui de l'étude ont méprisé les dons,
Et qui de la nature invoquent les leçons !
Ceux-là seuls ont le droit, sous l'humide rosée,
D'y cueillir l'humble fleur, aux méchants refusée.
C'est pour toi, souveraine, et pour tes cheveux d'or,
Que d'une chaste main j'assemblai ce trésor !

Cet ignorant, qui a « méprisé les dons de l'étude » (*didakton mêden*), Hippolyte, tient en vérité un langage bien allégorique et bien fleuri. Les poètes métaphysiciens des écoles savantes ne parleraient pas mieux, et je ne vois chez Racine, le poète de cour, rien d'aussi ingénieusement éthéré. Ce qu'a inventé Racine est très-simple et tomberait dans le lieu-commun s'il n'avait relevé cette simplicité par un travail exquis. Il suppose que le jeune homme, longtemps farouche, livré aux exercices violents et aux plaisirs de la chasse, a fini par aimer une jeune fille. Où est le mal? Quelle singularité trouve-t-on là? De quelle excuse Racine a-t-il donc cru avoir besoin pour ce personnage d'Aricie et cette situation d'Hyppolyte? Placé entre un sentiment qu'il éprouve et qui est partagé, et une passion qu'il inspire sans la ressentir, sa situation est de tous les jours et la plus naturelle du monde.

C'est l'Hippolyte grec, la froideur dans la jeunesse, le mysticisme idéal dans la vie guerrière, l'ode mélancolique dans la bouche d'un chasseur de vingt ans, l'élégie mystique chez un héros primitif, qui sont étranges et qui ont besoin d'excuses. Sera-ce donc un paradoxe d'avancer que ce qui est bizarre n'est pas naturel, et que ce qui est simple n'est pas bizarre? Enfin le touchant Eu-

ripide, dans la sphère de l'art, serait-il au parfait Racine ce que les esprits un peu efféminés et énervés sont aux esprits sains et virils, ce que Carlo Dolce est à Raphaël?

La tragédie d'Euripide continue sur ce ton. Le serviteur ou l'esclave du chasseur vient lui donner des conseils de philosophie tout-à-fait dignes des écoles platoniciennes. « Il » faut abjurer la morgue et tout ce qui déplaît à ses sem- » blables. » (*miseïn to semnon*) Il faut être « poli, même » avec les dieux. » A quoi Euripide répond de cette manière plaisante qui lui est familière quand il s'occupe de mythologie, et qui trahit bien une époque sceptique : « Je » n'aime pas les politesses nocturnes. » Cette plaisanterie, bonne ou mauvaise, qui eût fait envie à Lucien, s'adresse à Vénus, reine des « doux murmures de la nuit, » *leves sub noctem susurri.* Il n'est pas question ici de la couleur locale, dont je fais très-bon marché, et qui, sur le théâtre, est chose impossible, mais du naturel des pensées; combien l'OEnone de *Phèdre* est plus conforme à sa condition et à son rang!

Les chœurs, magnifiques dans cette tragédie, ces hymnes, dont la douceur pénètre l'âme, ne se trouvent pas exempts de toute afféterie mélancolique et philosophique. L'une des épodes qui précèdent l'entrée de Phèdre contient des observations médicales sur les faiblesses physiques et morales des femmes, dont Cabanis aurait pu faire son profit, et qui ne contribuent point à l'harmonie de l'œuvre : il y a même dans ces remarques de clinique un contraste peu agréable, et une nuance scientifique sans accord avec le développement passionné du caractère de Phèdre, surtout avec les mœurs grandioses des époques primitives et héroïques. Continuons.

Dans une situation passionnée, quand il s'agit de la vie

et de la mort, nul poète d'un goût simple ne mettra dans la bouche du personnage compromis des leçons de machiavélisme et de morale, l'axiome didactique ou l'épigramme fine lancée contre les mœurs contemporaines. Homère, Sophocle, Corneille lui-même ne s'en aviseront pas. Ce dernier, grand dialecticien et avocat subtil, devient naturel quand il est pressé des flots du raisonnement et de la passion, et ne se permet plus alors des raffinements excessifs ; on connaît les cris de rage d'Émilie, de Rodogune et de l'héroïne des Horaces. L'Hippolyte *porte-couronne* d'Euripide a devant lui le cadavre de Phèdre, près de lui, son père accusateur. Aucune situation n'est plus affreuse; elle doit arracher à un cœur héroïque des accents et des cris véhéments. Voyons un peu ce que le poète grec lui fait dire :

« Père, dit Hippolyte, terrible est ta colère, et le trouble de ton esprit m'effraie. Mais cette affaire-ci est très-compliquée; et si quelqu'un la déroulait, elle semblerait vilaine (*ou kalon*). Moi, je suis inhabile à amuser la populace par des discours; avec mes égaux, je suis un peu plus avisé, ce qui a d'ailleurs un motif : *Ceux qui parmi les sages sont méprisables, sont plus musicaux pour la populace.* »

Que veut dire tout cela? Il ne s'agit pas de la populace, mais de Thésée irrité. Euripide et non Hippolyte, s'amuse ici à railler les sophistes, les orateurs, les démagogues, que le peuple athénien trouvait si « musicaux » (*mousikôteroi*). L'épigramme est déplacée, elle vaut celles dont Voltaire assaisonnait *Alzire* et *Zaïre*, contre les avocats, les Parlements et ses propres ennemis. Mais, nous le répétons, tout cela ne fait rien à Thésée ni à Hippolyte. Ce jeune homme calomnié doit crier d'abord : *Je suis calomnié*! Au lieu de

commencer un plaidoyer en forme, il faut qu'il se justifie bien vite. Il est accusé d'avoir attenté à l'honneur paternel; c'est à lui de se laver du reproche; il devrait reculer d'horreur et non se moquer des avocats, lui qui a grand besoin d'un avocat. Sa harangue, agréable, diffuse, très-peu concluante, ne convient ni au chasseur, ni au héros illettré; tout en disant qu'il ne connaît rien à la rhétorique, le jeune homme procède par faits et articles, arrange son exorde, soigne sa péroraison, orne ses épiphonèmes et ne se prive pas de ces traits habituels et de ces axiomes favoris, que le peuple athénien applaudissait de tout son cœur.

« Je n'ai pas voulu te détrôner, dit Hippolyte à son père. »

Et il donne cette raison :

« Que le pouvoir ne plaît qu'à ceux que le pouvoir a corrompus. »

Phrase digne de Montesquieu, de La Rochefoucault ou de Tacite, et que le traducteur, M. Léon Halévy, a rendue avec une grande précision :

Et le pouvoir des rois, ces maîtres absolus,
Il faut, pour nous charmer, qu'il nous ait corrompus.

Quel rapport entre de telles maximes et le danger couru par Hippolyte? Ne sont-ce pas là de ces amorces que les poètes ingénieux jettent à leur public, lorsque la civilisation en est venue à ce point de perfectionnement où tout le monde sait par cœur de très-beaux axiomes, et où chacun se croit le seul sage parmi les hommes? Un peu plus bas, le même Hippolyte, l'habitant des forêts et l'ami de Diane, se change (qu'on nous passe le terme) en seigneur Pococurante, et dit d'un air nonchalant « qu'après tout, le

pouvoir suprême (*turannis*) ne vaut pas une vie commode et sans danger. » A voir Hyppolyte si peu naturel et si prétentieux, on serait tenté de le supposer coupable. Il termine par un jeu de mots que pouvait pardonner la subtilité grecque et qui devait irriter la colère de Thésée :

« Phèdre en n'étant pas sage (*par son amour*) a été sage (*en m'accusant*) ; et moi qui ai été sage (*par ma chasteté*), je n'ai pas été sage (*en me laissant accuser*). »

On attribuerait plutôt un tel *concetto* à la capricieuse muse italienne du quinzième siècle qu'à la muse grecque, si sobre et si sévère. Au temps d'Euripide cette muse avait subi les altérations inévitables des années qui corrompent tout pour tout transformer. Elle avait alors ses ornements faux, ses larmes artificielles, ses mensonges coquets ; elle était déjà malade, sentimentale, rêveuse et sententieuse ; il faut le dire, elle était encore adorable. Au commencement de cette inévitable langueur, elle restait belle et touchante à faire envie à tous les peuples et à tous les temps.

En dépit de M. de Schlégel « et de sa docte cabale, » c'est M. Racine, « le courtisan, » qui est ici plus simple qu'Euripide ; c'est celui dont Gœthe appelait les tragédies « des tragédies de cour et de gala, » qui fait parler Hippolyte avec une véritable naïveté. Sans doute l'Hippolyte de Racine prononce *vous* et *madame*, il parle français et le français du dix-septième siècle ; de même qu'il entre en scène vêtu un peu moins légèrement que le Faune antique ou l'Apollon. Si ce sont là des fautes de costume, il les commet ; Versailles se serait fort mal arrangé d'un costume tout-à-fait héroïque. Abstraction faite de ces détails acces-

soires et peu importants, la simplicité est du côté de Racine, l'ingénieuse recherche du côté d'Euripide.

Le rôle de la nourrice même, si naturel chez l'auteur français, le type de la fidélité aveugle dans une condition vulgaire, prend chez Euripide un caractère tout différent. Croirait-on que cette vieille esclave, cette bonne femme de nourrice, fait contre les médecins des épigrammes mieux tournées, par parenthèse, et moins franches que celles de Molière :

De guérir (dit-elle), ô vaine science !
Mieux vaut la maladie et sa longue souffrance
Que cet art impuissant *qui toujours réunit*
La fatigue du corps aux tourments de l'esprit !

La forme sévère de l'alexandrin français, le poli achevé de la poésie de Racine ont trompé M. de Schlégel. Arrêté devant ce marbre de Paros, il a pensé que la beauté même des contours et la pureté de la matière accusaient le peu de génie de l'artiste. Il a pris la transparence pour la froideur, et l'art pour l'artifice. Il n'a pas vu que toutes les idées de Racine sont naturelles, qu'elles s'enchaînent nécessairement et simplement, et que la gravité de l'expression ne cache rien de faux ou de contourné. Enfin le costume de Louis XIV lui a déplu; sous ce costume il n'a voulu reconnaître ni la grâce, ni l'ingénuité de l'attitude. Racine, forcé de draper ainsi ses héros, est cependant plus naturel qu'Euripide.

Au lieu de cette belle invocation mystique et élégiaque, à Diane, à la solitude, à la sagesse, à la mélancolie, — invocation puissante comme une mélodie de Weber,

et fort éloignée de la simplicité, Racine décrit sans coquetterie et sans subtilité les occupations du chasseur; on le voyait

. . . . . orgueilleux et sauvage,
Tantôt faire voler un char sur le rivage,
Tantôt, savant dans l'art par Neptune inventé,
Rendre docile au frein un coursier indompté.

C'est la chose même; rien de plus. Puis, parlant de l'état de l'âme d'Hippolyte et des premiers mouvements de son amour :

Les forêts de vos cris moins souvent retentissent;
Chargés d'un feu secret, vos yeux s'appesantissent.

De quel côté est la simplicité? de quel côté l'apprêt? Je veux bien convenir que la peinture de l'amour et de ses orages occupe une place considérable dans les littératures de l'Italie, de la France et de l'Espagne modernes; c'est que la société méridionale s'en est fort occupée depuis les troubadours; la nouvelle situation des femmes chrétiennes a créé une poésie impossible aux anciens. Après tout c'était le vrai côté neuf de la poésie moderne. Racine doit à ce mode de talent ses plus exquises beautés. Il n'a fait que suivre le cours général, non pas de son époque et de la France, comme tout le monde l'a répété, mais de six siècles et de l'Europe chrétienne; sa poésie n'est qu'une dernière onde plus brillante, succédant au flot passionné de Pétrarque et de Garcilasso, du Guarini et du Tasse, de Dante même

et de la France méridionale, qui donna l'impulsion galante à l'Europe intellectuelle.

L'étude d'Euripide et des anciens n'avait donc pas nui à l'originalité de Racine, souvent plus pur que ses maîtres eux-mêmes. Quoi de plus fécond et de plus nouveau que cette antique Grèce, dont la fraîcheur toujours renaissante et l'impérissable beauté survivent à toutes les phases des nations, à toutes les évolutions des destinées humaines!

Les nations même du nord tressaillent de joie et de volupté à l'aspect de ses créations. Habituées qu'elles sont à l'analyse mélancolique, à l'examen sévère, à ce mode plus libre et moins complet à la fois de composition qui émane de leur génie propre, elles ne peuvent résister à cette séduction puissante, à cette beauté suprême de l'art, que la Grèce antique a livrée à l'admiration de l'avenir. Nous aussi, race souple et accessible à toutes les émotions, après avoir essayé de nous plier au mode septentrional, à son caprice et à son humeur, nous retrouvons avec enchantement la lumière riante et bénie de l'art hellénique, le rayon pur qui a éclairé le berceau des races modernes.

---

§ II.

De l'archaïsme et de l'imitation légitime ou dangereuse.

Je ne veux médire ni de Caldéron, que j'aime fort (1), ni de Shakspeare (2), qu'on ne me soupçonnera guère de vouloir abaisser, et qui me semble tout bonnement un esprit de

(1) V. tome III de ces études. Série espagnole.

(2) V. tome IV de ces études. Série anglaise et anglo-américaine.

la même taille que Tacite ou Thucydide; mais enfin le génie grec c'est la nuée lumineuse qui a marché devant notre civilisation naissante. Apparaît-il, nous le suivons. Chez les nations comme chez les hommes, rien ne parvient à détruire les premiers plis de l'éducation et de l'habitude; et cette trace éternellement éclatante de Pindare et de Sophocle, d'Homère et d'Euripide, d'Eschyle et de Platon, après avoir guidé les Romains dans la voie intellectuelle, séduit encore et dirige d'une façon irrésistible notre vivacité gauloise. Nous avons bien essayé, de temps à autre, quelques excursions sur les domaines gothiques; ces infidélités nous sont habituelles et familières, sous condition de revenir chez nous avec quelque butin amassé, et de reprendre, un peu modifié seulement, le train ordinaire de nos idées. En fait d'emprunts ou d'imitations dramatiques, nous avons pillé l'Espagne tout entière et dévalisé les Italiens, depuis le *Cieco d'Adria* jusqu'à Goldoni; les Italiens eux-mêmes nous y ont aidés, témoin ce Pietro Arrivabene, Champenois de Florence, qui, sous le nom de Pierre Larivey, nous donna au seizième siècle des farces italiennes pour des comédies du crû champenois. Cela n'empêcha pas Molière de venir ensuite et d'être passablement Français.

Plus tard, M. Néricault Destouches, glacial auteur de comédies sans sel et de drames sans âme, mit à contribution la comédie anglaise du temps; il exploita Otway, Lillo, Southerne, Addison; — il employa même le caractère du roi George II, près duquel Dubois le cardinal l'avait accrédité; le *Philosophe marié*, mauvaise caricature, n'est que le portrait de ce triste roi. — Après lui, chacun en France fait de la comédie larmoyante, et l'on imite à qui mieux mieux le théâtre sentimental de Rowe et d'Otway;

pendant tout le dix-huitième siècle, l'école de Colardeau et d'Arnaud Baculard a grand succès à Paris; Voltaire pousse à la roue; Diderot s'engage dans le même chemin. Bientôt cependant Gresset, Piron, Collin-d'Harleville, Picard, surtout Beaumarchais, reprennent lestement la piste, retrouvent le sillon français, et sont fort applaudis de ceux que Voltaire, pour se flatter et pour les flatter, nommait les Athéniens de Paris.

Pour moi, je trouve cette habitude excellente, en ce qu'elle renouvelle l'esprit national sans le fatiguer, et le remue dans toutes les directions sans l'épuiser. Des esprits supérieurs ont pris une part fort active à ce travail perpétuel de greffe et de fécondation : Corneille pour l'Espagne; Voltaire et Montesquieu pour l'Angleterre; madame de Staël pour l'Allemagne; et plusieurs autres que je passe sous silence et que l'on devinera aisément. Non-seulement la nationalité reparaît toujours; mais l'éducation latine et l'inspiration grecque reprennent inévitablement dans l'intelligence et dans les mœurs françaises leur inaltérable ascendant. Charlemagne, qui nous a dominés, n'avait pas pu l'effacer, et même il n'y a pas songé; les Goths se sont en vain assis à nos portes, nous sommes restés les Gaulois de Jules César et de l'empereur Julien.

Notre dernier retour à cette éducation grecque (1) n'a pas été sans mélange d'exagération, de coquetterie et de pédantisme. Il y a bien eu quelque violence dans une réaction qui ressemblait à un remords. Ce n'est peut-être pas la meilleure et la plus légitime façon d'imiter la grâce et la beauté d'Aristophane ou de Sophocle, que de transporter toutes vivantes et tout entières sur le théâtre parisien

(1) 1840.

les *Grenouilles* ou *Electre*; c'est un archaïsme sans fécondité réelle que celui dont la prétention oiseuse ne peut que fausser le goût en éveillant une curiosité d'assez mauvais aloi. Je n'aime pas les Athéniens d'Euripide s'exprimant dans une langue peu correcte et peu choisie; les amis de Platon se servant des mêmes termes que nos romanciers modernes ont empruntés aux chroniqueurs du moyen-âge; des violences barbares défigurant le langage des fils d'Atrée; enfin la bonne épée de Tolède pendue au côté d'Egysthe.

L'Eunuque de Térence, ou plutôt ce drame emprunté par Ménandre aux mœurs asiatiques, n'est-il pas venu visiter la France au milieu du XIXe siècle? *Socrate*, suspendu jadis par Aristophane dans son panier de dialectique subtile, n'a-t-il pas osé reparaître tout-à-coup, environné de ses vieux Nuages.

L'archaïsme, c'est-à-dire l'étude détaillée de l'antiquité copiée attentivement, est un plaisir un peu pâle vraiment, une jouissance de vieillard, un reflet de l'art véritable plutôt que la substance et l'ardeur de la poésie; une de ces dernières voluptés d'automne qui ont bien leur charme, et qu'il faut saisir au passage; une sorte de contrefaçon adoucie et mélancolique du printemps; peu d'espérance, beaucoup de souvenir; du plaisir encore, sinon l'un des plus vifs, au moins l'un des plus exquis.

En fait d'archaïsme, il y a des créateurs admirables : André Chénier ou Gœthe; maîtres délicats de cette automne de la poésie, ils raniment les parfums d'autrefois, et font reparaître l'éclat des nuances attiédies; leur érudition est un art résurrecteur, et l'étonnement se mêle au prestige, quand la nymphe hellénique sort riante et fraîche des buissons thessaliens, ou qu'une strophe de Gœthe res-

plendit comme un vase d'albâtre ciselé, que des bacchantes et des faunes environnent de leurs festons et de leurs volutes. Ces heureux génies ont pris l'essor vers le paganisme que les attirait. Une transformation profonde a effacé les caractères de leur race et de leur berceau.

Jusqu'à quel point faut-il encourager et applaudir un autre archaïsme qui, ne se donnant pas la peine de s'élancer vers les régions antiques, ou n'ayant pas d'ailes pour le voyage, se contente de dérober lourdement un fragment suranné pour surprendre l'admiration moderne? Ce peintre-ci barbouille d'or le fond de ses tableaux, il est byzantin; cet autre nous donne avec la sainte Vierge un lapin, un chat, un mouton et une souris; c'est qu'il imite Albert Durer. Voici un sculpteur dont les œuvres les plus nouvelles tiennent leurs jambes et leurs pieds collés, absolument comme les statues égyptiennes. Pauvre invention! stérilité de l'art! épuisement définitif et misérable! En dehors de la peinture et de la plastique, ces tentatives ont quelque chose de plus ridicule encore et de plus niaisement vide. Une statue est toujours une statue; la représentation plus ou moins heureuse de la forme et de la beauté plaît nécessairement. Mais que dire de ce banquet grec, ordonné par Christine de Suède, composé par son médécin, revu par Saumaise et assaisonné de citations d'Athénée, empoisonnement atroce pour les convives, la plus froide des facéties pédantesques! A Oxford, vers le milieu du XVIIIe siècle, sous la direction du fameux docteur Parr, qui se connaissait en digammas, en pipes et en perruques, mais qui, du reste, n'avait pas le sens commun, quelques étudiants s'amusèrent à réciter, *en grec*, une pièce d'Euripide. On sait de quelle manière les Anglais prononcent la langue d'Homère, et ce devait être un joli divertissement:

Volupté que je donnerais pour la moindre fleur des champs.

Il faudrait savoir où s'arrête la légitime imitation des anciens. Comment se concilie-t-elle avec l'ardeur spontanée de l'inspiration? Où commence le ridicule? Où finit l'emploi permis de l'archaïsme? Comment profiter de l'antiquité savante sans tomber dans un pastiche impuissant? Par quel procédé secret de l'intelligence l'art moderne peut-il s'approprier l'expérience et les ressources de l'art antique? ces problèmes n'ont été jusqu'ici ni résolus ni même proposés par les Le Batteux et les Schlégel; et ils sont fort délicats.

Quant à la couleur prétendue locale, et aux recherches puériles du costume et des accessoires, ce sont affaires de tapissier, de commentateur et de décorateur. L'emprunt affecté des *vocables* passés de mode ne vaut guère mieux; et quiconque dit sérieusement *ma lame* pour *mon épée*, ou *cettuy-ci* pour *celui-ci*, est jugé sans rémission. Plaçons dans la même classe les pédantesques et minaudières allusions aux usages d'autrefois, au taurobole, s'il est question de Grèce, aux guirlandes, aux Pénates, aux vestales, aux aruspices, si l'on est à Rome; érudition d'avant-hier, misérablement appliquée sur des vers d'après-demain, pièces de rapport, sans valeur et sans agrément. La littérature alexandrine, après que la vraie littéraire grecque fut morte, ne faisait pas autrement. Elle se rajeunissait avec de vieux mots, qui servaient de fard pour combler ses rides; elle avait recours à tous les mythes oubliés, à toutes les fables moisies, qui dormaient dans les catacombes poétiques; de ces mille débris elle composait son œuvre nouvelle, œuvre qui avait le triple avantage d'être savante, élégante et parfaitement illisible, comme le prouve très-

bien la *Cassandre* d'un grand homme qui s'appelait Lycophron.

Que viendraient faire aussi parmi nous, modernes, *les Guêpes*, *les Nuées* ou *les Grenouilles?* Comment les esclaves demi-nus de Plaute pourraient-ils nous intéresser jamais? et comment, à moins de redevenir dévots à Vénus, à Jupiter et à Mercure; écouterions-nous patiemment les hymnes d'Eschyle, clouant Prométhée sur son rocher, en face de l'Océan? Il faut se souvenir que le pastiche n'est pas l'art, ni l'érudition la poésie. Quant à l'autre pastiche du moyen-âge, je ne l'ai pas en vénération plus grande; le public est de mon avis. Jamais il n'a voulu, dans aucun pays, accepter ces fleurs fanées qui poussent sur les tombes, et que le pédantisme cueille de ses doigts arides. Vers 1810, les hommes les plus célèbres d'Angleterre furent pris d'un si bel enthousiasme pour le drame shakspéarien, qu'ils composèrent presque tous des œuvres dans ce style. Coleridge, le plus éloquent homme de son époque, Milman, Charles Lamb, Leigh Hunt, s'essayèrent et échouèrent tour à tour. Ce prétendu shakspéarianisme n'avait pas de vie; il ne s'accordait plus avec le langage, les mœurs, les idées, les sentiments du temps présent.

L'inspiration doit être actuelle et moderne, elle doit être *nôtre*; il faut qu'elle ressorte du centre même et du cœur de l'époque, qu'elle vive de la vie commune, présente et universelle. Elle n'a rien de rétrospectif; et la forme même, quand elle s'asservit à une habitude morte, gâte le fond, mutile la pensée et en diminue l'influence.

C'est ce qui est arrivé aux hommes de talent, archaïstes anglais, que j'ai signalés tout à l'heure, et, parmi nous,

à Ronsard, trop attentif à décalquer la forme et l'idée des poésies italienne et grecque.

Le passé dominait et absorbait Ronsard. C'est l'avenir que tout écrivain doit chercher ; à ce titre, il est novateur, il effraie les timides et déplaît aux érudits. On se souvient des involontaires hardiesses de Racine, et des prévisions non moins ingénues de Fénélon, qui tous deux déplurent ainsi à Louis XIV. Tous deux aimaient les anciens jusqu'à l'adoration, les étudiaient jusqu'à s'en pénétrer dans leur plus intime substance, et s'associaient à Virgile, à Tacite et à Homère, non comme des esclaves qui disparaissent au souffle du maître, mais comme vivant de la même vie, respirant la même atmosphère, et les attirant vers le monde moderne au lieu de se laisser anéantir par eux dans le monde ancien.

Il y a donc là une étrange question de force intellectuelle. Placez Pascal auprès de Tacite, de Platon et de Montaigne, il imite et n'est pas absorbé ; un médiocre esprit tel que le vieux Balzac, bon écrivain cependant, ne pille rien qu'on ne voie aussitôt l'artifice. Racine s'empare du mot et de la phrase antiques ; c'est son bien, et il ne succombe pas sous le faix ; Pradon fait exactement la même chose et s'appauvrit en s'enrichissant. Ronsard, avec son beau talent technique, est tout écrasé de Pindare et d'Hésiode : chez Montaigne, il n'y a rien autre chose, à proprement parler, qu'un tissu de *pilleries* des anciens, et il l'avoue fort naïvement ; c'est cependant l'écrivain le plus vivement original du XVIe siècle. Arrangez cela.

C'est que le problème va plus loin que la forme et la phrase. Le genre humain ne possédera jamais qu'un très-petit nombre d'idées et même d'images, comme la nature ne dispose que d'un petit nombre de forces primitives qui lui

suffisent pour tous les usages. Lorsqu'un puissant esprit observe de près les maîtres et les imite, il se retrempe à sa propre source. A mesure qu'il étudie, il prend possession de lui-même; plus il imite, plus il se retrouve (1).

Cela n'est pas une subtilité vaine; c'est une particularité intéressante et un curieux mystère de l'esprit humain. Au fonds commun et ancien des grandes intelligences, que le maître consulte pour y ressaisir toute sa force, vient se surajouter le trésor nouveau des plus pures et des plus fortes idées contemporaines. Il y a dans Gœthe ce qui n'est pas dans Racine, et chez Racine ce qui n'est pas chez Sophocle. Le côté nouveau, l'inspiration personnelle et moderne constituent la valeur particulière des talents, et marquent ainsi brillamment leur place. Ils ont appris de leurs prédécesseurs ce qu'ils pouvaient apprendre d'eux, et surtout l'art de tout dire, d'exprimer les idées les plus neuves; ils ont appris enfin le secret et le moyen d'être originaux à leur tour.

M. de Schlégel a eu bien tort de dire que les héros de Racine sont trop chrétiens et trop modernes. Ce prétendu défaut est leur lumière et leur couronne. Si la délicatesse ardente des sentiments, les luttes chrétiennes de l'âme qui se combat dans le silence, si la résignation de Monime, la douce tendresse de Junie, la candeur adorable et la passion étouffée de Bérénice et de son amant disparaissaient du théâtre de Racine, qu'y gagnerait-on? L'on aurait perdu la saveur même et le parfum de la fleur, qui ne garderait que son éclat. Chrétien et antique, d'une tendresse de cœur infinie et d'une beauté de formes achevée, c'est le don charmant et double de Racine; et dans les derniers

(1) V. plus haut, *Vues générales* (L'originalité dans l'imitation).

temps ceux qui, même avec des mérites variés, ont voulu ressusciter les héroïnes païennes et leur restituer leur nudité archaïque, ne sont parvenus à rien de touchant et de profond. Un très-grand poète, Gœthe, a donné sur cet écueil. *L'Achilléide* est un fragment d'Homère ou y ressemble. *L'Iphigénie en Tauride*, du même auteur, réunit toutes sortes de mérites : une harmonie merveilleuse de diction, une vérité complète de mœurs, une extrême unité, une beauté soutenue de langage. Eh bien ! cela ne vit pas, c'est du marbre. Pour être plus hellénique que Sophocle, cette pièce incomparable et glaciale paralyse qui la lit, et n'a qu'un défaut, celui d'être sans défaut. Ajoutons qu'elle est souverainement ennuyeuse.

La première partie de *Faust*, par le même Gœthe, pèche au contraire contre le costume du moyen-âge. Faust, c'est Gœthe lui-même ; Méphistophélès, c'est quelque chose comme Voltaire. Jamais au XIIIe ou au XVe siècles on ne parla et l'on ne s'exprima ainsi. Non-seulement ce chef-d'œuvre est chrétien et sceptique, mais il est du XVIIIe siècle, comme le théâtre de Racine est du XVIIe. Ce n'est pas là un défaut, ainsi que le prétend M. de Schlégel, c'est un mérite.

Résumons-nous. L'imitation attentive des anciens est bonne, excellente, merveilleuse, pour retremper les forces modernes, rassurer le goût chancelant, raffermir le courage intellectuel, rappeler la pensée à son vrai centre, réveiller le sentiment du beau, donner le ton des grandes idées ; il n'y a pas d'aliment plus énergique, plus substantiel et plus sain. Une fois sûr de l'assimilation opérée, comme par exemple Boileau et Racine avaient su l'opérer, on peut aller plus loin encore et faire passer dans l'œuvre antique-moderne des fragments entiers de l'écrivain d'autrefois. Alors il ne

fait plus tache, il n'est plus là comme *lambeau*, comme dépouille, comme guenille flottante, et qui ne tient à rien. L'ancien se trouve chez lui, tant le moderne est devenu antique. On ne voit pas trace de soudure, et il n'y en a même pas; tout est fondu dans le même ensemble, et le sang qui circule dans les veines de ce corps organique est le même sang.

Ces conditions deviennent encore plus favorables et plus faciles à bien accomplir, chez nous, Français, qui avons conservé la discipline et le vrai sens du goût romain et du génie grec. En remontant aux sources de Virgile et d'Homère, les Racine et les Bossuet ne changent pas de pays; ils consultent le berceau de la vie nationale, ils touchent la terre, comme Antée, et doublent leurs forces. C'est un fait grave et auquel on n'a pas donné assez d'attention.

On ne s'est pas souvenu, chose d'hier cependant, qu'avec un aigle au bout d'un bâton, un Italien nous a fait courir au bout du monde, et que le seul mot *empereur* a suffi pour arracher tous les fils de France à leurs mères et à leurs sœurs, La vérité est que jamais le principe germanique n'a pu nous entamer. Romains nous sommes, et Romains nous resterons. Les Italiens eux-mêmes, avec leurs mélanges lombards et gothiques, ont bien plus dévié de l'ancienne discipline romaine que nous Gaulois-Romains avec notre langue toute latine, traversée de racines kelto-latines, avec nos municipes (*municipia*), nos colléges (*collegia*), nos concours (*concursus*), et toute notre vieille organisation sociale. Dans la sphère des arts, je défie que l'on me cite, parmi nous, un monument emprunté aux traditions germaines. Charlemagne et ses savants n'y ont rien fait. Clovis et ses féaux, au lieu de nous rendre

Francs, sont devenus Latins; c'est nous qui les avons conquis. Les chants franciques recueillis par le grand Karl ne se sont pas même conservés, et il a fallu que son Alcuin écrivît en latin; pour suivre le mouvement de la civilisation française, il a dû endosser la toge romaine. Le petit nombre d'emprunts que nous avons tentés sur le monde germanique n'a pas tardé à se déguiser, à s'altérer, à devenir latin et gaulois. Le *Parliamentum* n'a plus rien de semblable au *Wittenagemot*. Le premier est une assemblée de légistes, le second une réunion d'hommes politiques. Qui ne voit l'énorme influence que cette diversité a exercée sur la langue, la littérature et sur la vie sociale des deux races?

Avons-nous une tragédie germanique qui soit devenue populaire sur le théâtre français? Pas une. Ce qui nous va au cœur, c'est le Romain Cinna, la jeune Monime, l'ennemi des Romains Mithridate, et le Brutus de Voltaire, la plus française de toutes ses œuvres. Les Germains ou les Anglais ont-ils les mêmes sympathies? Pas du tout. Brutus et Manlius les ennuient horriblement, et c'est à peine si le Coriolan de Shakspeare trouve grâce devant eux, à cause de ses belles scènes de liberté populaire. Mais ils adorent Othello, Macbeth, Faust, le monde moderne et barbare tout entier, qui est leur expression personnelle; et en dépit des efforts de tous les génies, ces types ne se déracineront jamais au nord, ne se nationaliseront jamais dans le sol gaulois discipliné par Rome. Essayez, hommes d'esprit ou de génie, et vous verrez.

Ce sont des faits graves, élémentaires et fondamentaux, près desquels on passe avec une fatuité trop étourdie. L'assimilation latine et grecque (latine surtout) nous est facile et indispensable. C'est notre pente naturelle, notre

penchant invincible, c'est aussi le rappel vrai de notre force. Mais, d'une part, il ne faudrait pas répéter dans la décrépitude les bégaiements de l'école; d'une autre, ce n'est point par les idées germaniques et l'imitation du nord qu'il faut renouveler la sève. Le premier de ces partis nous mènerait à la pauvreté de l'archaïsme; l'autre, à une association monstrueuse de tons dissonants.

Où sont les intérêts de la société moderne? où sont ses passions? C'est vers ce but que doivent se diriger les esprits qui ont de la valeur. Notre monde possède sa vie propre; il a ses craintes, ses terreurs, ses espoirs, comme le monde de Boileau, de Racine et de Pascal avait les siens. Cet élément est sous notre main, et nous devons en user comme ils en ont usé. Croyez-vous que Molière, tout en imitant Plaute, n'eût pas trouvé des figures à esquisser? Le bourgeois, ou l'avare constitutionnel qui veut être élu, ou la précieuse ridicule de 1845 vous semblent-ils des portraits indignes de lui?

Ce qu'il faut, ce n'est pas *l'Andrienne* de Térence reportée sur la scène française ou quelque monstre du crû nouveau; c'est l'étude intelligente, mais non le calque stéréotypé de l'antique; — c'est le grand problème résolu; la permanence dans le progrès; le culte du beau et des modèles et la jeunesse dans les idées; — antiquité et nouveauté!

C'est la loi de l'art, et c'est la règle du développement organique pour la nature elle-même.

DES FEMMES GRECQUES

AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

QUELQUES DOCUMENTS RELATIFS A LA SITUATION DES FEMMES GRECQUES.

Consulter. — Fréd. de Schlégel. Essais posthumes.

Ancillon. Mélanges.

Athénée. Deipnosophistes.

Plutarque, passim.

Poetæ grœci minores.

Excursus de Heine (Virgile).

Maittaire. Corpus poetarum, etc.

DES FEMMES GRECQUES

AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

§ I.

Des Femmes-poètes. — Leur situation dans la société grecque.

Depuis la prophétesse Miriam jusqu'à nous, voici bientôt trois mille trois cents ans que les femmes, devenues rivales de leurs maîtres, partagent avec nous les dons de l'inspiration, de l'éloquence et de la poésie. Naguère un savant de mes amis m'indiquait un catalogue de cent quarante et un auteurs critiques dont l'érudition galante a fait valoir ces titres du sexe faible à notre admiration respectueuse. Boccace est le premier en date ; l'allemand Wolff, éditeur des fragments de Sapho et de huit autres femmes poètes, termine cette longue liste, dans laquelle on ne trouve qu'un seul nom anglais.

Examiner les productions de l'intelligence féminine, dans les différents âges et chez des peuples divers, serait une étude fort curieuse : Il y a, selon nous, un vif intérêt à retrouver dans les poésies de Sapho cette énergie passionnée, cette exubérance de sensibilité, qui caractérisent le sexe féminin, à discerner dans les fragments laissés par toutes les femmes qui ont écrit, l'empreinte spéciale de leur sexe. Oui, comme on l'a dit, le style et la pensée ont un sexe; la distinction des genres, consacrée par la grammaire, s'étend beaucoup au-delà de ses limites.

Que l'originalité, la rigueur de la logique, la concision, la variété, la véhémence et l'audace manquent au génie féminin ; nous l'admettrons sans peine. A peu d'exceptions près, Démosthènes, Tacite et Shakspeare sont pour elles lettre close ; une longue suite de raisonnements fatigue ces imaginations dont le vol se soutient dans la moyenne région et succombe à un élan plus audacieux. En général, la femme choisit un sujet de son goût ; elle plane sur cet objet de son amour, tantôt le couvant mollement d'une aile caressante, tantôt voltigeant avec grâce autour de lui : la colombe n'a pas un vol plus doux et plus calme ; elle revient sur la même idée ; elle la développe avec bonheur et avec grâce ; elle se joue ou elle gémit dans un espace étroit. Éloquente et naturellement éloquente, elle doit ce talent à la sensibilité plutôt qu'à la passion ; douée d'imagination, elle colore ses tableaux d'une lumière plus égale, plus suave que brûlante et profonde ; amoureuse des ornements et de toutes les grâces du langage, elle met dans les atours de son style, la coquetterie de sa parure. Si nous exceptons ces femmes qui n'ont plus de sexe, êtres du genre neutre, les Dacier, les Duchâtelet, jamais femme n'échappa aux conditions de sa propre nature ; jamais on ne put se méprendre sur l'œuvre produite par elle. Considérées comme poètes, on trouve chez les femmes peu de variété et d'étendue : comme ces flûtes aux sons mélodieux et plaintifs, elles peuvent sembler monotones dans l'expression de leurs plaisirs et de leurs peines. C'est une monotonie pleine de charmes, la blancheur du lys, sa pâleur uniforme, son éclat admirable, son délicieux parfum. Méléagre, poète grec, dont l'épigramme sert de préambule à l'anthologie, semble avoir deviné ce symbole. Il demande à chaque poète une

fleur, des roses au chantre de Théos, des lauriers à Pindare, à la belle Anyta des lys, à la jeune Myro la même fleur, à Nossis, autre femme poète, un lys encore; comme si l'emblème du génie poétique des femmes s'était offert à lui sous cette forme unique.

Le développement complet de l'intelligence des femmes n'a pu s'opérer que sous la loi chrétienne, chez les peuples septentrionaux. Leur haute influence sur la littérature et la poésie date de cette époque où la Vierge Marie devint le symbole divin de l'amour maternel et de la charité universelle. Parmi les nations antiques, nous ne trouverons que de légères traces et de rares exemples de ce génie spécial, qui a marqué la carrière des femmes modernes dans la poésie et surtout dans le roman. L'éducation des femmes, parvenue aujourd'hui à un degré de perfectionnement qui n'a pas atteint ses dernières limites, a été longue et pénible. Leur faiblesse les a, pendant des siècles, soumises à l'esclavage, et leur lente émancipation est loin d'avoir conquis la moitié du monde.

En Grèce, la situation spéciale des femmes a subi plusieurs révolutions que les savants, les historiens et spécialement le professeur Heeren (1) ont oublié de signaler. Avant l'époque de la démocratie athénienne, les femmes étaient les compagnes et non les esclaves de leurs maris. La femme des temps héroïques était la conseillère et presque la compagne, non la servante du guerrier. Lisez Homère, peintre fidèle de ces mœurs oubliées. Junon rivale est égale de son mari; Vénus, Pallas et Thétis marche de pair avec les autres dieux; Agamède, femme qui exerçait

(1) Auteur de plusieurs excellents ouvrages sur la civilisation, le commerce et les mœurs de l'antiquité.

la médecine, est placée sur le même rang que les héros; Hélène même, toute coupable qu'elle fût, exerce l'empire de la beauté sur les soldats, sur les prêtres, sur les vieillards.

Toute constitution héroïque de la société semble entraîner le respect et la déférence pour les femmes. Vous retrouvez ces caractères chez les Germains, dans la chevalerie du moyen-âge parmi les anciens Kshatryas ou guerriers de l'Inde. Damayanti est une héroïne comme Geneviève de Brabant. Pénélope est une femme magnanime et respectée. Le guerrier que les chances des combats menaçaient d'une mort violente et imprévue, confie à sa femme l'empire de sa famille; elle occupe dans la maison une place importante. Ce n'est pas cette vile et obéissante esclave, à laquelle le chasseur, le nomade, l'agriculteur, le pêcheur demandent des aliments, non des conseils, des soins assidus, non l'activité ou la force de l'âme. Longtemps les Doriens, qui conservèrent obstinément la trace et les débris de la constitution héroïque, donnèrent à la femme une liberté d'action, une élévation de rang et de pensée, que les nouvelles formes sociales empruntées à l'Asie leur refusèrent ensuite avec dureté. Pindare parle des femmes avec une sorte de vénération; poète dorique, dernière expression des idées et des mœurs de ce peuple, il croit à la majesté de la beauté, à la noblesse de la femme. La Thessalie, l'Eolie, tout le nord de la Grèce, moins immédiatement soumis à l'influence des Ioniens que l'Attique, accordaient aux femmes des droits, limités sans doute, mais qui assuraient leur indépendance. A Sparte, elles furent maîtresses dans le sens le plus absolu de ce mot.

On essaya même d'y effacer l'inégalité naturelle qui sépare le sexe faible du sexe fort, et de transformer en

athlètes et en héros les Lacédémoniennes. La Pologne, qui a conservé des mœurs héroïques et chevaleresques au sein de notre nouvelle civilisation, place encore les femmes au plus haut rang de l'échelle sociale. Même dans ses intérêts politiques, elles exercent une influence prépondérante. « Surtout, monsieur l'archevêque, soignez les femmes, » disait Napoléon à M. de Pradt, en l'envoyant en ambassade à Varsovie.

Quand les vieilles coutumes pélasgiques s'effacèrent devant la prépondérance ionienne, quand l'esclavage asiatique se confondit avec la démocratie d'Athènes, et produisit cette société bizarre, où tous les hommes étaient rois, rivaux, ennemis, et toutes les femmes asservies, le sort et le génie du sexe faible changèrent complètement. Elles se replongèrent alors dans la vie privée, d'où elles ne sortirent plus.

Chez les Spartiates, elles avaient perdu leur caractère féminin; avec leur souplesse et leur grâce, avec leur besoin de protection et d'appui elles virent nécessairement s'évanouir leur puissance. Chez les Athéniens, on les regarda comme les premières des esclaves, comme chargées des soins administratifs, et forcées de rendre un compte exact à leurs maîtres. Aristophane les insulta publiquement; Euripide fit de leurs vices le texte habituel de ses déclamations. Plus on leur imposait de devoirs, plus on les reléguait dans l'obscurité, plus aussi leur capacité intellectuelle et leur influence morale diminuaient.

Alors s'éleva au sein de la société athénienne une bizarre anomalie: les *Hétaïres*, ou esclaves affranchies (1), courtisanes de bon ton, s'emparèrent du sceptre de l'élé-

(1) V. plus bas, le chapitre spécial qui leur est consacré.

gance, que les femmes honnêtes avaient laissé tomber; à elles seules appartint la culture des arts; seules elles eurent le droit de faire des vers, de charmer les loisirs des hommes d'état, et de mêler aux graves discours des philosophes, les vives saillies de l'imagination, les prestiges de la poésie, de la musique et de la peinture. Classe singulière, qui se rapproche beaucoup des prêtresses de la volupté, connues dans l'Inde sous le nom de bayadères. Elles laissaient aux chastes matrones la rigidité des mœurs, l'ignorance et les ennuis de la vie domestique; il leur suffisait de régner par le génie et la grâce. Symboles de la beauté intellectuelle comme de la beauté physique, les *Hétaïres*, que tous les auteurs anciens représentent sous les traits les plus intéressants, et dont Aspasie est le modèle, ne nous ont pas laissé un seul fragment authentique que les savants puissent leur attribuer sans controverse. Athénée a recueilli quelques vers qui portent le nom d'Aspasie; rien ne prouve qu'elle en soit l'auteur. Cicéron a conservé un petit dialogue en prose, que l'on dit lui appartenir. Plutarque affirme que les harangues de Périclès renferment plus d'une phrase dictée par elle. Le Ménexène de Platon lui assigne un rôle très-brillant; et Plutarque, tout en disant que Platon seul a embelli ce traité de la magie de son style, avoue que le fond de la pensée et le système philosophique de Ménexène, sont précisément les théories morales et esthétiques que cette femme célèbre se plaisait à répandre.

Comment, d'après ces légers vestiges, traces à demi-effacées, juger le talent de cette femme, qui devint un pouvoir au milieu de la démocratie athénienne? Que ne donnerait-on pas pour trouver dans un manuscrit antique la révélation de cette intelligence rare et merveilleuse, qui brilla entre Socrate et Périclès et les inspira l'un et l'au-

tre? Maîtresse du maître de l'Attique, régnant en souveraine sur l'homme qui avait dompté le peuple souverain de l'Agora, quelle femme, quel prodige que la courtisane de Milet! Une femme pour qui Périclès eût répudié avec joie sa femme légitime, du même sang que lui, au risque de ruiner sa fortune; celle qui apprenait à cet ambitieux la politique, à Socrate l'éloquence; celle aux dangers de laquelle son mari philosophe donnait des larmes qu'il ne versa jamais dans ses propres périls; dont le sourire était un bienfait; qui faisait la paix ou la guerre; dont les traits et la beauté servaient de type à tous les artistes, dans la patrie même de la beauté; chez qui le poète venait chercher le secret du succès, et la matrone vertueuse le secret de plaire; la femme qui, déjà sur le retour, s'empara de Lysiclès, homme sans éducation et sans talent, le frappa de sa baguette, le força de suivre son char, et transforma ce marchand de bœufs en orateur, cette ignoble et brutale conquête en puissance politique; Aspasie qui était la déesse des jouissances délicates et des raffinements voluptueux chez le peuple le plus recherché dans ses jouissances et le plus raffiné dans ses voluptés : que n'eût-elle pas accompli? Née à Sparte, elle eût asservi les rois, soumis les sénateurs, séduit les éphores et détruit la constitution draconienne.

De toutes les femmes d'Athènes, la seule qui ait acquis une célbérité intellectuelle, dont la postérité garde la mémoire, c'est Aspasie. Le temps a effacé les noms des Hétaïres, qui brillèrent avant et après elle. Aucune femme de citoyen n'a prétendu à la gloire littéraire. Un scoliaste ancien attribue, on ne sait pourquoi, le huitième livre des Annales de Thucydide à sa fille, conte ridicule que nous ne daignons pas même réfuter.

Le catalogue des femmes poètes de la Grèce serait long si nous voulions adopter sans examen les assertions des commentateurs. Mais si vous appliquez à ces célébrités équivoques les règles d'une critique un peu sévère, vous êtes fort étonné de voir ces prétendues poètes disparaître et s'évanouir. Giraldi de Ferrare, Tiraqueau et ceux qui l'ont copié, font l'éloge d'une certaine *Agaklé*, poète célèbre de son époque. Cette Agaklé n'est qu'une épithète; on a pris pour un nom propre l'adjectif *agaklês* épithète qui appartenait à quelque personnage moins chimérique que celui-ci.

Un seul nom propre (Nôssis), accentué et orthographié de diverses manières, est devenu père de plusieurs célébrités différentes : Nyssis, Nôsis, Noûssis, etc. La seule Nôssis a droit à nos hommages. C'est ainsi que la légende sévèrement épurée par Baillet, présente une foule de doubles emplois; des saints, qui n'ont jamais existé que dans le calendrier, des saintes qui doivent leur naissance à des fautes d'orthographe, et d'autres qui ne sont que des noms de villes ou de provinces; idoles anciennes, rivières ou forêts, métamorphosées en hommes. Que de déceptions de ce genre au milieu de nos souvenirs classiques ! Que de fausses canonisations, parmi les gloires les plus révérées! Que de faux grands hommes parmi nos grands hommes!

---

§ II.

Sapho.

Un de ces Grecs du siècle d'Auguste, qui rédigeaient en vers pentamètres et hexamètres tout ce qui frappait leur

esprit, souvenirs, images, épigrammes, Antipater de Thessalie, a scandé, en vers assez galants, non le catalogue complet des soixante-seize prétendantes à la palme poétique, mais une liste beaucoup plus succincte, et qui contient les noms des neuf plus illustres entre elles. Voici ces vers ou à peu près :

Vieux bois de l'Hélicon, sous vos ombres sacrées,
Neuf femmes ont reçu le jour.
Des mortels et des dieux ces muses révérées
Ont consacré leurs lyres inspirées
Aux combats, à la gloire, aux regrets, à l'amour :
C'est l'astre de Lesbos, phare de poésie,
L'énergique et tendre Sapho;
C'est Erinna la belle et la belle Myro ;
Telesilla, qui chante la patrie ;
Myrtis aux doux accents; Nôssis, dont la langueur
Se répand de ses vers au fond de votre cœur ;
Anyta, rivale d'Homère;
La vive Praxilla; Corinne la guerrière,
Celle qui célébra l'égide dont Pallas
Couvre son sein de vierge au milieu des combats;
Toutes sublimes ouvrières
De plaisirs éternels, de voluptés sévères,
De chants qui ne périront pas.

De Sapho à Myro, c'est-à-dire de l'année 610 avant l'ère chrétienne, jusqu'à l'année 280 avant cette ère, trois cent trente années se sont écoulées : beaucoup de femmes ont écrit pendant ce laps de temps ; à peine quelques pages nous restent-elles de toute cette gloire.

La première en date est aussi la plus digne d'admiration, c'est Sapho. Arrêtons-nous devant ce portrait cu-

rieux, que les siècles ont effacé sans ternir l'éclat singulier qui en émane. Comme femme, comme poète, comme victime de l'amour, elle mérite attention.

Commençons par dégager ce nom célèbre de toutes les fictions dont on l'environne. L'amour d'Anacréon pour elle est une de ces légendes dont on voit les nuages colorés s'accumuler autour de toutes les célébrités : légendes qui prouvent la gloire et qui l'obscurcissent; rêves qui ne manquent pas de grâce et qui ont du charme pour l'imagination, mais qui prêtent aux personnages célèbres je ne sais quelle teinte mythologique, fatale à l'intérêt que nous leur portons. Tels sont les combats d'Hésiode avec Homère, et les amours de Sapho et d'Anacréon. Hésiode est né longtemps après Homère; le texte du dialogue qui leur est attribué, tissu d'énigmes, de logogryphes et de pauvretés, est l'ouvrage de quelque rhéteur d'Alexandrie, né mille ans après Hésiode; puérilité qui ne mérite pas la critique dont on l'a jugée digne. Telle encore est la lettre de Jésus-Christ à la vierge Marie, mère du Christ, œuvres émanées d'une foi enfantine, aveugle et pardonnable.

Une fantaisie romanesque, un caprice de gracieuse imagination, ont supposé des rapports qui n'ont jamais pu exister entre Anacréon et Sapho. Hermesianax, poète qui nous a laissé des fragments remarquables, s'est plu à représenter le vieillard de Théos, entouré des filles lesbiennes, couronné de fleurs par l'amante de Phaon, et mêlant aux accents passionnés de la fille de l'Éolie, ses chants légers et nonchalants. Cette fiction qu'il a résumée en peu de vers, rapportés par Athénée, est devenu le texte d'un roman. On n'a pas voulu reléguer dans le domaine des chimères un tableau si heureusement inventé ; la création

d'Hermesianax s'est perpétuée. On a toujours vu sur la plage de Lesbos, au milieu des vignes pourprées, Anacréon se promener avec Sapho. Un autre poète, Chaméléon d'Héraclée, a continué le roman; il a fabriqué des vers agréables dont il a composé un petit dialogue attribué aux deux prétendus amants. La plupart des éditions d'Anacréon contient le premier de ces deux morceaux, évidemment apocryphe, et la réponse tout aussi peu authentique de la Lesbienne. On ne cherchera pas dans l'imitation suivante, la magie, la mélodie, le coloris, la moelleuse suavité de l'idiome hellénique, le plus voluptueux de tous les idiomes connus :

ANACRÉON.

L'enfant Éros, dans les airs balancé,
  Plane sur le front du poète :
Le globe aérien que sa main a lancé,
Jouet de pourpre et d'or, est tombé sur sa tête !
  « Anacréon, viens avec moi ;
» Aux rives de Lesbos Sapho n'attend que toi. »
J'ai suivi de l'enfant la route aérienne :
  Hélas ! la jeune Lesbienne,
Sur mes cheveux que le temps a blanchis
Laisse tomber un coup-d'œil de mépris :
« Vieillard, que me veux-tu ? je garde le sourire
  » Et les caresses de ma lyre,
  » Pour de plus jeunes favoris !

Il faut lire dans l'original cette petite ode. La réponse attribuée à Sapho est tout aussi gracieuse. Sapho remercie la Muse lyrique, maîtresse et inspiratrice du barde de Théos, et qui a dicté au vieillard illustre l'ode qui doit immortaliser le nom de Sapho. Malheureusement, à l'épo-

que où l'on suppose que ce commerce de compliments poétiques eut lieu entre Anacréon et Sapho, Anacréon avait trois ans, et Sapho un peu moins de cinquante, comme nous allons le démontrer.

Adressons-nous aux dates : ce sont d'excellents commentateurs. D'après Strabon, Athénée, Suidas et les marbres de Paros, Sapho jouissait de toute sa gloire en l'an 600 avant Jésus-Christ; elle alla en Sicile, l'an 592 avant Jésus-Christ, peu de temps avant de mourir. Ce fut trente années au moins après ce voyage de Sicile qu'Anacréon devint célèbre (cinq cent cinquante-neuf ans avant Jésus-Christ). L'an 525 avant Jésus-Christ, il vint habiter Athènes, où il eut pour protecteur et pour patron Hipparque, qui mourut l'an 514 avant Jésus-Christ. L'an 592 avant Jésus-Christ, Anacréon avait donc à peu près trois ans, et la Lesbienne Sapho quarante-huit sonnés. Réconciliez ces deux dates comme il vous plaira. Hermesianax et Chaméléon, nés tous deux trois siècles après l'héroïne, se sont joués de notre crédulité; les poètes grecs n'en faisaient pas d'autres. Tout leur était permis, pourvu que leurs vers fussent agréables. Le poète comique Diphilus, contemporain de Ménandre, osa bien amener sur la scène Sapho, environnée de prétendus amants, d'Archiloque, qui avait fleuri quatre-vingt ans plus tôt, et d'Hipponax, né un demi-siècle après elle. Voyez un peu dans quelle perplexité se trouverait un commentateur qui prendrait à la lettre les fictions de l'auteur comique !

On ne peut pas douter que le poète Alcée, transfuge et traître qui a si bien chanté l'héroïsme et le patriotisme, n'ait été contemporain de Sapho. Aristote rapporte un petit quatrain dont il atteste l'authenticité et qui prouverait même que les avances du poète lyrique ont été repoussées

par sa rivale en poésie. Alcée dit à Sapho qu'il tremble, soupire et n'ose parler devant elle; Sapho lui répond fièrement que s'il n'a rien de mal à dire, cette crainte est puérile. On voit que la pensée de ce dialogue n'est pas très-forte, et que les deux poètes ne se sont pas mis en frais d'imagination. Tout le mérite de cette bagatelle est dans l'expression, dans le souvenir qu'elle conserve et dans les noms qui s'y trouvent attachés.

Sapho, qui s'avisa d'aimer à cinquante ans, et qui, si elle dédaigna le célèbre Alcée, fut dédaignée par Phaon, était-elle jolie? La question est controversée. Selon Alcée, Platon, Julien, Plutarque, Athénée, Thémistius, Anne Comnène, Damocharis l'épigrammatiste, et Galien le médecin, elle était belle.

Horace fait d'elle une virago, Ovide lui refuse la beauté de la taille et du teint. Maxime la représente vieille, laide, et, ce qui est pis, amoureuse. Pope a suivi ces données et a consacré chez les lecteurs modernes, l'idée et l'image d'une Sapho pleine de génie, brûlante d'amour, mais affreuse à voir. Ainsi le témoin le plus complètement défavorable, le plus nuisible à la réputation de Sapho, c'est un Anglais, séparé par deux mille quatre cents années de la femme dont il parle! Ovide est né six siècles après Sapho, et Maxime de Tyr, un siècle plus tard. Comment ajouter foi à de telles assertions? Deux vers de Sapho, rapportés par Galien, sont le seul témoignage indirect dont on pourrait s'armer contre elle avec quelque vraisemblance; et nul commentateur ne s'en est avisé. Sapho, dans ce distique, déprécie la beauté extérieure, et sacrifie cette grâce et ce charme physique à la beauté morale, à la vertu. Lieu-commun qui peut se traduire par ces mots connus de toutes les mères : « On est toujours bon, mon

cher enfant, quand on est bien sage. » Quel indice, au surplus, peut-on tirer de ce distique contre la beauté de Sapho ? Madame de Staël, que la nature avait peu favorisée, était enthousiaste de la beauté; Charlotte Corday, belle comme un ange, pensait comme Sapho.

Qu'elle ait été grosse, courte et très-noire, comme le prétend Ovide; ou que son sourire ait été divin, comme le veut Alcée son amant, et sa chevelure brillante comme l'ébène, ainsi que ce dernier l'affirme : nous ne saurions le décider. Il paraît indubitable qu'elle était très-brune et petite de taille. Damocharis s'adresse en ces termes au portrait de Sapho. Nous traduisons en prose ces vers grecs, dont nous respectons le sens littéral :

« Qu'elle est belle ! et quel feu d'imagination étincelle » dans son regard! Quelles proportions exactes et quelle » beauté de caractère! Tant de flamme et de douceur » confondues et mêlées par la nature, modèle de l'artiste, » font, de la nymphe de Lesbos, Vénus et une Muse à la » fois. »

Ce n'est pas ainsi que l'on parle d'une femme sans beauté. Parmi les nombreux camées, pierres gravées, bustes et médailles, qui représentent Sapho, et qui tous diffèrent l'un de l'autre, une seule médaille répond à l'idée que nous nous faisons d'elle. C'est celle que Wolff a empruntée au trésor de Gronovius. Ce conteur mâle, hardi, la saillie audacieuse de ce front qui exprime tant de passion et de véhémence dans la pensée, ces lèvres un peu épaisses, mais bien dessinées, prêtes à lancer le trait et l'éloquence, cet œil ardent et ouvert, à fleur de tête, animé d'une inexprimable énergie : voilà Sapho; c'est bien cette femme douée d'une âme virile et de sens impétueux, vouée au génie et au malheur, aux désastres et à l'éclat, à

une gloire fatale qui survit à ses œuvres. Devant ce portrait, on est tenté de s'écrier avec Plutarque, dont les paroles sont d'ailleurs un peu emphatiques : « Je reconnais le volcan d'où se sont échappées des pensées de flammes et des hymnes ardents. »

S'il était même vrai qu'elle ait eu les vices odieux dont on la gratifie, s'il fallait croire sur parole Maxime de Tyr, qui lui attribue des travers analogues à ceux que l'antiquité impudique attribuait à Socrate, et lui pardonnait aisément, nous ne nous en étonnerions pas trop. Il y a dans la physionomie que nous examinons plus d'élan et d'ardeur, une énergie plus sensuelle, plus de virilité audacieuse et d'abandon aux voluptés que de moralité, de retenue et de chasteté. Comme Burns, Byron, Lucain, Tasse et Rousseau, elle a trouvé son génie dans la puissance de ses émotions et l'on n'ignore pas que ce sont de funestes guides. Aussi répudions-nous comme apocryphes tous les portraits de Sapho, excepté le portrait admirable que nous venons de citer. Il conviendrait aussi bien à l'une des criminelles héroïnes de Byron ou d'Eschyle, qu'à l'amante de Phaon. Il porte le caractère de cette organisation qui dévore la vie, et qui livre une femme à toute la fureur des passions, à tous les remords, à toutes les douleurs qu'elles entraînent.

Pensive et ardente fille de Lesbos, à quoi se réduit ta gloire? Sur neuf livres d'odes et une grande quantité d'autres poésies, hymnes, élégies, épithalames, que les anciens admiraient, il ne nous reste que des débris mutilés, à peine cent soixante vers en tout. Pas un de ces fragments qui ne révèle son origine. La saveur de la poésie saphorique imprègne encore ces ruines; dans un vers isolé, dans un

distique, vous retrouvez l'ardeur d'enthousiasme, la soif des voluptés dont s'enivrait Sapho.

Vous la voyez, assise au banquet des philosophes, lorsque l'étoile du soir brille et ramène la joie du festin; partageant leur ivresse, se mêlant à leurs bacchanales, et devenue, pour quelques moments, une thyade échevelée. Mais l'ivresse causée par Bacchus ne lui suffit pas; elle appelle Vénus; elle montre à la déesse la coupe d'or remplie de nectar; elle la prie d'y semer les roses qui la couronnent; elle admire ces feuilles pourpres, nageant dans les flots plus rouges encore de la liqueur qui pétille; elle chante alors sa joie, son bonheur, son délire : aucune chanson à boire n'est comparable à celle-là.

Un autre jour, les yeux fixés sur le soleil qui se couche à l'horizon, elle pense aux délices de la nuit, aux amoureuses veilles, aux longues orgies qu'elle ne dédaigne pas d'embellir de sa présence, et sa joie éclate en ces vers lyriques : « Salut, belle étoile! salut, le plus brillant des astres! Tu donnes tout au mortel; tu ramènes la paix chez l'homme, la brebis au bercail, le berger et la bergère au logis et les heures du plaisir. Salut! salut! »

Telle est la vraie poésie lyrique, toute d'impulsion, d'instinct, de passion; une simplicité véhémente, un élan vif et naïf en constituent la beauté. Burns et Béranger ont réuni ces caractères. Le peu qui nous reste de Sapho est admirablement lyrique. Témoin cette ode lyrique si mal traduite par Boileau en français, et en anglais par Phillips, peinture éloquente, mais précise, l'analyse la plus complètement exacte des symptômes extérieurs de l'amour. Je ne m'étonne pas qu'un médecin, comme le rapporte Plutarque, ait copié les vers de Sapho pour les classer parmi ses diagnostics. Jamais poésie ne fut aussi positive, jamais vigueur

plus intense et plus concentrée n'a respiré dans une page de prose ou de vers. Le rhéteur qui a écrit le *Traité du Sublime*, et que l'on connaît sous le pseudonyme de Longin, a rendu un service éminent à l'histoire littéraire, en conservant ce fragment unique, résumé de tous les romans et de tous les traités auxquels la passion de l'amour a servi de base. Que de pages affectées, que de froides images, que de plaintes vagues, que de descriptions sans caractère ont été prodiguées par les écrivains qui se sont occupés de ce sujet fécond! Êtes-vous las de ces affectations et de ces folies, de ces couleurs indécises et de ces traits effacés? Relisez Sapho. Ce n'est pas, comme le dit Blair assez ridiculement, une poésie élégante que la sienne, c'est la plus énergique de toutes les poésies. Le rhythme palpite, il tremble, il chancelle, il frissonne. Le vers se brise et tombe; pas une épithète, pas une métaphore, pas un ornement : c'est la passion succombant à sa violence. Vous ne trouverez là ni les sévères hémistiches de Boileau, ni la mollesse mélancolique du traducteur anglais John Phillips. Tous deux ont fait plusieurs contre-sens, ou du moins plusieurs extra-sens; ce qui est exactement la même chose. Sapho ne dit pas, comme Boileau et Phillips :

Heureux l'amant qui près de toi soupire !

Enantion soû veut dire *en face de toi, face à face avec toi.* Quant aux soupirs, ce sont des inventions modernes. Catulle est le seul qui ait rendu avec talent et fidélité le tableau peint par la jeune Grecque. Il est vrai que la langue dont il se servait, la langue latine, fille de

l'idiome employé par Sapho, se prête merveilleusement à cette imitation, et reproduit avec exactitude l'énergie et la simplicité du dialecte éolien :

« Il est rival des dieux, le jeune homme qui, assis de-
» vant toi, contemplant ton visage, entend ta douce voix
» résonner à son oreille!

» Tu souris, et mon sein se soulève, et mon cœur dé-
» faille, et la force me manque. Je te regarde, et mes lè-
» vres qui frémissent restent muettes.

» Ma langue s'attache à mon palais. Une subite flamme
» vibre à travers tout mon corps ému. Mes yeux fixes se
» couvrent d'un nuage. Des bruits confus murmurent et
» bourdonnent autour de moi.

» Une froide sueur tombe de mes membres et couvre
» mon front pâlissant; ils frissonnent, agités et convulsifs;
» et pâle et inanimée, sans couleur, sans souffle, sans vie,
» je tombe, je me meurs! »

Que la femme qui a écrit ce modèle de l'ode érotique, ait gravi le promontoire de Leucade et cherché dans la mort un asile contre l'égarement de son cœur : c'est ce qu'il est facile de croire. Athénée, utile conservateur d'une multitude de trésors anciens, a inséré dans ses *Deipnosophistes*, une ode beaucoup moins connue que la précédente, mais digne d'être étudiée. Sapho la composa lorsque Phaon, moins sensible aux prestiges de la poésie qu'aux charmes d'une jeune beauté, eut abandonné la Lesbienne. Byron et Burns ont trouvé dans le même sujet des inspirations remarquables.

A VÉNUS.

Ne livre pas mon cœur à d'éternels supplices,
Reine des amoureux caprices.

Immortelle Vénus, fille du roi des dieux,
Vénus, épargne-moi! tes cruels artifices
Ont fait couler trop de pleurs de mes yeux!
Tu sais quelles douleurs cuisantes,
Que de cruels dégoûts, de peines dévorantes
Ont déchiré ce cœur brûlé de trop de feux.
Jadis tu m'écoutais! A ma voix suppliante
Tu quittais un instant, déesse bienfaisante,
Les parvis d'or du roi des dieux :
Et tu me demandais quel était le barbare
Prodigue de rigueurs et de tendresse avare,
Qui trompait mon jeune désir!
Ah! combien j'aimais à t'entendre,
Quand tu me promettais que d'un amour trop tendre
Bientôt je saurais me guérir!
Tu me disais : « Il fuit : et ta douleur amère,
» Sans attendrir son cœur, irrite sa colère.
» Sèche tes pleurs ; bientôt il reviendra.
» Ces baisers qu'il dédaigne, il les demandera ;
» Tu le verras briguer un regard, un sourire,
» Un chant émané de ta lyre ;
» Ton mépris les refusera.
» Tu fermeras l'oreille à son humble prière ;
» Arrogante, insensible, altière,
» Tu le verras soumis, suppliant : à ton tour
» Tu le dédaigneras, Sapho!... tel est l'amour. »
Ah! reviens, ma déesse! — A ma voix qui t'implore
Verse l'espoir dans un cœur malheureux ;
Vénus! fais plus encore ;
Rends-moi le mortel que j'adore,
Celui qui me dédaigne et qu'appellent mes vœux!

Certes, Horace avait raison de dire que l'âme ardente de Sapho respire encore et jaillit des cordes de sa lyre :

Vivunt commissi calores
Æoliæ fidibus puellæ.

La fin de cette vie, sacrifiée sur l'autel de la déesse que la femme poète invoquait, fut le dénoûment naturel d'un drame si passionné. Qui ne connaît pas l'histoire de l'infidèle et fugitif Phaon et du promontoire de Leucade? C'est un rocher blanc et décharné, l'un des rochers les plus affreux qui soient au monde. Il fait la pointe de l'île Sainte-Maure; et quand on navigue sur la mer Ionienne, on l'aperçoit de loin à l'horizon. Ce promontoire des amants a donné lieu à une foule d'historiettes que Photius a recueillies, et qui sont aussi romanesques qu'amusantes. Les flots de Leucade ont, s'il faut en croire les historiens, englouti beaucoup plus d'hommes que de femmes; Sapho est la première qui ait usé de ce violent remède contre l'amour.

---

§ III.

Erinna, Télésilla, Nôssis, Anyta, Myro.

Sapho eut une amie, et cette amie était sa rivale. Erinna, célèbre par ses vers héroïques et par le laconisme de sa poésie, ne nous a laissé que deux ou trois fragments, ou plutôt quelques mots épars dans les œuvres des grammairiens et des scholiastes. On la surnommait *Avare de paroles;* elle était de Lesbos comme Sapho; on lui attribue une mauvaise ode intitulée *Rome*, dont Grotius voulut faire une ode au *Courage* ; le style et la poésie de ce morceau appartiennent à une époque tout-à-fait postérieure. L'Anthologie, qui a conservé quelques épigrammes

de cette femme poète, la compare à Homère et à Pindare; Suidas lui prodigue les éloges; à dix-huit ans elle était célèbre. Tels sont les souvenirs et les faibles documents que l'histoire nous livre sur son compte. C'est un nom; ce n'est rien de plus pour nous.

Un siècle plus tard, la fameuse Télésilla naquit dans Argos. C'est là que Pausanias a contemplé sa statue, qu'il décrit avec talent. Il la montre debout, le casque à la main, prête à couvrir sa tête du casque, et les yeux fixés sur les volumes de ses poésies épars à ses pieds. Cette femme, émule de Tyrtée, n'était pas seulement une *ouvrière* de poésie, mais une héroïne guerrière et religieuse, la Jeanne d'Arc de son temps. Muller et Mitford ont beau révoquer en doute ses exploits, nous les aimons, et nous nous attachons à une croyance qui nous plaît. Lorsque le féroce Cléomènes, à la tête de ses bourreaux lacédémoniens, eut répandu le sang des citoyens d'Argos dans les rues de la ville, Télésilla, dit-on, anima les femmes à la vengeance de la patrie, et l'on vit les meurtriers fuir devant cette troupe d'esclaves, de faibles femmes, de vieillards. Les peuples ne doivent jamais abroger l'autorité de ces belles traditions. Quant à deux ou trois auteurs allemands qui ont attaqué l'authenticité de la narration, leur critique n'a rien qui nous effraie. Dans leur dédain pour les opinions vulgaires, certains critiques embrassent des idées bizarres, insolites, extravagantes, qu'ils appuient de toute l'autorité de la métaphysique, conjurée avec l'érudition.

Liées intimement à l'histoire de Pindare, Myrtis, qui lui enseigna l'art des vers, et Corinne, rivale victorieuse du chantre thébain, n'ont laissé toutes deux que leur gloire après elles. La célébrité de Pindare déplut à Myrtis, dont

la jalousie contre un élève qui la surpassait éclata dans quelques satires aujourd'hui perdues.

Corinne, grâce à son dialecte éolien, à sa beauté, à son style (telles sont les paroles de Pausanias), remporta sept fois la victoire sur Pindare, qui ne lui pardonna jamais ces triomphes répétés.

Ce Dorien rustique, dit un ancien, s'écria : *Vaincu par une truie !* Corinne avait de l'embonpoint. Dans sa sixième olympique, Pindare récidive. et s'emporte en invectives contre sa rivale. Les commentateurs ont tort de s'étonner de ces outrages, et de déclamer contre l'impolitesse qui régnait à Thèbes. L'amour-propre des poètes, impitoyable dans tous les temps, a dicté à l'élégant Voltaire, poète de cour, favori des palais, précisément la même invective, qui ne s'adressait pas alors à une rivale, mais bien à une femme aimée (madame Du Châtelet). Pindare aurait dû se rappeler cependant que Corinne avait, de concert avec Myrtis, guidé ses premiers pas dans la carrière poétique. Elle lui avait, selon Athénée et Plutarque, recommandé spécialement de ne pas oublier la fable, l'action, la pensée principale du poème : il paraît qu'elle ne se contentait pas d'images sublimes et de fougues dithyrambyques.

Trois vers et un proverbe composent le bagage poétique de Praxilla, fille de Sicyone. Ces légers fragments semblent attester une imagination riante; en les lisant on n'est pas surpris que la Sicyonienne ait composé, comme nous l'apprend Athénée, des rondes, des chansons à boire, et ce que les Grecs nommaient des *scolies*; amplification badine d'une pensée déjà employée par un autre poète. Les Orientaux, les Italiens modernes et les Espagnols ont connu ce genre de poésie; on pourrait remplir plusieurs volumes des gloses espagnoles, *scolies* dans le genre grec.

Nous descendons le cours des âges. La sève poétique s'affaiblit : on n'écrit plus que des épigrammes et des distiques. Anyta et Nôssis brillent au nombre de ces poètes secondaires, qui, trois siècles avant Jésus-Christ, jouaient en Grèce à peu près le même rôle que les rimeurs de sonnets ont joué en Italie. Nous possédons plus de vingt compositions d'Anyta. Elles ne se distinguent pas, comme le prétend son contemporain Antipater, par la force homérique, mais par une douce et charmante naïveté. Une inscription gravée à l'entrée d'une grotte, et composée par Anyta, en quatre vers pentamètres et hexamètres, nous semble un modèle de ce genre :

« Étranger, que tes membres fatigués s'étendent ici. De doux murmures agitent les feuillages; une source vive bruit à tes pieds pendant l'ardeur du jour. Étanche ta soif, ô voyageur, et goûte le repos jusqu'au coucher du soleil. »

Nôssis la Locrienne excellait, s'il faut en croire les éloges de Mélagre, dans le genre élégiaque et érotique. Nous ne pouvons la juger que sur quelques mauvaises épigrammes privées de sel, d'éclat et de force, que l'anthologie a confondues avec une multitude d'autres petites pièces élégantes ou insignifiantes.

Myro, née à Byzance, et qui termine ce catalogue de célébrités, est auteur d'un certain nombre d'épigrammes, et d'un poème héroïque intitulé *Mnémosyne* ou la Mémoire. Il ne nous en reste que le souvenir. Elle a joui pendant sa vie d'une petite gloire; et son fils Homère le jeune, un des membres de cette pléïade tragique dont la constellation nébuleuse éclaira le trône des Ptolémées, continua la renommée maternelle. Astres obscurs qui se lèvent

dans les littératures en décadence, que l'on entoure d'une auréole passagère et qui s'évanouissent.

La poésie féminine des Grecs, que les ravages du temps ont respectée, se réduit donc à peu de chose ; les fragments de prose écrits par les femmes auteurs de la Grèce ne sont guère plus considérables. L'Allemand Christian Wolff, qui a recueilli toute cette prose, et qui a fait entrer dans son recueil jusqu'aux testaments et donations faites aux couvents et aux moines par les dames romaïques, n'a pu composer, avec ces faibles débris, qu'un petit in-quarto garni de notes, chargé de commentaires, enflé de notices et bardé de variantes. Beaucoup de femmes grecques avaient cependant écrit en prose : Athénée et Suidas vantent Anagallis de Corcyre, la commentatrice. Aréta de Cyrène, fille d'Aristippe, continua l'école de philosophie instituée par son père, écrivit quarante volumes et forma cent dix élèves, armée considérable de philosophes, mais dont le nombre n'a rien de merveilleux, comparé à la vie d'Aréta, qui mourut à soixante-dix-huit ans.

---

§ IV.

Hypatia et Anne Comnène.

Hypatia, née dans Alexandrie, et qui s'entoura d'une célébrité semblable à celle dont madame de Staël a joui parmi nous, inspire un intérêt plus vif que ces femmes savantes ; non-seulement elle était astronome, érudite,

poète et théologienne, mais elle était jeune, belle, aimable et courageuse. Elle a péri victime de son talent, de sa gloire et de la haine ecclésiastique. Le clergé d'Alexandrie, guidé par Cyrille, fort beau génie et très-méchant homme, souleva contre elle la populace fanatique; Hypatia fut mise en lambeaux dans l'église, au moment où elle prêchait la vertu et la philosophie. Les débris de son cadavre furent traînés dans les rues de la ville par cette foule de bêtes féroces à figure humaine. De toutes les populaces, la plus sanguinaire est celle des villes sans liberté et sans mœurs, où les sophistes règnent, où la volupté est en honneur, et où une civilisation élégante, modelée sur les préceptes des rhéteurs, se prête à tous les vices et à toutes les férocités.

Les écrits d'Hypatia furent brûlés par l'inquisition de son époque. Le peu qui nous reste des autres écrivains en prose du même sexe, est assez peu authentique. Quelques femmes, disciples de Pythagore, de Platon et de Photius, ont rédigé et analysé les principes de leurs maîtres. Nous avons un fragment très-aride sur la nature humaine, par Elara, pythagoricienne, qui se servait du dialecte dorique dans toute sa sévérité; un petit chapitre de Pérytione, intitulé *la Femme;* un sermon sur la nécessité de la modération chez les femmes, par Phyntis; *les Lettres de Théano*, lettres apocryphes, et l'épître adressée à Phyllys, par Mya, sur l'allaitement des enfants. Le style de ces compositions a de la douceur, de la grâce, et ne déshonore point les auteurs auxquels on les attribue; l'authenticité n'en est pas bien prouvée. Bentley, qui donnait la chasse aux réputations et découvrait partout des apocryphes, n'a pas épargné ces pauvres femmes-auteurs. Il a déshérité Pérytione de sa gloire, et détruit les prétentions de Mya.

Une prétendue lettre d'Hypatia à Cyrille, a été aussi

reconnue apocryphe. Trois siècles avant elle, une Épidaurienne nommée Pamphilia, femme du célèbre Socratides, un des érudits de son époque, recueillit en trente-trois livres tous les fragments littéraires et poétiques qui lui tombèrent sous la main. Son goût n'était pas pur; ou plutôt on doit croire qu'elle s'embarrassait peu du choix des morceaux et de leur valeur. Il lui suffisait de compiler au hasard et de placer dans sa collection tout ce qui se présentait à elle. Le patriarche Photius trouve du charme dans cette confusion. Diogène Laërce nous a conservé des énigmes, des logogryphes et des devises que l'Épidaurienne avait entassés dans son Encyclopédie; c'était un véritable pêle-mêle littéraire, le modèle de nos albums.

Onze siècles après Jésus-Christ, une femme byzantine, née dans la pourpre et fière de son rang, de son savoir, de sa beauté, prétendit à la palme historique. L'*Alexiade* d'Anne Comnène est le seul ouvrage complet écrit par une femme grecque qui soit parvenu jusqu'à nous. « L'histoire byzantine a son défaut, dit Vigneul-Marville, et un défaut très-incommode pour le lecteur; lequel consiste en ce que la moitié des auteurs de ce vaste recueil *ne méritent pas d'être lus.* » L'excessive médiocrité de Zonaras, de Socrate et des autres, prête du relief à la prose d'Anne Comnène. Mais lisez ces pages à côté de celles de Platon ou de Thucydide; cette laborieuse affectation, ce pédantisme raffiné ne peuvent que déplaire. Jamais de simplicité, aucune narration sans faste; tout est sacrifié aux apprêts du discours, à la longue évolution des métaphores. Anne Comnène savait cependant, quand la circonstance l'exigeait, s'exprimer avec une franchise brutale. On n'ignore pas que, mécontente de la froideur et de la lâcheté féminine de son mari, Nicéphore Bryennius, elle lui

reprocha ce défaut d'énergie virile en termes si naïfs et si nets, que nous rougirions de les rapporter.

Anne Comnène, vaniteuse, prétentieuse, élevée à l'école des rhéteurs asiatiques, mêlait à la sublimité des théologiens grecs la pompeuse et métaphorique éloquence des Asiatiques. C'est le vrai symbole de Byzance, de cette ville parleuse et stérile, oisive et occupée de riens. Pour exprimer la moitié d'une idée, Anne Comnène déroule en plus de trois pages ses incommensurables périodes. Il est curieux de comparer les fragments de Sapho, tout mutilés qu'ils soient, avec les annales verbeuses tracées par la princesse byzantine; annales que le temps, dans sa clémence étourdie, a respectées tout entières. Quelle différence entre la position, les mœurs, les idées, le style de ces deux femmes, qui parlaient le même langage? Vous vous représentez, en les lisant, l'une, sur la grève éclatante des îles d'Ionie, à peine voilée, la tunique flottante, ses longs cheveux noirs couronnés de fleurs, entourée de jeunes gens et de jeunes filles ivres de sa gloire et qui répètent ses chants; l'autre, au fond d'un palais oriental, mollement étendue sur des coussins de pourpre, entourée d'eunuques, d'esclaves et de servantes, dictant ses amplifications à un secrétaire qui les recueille à genoux. Le même contraste se trouve dans leur style. L'une a pour muse la passion; l'autre la rhétorique. Chez l'une, la phrase est toujours l'expression d'une pensée vive; chez l'autre, la tyrannie des mots est telle, que le sens disparaît sous leurs longs replis. L'une enfin marque le point culminant de la littérature grecque : éclat et grandeur; l'autre, son dernier période et son extrême décrépitude.

Deux autres femmes de Byzance, Eudocia, femme de Théodore, et Eudocia la jeune, mariée à Constantin-

Ducas, puis à Romain-Diogène en secondes noces, ont écrit, l'une, des poésies chrétiennes d'une extrême insipidité, l'autre un recueil bizarre, intitulé *la Plate-Bande de Violettes.* Cette plate-bande contient mille vingt-huit sujets ou chapitres; Villoison les a publiés et le monde littéraire n'y a rien gagné. Les éditeurs de glossaires ont pu y glaner quelques mots du Bas-Empire, quelques fragments de coutumes oubliées; mais le lecteur appréciera le mérite et l'utilité de l'ouvrage, en lisant les titres de quelques-uns de ces chapitres :

Comment Minerve a enfanté le Dragon ?

Bacchus était-il androgyne ou hermaphrodite?

Homère était Égyptien. De sa mort en Arcadie, etc.

Tel était le degré de puérilité où les occupations de l'esprit étaient tombées.

Enfin, sous le règne d'Andronic, la fille de Théodoros, grand logothète de l'empire, s'est occupée de poésie, de métaphysique et de philosophie. Nicéphore Grégoras, qui a conservé ou plutôt enseveli dans son histoire, un fragment des élucubrations d'Irène (elle se nommait ainsi), la compare à Platon et à Pythagore. « Son génie, dit Grégoras, versait des flots de lumière sur les questions les plus obscures. Son style était chaste et attique comme celui des matrones même d'Athènes. » Le lecteur qui va juger de cette chasteté et de cet atticisme, conviendra que Nicéphore a été pour son élève un critique très-indulgent, et que sans doute il s'est laissé éblouir par le titre de *panhypersebasta* qu'elle portait, et qui la rendait digne d'une *vénération entière et exaltée*, si du moins ce beau mot grec signifie quelque chose. La *panhypersebasta* s'adresse à son père, qui rentre chez lui pensif et affligé.

« Peut-être sera-ce à vos yeux une marque d'audace

déplacée et d'inconvenance juvénile, j'oserais même dire de témérité enfantine, ô mon père, si une fille adolescente parle avec liberté à l'auteur de ses jours, si celle dont la langue est à peine déliée fixe un regard impudent sur l'Olympe de votre sagesse. Mais le trouble de votre physionomie, la paralysie de votre discours et la fixité de vos yeux, dénotent que le zénith de la douleur est dans votre âme; que l'acropale de votre cœur est en proie au chagrin... » Ainsi de suite, pendant trois pages chargées de métaphores le plus longuement dévidées, le plus absurdement contournées. Si les Byzantines avaient coutume d'employer ce mode d'éloquence dans la vie privée, nous ne pouvons que plaindre leurs pères, leurs fils et leurs époux.

Quoi qu'il en soit, ces fragments, ridicules ou dénués de valeur intrinsèque et apparente, caractérisent les temps qui les ont vu naître. Il est à regretter qu'à toutes les époques, chez tous les peuples, les femmes n'aient pas consigné leurs souvenirs ou écrit leurs Mémoires. Combien de nuances qui nous échappent, eussent été saisies et éternisées par elles !

L'histoire ne s'est complétée, les annales humaines n'ont acquis leur entier développement que depuis l'émancipation des femmes par le christianisme.

Avant l'ère chrétienne, elles n'osaient guère se montrer sur la scène et proclamer leur génie, à moins d'abandonner toute retenue, et d'avouer en même temps, comme Sapho et Aspasie, le dédain de la pudeur et l'idolâtrie des voluptés. Au lieu de jetter dans l'avenir quelques accents sublimes de délire et d'amour, que le naufrage des siècles a dispersés et perdus, Sapho, si elle eût été soumise à la civilisation moderne, nous eût donné

l'histoire secrète et détaillée de cette vie passionnée qui animait son cœur. Elle eût peint ses contemporains et elle-même; et qui ne conserverait précieusement de telles révélations, si l'on pouvait les arracher à l'abîme de l'antiquité; qui ne donnerait, en échange d'un trésor semblable, toutes les scolies et tous les commentaires, toutes les anthologies et les recueils d'épigrammes ? Si nous pouvions retrouver les confessions d'Aspasie ou le journal tenu par Corinne, je ne regretterais pas la perte des oraisons sophistiques d'Isocrate.

LES HÉTAÏRES GRECQUES.

§ Ier.

De la destinée des femmes dans le monde antique.

Les annales des femmes sont encore à faire. Comment s'est métamorphosée, comment a passé à travers l'histoire cette nation des femmes, cette caste héroïque, sublime et nulle tour à tour, qui n'a pas eu d'historien? Quelle influence a-t-elle exercée, quelles influences a-t-elle reçues?

Esclaves, reines, compagnes, jouets, vouées à la volupté ou aux plus rudes travaux, décidant les destinées des empires ou ne comptant pour rien dans la vie des peuples, les femmes ont eu le sort le plus varié, le plus coloré, le plus étrange, le plus capricieux. De nos jours même elles sont soumises à des lois différentes chez les différents peuples, non-seulement du monde, mais de l'Europe. D'où viennent ces différences? Sous quel régime, dans quelle sphère de mœurs contribuent-elles le plus au bonheur de l'homme et reçoivent-elles le plus de bonheur en échange? Il y a cinquante ans, on n'aurait pas abordé cette question sans la couvrir de fleurs Doratiques ; il y a cent ans, on l'aurait sacrifiée aux considérations théologiques. Tout cela est passé. Fils d'un temps qui se renouvelle, nouveaux-nés d'une civilisation qui s'essaie, cherchons un point de vue

moins étroit et plus digne. On a traité les femmes avec tant de flatteries et tant de colère, qu'on a toujours négligé la grande question de leur bonheur. Qui ne se rappelle les lourdes et pédantesques phrases de M. Thomas, l'emphatique dithyrambe de Diderot, les riens sonores du marquis de Pezay, et les sarcasmes amers ou les galanteries frivoles de Voltaire? Ces tons ne conviennent plus ni à l'homme sensé ni à l'homme sage.

La destinée des femmes offre des nuances et des contrastes bien tranchés. L'Orient, source de civilisation, les condamne à la servitude. La Grèce, qui les délivre de cette captivité, leur impose un servage domestique. Rome les élève à une dignité plus haute et crée la matrone romaine, la mère des Gracques. Le christianisme relève encore la destinée féminine: Dieu naît au sein d'une femme, et Marie est le type éternel de la pureté, de la chasteté, de la divinité de l'âme. Cette progression admirable était déjà l'objet des observations d'un écrivain élégant, qui vivait sous les empereurs de Rome: « Nous, dit-il, nous n'avons » pas honte de conduire nos femmes dans les repas auxquels » nous assistons. Nos mères de famille voient le monde; la » femme tient le premier rang dans sa maison à côté de son » mari. En Grèce, au contraire, on la renferme dans un » appartement mystérieux; elle ne voit que ses plus proches » parents, elle ne s'assied jamais à la table du repas (1). »

Voilà donc une civilisation éclatante, féconde, celle de la Grèce, qui ne fait rien pour les femmes, qui les laisse languir dans l'obscurité du ménage, qui les traite comme les premières des esclaves! Comment expliquer ce phénomène? Les philosophes et les historiens ne nous l'apprennent pas,

(1) *Cornelius Nepos*, préface.

les commentateurs encore moins. Les femmes de la Grèce ont été pour quelques écrivains du dix-huitième siècle un sujet de recherches assez vives; selon nous, ils les ont mal comprises. De Pauw prétend que toutes les femmes grecques etaient laides, et les injurie en lançant contre leur sexe des invectives de mauvais ton; comme si les femmes qui ont offert le type de la Vénus de Milo (plus délicate et plus belle que la Vénus la plus célèbre) pouvaient avoir été laides. Anacharsis, en recueillant çà et là des fragments d'auteurs anciens, ne s'est fait aucune idée des variations que le sort des femmes a subies dans la Grèce antique; d'autres écrivains ont cherché dans les œuvres de la décadence des passages faits pour éveiller la sensualité de leurs contemporains, pour plaire à leurs goûts débauchés, pour flatter leurs mauvais penchants. Sous le directoire, quand on essayait un retour absurde vers la nudité grecque, vers le culte de la forme, vers le matérialisme voluptueux de la Grèce, on achetait comme des chefs-d'œuvre ces tristes ouvrages, dont nous ne citerons pas même les noms, et qui étaient aux mœurs qu'ils prétendaient retracer ce que la courtisane est à Ninon ou Aspasie.

Personne n'a complètement reproduit ce beau développement de la Grèce. Un fragment ici se retrouve là, puis ailleurs; la Grèce elle-même, je ne la vois décrite et appréciée nulle part; si intellectuelle, si sensuelle, si lâche et si grande, si faible et si forte, si vertueuse et si vicieuse : l'idolâtrie de la forme, la beauté en vénération, la volupté reine, le plaisir tyran, et la subtilité, à côté du stoïcisme et des plus sublimes théories. Qui a montré les Hétaïres autour de Socrate, et Vénus sans voiles devant Platon ! Il s'est fait en Grèce un développement plus oriental qu'on ne pense. L'abbé Barthélemy, écrivain pur,

homme de goût, a rabaissé toutes les formes et modifié toutes les teintes au niveau de son siècle; il vivait dans une civilisation enivrée d'elle-même.

---

§ II.

La femme grecque des temps héroïques.

> Souvenez-vous encore de moi, lorsque viendra chez vous, après un pénible voyage, quelque mortel, quelque étranger; et s'il vous dit : Jeunes filles, quel est ici le plus aimable chanteur... celui qui sait le mieux vous charmer; répondez avec bonté : — C'est l'aveugle de Chio, de l'île aux rochers (1).
>
> HYMNE A APOLLON (conservée par Thucydide), I. III, c. 104.

Je cherche la femme grecque dont Cornélius Népos vient de parler, la femme devenue instrument de ménage et bannie de la société des hommes comme du domaine intellectuel : mais si j'ouvre Homère et Eschyle, quel est mon étonnement! Là elle est reine, elle jouit de toutes ses facultés, elle se rapproche, par la grandeur du caractère, des femmes héroïques de l'ancienne Germanie. Ce n'est pas ainsi que Xénophon, Aristophane, Démosthènes dépeignent les malheureuses victimes dont ils n'estiment que le silence, la cuisine et la propreté. Des institutions puissantes n'avaient pas encore altéré le caractère naturel de la femme, ne l'avaient pas encore asservie et dépravée. Sparte guerrière et Athènes démocratique n'existaient pas.

(1) Ὑμεῖς δ' ἐῦ μάλα πᾶσαι ὑποκρίνασθε εὔφημως
Τυφλὸς ἀνὴρ οἰκεῖ δὲ Χίῳ ἐνὶ παιπαλοέσσῃ.

Veuillez ne pas trop redouter ce vieil Homère, que des souvenirs de collége ont si cruellement mutilé dans notre imagination ; veuillez le regarder comme un Walter Scott d'autrefois, comme un grand conteur des temps écoulés ; il vous apprendra mille choses que vous ignoreriez toujours sans lui, et que, malgré lui, les commentateurs ont ignorées. Je ne vous permets qu'un seul commentaire. Placez près de vous les gravures au trait de l'Anglais Flaxman : c'est un merveilleux interprétateur que Flaxman. Entrez avec ces deux hommes dans le monde héroïque : vous verrez quelle grandeur avait cette époque des héros *aux belles bottes et aux fuseaux chargés de laine violette.*

Pour les âges héroïques de l'extrême Orient, il ne nous reste que la Bible et les Védas ; pour les âges héroïques de la Grèce, nous n'avons que le bon Homère. Si vous voulez connaître la vie privée des femmes pélasgiques, suivez-moi ; nous consulterons cet excellent raconteur des vieux jours, en le dégageant du brouillard vaporeux et prétentieux que les scholiastes ont jeté sur lui.

Que la femme héroïque nous apparaît belle chez Homère ! quelle liberté d'action ! quelle spontanéité de vie ! Comme dans ses crimes même elle est majestueuse et forte ! Chez les Grecs comme chez les Germains, elle prend part à tout le mouvement social ; elle n'est pas seulement nécessaire à l'homme comme mère et nourrice, comme ménagère et gardienne de la maison, comme protectrice du ménage. Elle entre en communauté de tout, elle dit son avis, elle exhorte, elle encourage, elle anime, elle vit d'une vie réelle et forte. Ce n'est pas encore l'idéal de la femme chrétienne, la femme de la chevalerie, celle qui se transfigure et s'assied à la droite de Dieu sous les traits divins de Marie ; c'est la force

et la douceur de l'âme personnifiées, l'énergie dans la souplesse, le désir d'amour, de tendresse et de volupté. Il est curieux de mesurer le chemin que fait la femme grecque depuis cet âge héroïque peint par Homère, et dont Pindare conserve le souvenir, jusqu'à l'époque de la démocratie. Sous le règne d'Agamemnon et de Ménélas, les femmes sont beaucoup ; sous le règne des républiques de Sparte et d'Athènes, elles ne sont rien.

Toutes les femmes d'Homère sont grandes et nobles : Calypso la fée, Eurycléa la nourrice, Hélène la perfide, Clytemnestre elle-même la meurtrière. Leur âme vit, elle a son mouvement libre et intense. Plus tard, quand l'agora va s'ouvrir, quand les intérêts virils absorberont tout, vous verrez la femme grecque perdre son âme, sa volonté, sa liberté, devenir une demi-esclave, quelque chose de nécessaire et de méprisé ; alors naîtra l'hétaïre, la courtisane adorée ; une classe de femmes s'emparera de tout ce qui est art, de tout ce qui est beauté, de tout ce qui est volupté, et laissera l'épouse au coin de son feu, pauvre ménagère, dont Aristophane et ses pareils raillent seulement de temps à autre la gourmandise, la paresse, la fraude, c'est-à-dire les vices d'esclave ou d'enfant.

« Chez Homère, dit Athénée, les femmes prennent part à tous les banquets, elles reposent sur le même lit que les jeunes gens et les vieillards, que Nestor et Phénix. Le seul Ménélas, à qui l'on a enlevé sa femme, refuse de donner place près de lui à la race féminine. »

En effet, Hélène et Andromaque, dans l'*Iliade*, ne cessent de prendre part à la conversation des chefs, des généraux et des guerriers : leur place est dans le conseil ; elles sont respectées et écoutées ; escortées d'une ou deux suivantes, elles se promènent sur les remparts, comme

leur caprice les guide. L'*Iliade*, tableau de la vie guerrière, montre la femme sujet de combats, brandon de discorde. C'est Hélène qui cause la prise de Troie; c'est Briséis qui fait naître la colère d'Achille. Toute coupable que soit Hélène, le conteur jette autour d'elle un charme puissant de volupté tyrannique. Les vieillards d'Homère ne s'écrient-ils pas :

« Ne blâmez pas les Troyens et les Achéens aux belles » chaussures si pour une telle femme ils ont souffert » tant de malheurs! Elle ressemble aux déesses immor- » telles! »

Le vieux poète a-t-il voulu flétrir Hélène? Non, assurément. Homère lui-même aimait cette femme. Dans l'*Odyssée*, il faut la voir revenue à la vertu, devenue bonne ménagère, adorée de l'excellent Ménélas. C'est elle, femme habile et qui connaît les hommes, elle seule qui découvre, dans le convive déguisé de son mari, Télémaque, fils d'Ulysse. La scène a lieu dans la salle de banquet, chez le roi Ménélas. Elle descend de sa chambre odoriférante, la chambre aux belles voûtes; tous les regards se tournent vers elle; elle est majestueuse comme Diane aux flèches d'or. Une jeune suivante, Phylo, la précède, tenant dans ses mains une corbeille dont le fond est garni d'argent et dont le contour extérieur est d'or pur. Adrassa prépare pour elle, femme voluptueuse, une couche splendide, qu'elle couvre d'un tapis de laine soyeuse; on place sous ses pieds un tabouret et près d'elle la quenouille chargée de laine violette d'une belle nuance. A peine Hélène a-t-elle reposé ses membres délicats sur ce lit magnifique, elle questionne son mari sur ce qui vient d'arriver. Telle est la situation des femmes grecques sous l'ancienne monarchie héroïque. Elles sont les compagnes de leurs

époux ; à elles appartiennent à la fois le soin du ménage, la grâce, la richesse, le luxe et les arts.

Nausicaa, vierge pure, n'est pas moins admirable que la perfide Hélène, si facilement pardonnée. Toute la scène de sa rencontre avec Ulysse est un chef-d'œuvre d'intérêt. Sans doute elle aime Ulysse à la première vue, ce qui prouve que cette manière d'aimer est vieille comme le monde. Elle l'aime et elle le lui dit avec une délicatesse d'ingénuité ravissante !

« Ne me suis pas. Il se trouve parmi ce peuple des hommes à la langue insolente ; et peut-être un de ces hommes vulgaires, nous rencontrant, dirait : « Quel est celui qui s'attache aux pas de Nausicaa, cet étranger beau et de taille élevée ? Où l'a-t-il vue ? Sans doute il doit être un jour son mari. C'est quelque vagabond qu'elle a rencontré, quelque coureur des mers étrangères, quelque homme des pays éloignés ; car il ne ressemble à aucun homme de nos régions. Peut-être est-ce un dieu descendu du ciel, un dieu qu'elle aura supplié de se rendre à ses vœux. C'est lui qu'elle gardera pour mari pendant le reste de ses jours. Elle aurait mieux agi en choisissant un autre époux ; car elle nous dédaigne, nous peuple Phéacien, nous qui lui rendons tant d'hommages. »

N'est-ce pas chose poétique que ce mélange d'ingénuité, de grandeur, de finesse, de barbarie ? et n'êtes-vous pas charmé de cette révélation naïve du caractère de la femme dans ces vieux temps ?

Mais le grand type de la femme, chez Homère, c'est Pénélope ; vertueuse avec majesté et simplicité, comme Clytemnestre est criminelle avec grandeur, elle n'a rien de l'hypocrite et maladroite timidité des Pamélas (1) mo-

(1) V. nos Études anglaises, *Richardson et Fielding*.

dernes. Comme toutes les femmes homériques, elle conserve une admirable dignité, une énergie simple et le développement libre de l'âme.

Pénétrons dans cette grande salle occupée par quarante petites tables de pierre polie ; des jeunes filles esclaves les chargent de fruits, de vin et de quartiers d'agneau. Vous êtes chez Pénélope, veuve d'Ulysse. Ces héros barbares, qui couronnent leurs gobelets de fleurs nouvelles, ce sont Antinoüs, Eurylochus et trente-huit autres, tous amants de la veuve. Sous le portique, debout, appuyé sur une colonne, le barde Phémius est assis, la lyre à la main. Les prétendants de Pénélope, assis dans la salle du banquet, font retentir les voûtes de leurs chants joyeux, et pendant cette orgie, que le poète décrit si bien, Pénélope ne craint pas de se montrer au milieu d'eux. Elle descend de son appartement solitaire, elle traverse d'un pas noble et tranquille la foule turbulente et ivre, elle s'adresse au chantre Phémius, et lui donne pour récompense de ses hymnes glorieuses de douces paroles. Devant Pénélope, les hommes farouches se taisent ; l'orgie s'apaise : point d'insulte, point d'ironie. Cependant la veuve est à leur merci ; elle n'a près d'elle qu'un adolescent, son fils Télémaque ; elle parle de sa fidélité à la mémoire d'Ulysse, de sa douleur que rien ne peut calmer, des chants de Phémius, qui trouvent dans son propre sein un écho douloureux : et toutes ces mauvaises natures s'adoucissent ; le vieux Phémius laisse tomber une larme sur sa lyre aux cinq cordes, et le silence renaît dans cette grande salle de festin et de licence. Les amants de Pénélope attendent le départ de la veuve ; ils n'oseront l'insulter qu'en son absence.

Parlerai-je de Calypso, fée de la Grèce, type de la

volupté, comme Hélène est le symbole de la beauté irrésistible, et Pénélope de la vertu? J'aime même la vieille nourrice Euryclée, pauvre esclave pleine de cœur, qui garde si bien le secret de Télémaque, lorsque ce dernier quitte sa mère et s'embarque pour aller à la recherche d'Ulysse. Comme elle l'aime, Euryclée! elle s'expose à la colère de Calypso plutôt que de divulguer le mystère que ce jeune homme lui a confié. La nourrice, dans les mœurs héroïques, est quelque chose de touchant. Non-seulement c'est une seconde mère, mais son état d'esclavage lui rend son nourrisson plus cher; elle n'a rien à aimer au monde que ce nourrisson, cet autre fils, qui est un prince. J'admire encore Briséis l'esclave, qui n'apparaît que de profil, jouet de ces guerriers orgueilleux, et qui semble pure encore, malgré sa situation misérable et dépendante. Dans tous les rapports que le vieux poète établit entre les hommes et les femmes, il y a de l'élégance, de la grâce et comme une politesse naturelle.

Une seule cérémonie, attribuée aux femmes et surtout aux vierges des temps héroïques, nous semble à bon droit singulière. La plus jeune des filles de Nestor lave dans l'onde tiède l'enfant d'Ulysse; ses mains le frottent d'huile; elle attache autour de son corps la tunique et la robe éclatante. Rafraîchi par le bain, le prince, beau comme un dieu, s'avance et va s'asseoir près de Nestor. Ulysse, lorsqu'il revient chez lui et que Pénélope croit recevoir un étranger, est accueilli de la même manière : Pénélope confie à ses jeunes filles le soin de le baigner. La naïveté de ces vieux temps ne voyait aucune indécence dans la nudité des hommes.

Homère parle toujours des femmes et même de leurs

fautes avec égards et avec bienveillance. Il se courrouce contre l'assassinat commis par Clytemnestre, parce que, dit-il, les suites de ce crime rejailliront sur toutes les femmes, et qu'on leur imputera éternellement ce crime d'une seule d'entre elles (1). Il est évident que le poète prend ici fait et cause pour l'honneur des femmes en général. Pope, cet homme d'esprit, qui a fait une autre Iliade (2), et qui prétend avoir traduit Homère, ne partage pas le sentiment de l'ancien barde. Voyez comment un traducteur célèbre peut détruire tout le sentiment de son original. Au lieu de plaindre les femmes, sur lesquelles le crime de l'épouse d'Agamemnon doit rejaillir, il se plaît à les flétrir à jamais. « C'est un sexe parjure, dit-il dans sa traduction, un sexe souillé, et *si jamais une seule femme vertueuse se rencontre, la postérité nommera Clytemnestre et maudira toute la race.* » Alexandre Pope, vous étiez bossu, vous étiez laid, et lady Montagu s'était moquée de vous (3).

La femme, chez Homère, est héroïque : elle appartient à la classe noble. Sa situation ressort des idées les plus élevées de l'époque.

Chez Hésiode, elle se présente sous un nouvel aspect; c'est la femme vulgaire, la femme avec ses caprices, sa puissance, ses défauts, sa colère, sa facilité d'entraînement. Rien de plus violent que les invectives de Théognis et celles d'Hésiode contre les femmes. Pourquoi tant d'indignation? C'est qu'alors les femmes occupaient encore une grande place dans la société. A peine la démocratie se fut-

(1) *Odyssée*, l. XII, v. 433.

(2) V. plus haut, *des Traducteurs d'Homère.*

(3) O perjured sex and blacken all the race, etc.....

elle assise sur le trône, elles furent réduites à un rôle si insignifiant, qu'on n'eut plus d'injures à leur adresser. On se moqua seulement d'elles, comme de pauvres petits enfants qui quelquefois se conduisaient mal. Hésiode, ouvrier de poésie, que nous rougirions d'accoller au grand Homère, traite encore les femmes de puissance à puissance : c'est l'homme grossier qui se donne la peine d'entrer en lice avec sa compagne, et qui lui accorde les honneurs du duel.

Hésiode se plaint de ce qu'elles ont tous les défauts de l'humanité, ce qui n'est pas étonnant; leur race et la nôtre sont sœurs : mais il se plaint aussi de ce que la forme de leurs vêtements simule un embonpoint et même une beauté qu'elles n'ont pas. Qui aurait pensé que ce radoteur en hexamètres aurait de pareils griefs à formuler ? que les femmes de son temps auraient eu déjà recours à cette hypocrisie des formes, à ces raffinements d'une coquetterie qui promet et ne tient pas ?

« Gardez-vous bien, dit-il, des femmes qui augmentent » en apparence par les plis que forme leur robe, la beauté » de leur taille (1) ! »

Le lecteur me permettra de n'être ici littéral qu'à demi. Il me suffira de dire que le *pugostolos*, ou vêtement trompeur, dont Hésiode se plaignait si fortement, il y a quelque deux mille sept cents ans, vous le retrouverez dans toutes les rues, dans tous les spectacles, dans tous les salons de l'Europe, où il se promène ou s'assied, sans que personne s'avise de l'injurier comme faisait Hésiode.

On voit quelle distance se trouvait entre ces mœurs où les femmes se promenaient avec le pugostole, et l'escla-

(1) Μηδὲ γυνή τε νόον πυγόστολος ἐξαπατάτω.

vage oriental des femmes. Homère nous fait connaître les nombreuses femmes de Priam, qui dit à Hécube :

« Tu m'as donné dix-neuf enfants ; et mes autres » femmes m'en ont donné d'autres qui sont nés dans le » palais. »

La polygamie asiatique était en horrreur aux femmes grecques ; et la plupart des anciens mythologues expliquent les crimes de Clytemnestre et de Médée en les attribuant à la jalousie et au mécontentement que leur inspiraient les mœurs nouvelles que leurs maris avaient empruntées aux barbares.

A la femme libre et fière de la Grèce héroïque va succéder la femme de la démocratie, celle qui doit choisir entre l'obscurité du ménage, une vie d'esclave ou de brute, et la volupté brillante des Aspasies et des Laïs. Nous verrons la femme grecque se dessiner sous ce double aspect ; à la femme honnête, à la matrone, nous opposerons l'Hétaïre, l'amie, la compagne et l'institutrice de Socrate et de Périclès.

---

§ II.

La femme grecque sous la démocratie.

> Où sont les femmes ? Elles ne se montrent pas. Leur sexe est-il détruit ?... et les justes dieux ont-ils trouvé moyen de perpétuer la race humaine sans leur secours ?
>
> EURIPIDE (1).

La femme, telle que la conçoit Homère, se montre en-

(1) *Médée*, vers 574. — *Hippolyte*, vers 616.

core chez Pindare. Ennemi de la nouvelle démocratie, attaché aux vieilles traditions, ce grand poète, devenu aussi mystérieux pour nous et aussi difficile à comprendre que Ferdousi le Persan ou que les auteurs indiens des épopées samskrites, conserve et embellit encore l'auréole sacrée dont Homère s'est plu à environner le front de ses héroïnes. A-t-il à décrire les amours des dieux et des mortelles, il ne sacrifie pas ces dernières; il les élève et les glorifie. Quelques histoires assez scandaleuses sont même colorées par lui de nuances chastes, gracieuses et presque divines. Lui, chantre des hommes, panégyriste des lutteurs, encomiaste des vainqueurs à la course, génie tout viril, plein de mépris pour la populace et pour ceux qui la flattent; esprit grave, âme haute; versé dans les antiques traditions du pays; lui qui n'a rien de féminin dans le style et dans la pensée, il ne se permet pas une digression sans parler des femmes avec respect et avec décence.

Chez Sophocle, la femme grecque, déjà renfermée dans des limites plus étroites, se colore cependant encore d'un rayon pur et assez doux. Les admirables vers chantés par un de ses chœurs, semblent offrir le portrait naïf de l'idéal de la femme à cette époque :

« Fidèle comme le chien qui fait l'orgueil du pasteur solitaire ; — ferme comme le gouvernail qui guide et protége le navire ; — inébranlable comme la colonne sur laquelle la voûte élevée repose ; — paisible et calme comme l'intérieur de la famille pour le voyageur qui regagne ses foyers ; — tendre comme le jeune enfant qui répond aux caresses de sa mère;—gracieuse comme l'aurore succédant à un jour d'orage ;—bienfaisante comme le ruisseau limpide que le voyageur rencontre sans l'avoir espéré!... »

Déjà, on le voit, l'esprit héroïque s'est affaibli; le

génie du vieux temps s'est éteint, la femme ne se place plus que sur une ligne inférieure. Ce que l'on estime surtout en elle, c'est la fidélité, l'obéissance, la tendresse, le dévoûment. « Quel est celui (demande une des héroïnes de Sophocle) qui daignera me nommer sa femme? Quel est le maître qui enchaînera ma destinée à la sienne? »

Divinisée par Pindare, attaquée par Hésiode, grandiose sous le pinceau d'Homère, respectée encore par Sophocle, la femme va s'engloutir et se cacher sous terre, quand la Grèce nouvelle aura pris forme; étrange éclipse, dont nous observerons toutes les phases.

Le développement de la civilisation grecque a eu lieu comme l'exigeait la situation géographique d'un pays divisé par tant de collines et de fleuves. Rien ne favorise la subdivision fédérale, comme ces limites naturelles de montagnes et de coteaux. Ajoutez à ces causes les troubles et les malheurs qui succédèrent à la guerre de Troie et au règne des Héracléides : ajoutez-y surtout la population d'esclaves que la Grèce avait déjà recueillie; population qui donnait aux Grecs libres la position et les ressources d'une aristocratie haute et puissante. Bientôt le ferment de liberté s'introduisit partout : la royauté disparut du sol de la Grèce , et ne fut regardée que comme un insupportable joug. La lutte qu'il fallut soutenir contre la Perse donna de la vigueur aux idées démocratiques. La nécessité de se défendre contre un ennemi commun et gigantesque, força tous ces intérêts dissidents à se réunir en un faisceau. Le monde sait les grandes choses qui se sont faites dans cette immortelle lutte. Ce n'est pas à nous de les répéter.

Tant qu'il fallut seulement se battre, Sparte, phénomène étrange, ville monacale qui avait créé des hom-

mes de fer, fut dominatrice et souveraine. Après ces premiers succès, elle vit s'élever une rivale : Athènes, exemple d'un peuple sans lois, d'un peuple souverain, d'un peuple-tyran, comme disent Aristophane et Thucydide : mendiants-rois qui détrônaient le roi de Perse et qui venaient, sur la place de l'Agora, vendre au prix de trois oboles par jour leur opinion, bonne ou mauvaise. Les Athéniens avec leur vivacité, leur curiosité, leur subtilité, leur susceptibilité, leurs vices, ont créé les arts, le drame et la poésie de la Grèce. La cité de Minerve avait des statues et point de pavés; là, l'utilité était toujours négligée, la beauté toujours idolâtrée. Les temples des Athéniens étaient splendides, et leurs habitations incommodes. Leurs portiques se peuplaient de peintures merveilleuses, et nulle des convenances de la vie ne se trouvait près du foyer domestique. Au milieu de cette pittoresque cité, coulait un ruisseau fangeux qu'il fallait passer à pied. Telle était Athènes avec sa triple population, Athènes qui contenait trois fois plus d'esclaves que d'hommes libres, trois fois plus d'étrangers que d'indigènes.

Une fois républicaine, vivant de plaisir et d'orgueil, ivre de ses conquêtes et de sa souveraineté récemment acquise, Athènes condamne ses femmes à un servage misérable. Comment les femmes n'auraient-elles pas perdu tout leur pouvoir dans la vie nouvelle des Athéniens? La ville était souvent troublée par des émeutes; les hommes vivaient entre eux. D'après leur forme de gouvernement, ils étaient forcés de se réunir chaque jour pour discuter les intérêts de la communauté. Les pauvres commandaient; c'étaient eux qui formaient la majorité, et tous les votes avaient une égale valeur. Aux plus turbulents, aux plus grossiers, aux plus furieux, appartenait le pouvoir. Il fallait capter

le nouveau tyran, imiter ses manières, marcher sur ses traces, lutter avec lui dans les gymnases, causer avec lui sous les portiques. Les hommes qui gouvernaient la Grèce, les riches, les gens instruits, enfermaient leurs femmes, auxquelles ils ne pouvaient plus tenir compagnie, et qu'ils ne voulaient pas exposer aux insultes et aux mauvais exemples de la populace. Comme elles n'avaient plus aucune part aux affaires sociales, leur cercle d'action se rétrécit peu à peu; on négligea de les élever : elles ne furent plus rien, si ce n'est les maîtresses des esclaves; on leur laissa le vain honneur du sacerdoce, et les prêtres prirent soin de leur dicter leurs oracles; elles ne parurent en public que pour figurer dans les cérémonies sacrées.

La femme honnête, la matrone, la vierge, la veuve, la prêtresse même se trouvèrent donc réduites à une extrême insignifiance; à peine s'élevèrent-elles d'un seul degré au-dessus des esclaves. Adieu, grandes et nobles figures de l'*Iliade* et de l'*Odyssée;* vous ne laissez plus, dans les tragédies d'Eschyle et de Sophocle, que des images idéales et lointaines, copiées sur le modèle homérique. C'est Xénophon, Démosthènes, ou Thucydide qu'il faut lire pour se faire une idée de la situation des femmes sous la démocratie. Toute la part vulgaire et commune de l'existence leur est abandonnée, et elles n'ont que cette part. Sur le tombeau de la ménagère on sculpte une bride, un bâillon et un hibou, symboles de vigilance, d'économie et de silence. La Vénus chaste, la Vénus du mariage, pose son pied sur une tortue, pour exprimer que la femme ne doit se permettre aucun mouvement d'esprit et de cœur. A peine les écrivains mentionnent-ils les femmes, si ce n'est pour en dire du mal. Elles ne comptent plus; elles

dirigent seulement les esclaves, en restant esclaves de leurs maris.

Voyez la femme chez Aristophane : à quelle barbarie est-elle arrivée ! à quel degré d'avilissement est-elle tombée dans ces petites républiques où tout est viril, où tout est guerre, éloquence et art ; où le développement des forces humaines s'opère tout entier en faveur de la conquête, de la volupté et de la beauté !

A mesure qu'ils s'éloignent de l'épopée héroïque, les Grecs considèrent la femme comme ne devant servir qu'à leurs plaisirs et à perpétuer leur race. La complète séparation des hommes et des femmes se laisse surtout apercevoir chez Aristophane. Il a consacré aux femmes plusieurs de ses drames ; et toujours il les traite avec ce mépris sans colère que l'on réserve aux enfants. Il a écrit *les Femmes en conciliabule*, les *Femmes dans leurs fêtes* et les *Courtisanes* ; dans ses autres pièces, les femmes ne se montrent seulement pas.

La femme n'était pour rien dans les voluptés de l'homme d'Athènes. Écoutez l'accent de la joie athénienne, le paradis que crée Aristophane au service de ses compatriotes :

Allégresse ! allégresse !
Adieu batailles !
Adieu fromage et ognons !
J'aime peu les combats ;
Mais, étendu près du feu
Avec d'autres hommes, mes amis,
J'aime à faire griller des pois
Sur un feu qui pétille ;
J'aime à boire, en faisant rôtir
Le gland du hêtre ;

J'aime à embrasser la fille de Thrace,
Quand ma femme est au bain (1) !

Cette ode vulgaire indique tout un état de société. La vie joyeuse se passait avec les hommes : on appelait la fille de Thrace ; — on laissait sa femme aller au bain.

Pour bien comprendre les femmes athéniennes de la démocratie, il faut leur opposer les femmes d'Homère et même d'Hésiode, grandes, nobles, demi-déesses, pleines d'une dignité presque sauvage ; puis descendre le cours des ans et trouver les femmes d'Aristophane, séparées des hommes, enfermées dans leurs maisons.

Jamais Aristophane ne s'adresse aux femmes ; il ne leur parle point dans ses admirables morceaux lyriques. On voit que l'homme régnait seul alors, que le sexe mâle dominait. Pas une parole pour elles. Le cynisme abonde : jamais la déférence pour les faibles ; déférence qui avait appartenu aux temps héroïques. Les mœurs s'étaient dépravées sans rien accorder à la volupté de l'âme. On *appe-*

(1) Ἥδομα , γ' ἥδομαι,
Κράνους ἀπηλλαγμένος,
Τυροῦ τε καὶ κρομμύων.
Οὐ γὰρ φιληδῶ μάχαις
Ἀλλὰ πρὸς πῦρ διέλκων
Μετ' ἀνδρῶν ἑτέρων φίλων,
Ἐκκέας Τῶν ξύλων ἄττ'αν, ἦ
Δανότατα τοῦ θέρους
Ἐκπεπρεσμένα
Κανθρακίζων τουρὲβινθου
Τήν τε φηγὸν ἐμπυρεύων
Κ' ἅμα τὴν Θρᾶτταν βινῶν
Τῆς γυναικὸς λουμένης.

lait l'esclave thracienne; les images sensuelles étaient prodiguées; la blanche poitrine de la courtisane apparaissait au milieu des cris du parterre; jamais de mots et d'images qui donnassent l'idée d'une chaste volupté. Mais, direz-vous, Aristophane était cynique! Cet Aristophane le cynique avait l'âme grande et l'esprit haut. Comme il planait sur toutes choses! qu'il voyait admirablement et d'un point élevé les fautes d'Athènes! que tout se dessinait nettement devant cet esprit! et qu'elle était belle et pure, cette raison, qu'il était clair et grand, ce génie, roi d'un genre que nous autres, créateurs de ces derniers temps, nous croyons avoir inventé et qui est vieux comme le monde et l'homme, le genre fantastique!

La femme, telle qu'on la trouve chez Aristophane, c'est la véritable matrone grecque de la république. Elle s'efface, se cache et se perd dans l'obscurité, comme l'ordonne Thucydide. Voici, selon Xénophon, tous les devoirs d'une femme parfaite (1) : « Elle doit ressembler à la reine-abeille, ne pas sortir de la maison, exercer une surveillance active sur les esclaves, leur distribuer leurs tâches diverses; recevoir les provisions et les mettre en ordre, économiser avec soin tout ce qui n'aura pas été employé; le mettre en réserve; surveiller la fabrication de la toile et des habits, ainsi que la cuisson du pain; prendre soin des esclaves infirmes, quel que soit leur nombre ou leur âge; ranger avec attention et tenir bien propres tous les ustensiles de cuisine, leur donner des noms convenables, qui servent à les faire reconnaître; nourrir et élever les enfants; enfin prendre soin de sa toilette. »

Il y avait trois sociétés dans cette société, trois nations

(1) *Traité de l'économie domestique.*

dans la nation : les esclaves, espèces de bêtes de somme, les femmes, qui s'acquittaient de leur métier de ménagères; et les hommes, qui vivaient entre eux et pour eux seuls.

De là les erreurs de Sapho, celles d'Alcibiade et de Socrate; de là ce mélange impur qui circule à travers l'admirable poésie grecque, et tous ces vices, « dont je devrais parler, comme l'a dit Montesquieu, si la voix de la nature ne criait pas contre moi ! »

L'avilissement des femmes en Grèce se releva un peu quand la civilisation romaine eut pénétré dans ce pays. Plutarque est moins insolent envers elles qu'Aristophane, moins dédaigneux que Xénophon. Dans ce petit ouvrage naïf qu'il a intitulé *le Banquet*, on voit deux femmes s'asseoir à la même table que leurs seigneurs et maîtres. Il est vrai qu'elles se lèvent et quittent le festin au moment précis où la grande coupe commence à circuler; leurs maris, de peur qu'elles ne voulussent briller par leur parure, ont eu soin, avant le repas, de cacher leurs plus belles robes, leurs aigrettes, leurs *zones* et leurs bracelets; tyrannie étrange qui contraint ces dames à se présenter en déshabillé.

L'Athénienne s'occupait beaucoup de ses vêtements; son sort était un peu celui des Orientales : elle avait son diadème, ses tuniques de mille espèces : voilà sa vie.

Alors naquit nécessairement la femme de plaisir, l'hétaïre qu'il ne faut pas confondre avec la courtisane; voici ce qu'en dit Démosthènes (1). La condition des femmes, dans la société grecque, à cette époque, est singulièrement et naïvement résumée par lui :

« Nous avons des hétaïres (*amies*) pour la volupté de

(1) Discours pour Néera.

l'âme, des courtisanes (*pallakai*) pour la satisfaction des sens, des femmes légitimes pour nous donner des enfants de notre sang et bien garder nos maisons. »

Il nous reste à donner l'histoire de ces *hétaïres*, histoire qui se trouve à peu près complète dans les écrits des anciens.

---

§ IV.

Les Hétaïres.

> Quoi ! vous amenez ici toutes les joyeuses filles de la ville d'Athènes ?... Tout ce qu'on a écrit sur elles ! Oh ! vous avez une belle érudition ! (1)
>
> ATHÉNÉE, DEIPNOSOPHISTES, l. XIII.

Jusqu'à l'époque de Périclès, la femme grecque, descendue de son trône homérique, réduite à un triste vasselage, condamnée au service du ménage et à celui de la volupté, n'exerce aucune influence sur l'état moral ou politique de la Grèce. D'une part, on protége par des lois atroces l'honneur du lit nuptial; d'une autre, on ravale la condition des femmes par leur vente ou leur location publique, instituée par Solon, réglée par lui à un taux que les lois fixaient. « Tu es notre bienfaiteur commun, s'écrie le poète comique Philémon ; tu es notre grand homme par excellence, ô Solon, toi qui as pensé aux plaisirs de la jeunesse ! et par tous les dieux, je t'honore ! Il n'est plus

(1) .... Περιφέρων τοιαυτὶ βιβλία... πάντων τούτων συγγεγραφότων περὶ τῶν Αθήνησιν Ἑταιρίδων..... ὦ τῆς καλῆς σου πολυμαθίας !

besoin de gravir un balcon, au risque de se briser la tête, ni d'entrer chez sa belle par la lucarne du grenier, ni de se faire envelopper dans les linges et les draps que l'esclave apporte chez sa maîtresse ; le matin, le soir, le jour, la nuit ; jeune, vieux, d'âge moyen, on n'a qu'à choisir ; rien n'est plus facile. Leur voix est douce ; leurs formes sont belles ; adolescent, elles vous appellent du nom d'Apollon ; vieillard décrépit, elles vous nomment Mars. Elles ont des paroles de miel pour tout le monde..... Les voici toutes..., etc., etc. »

Ces femmes que Solon enrégimenta, les Pallakai, il ne faut pas les confondre avec les hétaïres, qui n'étaient pas encore nées. Pauvres captives, plus misérables que dépravées, les Pallakai étaient à peine sur le niveau des esclaves. Thémistocle, dans sa première jeunesse, attelait à son char quatre de ces esclaves nues et traversait l'Agora au milieu des cris de la foule (1).

Quant à la femme mariée, si elle osait se montrer aux jeux olympiques, elle était condamnée à perdre la vie. On la précipitait du sommet d'un roc. Traitée comme un être inférieur, on ne laissait échapper aucune occasion de lui témoigner le mépris qu'elle inspirait : « Femmes (s'écrie un orateur, dans l'occasion la plus solennelle) ! vous pleurez vos pères, vos frères, vos maris tués à la guerre. Réprimez votre douleur ; essuyez vos larmes ; ayez enfin un peu de force d'âme *et mêlez au moins une vertu à tous les défauts que la nature vous a donnés.* » Belle consolation ! Sermon édifiant ! cette insulte, que la circonstance rendait plus outrageante et plus gratuite, était prononcé dans l'Agora par l'homme le plus éloquent de la Grèce ; elle tom-

(1) Athénée. L. 12.

bait sur une foule de mères et de sœurs désolées. On ne laissait à la femme d'autre rôle que le rôle passif, le silence, l'abnégation, la douleur secrète : on lui interdisait jusqu'aux larmes.

Mais si elle s'avisait de se révolter contre son tyran, si elle nouait une intrigue, si elle avait un amant, des lois inexorables l'atteignaient. Elles punissaient, dit Maxime de Tyr, jusqu'à l'intention de l'adultère. Une femme était chassée ignominieusement du domicile conjugal, privée de sa dot, dont le mari offensé s'emparait. Il pouvait ou l'exposer en vente, ou la garder chez lui comme la dernière des esclaves. L'entrée des temples lui était défendue, elle ne pouvait porter désormais aucun ornement, aucune parure ; sa vie même restait à la merci de l'époux outragé. Par un contraste bien digne de ce peuple athénien, celai de tous les peuples qui a réuni dans ses mœurs le plus de contrastes et d'invraisemblances, la loi qui entourait de menaces et de terreur la chasteté de la femme mariée ne protégeait guère la chasteté des vierges. Tous les ans, de grandes fêtes avaient lieu, orgies bruyantes qui se célébraient pendant la nuit, et auxquelles les vierges d'Athènes assistaient. Les ténèbres, l'ivresse, le désordre, tout favorisait la licence et les vols amoureux. Les comédies grecques, imitées par Térence et Plaute, nous prouvent assez que dans ces occasions quelques paternités mystérieuses ne manquaient jamais d'accroître la population athénienne, sans qu'il fût possible d'atteindre et de connaître les coupables. Innocentes victimes de la brutalité des Athéniens ; — pudiques et déshonorées, presque toutes les jeunes héroïnes des comédies grecques sont devenues mères pendant les Bacchanales, et l'intérêt de la pièce roule sur les suites de cette violence dont l'auteur reste caché.

Souvent il arrive que ce dernier, entraîné par l'ivresse et le tumulte de l'orgie à commettre cet acte que ses compatriotes réprouvent faiblement, devient amoureux de la jeune fille même qu'il a flétrie : il la reconnaît et il l'épouse. Cette fable romanesque, exploitée par tous les écrivains comiques d'Athènes, est un des lieux-communs du drame et de la nouvelle chez les Espagnols ; elle a fini par expirer de lassitude sur les planches de notre Opéra.

Le développement intellectuel et moral de la femme, son aptitude pour les arts, son habileté sociale, sa pénétration vive, sa facilité à tout comprendre, devaient-ils, chez un peuple tel que le peuple grec, rester éternellement ensevelis et étouffés ? Non, la nature humaine trouve toujours moyen de briser les entraves des lois. D'une part, la matrone, d'une autre la *Pallakê*, restèrent confinées dans la double sphère qu'on leur assignait : l'*Hétaïre* naquit avec Périclès.

L'hétaïre, c'est la réalisation de ce qui chez la femme n'est ni le devoir domestique, ni la volupté brutale. Esprit, adresse, souplesse, facilité à tout comprendre, art de causer, sympathie pour les arts, séductions de l'âme, de l'esprit et des sens : voilà l'hétaïre. Elle naît *esclave* : on lui permet tout, parce qu'on la méprise : elle se fait *reine*.

L'hétaïre s'empare de la volupté de l'âme : elle est musicienne, cantatrice, peintre, poète ; elle saisit, comme sa proie, toutes les délicatesses exquises que la femme honnête abandonne ; elle est Laïs, elle est Phryné, elle est Aspasie ; elle a ses adorateurs et ses détracteurs. Dans la Grèce, qui transformait tout en art, les hétaïres firent de leur métier l'objet de profondes recherches et d'une grande érudition. Aristophane, Apollodore, Ammonius, Antipha-

nes, Gorgias, en rédigent les annales et la théorie. L'hétaïre marche de front avec le sophiste; elle partage sa puissance; comme lui elle se retrouve partout; elle occupe une place notable dans la vie athénienne.

Mêlée aux philosophes, aux guerriers, aux hommes politiques, aux poètes, à tous ces esprits qui disposent de l'immortalité, l'hétaïre devient leur égale. Elle laisse la vierge athénienne et la femme mariée naître et mourir dans l'obscurité. On tient registre de ses bons mots, on écrit sa biographie, on conserve le nom de son père et de sa ville natale. Paraît-elle dans un lieu public, tous les regards se tournent vers elle. La décadence même de sa beauté n'entraîne pas toujours la décadence de sa gloire; il suffit que son esprit conserve la fraîcheur et la vivacité qui l'ont illustrée. Enfin elle meurt, cette femme dont le front a toujours porté le diadème du plaisir et la couronne du festin. Vous apercevez sur la route sacrée un tombeau splendide, un palais sépulcral; vous demandez : quel est le héros qui repose sous ces colonnades? On vous répond : « C'est Pythionicé l'hétaïre (1). »

De Périclès et d'Aspasie sa confidente date le règne des hétaïres; et le mot *règne* nous ne l'appliquons pas au hasard. Elles ont partagé avec les rhéteurs l'autorité souveraine que le peuple athénien croyait garder pour lui et abandonnait, sans le savoir, à d'étranges ministres. « Vous corrompez la jeunesse, disait un sophiste célèbre à une hétaïre. — Et vous, que faites-vous? » répliquait-elle. Ces deux corps importants dans l'État, les hétaïres et les rhéteurs, ont gouverné la Grèce et n'ont pas d'analogues dans les temps modernes. Ninon, dans notre histoire,

(1) Pausanias.

et peut-être lady Hamilton, dans l'histoire d'Angleterre, sont à peu près les seules femmes que l'on puisse leur comparer.

Il fallait avant tout que l'hétaïre fût belle. C'était l'Asie, c'était Milet qui fournissaient aux Athéniens les plus remarquables d'entre elles. Dans les derniers temps, le léno ou marchand d'esclaves parcourait toutes les îles de l'Archipel, s'arrêtait sur les côtes asiatiques et choisissait à loisir les jeunes filles qui devaient faire sa fortune sur le marché d'Athènes. Ce métier honnête exigeait du talent, du tact et des connaissances variées. Sous les portiques de tous les temples, dans toutes les avenues, dans toutes les places publiques, le marbre sculpté lui offrait des modèles et des exemples redoutables. On comparait l'hétaïre nouvelle-venue avec la Roxane d'Aetion, la Sosandra de Kalami, la Junon d'Euphranor, la Cassandra de Polygnote, la Minerve lemnienne de Phidias, l'amazone appuyée sur son épée, du même auteur, et la Campaspe d'Apelles. Il faut lire les auteurs helléniques et Pline qui les a copiés, pour se faire une idée du degré de délicatesse et de sévérité avec lesquelles ces critiques de la nature vivante soumettaient à leurs règles la ligne droite du nez, les contours heureux de la bouche et du menton, l'attache du cou, l'arc dessiné par le sourcil (1), l'éclat et la vivacité de la prunelle (2), la forme et la coloration des joues, la rondeur du poignet, enfin la blancheur et la ténuité arrondie de ces doigts effilés que Longus, dans son *Traité du Beau et du Sublime*, regarde comme ce qu'il y a de plus parfait et de plus gracieux dans l'univers!

(1) Εὐγράμμον.

(2) Ὑγρὸν ἅμα τῷ φαιδρῷ.

Un peintre, un sculpteur, un philosophe apercevaient-ils une jeune fille d'une beauté remarquable; si elle appartenait à ces classes inférieures, qui, redoutables dans Athènes, mais toujours pauvres, joignaient l'insolence du pouvoir à l'avidité de la misère; — l'artiste ou le juge n'oubliaient rien pour s'emparer de son éducation et la placer au nombre des hétaïres. Un jour que le célèbre Apelles devait aller souper avec ses amis et se faire accompagner par une hétaïre, il rencontra sur sa route une jeune fille qui puisait de l'eau. Elle était souverainement belle : il s'arrêta et la pria de le suivre. Les convives s'étonnèrent du choix d'Apelles : « Soyez tranquilles, reprit Apelles, dans trois mois elle sera *dressée.* » Rien de plus commun dans Athènes que cette espèce d'éducation.

Une hétaïre d'Athènes écrit à une de ses compagnes domiliciée à Corinthe :

« Avez-vous entendu parler de la jeune vierge que *dresse* (1) maintenant Apelles?

» Ce serait de votre part une prodigieuse ignorance et une incroyable niaiserie, si vous n'aviez pas entendu parler de cette vierge. Elle occupe toutes les conversations et tous les esprits. En Grèce, il n'y a plus qu'une femme. Elle se nomme Laïs; on ne parle que d'une femme, de Laïs. Ce nom retentit dans les boutiques des parfumeurs, sous les voûtes des théâtres, dans les assemblées publiques, dans les tribunaux, dans le sénat. J'ai vu des muets trouver à son aspect un langage pour exprimer leur admiration, et dire par signes : « Oh! que Laïs est belle! »

(1) Θηριοταφεῖσα correspond exactement au mot français *dresser un cheval*, et au mot anglais *training.* Xénophon, plus sévère que l'auteur auquel nous empruntons ce passage, parle aussi de *dresser* une jeune personne pour le mariage.

Elle mérite ces éloges. C'est un modèle ; sa taille est déliée, svelte, souple, solide, parfaite. Vêtue, vous admirez surtout son visage ; que ses vêtements tombent, vous ne savez qu'admirer le plus. Sa prunelle est noire et brillante comme l'ébène ; le blanc de ses yeux brille comme l'ivoire (1). »

Ce n'était pas seulement le poète, l'artiste, c'étaient les philosophes, les sages qui se livraient à cet enthousiasme ardent pour la beauté. La beauté, c'était la religion, le type corporel et visible de la divinité éternelle, du beau idéal. Toute la mythologie hellénique encourageait l'idolâtrie de la forme. Les philosophes se soumettaient à la foi populaire et reconnaissaient dans la belle hétaïre qui s'avançait couronnée de fleurs sur la place, le symbole visible et l'image lointaine de la beauté immortelle.

Sous le règne même du christianisme, ce culte de la beauté physique dominait encore la Grèce. Voyez Longus, dans son admirable roman pastoral, prêter un charme secret, un prestige d'innocence recherchée aux amours toutes sensuelles de Daphnis et de Chloé. Cet ouvrage date des siècles chrétiens, et l'on y trouve la même admiration de la perfection corporelle, la même empreinte qui distingue les comédies de Ménandre ; une sorte d'ingénuité raffinée ; la volupté physique, non dans ce qu'elle a de grossier, mais dans ce qu'elle a de gracieux et de naïf. En vain le christianisme et son idéalité mystique ont passé sur les mœurs grecques. La naïve Chloé du romancier Longus n'est que que la contre-épreuve exacte des Antiphila, des Silenium, des Philematium, que Ménandre avait introduites dans ses drames.

(1) Lettres d'Alciphron.

Chloé aime Daphnis depuis l'enfance. A quinze ans, son cœur bat plus vite; ses passions s'éveillent; elle s'étonne et n'a ni craintes ni scrupules. L'instinct se développe librement sous l'influence d'un climat ardent, au milieu d'une nature riante. L'amour physique se montre seul.

Si elle était moins belle, moins ingénue, moins ignorante, moins candide, Chloé jouerait un rôle peu intéressant. Comme elle est le symbole de la jeunesse et de la beauté, on l'aime et on l'admire; elle plaît et elle attache. Son cœur est pur comme son corps; elle ignore la vertu comme le vice; et les émotions physiques qui s'épurent de l'innocence de sa vie acquièrent sous la plume qui les décrit avec une coquetterie qu'on a prise pour de la simplicité, une sorte de chasteté, de dignité et de grâce.

Ainsi le cours des siècles et le mouvement du christianisme n'ont pas pu vaincre ou transformer ce culte de la forme extérieure, inhérent à la race hellénique. Qu'on juge de la toute-puissance de ce sentiment à une époque où la philosophie et la religion le consacraient à la fois; où tous les arts concouraient à l'embellir, où rien ne lui servait de contre-poids.

L'idolâtrie de la beauté, de la grâce, de l'élégance, des arts, avait pour grande-prêtresse l'hétaïre.

L'hétaïre recevait une éducation distinguée. Elle chantait, dansait, jouait de plusieurs instruments. Ses talents, sa beauté, son élégance assuraient sa fortune, et l'environnaient d'admirateurs exaltés; sans elle, point de fête complète. Après le repas, l'hétaïre venait remplir à la fois les rôles de cantatrice et d'actrice, de danseuse et de virtuose; elle était madame Malibran, mademoiselle Taglioni, mademoiselle Mars. Les admirables danseuses d'Herculanum, seuls portraits des hétaïres que l'antiquité nous ait

légués, prouvent combien de grâce et de voluptueuse décence appartenaient à ces femmes. A côté de la triste ménagère qui répandait autour d'elle l'ennui dont elle était dévorée, se trouvait la femme élégante, la joueuse de cythare et de flûte, versée dans tous les arts de la séduction, et traitant la volupté comme une science. Un écrivain qui a puisé dans les comiques grecs et recueilli, sous la forme de lettres (1), tous les détails de mœurs privées qui caractérisent la vie athénienne, donne la description suivante d'une fête sur l'eau à laquelle assistaient des hétaïres musiciennes. Nausibios, pauvre pêcheur dont la barque a été louée pour cette occasion, écrit à son confrère le batelier Prumnaïos :

NAUSIBIOS A PRUMNAÏOS.

« En vérité, je ne savais pas quelle mollesse et quelle volupté s'étaient introduites dans les mœurs de nos jeunes Athéniens riches. Il y a quelques jours, Pamphilos et ses camarades ont loué ma chaloupe pour se promener sur la mer; je les ai accompagnés, et je vois maintenant qu'il n'y a pas de voluptés qu'ils ne demandent à la terre et à l'océan.

» — Moi! s'écria Pamphilos, m'asseoir sur ces morceaux de bois plus durs que la pierre! Non, certes.

» Il fit donc tapisser de soies étrangères et de coussins moelleux le fond de la nacelle; puis il déploya une voile pour se garantir du soleil, dont les rayons, disait-il, lui étaient insupportables. Nous autres pêcheurs, habitués à la mer et à sa brise glacée, nous nous étonnions de ces recherches, inconnues à la plupart des citoyens.

(1) Alciphron.

» Ainsi s'embarquèrent Pamphilos, ses compagnons et plusieurs femmes très-jolies, toutes musiciennes : l'une s'appelait Kroumation, et jouait de la flûte; l'autre Érato, et ses doigts erraient sur le psaltérion ; la troisième Énéjas, la cymbale résonnait sous ses mains. Ma petite barque était un orchestre ; la mer retentissait au loin de chants joyeux ; tout était gaîté, volupté, harmonie. Hélas ! moi, je n'étais pas satisfait ; moi, pauvre , et que ces plaisirs rappelaient au sentiment de ma vie misérable ! Je ne me sentis heureux que lorsque Pamphilos me jeta une bonne somme d'argent. Je me réconciliai avec ces promenades maritimes. Dieux, envoyez-moi encore quelque jeune homme aussi prodigue et aussi voluptueux ! »

L'hétaïre avait-elle de l'ambition, de l'esprit, de l'audace, elle pouvait s'élever bien au-dessus des artistes que nous venons de voir apparaître si brillantes et si gaies dans la barque de Phamphilos. Comme Aspasie et Thargélie, elle pouvait devenir poète, philosophe, orateur; enchaîner les monarques, captiver Socrate, s'éterniser dans les poésies de Ménandre ou dans les pages d'Épicure. La salle de spectacle, l'atelier de l'artiste, le Portique et l'Agora lui étaient ouverts; libre à elle de puiser dans le commerce des artistes et des hommes d'Etat qui se pressaient autour d'elle, dans les leçons des doctes, dans la fréquentation du théâtre, cette finesse de tact, cette souplesse d'esprit, cette connaissance de la nature humaine, véritable science des femmes, et cette active pénétration qu'une vie d'intrigues et de plaisirs aiguisait de jour en jour. Que l'on compare à l'existence de ces femmes la monotone langueur dans laquelle s'éteignait la vie des épouses légitimes.

Aspasie, reine et véritable fondatrice des hétaïres, de-

vint la compagne et la conseillère de Socrate, l'amie intime de Périclès, la rivale des orateurs célèbres. S'il faut en croire Platon, le plus noble monument de l'éloquence grecque (l'oraison funèbre des Athéniens morts pour la patrie, conservée par Thucydide), est l'œuvre d'Aspasie.

Comment s'étonner après cela que les hétaïres aient eu leurs historiens? Le poète Mâchôn a rédigé en vers ïambiques, dont Athénée nous a conservé une partie, leurs saillies les plus vives, leurs réparties les plus mordantes, leurs plus joyeuses plaisanteries. Pour les reproduire avec l'éclatante vivacité et le coloris qui leur appartiennent, il faudrait braver toute décence, et revenir à cette nudité des mœurs grecques que notre plume se refuse à traduire et qui effraierait les moins chastes de nos lecteurs. Il n'est point vrai, comme l'a prétendu l'Anglais Southey, que ces bons mots, presque toujours cyniques, soient dénués d'esprit. Nannium, Plangon, Pythionice, Hiérocléa, Gnathaïna, ont lancé plus d'un trait digne de notre Sophie Arnould.

Diphilos, poète dramatique assez peu estimé, allait souper chez Gnathaïna. Avarice ou pauvreté, il n'avait envoyé chez l'hétaïre qu'un seau rempli de neige, destinée à rafraîchir le vin; honteux de la médiocrité du présent, il avait recommandé aux esclaves de ne pas le trahir et de jeter la neige dans les coupes sans en prévenir leur maîtresse. Au milieu du festin, il s'écria d'un air de surprise : « Ce vin est d'une fraîcheur délicieuse! Par Minerve et tous les dieux, ô Gnathaïna, tu as une fontaine glacée!

»— Je le crois bien, répondit l'hétaïre, j'ai soin d'y jeter tes prologues. »

En vain les lois avaient prononcé contre les hétaïres de

pénibles et honteuses interdictions. Exclues des sacrifices publics, condamnées à porter un vêtement spécial, et à ne jamais prendre part aux théories ou processions solennelles qui précédaient les sacrifices, elles se vengeaient de ces flétrissures en captivant la jeunesse et les talents, en attirant à elles toutes les supériorités et tous les hommages, en usurpant la souveraineté des mœurs ; l'une, Thargélie, Milésienne, montait malgré ces lois sur le trône de Thessalie ; l'autre, Phryné, proposait aux Thébains de reconstruire leurs remparts à ses frais sous la seule condition d'y graver l'inscription suivante : *Alexandre, fils de Philippe, a renversé ces murailles, Phryné l'hétaïre les a relevées.* Glukéra régnait dans le palais d'Harpalos ; Épicure avait choisi Leontium ; Aristote, Herpilis ; enfin Platon cette Archéanasse dont les rides même, idéalisées par son imagination complaisante, avaient, dit-il, des charmes pour lui. « J'aime Archéanasse de Colophon ; le sillon de ses rides sert encore d'asile aux amours ! O vous qui l'avez vue dans sa jeunesse, de quelles flammes avez-vous brûlé ! à travers quel incendie avez-vous marché ! » Platon était né poète.

Nous ne copierons pas dans Athénée la liste interminable des hétaïres athéniennes et de leurs amis ; tous les noms glorieux de la Grèce figurent dans ce catalogue. Harmodius le tyrannicide était attaché à la courageuse Léaïna, qui, livrée aux bourreaux par Hippias, ne voulut trahir aucun de ses complices. La plupart des jeunes gens riches vivaient sous la loi des hétaïres, et l'amour qu'elles inspiraient a laissé des traces ardentes dans la littérature grecque. Voici une lettre touchante, écrite par un jeune Athénien, après la mort de l'hétaïre qu'il aimait :

MÉNÉKLÉIDÈS A EUTIKLÈS.

« Elle n'est plus, Bakchis la belle ! O cher Eutiklès, elle n'est plus ! Elle ne m'a laissé que des larmes et le souvenir d'un amour aussi triste aujourd'hui qu'il fut délicieux ! Jamais, non jamais, Bakchis ne sortira de ma pensée ! Quelle sensibilité ! quelle âme sympathique pour moi ! Elle, l'apologie vivante des hétaïres ses compagnes ! Qu'elles se rassemblent toutes, et qu'elles placent la statue de Bakchis dans le temple d'Aphrodite et des Grâces ! On dit communément qu'elles sont malfaisantes et sans foi, qu'elles n'aiment que le gain et ne s'attachent qu'aux présents, et qu'en se livrant à elles on doit s'attendre à mille maux ; eh bien ! la réfutation de cette calomnie était dans l'exemple, dans les mœurs si douces de Bakchis.

» Tu connais cet étranger, ce Mède venu de Syrie avec tant d'eunuques, de luxe, de chars d'ivoire et d'habits précieux ; tu sais qu'il offrit à Bakchis des présents sans nombre, des femmes syriennes, un établissement splendide, un luxe asiatique et digne d'un barbare ? Eh bien ! elle n'admit pas même chez elle l'étranger ; elle aima mieux dormir sous ma petite couverture de laine, reposer près de mon foyer modeste, se contenter de mes faibles présents ; elle renvoya tous les cadeaux au satrape, et se moqua de ses promesses dorées. Voilà le sort qu'eut ce négociant d'Égypte et les monceaux d'or qu'il apportait ! Ah ! jamais rien de meilleur que Bakchis ne parut sous le ciel ! Pourquoi un bon génie n'avait-il pas placé Bakchis dans une situation de vie meilleure ? Elle est morte cependant ; elle nous a laissés, et désormais Bakchis couchera

toujours seule dans la terre froide. Quelle injustice! Parques bien-aimées, jamais, non jamais, je ne reposerai plus près d'elle, comme autrefois! Moi, je reste, je causerai encore avec mes amis, je partagerai leurs repas, et jamais la douce lumière de ses yeux, jamais la noble gaîté de son visage, jamais les délicieux combats de nos nuits ne renaîtront pour me charmer!

Qu'elle parlait bien! Quel visage! quel chant digne des syrènes! quel nectar découlait de ses lèvres que la persuasion habitait! La ceinture de Vénus était à elle; on aurait dit ces statues qui représentent les Grâces et Aphrodite joignant leurs mains enlacées.

» Adieu aux gaies chansonnettes après le repas! adieu à ces doigts d'ivoire qui éveillaient la lyre endormie! Qu'est-elle maintenant la fille chérie de toutes les Grâces? un peu de cendres, un rien! Et cependant elle vit, cette autre courtisane infâme, la Mégaria, celle qui a ruiné Théagènes, qui l'a dépouillé de toutes ses richesses, qui ne lui a laissé que très-peu d'argent, un petit bouclier pour aller à la guerre; elle vit cette femme, et Bakchis, qui aimait son amant, est morte! Ma douleur s'est adoucie en s'épanchant; Eutiklès, ô mon ami, parler d'elle est un plaisir pour moi! hélas! son souvenir est tout ce qui me reste! Adieu. »

Vénus hétaïre avait des temples, Vénus conjugale n'en avait pas; comme tous les despotismes, le despotisme de ces femmes trouvait de l'opposition, faisait naître des abus, irritait la verve des poètes, se trouvait en butte à la satire et se soutenait en dépit d'elle. Athènes, aussi féconde en sobriquets bizarres que la Rome de Pasquin et la Florence de Dante Alighieri, ne les épargnait pas à celles qui subjuguaient la jeunesse et souvent présidaient à ses des-

tinées. La grossièreté pittoresque de ces surnoms donnés à des femmes, répugne à la délicatesse du goût moderne et peint bien la société démocratique de cette époque. On ne ménageait guère ces hétaïres si adorées, si riches, si puissantes. Callisto-la-Truie, sa mère la Corneille; Laïs-la-Hache, Nico-la-Callipyge, Nannium-l'Avant-Scène (dont le visage était beau et la taille mal prise), n'étaient pas les plus maltraitées; et nous sommes forcés de taire plus d'une dénomination scandaleuse que de graves scoliastes ont conservées et commentées avec soin. Lamia, maîtresse de Démétrius Poliorcètes, renommée par sa cupidité, était connue sous le nom de la *Catapulte;* on prétendait que cet instrument de guerre avait détruit moins de villes que l'insatiable Lamia. Elle mérite une mention spéciale dans l'histoire des hétaïres; et la lettre suivante, qui ne manque ni d'esprit, ni de grâce, ni d'adresse, la caractérise assez bien.

LAMIA A DÉMÉTRIUS (1).

« Je suis bien hardie de t'écrire, mais tu es cause de mon audace. Un tel monarque permettre à une hétaïre de correspondre avec lui!

» Cependant tu peux bien descendre jusqu'à recevoir une lettre, puisque tu descends jusqu'à moi! Vraiment, ô maître Démétrius, quand je te vois au milieu de tes portelances, de tes généraux, de tes sénateurs, le diadème au front, par Aphrodite! j'ai peur, je tremble, je frémis, je me détourne comme pour échapper à la clarté du soleil; mes yeux se baissent; tu me sembles bien alors Démétrius

(1) Alciphron.

le preneur de villes. Je me défie de mes propres souvenirs, et je me dis : « Lamia! est-ce bien là ton amant, celui que les sons de ta flûte ont enchanté la nuit passée et qui reçoit tes lettres?

» J'attends que tu reviennes, pour bien reconnaître que c'est toi, pour que tes baisers me rappellent cet autre Démétrius, mon ami. Quoi! me demandé-je alors, est-ce là le preneur de villes, le général célèbre, la terreur de la Macédoine, de la Grèce, de la Thrace? J'en jure par Vénus, c'est moi qui le prendrai d'assaut aujourd'hui, et nous verrons bien ensuite quelle capitulation il faudra lui accorder!

» Mais à propos, il faut que tu soupes ce soir avec moi, et que pendant trois jours tu sois mon convive! Je célèbre les fêtes de Vénus, et je veux que celle-ci l'emporte sur les fêtes des années précédentes. Je te recevrai bien, crois-moi; tu ne pourras te plaindre ni de ma tendresse, ni de ma magnificence; tes présents m'ont permis le luxe, et quoique tu m'aies accordé généreusement la liberté de disposer de moi-même, je n'en ai pas profité. Que Diane me punisse si, depuis cette nuit sacrée, j'ai accepté un seul présent! Écoute une parole d'amour; ne crois pas trouver en moi, Démétrius, une trompeuse hétaïre. Qui d'ailleurs, maître invincible, oserait devenir ton rival? »

Armées de cette étrange puissance et protégées par les coutumes, quoique frappées d'anathème par la loi, les hétaïres devaient exciter l'envie, la malveillance et l'épigramme. Plus d'un homme grave s'insurgeait contre leur pouvoir. L'irrégularité de leur vie prêtait à la médisance du poète comique, et Ménandre, Agathon, Diphilos, Aristophane lui-même, durent à cette existence toute roma-

nesque et tout en dehors des convenances ordinaires de la société, leurs plus piquantes fabulations, leurs plus brillantes couleurs, leurs plus vives satires. On a longtemps cité la Thaliatta de Dioclès, la Corianne de Phérécratès, l'Anthéia de Nicos, la Thaïs et la Phanium de Ménandre, l'Opora d'Alexis, et la Clepsydre d'Eubulos. Il serait difficile de se faire une idée exacte des hétaïres d'après les fragments qui nous restent de ces drames; le poète les injurie et les adore tour-à-tour. Tantôt il les confond avec les *pallakaï* ou courtisanes d'ordre inférieur, tantôt il les élève au-dessus de toutes les mortelles.

« Vois-tu une jeune personne modeste qui parle doucement, dont le ton soit gracieux, qui serve les malades, qui compatisse à la souffrance? on l'appelle *l'hétaïre*, *l'amie*.

» — Est-ce une de ces femmes que tu aimes?

» — Sans doute.

» — Cette femme est donc très-bien (1)?

» — Parfaite, élégante, gracieuse, une hétaïre enfin.

» — Admirez (dit un autre poète comique, Eubulos), combien ces hétaïres sont supérieures au reste des femmes! Elles sont décentes; elles mangent et boivent sans grossièreté, non comme les autres femmes dont les joues gonflées témoignent de leur voracité, mais comme la jeune vierge milésienne, dont tous les mouvements sont gracieux et doux! »

Il y a en effet de la grâce et de l'élégance dans les souvenirs que nous ont laissés les hétaïres, dans ceux même qui sont empreints de licence et de vice. Nous ne pouvons citer qu'une partie de la lettre suivante, qui est un

(1) Ἐστιγοῦν ἁπλῆ τις;

modèle dans ce genre, et qui offre un tableau complet de la vie et des femmes grecques.

MÉGARA A BAKCHIS.

« Il n'y a que toi au monde qui aies un amant que tu aimes assez pour ne pas vouloir le quitter un seul instant. Par notre maîtresse Aphrodite, c'est une horreur! Il y a déjà longtemps, Glukéra t'a invitée, et tu n'es pas venue; je ne sais pourquoi tu as fait cette injure aux femmes tes amies. Te voilà donc bien sage, et tu l'aimes bien. Jouis de ta supériorité! Nous ne sommes, nous, que des malheureuses! Je m'en fâcherais, par la grande déesse! si je ne t'aimais beaucoup.

« Nous étions là toutes : Thettala, Murrhina, Chrusion, Euxippe. Philèmènos, qui vient de se marier, et que la jalousie de son époux persécute, est venue, un peu tard il est vrai, après avoir endormi ce bon mari. Il n'y a que toi qui sois restée en sentinelle auprès de ton Adonis, de peur sans doute que Proserpine ne l'enlevât à toi, Vénus nouvelle. Qu'il a été charmant notre repas (je veux que le regret te poigne le cœur)! quelles délices! Chansons, épigrammes, bon vin jusqu'au chant du coq; parfums, couronnes, coussins moelleux; l'ombre des lauriers en fleurs nous couvrait. Rien ne manquait, excepté toi. Souvent nous nous étions réunies, jamais avec autant de plaisir. Ce qui nous a surtout amusées, c'est un combat, une lutte, une dispute que je veux te raconter, etc. »

Cette lutte, nous ne la raconterons pas.

Les fragments des poètes comiques grecs qui nous sont

parvenus offrent beaucoup de passages favorables aux hétaïres, et la lettre que nous avons citée sur la mort de Bakchis les confirme. Cependant les mêmes écrivains de l'antiquité éclatent souvent en invectives contre l'hétaïre. Les lettres d'Alciphron, celles d'Aristénètes et de Phalaris dépeignent, sous de vives couleurs, les artifices employés par elle pour captiver et retenir ses victimes. Si la jeune esclave ionienne de lord Byron, cette Myrrha, l'une des plus belles créations de son génie, a trouvé des modèles parmi les hétaïres grecques, il faut avouer aussi que beaucoup d'entre elles mêlaient à leurs talents, à leur esprit et à l'orgueil de leur beauté, des vices et des excès, l'insolence, la prodigalité, le luxe, l'intempérance, la perfidie, l'avidité.

« Tes larmes, écrit à l'un de ses amants l'hétaïre athénienne *Pithalê*, tes larmes sont en vérité fort touchantes; mais je regrette que la maison d'une hétaïre ne puisse pas marcher avec des larmes. Oh! que je serais heureuse si les larmes suffisaient! tu ne les épargnes pas. Mais l'or, les manteaux de pourpre, les ornements, les esclaves, nous sont nécessaires; comment se passer de ces choses? Je n'ai pas, moi, de grands héritages, je n'ai pas de mines d'argent. De temps à autre, quelque adolescent m'envoie un petit cadeau, et voilà tout. Depuis une année que je me suis vouée à toi, je suis vouée à l'indigence; ma chevelure ne connaît plus les parfums; je ne sais plus ce que c'est qu'une cassolette; il faut que je porte mes vieilles robes tarentines qui sont tout usées et me font rougir auprès de mes amies. Comment veux-tu donc que je vive? Tu pleures! la belle avance en vérité! mais tu m'aimes, dis-tu, et tu ne peux vivre sans moi? O maîtresse Vénus! tu m'aimes et tu pleures! Comme tout cela m'est avanta-

geux ! Et quoi ! n'as-tu pas des vases d'or, les colliers de ta mère, ou quelques billets à ordre (1) de l'honorable citoyen ton père ! Elle est bienheureuse, Philotès, ma compagne ; et les Grâces l'ont vue d'un œil plus doux que moi ! Son amant, Ménécléidès, ne pleure pas tant, et se conduit mieux. Quant à moi, j'ai cru prendre un amant, et je n'ai pris qu'un pleureur de funérailles, un Thrénode qui me traite comme un cadavre, qui m'envoie d'avance des guirlandes et des roses comme si j'étais morte, et qui pleure toute la nuit. Je n'ai plus que deux mots à te dire : si tu m'apportes quelque chose, viens, mais sans pleurer ; si tu n'as rien, laisse-moi tranquille. »

Il faut avouer que ces femmes grecques étaient d'une parfaite naïveté.

Sans doute le poète comique Anaxilas avait rencontré sur sa route quelque femme aussi exigeante et aussi avide que Pithalê. Voici en quels termes il se plaint des hétaïres. Jamais anathème satirique ne fut plus violent. En souriant de cette verve ardente et courroucée, le lecteur reconnaîtra que les objets d'une attaque si véhémente devaient exercer une véritable tyrannie. Écoutez donc le poète Néothis :

« Une hétaïre, eûtes-vous jamais le malheur de l'aimer ? Avez-vous embrassé ce serpent terrible, cette chimère dévorante, cette Charibde, cette Scylla aux trois têtes, ce sphinx meurtrier, cette lionne, cette hydre, cette vipère, cette harpie vorace ? tous ces monstres valent mieux que l'hétaïre !

» Passons-les en revue. Voici Plangon : elle, ce sont les étrangers qu'elle dévore. A peine un Barbare arrive-t-il dans la ville, il est sa proie. Je n'en connais qu'un qui lui

(1) Δάνεια τοῦ πατρός.

ait échappé. Il s'arrêta devant la maison de l'hétaïre : il était à cheval, il piqua des deux.

» Et Synope? Déjà vieillotte, n'est-ce pas une hydre dangereuse? Ne se multiplie-t-elle pas? A côté d'elle se trouve Gnathaïna sa parente, non moins habile à dépouiller les misérables.

» Nanno, n'est-ce pas le gouffre de Scylla? Deux de ses amants sont déjà engloutis; le troisième allait l'être, il s'est sauvé à la nage avec quelques débris.

» Et Phryné, n'a-t-elle pas détruit un capitaine de navire et son navire? Théano vaut-elle mieux? Véritable syrène, son visage est celui d'une femme; ses larges pieds sont ceux d'un monstre. Toute hétaïre, ô mes amis, c'est le sphinx thébain, le symbole de la fraude et de l'hypocrisie. Fausses caresses, mensonges amoureux, protestations de sincérité, tendresses affectées, savez-vous à quoi tout cela vient aboutir? L'hétaïre, en faisant la petite voix, s'écrie : *Une couche à quatre pieds ferait merveilleusement dans cette chambre : une esclave me serait bien utile; un trépied d'airain me ferait plaisir!* Le pauvre imbécile tire sa bourse, lève les yeux aux ciel, heureux s'il a le bon esprit de prendre la fuite et d'échapper au brigandage qui le menace! »

Arrêtons-nous. On voit que les Grecs, malgré leurs efforts, n'avaient pu réussir à diviniser le vice. Ce charme éclatant dont l'hétaïre se couronnait ne la protégeait pas contre le mépris et la satire. En séparant les vertus de la femme de ses talents et sa grandeur morale de son développement intellectuel, l'Athénien avait créé un double phénomène, un double monstre, que nous avons essayé d'analyser. C'était au christianisme qu'il appartenait de

rendre à la femme son empire, sa force, sa liberté, son individualité, les mille nuances, les innombrables délicatesses de son âme et de sa pensée.

Sous le rapport de l'histoire littéraire, les recherches et les données qui précèdent méritent de fixer l'attention. Dans un état de société semblable à celui que nous venons de décrire, les tragédies de Racine, les sonnets de Pétrarque, les romans de Richardson et de l'abbé Prévost, sont également impossibles; les affectations de l'Astrée, les grâces coquettes et précieuses de Guarini, ne le sont pas moins. Les modernes ont gagné à cette révolution totale que la position respective des deux sexes a subie depuis l'ère chrétienne, le développement finement nuancé des caractères féminins, tels que ceux de Desdemone, de Clarisse Harlowe ou de Juliette; d'un autre côté cette complication nouvelle nous a fait perdre la pureté simple des lignes dont se composent les timides et sublimes figures d'Hécube, de Briséis et de l'Iphigénie antique.

DE CICÉRON, DE SON CARACTÈRE

ET DE SON INFLUENCE.

QUELQUES DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES RELATIFS A LA VIE ET AUX ŒUVRES DE CICÉRON.

Consulter. — Middleton. The life of M. T. Cicero.

Sigonius. Epistolæ ad famil.

La grande édition de M. Victor Leclerc.

Scholiastes de Cicéron. (Éd. Orelli).

N. B. Des deux esquisses suivantes, consacrées au caractère de Cicéron et à son influence sur les temps modernes, l'une écrite dans ma jeunesse et à mon retour en France, est empreinte de cette rigidité exagérée que l'expérience de la vie n'a pas modifiée, et de la dureté du jugement moral, puisée dans les habitudes de la vie septentrionale, l'autre contient la rectification et comme l'amende honorable de ce premier jugement. Ce jugement s'étant réduit à mes yeux aux proportions d'un *paradoxe* sévère, mêlé de quelques vérités incontestables, j'ai donné au fragment inséré page 345, le titre de *Paradoxe ;* il m'a semblé nécessaire de revenir sur ces saillies du premier âge et de chercher dans une étude bien complète, mais plus impartiale, l'appréciation de l'un des plus grands noms des temps anciens et modernes.

PARADOXE

CONTRE MARCUS TULLIUS CICÉRON.

Jacques Bellenden, qui vivait en Angleterre sous le règne de Jacques II, est, de tous les commentateurs de Cicéron, celui qui a le plus contribué à rétablir l'ordre chronologique des lettres que ce grand écrivain a laissées. Avant Bellenden, Jérôme Ragazzoni (ou plutôt Sigonius, dont ce pseudonyme cachait le nom véritable), avait mis en ordre les lettres *ad familiares* (aux intimes), que l'on a plaisamment appelées *lettres familières.* Le travail de Bellenden, fort supérieur à celui de Sigonius, et qui d'ailleurs embrassait la correspondance entière, était oublié des gens du monde, lorsque parut la *Vie de Cicéron* par Middleton, œuvre sans portée, dont l'auteur n'a su apprécier aucun des événements et des caractères qu'il retraçait. Un style heureux, périodique et facile en constituait le principal mérite; Middleton s'était emparé du travail de Bellenden, sans avouer le larcin. L'Allemand Wieland, qui publia, en 1808, une excellente traduction des lettres, se servit de la chronologie que Middleton avait donnée pour sienne; Schütz la modifia et l'améliora; M. de

Golbéry, dans son édition, s'est conformé, avec beaucoup de raison, à l'édition primitive de Schütz.

Bellenden, auteur original de cette reconstruction que les derniers éditeurs français ont sagement adoptée, s'est trouvé perdu et enseveli sous les noms de ses successeurs. Pourquoi ne pas consoler les mânes du vieil érudit, en lui rendant la justice qui lui appartient? Rétablir l'ordre des lettres cicéroniennes, c'était créer avec des documents certains le journal le plus curieux, le plus exact et le plus intime des affaires romaines, pendant la crise qui détruisit Rome patricienne et fit Rome impériale. C'était donner, sous forme épistolaire, l'autobiographie d'un personnage qui a vécu dans l'intimité de Pompée, de César et de Caton. *Quæ qui legat*, dit Cornelius Nepos, *non multùm desideret historiam contextam illorum temporum.* « En les lisant, on aura presque une histoire complète et suivie de toute l'époque. » Consultons donc ces Mémoires particuliers; les révélations y ont naïves. L'orateur déposait alors la solennité magistrale. Il n'avait plus de rôle à jouer. Quoi que Montaigne ait pu dire, ses lettres n'étaient point écrites pour la postérité. Voici toutes les grandeurs, voici toutes les faiblesses de l'homme privé et de l'homme public; Cicéron tout entier.

Dès les premières lettres de Cicéron, nous le voyons, à quarante ans, placé au milieu du foyer des intrigues romaines; amoureux de la langue grecque et des belles peintures, briguant le consulat; ornant sa bibliothèque d'*Hermaclées* ou de statues représentant à la fois Hercule et Mercure; heureux de son Tusculum et de sa renommée d'orateur. Le premier trait qui nous frappe n'est pas à son avantage, quelque beau que fût son génie. Il apprend que son père est mort. Il écrit à son ami Atticus :

« Mon frère est dans son domaine d'Arpinum. Notre père est décédé le 8 des calendres de décembre. Voilà tout ce que j'ai à te dire. (*Hoc est tantum, quod te scire vellem*) Trouve-moi, si tu le peux, des curiosités pour orner ma galerie d'étude. Tusculum fait mes délices; c'est là seulement que je me sens heureux. »

Pas un mot de plus. — Ce trait de caractère est si fort, cette mention rapide et *pour mémoire* de la mort de son père est si étrangement mêlée à ses préoccupations dominantes, à ses idées de virtuose et d'amateur, que l'un des traducteurs *a peine à en croire ses yeux*, comme il le dit dans sa note. Cicéron, « homme nouveau, » se sentait-il gêné par la présence de son père, le bourgeois d'Arpinum? Était-ce une âme facile aux impressions, oublieuse des absents, tout entière à ses impulsions présentes, toujours sous le charme de ses voluptés littéraires, de ses vues ambitieuses, de ses jouissances d'artiste? Était-ce une âme froide? Non, certes. Elle était profondément sensible à ses propres peines. Sa correspondance est pleine de l'expression de ses douleurs.

Il y a, vous le savez, deux espèces de sensibilité; celle qui s'occupe d'autrui, et celle que nous reployons sur nous-mêmes; la dernière est active, commune, admirée, larmoyante. Elle ne nous coûte pas un dévoûment, pas même le sacrifice d'une pensée. La civilisation cultive et protége cette sensibilité délicatement égoïste. Si les apparences ne sont pas trompeuses, Cicéron avait une dose assez belle de cette sensibilité spéciale : il pleure en douze pages son exil passager; en une ligne la mort de son père.

Continuons.

Si le caractère du grand orateur ne ressort pas de cette

étude avec l'éclat lumineux dont la postérité l'entoure, ce ne sera pas la faute de l'observateur.

Trois lettres plus loin il écrit au même Atticus : « Apprends que ta grand-mère est morte par amour pour toi et parce que la dévotion des Romaines commençait à s'attiédir ; tu y gagneras une belle épître consolatrice par Saufeius. » N'est-ce pas se moquer un peu durement de la pauvre vieille dévote ? En même temps, quelle passion pour les bronzes, les meubles et les statues ! Quelle impatience de les recevoir ! il ne songe qu'à cela, il veut que tous les vaisseaux en soient chargés ; il est transporté du bonheur de les obtenir ; « *eorum studio effertur.* » Il a quarante ans et la république s'en va croulante. Je voudrais que cet homme politique s'occupât un peu moins de *marbres pentéliques*, de *Sigilla Putealia*, de plaisanteries sur une vieille femme morte et un peu plus des affaires importantes dans lesquelles il va se lancer. Au milieu de son ardeur enfantine pour les tableaux et les curiosités, l'ambition le prend ; il sera consul, il veut se faire de nouveaux amis et ménager les anciens ; il est fort embarrassé, comme il l'avoue (lettre X du livre Ier) pour concilier tous ces intérêts ; il refuse de servir l'oncle d'Atticus contre un nommé Satrius, parce que ce même Satrius est l'ami d'un homme qui ferait tomber sa candidature ; il convient que l'on peut le blâmer ; mais il veut arriver ; le but est brillant et honorable. Très-bien ; malheureusement dans cette recherche du pouvoir, on verra que l'auteur du *de Officiis* se laisse entraîner un peu loin.

Le fameux Catilina, revenu de l'Afrique où il a exercé la préture, est accusé d'exactions et de dilapidations énormes ; il doit se présenter comme l'un des compétiteurs de Cicéron, si les juges le renvoient absous. « On le con-

damnera (dit l'orateur dans la lettre que nous venons de citer), à moins que ses juges ne déclarent qu'il est nuit au milieu du jour. » « *Nisi judicatum erit meridie non lucere.* » Ainsi, voilà un homme dont le crime, aux yeux de Cicéron, est clair comme le plein midi. Lisez la lettre suivante. « Je suis tout prêt, dit Cicéron (*Epist. XI*), à me » charger de la défense de Catilina, mon compétiteur. Les » juges sont à nous. L'accusateur y donne les mains (il » était acheté). Mon espoir est de le faire absoudre (Catilina) » et de m'allier plus intimement à lui (à Catilina), de ma- » nière à ce que notre candidature marche de front. »

Ces paroles, que les traducteurs trouvent bizarres, nous semblent « claires comme le plein midi. » Cicéron méprise et craint Catilina; il ne doute pas que ce ne soit un infâme; il va le défendre dans l'espoir d'obtenir l'appui de ce voleur public. Les juges sont achetés. Clodius l'accusateur s'est vendu. Cicéron vient se mêler volontairement, par un calcul d'intérêt, à la plus ignoble des intrigues, il vient y jouer un rôle secondaire; il s'en fait l'instrument et le panégyriste, sans avoir même le courage d'en être le premier moteur, lui, Cicéron, l'accusateur de Verrès!

Nous ne sommes encore qu'à la trentième page du premier volume, sur sept volumes de lettres!

Les mœurs romaines admettaient alors, dites-vous, cette vénalité, ce mépris de la loi, ces moyens iniques, ces prostitutions de l'éloquence et de la vertu? Oui; la chose était commune, Rome était perdue; Caton le savait, lui, l'aristocrate indomptable, qui se tua noblement sur le tombeau de la vieille patrie; César le savait aussi; César, l'homme populaire, qui fit son trône de ce même tombeau! Mais la conduite de César et de Caton était logique, celle de Cicéron ne l'était pas. César, à l'exemple de Catilina, s'ap-

puya sur le peuple, exploita les vices généraux, se plongea dans le torrent pour que les flots du torrent le portassent la puissance; combattit l'austérité antique, lutta contre *l'âme invincible de Caton*, écrasa les patriciens; et devinant l'avenir de Rome luxueuse, corrompue et lassée, fonda sur les débris l'autre Rome, la Rome du second-âge, le pouvoir des Césars; un pouvoir qui dura longtemps et qui a fort retenti loin! Le moyen-âge ne l'a pas oublié; la Germanie a eu ses Césars; le Dniéper et le Volga ont eu leurs Tzars (Czar, César, Kaïsar). Au moment même où nous sommes, cette grande ombre n'a pas encore disparu. Le dernier des Césars, c'est Bonaparte.

César et Caton, voilà des types complets. La révolution et l'ancienne Rome; le peuple et le patriciat; les ambitions jeunes et les vieux pouvoirs, représentent puissamment et résument en eux la sanglante lutte de l'époque. César, c'est le génie de Rome plébéïenne : le peuple insurgé contre le patriciat et demandant un seul maître. Imaginer, comme ce rhéteur souvent sublime, Annæus Lucanus, que César a détruit la liberté, c'est folie; César n'a rien détruit. L'aristocratie patricienne était rongée de vices et incapable de se soutenir; son chef, Pompée, homme vaniteux et indolent; Brutus et Cassius, attachés par un sentiment religieux et fanatique à la vieille Constitution, essayèrent en vain de conserver un état de choses que les siècles avaient affaibli. L'édifice vermoulu comptait six cents années de gloire; les éléments populaires, longtemps comprimés par le patriciat, s'étaient soulevés d'intervalle en intervalle, avec une fureur dont le nom de Marius suffit pour rappeller l'intensité. La noblesse devait renoncer à la suprématie : un chef militaire et tout-

puissant devait commander à cette grande masse aveugle et dépravée. Cicéron, homme nouveau, qui par son talent s'était rangé parmi les aristocrates, voulut les défendre; sa conduite pendant son consulat le prouve : l'arrêt de mort prononcé contre Catilina et ses complices n'est pas autre chose qu'un coup de main en faveur du Sénat. Mais ni lui, ni Pompée, n'étaient de force à soutenir cette noblesse prête à périr. Ceux qu'ils protégeaient ne savaient pas se protéger eux-mêmes; l'heure était venue. Tour à tour Caton, Brutus, Pompée s'abîmèrent dans le gouffre où périssait l'institution romaine. Cicéron lui-même y tomba, lâchement assassiné; il y tomba en héros, après avoir flatté Pompée sans obtenir sa confiance, après avoir flatté César le destructeur; après avoir erré entre tous les partis, compromis son héroïsme par sa prudence; gâté sa prudence par son désir de gloire; plié sa philosophie sous les événements, et obscurci sa renommée par une incertitude d'enfant et des lamentations de femme. Jamais homme, à ce qu'il semble, ne fut mieux fait pour être grand orateur, ni plus impropre à jouer un rôle politique.

Je vois dans César l'homme de génie populaire et usurpateur; dans le vieux Caton, le défenseur systématique de la vieille Rome écroulée; dans Brutus et Cassius, les fanatiques hommes d'action; dans Pompée, le noble armé pour sa caste : dans Cicéron, l'homme de lettres imprudemment mêlé à ces orages sanglants; trop illustre pour s'effacer, trop vain pour quitter l'arène, trop faible pour se jeter dans l'abîme ouvert; plébéïen qui défend les nobles; ami de Pompée qui reçoit l'absolution de César; honnête homme qu'on est forcé d'excuser sans cesse et qui fatigue les apologistes; d'une âme naturellement timide,

que l'amour-propre enhardit par accès ; d'un esprit admirablement vaste , souvent indécis, et que l'étendue même et le nombre de ses vues affaiblit et amollit encore.

« Il y a, dit le grand Bacon, des hommes faits de ce »bois, qui sert à fabriquer les navires et qui lutte contre »les tempêtes. Il y en a que la nature a faits de cet autre »bois flexible, utile aux artistes, aisément façonné, pro»pre à mille usages domestiques. Qu'ils se gardent bien »de se mêler aux affaires publiques, ces derniers ! Ils ne »soutiendraient pas le choc. » Cicéron me semble appartenir à la seconde classe dont parle Bacon.

Je m'occupe d'un homme admirablement doué, et de telles conclusions paraissent sévères; mais dans l'appréciation d'un génie aussi célèbre, d'un philosophe si fécond en éloges de la vertu, un examen de ce genre est excusable et naturel. On a jugé bien plus sévèrement le chancelier Bacon, Jean-Jacques Rousseau, Spinosa, Erasme, Voltaire, parmi les modernes, et Senèque parmi les anciens. L'influence gigantesque exercée par le talent de Cicéron sur les études et les mœurs de l'Europe nouvelle a répandu sur sa vie un nuage d'encens qui n'a pas permis d'observer de près les nombreuses confidences renfermées dans ses lettres. Un fond d'honnêteté réelle annoblissait son âme ; honnêteté qui cédait aux circonstances, à l'ambition, à la vanité, à la peur; les plus beaux actes de sa carrière politique sont mêlés d'étranges faiblesses.

A ces faiblesses se joignaient les qualités les plus aimables ; une sociabilité exquise ; une bienveillance charmante (*humanitas)* qui se déployait librement toutes les fois que l'amour-propre de l'orateur et du consul n'était pas en jeu ; une philanthropie sincère qui n'est pas sans rapport avec cet amour de l'humanité qui caractérisait Voltaire ; une

grâce et une facilité de plaisanterie admirables ; une grande douceur de commerce ; l'amour le plus ardent pour les arts.

Dès les premières lettres que nous venons de parcourir, toutes ces qualités éclatent. Atticus lui écrit fort aigrement ; Cicéron répond à ses reproches avec une aménité et une bonhomie parfaites. Metellus Celer, proconsul, lui adresse une épître encore plus verte et l'accuse de railleries indécentes contre son frère et lui. Dans la réponse fort longue de Cicéron, il ne laisse pas échapper un mot aigre ou déplacé. Partout vous voyez l'homme du monde, l'homme aimable, l'homme d'esprit : c'est beaucoup ; ce n'est pas tout encore. Nous essaions, avec un grand respect pour la vérité et le génie, l'étude de ces qualités, de ces vertus, mais aussi de ces faiblesses, dans les lettres confidentielles du grand homme. Si après une étude attentive de cet écrivain, de cet homme politique, de cet orateur merveilleux, de ce philosophe ; après avoir comparé ses écrits à sa vie ; consulté ses épîtres, écouté ses aveux, interrogé ses motifs, creusé sa vie privée, commenté ses commentateurs, cherché curieusement la clé de son caractère et de ses actes, examiné toutes ses relations avec ses contemporains, nous entrevoyons sous un aspect inattendu cette illustre figure, glorifiée par deux mille ans d'adoration, cette image presque divine, à laquelle se rapporte l'idolâtrie de nos souvenirs d'enfance : qu'on nous le pardonne ; il ne s'agit pas d'imposer une opinion nouvelle, mais d'atteindre la vérité par l'analyse.

L'observation des faits m'a seule conduit au résultat dont je parle plus haut. Je les soumets aux esprits éclairés et impartiaux. Qu'ils les jugent. L'autorité si grave de tant de génies éminents, les pages éloquentes de l'un de nos

plus illustres contemporains, l'autorité de vingt siècles à genoux devant le talent de bien dire, ont trop de poids pour que l'on hasarde, sans preuve et sans examen, une opinion contraire. Après tout, la vérité est plus sainte et plus précieuse encore que le souvenir d'un grand orateur; elle est plus vénérable que la gloire de Marcus-Tullius Cicero.

Si vous voulez juger sainement Cicéron, pénétrer dans cette âme honnête, amoureuse de l'art, souvent faible et incertaine, éclairer cet esprit vaste et fécond, connaître à fond les ressorts et les mobiles de cette conduite variable, lisez ses Lettres, rangées selon l'ordre chronologique. C'est une étude pleine d'intérêt et de curiosité.

Pour apprécier le vrai caractère du grand écrivain dont nous parlerons, il faut, en parcourant sa volumineuse correspondance, se mettre en garde contre une séduction presque irrésistible, celle du talent. La déesse Suada, séductrice des âmes, a frappé de sa baguette et couvert de son prestige chacune des pages de l'orateur merveilleux. Vous oubliez l'homme, vous n'admirez que l'auteur. Que Cicéron ait été bon ou mauvais, admirable ou nul, vous ne vous en inquiétez plus. Peu vous importe une analyse détaillée et philosophique de son caractère historique. Vous voilà sous le charme; vous êtes entraîné de phrase en phrase, et de période en période, à travers les rives les plus fleuries et les campagnes les plus odorantes. Ce fleuve d'éloquence vous berce si mollement! Vous regretteriez peut-être qu'un courage plus viril, une pensée plus mâle eussent dicté un style plus ardent, plus impétueux ou plus rigide. Les défauts de Cicéron sont pleins de grâce et d'a-

mabilité; il a de brillants et doux sophismes pour excuser ses faiblesses : battu dans le monde politique, il accourt avec une tendresse et une ferveur enfantines embrasser la statue de la Philosophie ; de là il jette encore un regard d'effroi et d'envie sur les orages qu'il vient de quitter et qui ont blanchi d'écume sa pourpre consulaire. Les terreurs et les espérances de ce cœur irritable et vraiment artiste font une partie de son génie. Avant de le juger sérieusement, vous vous êtes surpris à l'aimer.

Il serait injuste d'ailleurs de le soumettre à une sentence trop rude, de ne voir en lui que l'homme d'action, l'homme politique, le compagnon de César, de Caton, de Pompée.

La situation de Marcus-Tullius Cicero, dans une république mourante, au milieu des partis armés, est singulière et spéciale. Petit bourgeois d'Arpinum, il ne compte ni sur l'illustration des aïeux, ni sur le laurier militaire ; il est homme de lettres avant tout. La réputation, l'éloquence, les arts dominent sa vie, animent sa pensée, émeuvent, énervent, agrandissent, échauffent tour-à-tour son âme. Je regarde son consulat comme un accident de sa vie, comme un épisode qui a toujours étonné Cicéron lui-même : son premier intérêt, c'est l'intérêt littéraire. Placé entre les colosses rivaux de Pompée et de César, du patriciat et du plébéïanisme, Cicéron, froissé entre ces deux géants qui s'entrechoquent, représente l'artiste dans la tempête, voyant, d'une part, le flot béant, d'une autre, le ciel qui foudroie; homme de spéculation philosophique et d'admirable éloquence, que va-t-il devenir? S'il quitte la mêlée des intérêts, le combat des forces matérielles qui se trouvent en lutte, il perdra les plus beaux sujets sur lesquels puisse s'exercer l'éloquence humaine ; il reste donc,

battu des vents, comme ce peintre attaché au mât du navire, sous l'éclair menaçant, au milieu du naufrage et des agrès rompus. Avec le sentiment du beau, le besoin de l'honneur, l'ardente soif de la gloire, l'amour d'une vertu idéale, il ne sait où trouver l'application de cette vertu. A droite et à gauche, des crimes des cadavres, des lâchetés et des proscriptions; il flotte entre les deux armées qui vont déchirer la patrie; il se décide tard; puis il se repent de s'être décidé; puis il se repent encore de s'être repenti. Son art sublime et consolateur profite seul de ces douleurs et de ces fluctuations; sa voix devient plus pathétique; sa philosophie se colore d'une teinte plus triste, plus morale et plus douce; la somme de ses connaissances augmente; et la scène confuse à laquelle il assiste n'est pas la moindre des instructions qu'il reçoit. Il apprend à bien mourir; cette vie incertaine se couronne d'une mort héroïque. S'il eut embrassé hautement la cause de César ou de Pompée, la moitié de son talent se fût perdu. Le déploiement de volonté qu'une résolution pareille eût exigé eût absorbé sa vie. Il eût échangé contre un grand rôle politique, contre une nécessité dure et violente, cette souplesse, cette admirable variété, cette flexible et facile universalité d'éloquence, que nous admirons en lui, et qui résulte de la flexibilité, de la souplesse même de son esprit et de son âme.

C'est le véritable point de vue sous lequel Cicéron doit être envisagé. Nous le trouverons fidèle à ce caractère d'homme de lettres, dans les circonstances les plus graves. Encore une fois, je ne voudrais point passer pour le détracteur du roi de l'éloquence. Que Cicéron reste entouré de sa gloire bien méritée! je ne vois pas ce que je gagnerais ou ce que le monde pourrait y gagner, quand je dé-

montrerais d'une manière irréfragable, que Cicéron était sans talent comme sans vertu.

Qu'on me permette donc d'écarter le nuage d'encens et les voiles sacrés dont la vieille image cicéronienne s'enveloppe, et de chercher l'homme réel sous ces bandelettes et ces vapeurs; il est curieux de voir comment le talent de l'écrivain a reçu l'influence des évènements publics, et quelle force de résistance le génie de l'orateur a su opposer aux chocs de la fortune; il est utile de faire marcher de front cette double appréciation de l'artiste et de l'homme d'État, de l'homme privé et de l'homme public; de demander à ses qualités le commentaire de ses faiblesses, et à ses faiblesses le corollaire de ses vertus. Quiconque préfère la force de l'âme à la beauté du talent, se montrera sévère pour lui; mais on l'aimera tendrement, on lui pardonnera ses fautes si l'on fait peu de cas des vertus rigides et que l'on aime les demi-vertus, les grâces sociales, les affections de la vie privée : affections douces, peu profondes, quelquefois mêlées d'égoïsme.

Cicéron marque très-bien le passage et l'infusion de la civilisation grecque dans la civilisation romaine. On le voit affable, civil comme un véritable Athénien, trop facile de caractère, sensible à la mort d'un esclave plus qu'il ne convient à un descendant de Romulus; il l'avoue lui-même : *Meherculè sum conturbatior. Puer festivus, anagnostes noster, Sositheus decessit; meque plus quam servi mors debere videtur*, *commovit.* — « Je suis trop agité, » de par Hercule! Sositheus est mort, un aimable enfant » qui me servait de lecteur; cela m'a fait plus de peine » que la perte d'un esclave ne devrait en causer. » (Lettre XVII, t. 1.) Ces sentiments sont pleins de charme et de

bonhomie ; ce n'est déjà plus la vieille Rome. S'agit-il de se décider et nécessairement de se compromettre un peu? Cette sensibilité se tourne en faiblesse. Clodius est convaincu d'avoir attenté à toutes les lois ; le sénat va juger ; le coupable s'environne de satellites et de bandits. Tout en confessant que la religion, l'État, le salut des honnêtes gens, la justice, l'honneur exigent une haute fermeté, un châtiment exemplaire infligé au criminel, Cicéron se laisse fléchir ; il n'a pas la force de condamner cet homme puissant : *Nosmetipsi*, dit-il, *qui Lycurgei a principio fuissemus, quotidie demitigamur : instat et urget Cato.* — « Moi-même, qui, dans le principe, voulais être un » petit Lycurgue, je deviens plus traitable chaque jour. » C'est Caton qui presse l'affaire et qui tient ferme. » (Lettre XVIII, t. 1.)

Ces observations n'enlèvent rien au mérite, aux qualités de Cicéron ; mais elles nous mettent sur la trace de son vrai caractère. On apprend à ne pas lui demander une fermeté dont il est incapable. Cette mollesse a d'autres résultats plus dangereux ; elle conduit à une dissimulation féminine, craintive, à une défiance malheureuse, timide, souvent injuste. Cicéron ne savait si se fier à ses amis, ni se défier de ses ennemis. En voici une preuve frappante : il avait embrassé le parti de Pompée ; dans son discours *Pro lege Maniliâ*, il venait de le couvrir d'éloges ; il avait épuisé en son honneur les formules de l'éloquence, les ressources du panégyrique. Pompée, en retour, lui avait accordé beaucoup de caresses, d'égards, de louanges et de marques d'attachement ; mais comme les exigences politiques de Cicéron étaient grandes, et que sans doute le chef de parti ne se fiait pas aveuglément à ce caractère, l'orateur voyait dans cette

résistance un outrage au premier chef; aussi, sans rien changer à son intimité apparente avec Pompée, écrivait-il à Atticus : « *Nos ut ostendit, admodum diligit, amplectitur, amat, apertè laudat; occultè, sed ita ut perspicuum sit, invidet : nihil come, nihil simplex, nihil* en toïs politikoïs *honestum, nihil illustre, nihil liberum.* — Pompée, dit-il, fait semblant de m'aimer beaucoup, de m'embrasser, de me chérir, de me louer ouvertement. Il est aisé de voir qu'il est envieux de moi, dans le fond. Rien de noble, de simple, de franc, d'honnête en politique, de libre et de généreux chez lui. » (Lettre XVIII, t. 1.) Pourquoi Cicéron juge-t-il si mal en secret l'homme qu'il flatte démesurément en public; pourquoi suppose-t-il que Pompée, chargé de couronnes triomphales, enivré de faveur populaire, est jaloux de lui? C'est un sentiment de sophiste et de rhéteur que celui-là : presque tous ceux qui se plaignent de l'envie qu'ils excitent sont malades d'amour-propre et d'envie. Un homme d'une autre trempe n'eût pas condamné si légèrement Pompée ou ne fût pas resté son ami; chez Cicéron, ce double langage vient de faiblesse, d'incertitude, de crainte; à tout moment, il est prêt à dénigrer ceux qu'il vient de porter aux nues, Caïus Pison, par exemple, que, dans son discours pour Plancius, il traite de héros et de citoyen illustre, honnête, admirable; mais que dans sa Lettre XVIIIe, t. 1, écrite à la même époque, il appelle homme pervers et couvre de ridicule : « *Pacificator Allobrogum, homo perversus.* »

Un détracteur de Cicéron aurait trop beau jeu, ses Lettres à la main. Il l'accuserait de duplicité, de bassesse et de cupidité. En écartant toutes les considérations sur lesquelles nous venons de nous arrêter, en oubliant la situation pénible de l'orateur, ses engagements, ses liaisons, son es-

prit philosophique, ses habitudes de barreau, il serait trop facile de multiplier les preuves apparentes qui le présenteraient comme le plus faux et le moins habile des hommes.

« Voyez, dirait cet accusateur acharné, à quoi la faiblesse et l'ambition de Cicéron le conduisent sans cesse. Tout ce que sa conscience condamne, il le fait. Ce Pompée, qu'il n'aime et n'estime pas lui ordonne de défendre Vatinius; aucun citoyen de Rome n'était plus détesté ni plus avili que Vatinius; le peuple le montrait au doigt. Un jour qu'en sa qualité de magistrat il avait fait défense de jeter des pommes dans le cirque, on alla consulter un jurisconsulte pour savoir si les *pommes de pin*, projectile plus dur et plus dangereux que la pomme du pommier, étaient comprises dans les termes de l'édit. Le jurisconsulte n'hésita point à répondre, que si ces pommes de pin étaient destinées à Vatinius, l'édit le permettait. Cicéron partageait l'opinion générale sur cet homme. Dans sa CII^e^ Lettre, écrite en l'an de Rome 697, il dit : « J'ai écrasé Vatinius, et les hommes et les dieux m'ont applaudi. — *Vatinium concidimus, hominibus Deisque plaudentibus.* » Deux ans après, le défenseur de Vatinius, c'est Cicéron. Il prend la parole pour celui qu'il exècre et méprise, pour cet homme taré que la populace et les grands poursuivent de leur haine! — « J'ai ce soir une cause à plaider, dit-il dans sa Lettre CXIV^e^ : celle de Vatinius. — *Post meridiem, Vatinium sum defensurus!* » En effet, nous possédons le plaidoyer pour Vatinius, concession faite à Pompée!

» Est-ce là une noblesse d'âme vraiment philosophique et romaine, demanderait encore l'ennemi de Cicéron? Et pourquoi défendait-il l'ignoble Vatinius? Pour plaire à un

chef de parti qu'il détestait ! Cette politique faible et fausse ne serait excusable que par le succès ; et elle n'en obtenait aucun. Personne n'avait confiance en Cicéron.

» En effet, la première qualité de l'homme politique, c'est la sagacité ; il est difficile de voir plus mal, d'avoir le coup-d'œil moins sûr que notre orateur. Il s'abuse sur les hommes et sur les choses. Nul chef de parti n'aurait donné sa confiance à un homme qui se trompait toujours.

» Clodius, César, Pompée, Caton savaient bien de quelle gravité étaient les circonstances. Ambitieux ou avides, vertueux ou vicieux, ils choisissaient dans ce drame terrible le rôle sérieux qui convenait à leur caractère. Clodius marchait à la tête de ses gladiateurs, troublant la ville, effrayant le sénat, brûlant les maisons, égorgeant les citoyens, Pompée se drapait dans les plis de son vêtement sénatorial, s'enveloppait de son silence et imposait au peuple. Caton prenait en main la défense de la vieille République, sans se prêter à l'urgence des temps. César, plus grand qu'eux tous, s'armait pour la conquête d'une société qui demandait un maître et n'avait pas d'autre salut. De tous les personnages marquants de l'époque, Cicéron est le seul qui aperçoive toujours la situation des choses sous un aspect faux et vague. Il répète cent fois, mille fois : *Respublica periit ! Periit respublica !* Oui, la république est perdue ; si tu es homme politique, agis pour elle, reconstruis-la, mets-toi à l'œuvre. Prends un parti. Non ; tour-à-tour césarien et pompéïen, il ne démêle ni les projets des hommes qui l'entourent, ni la marche réelle des affaires. Il craint ceux qui ne sont pas à craindre, Hortensius par exemple, homme loyal et honnête ; Vatinius, homme si méprisé que le dédain général lui avait fait perdre toute valeur ; Clodius, brouillon furieux, redoutable

seulement pour Cicéron et ses amis. Quant à César et Pompée, Cicéron ne les devine pas avant la bataille de Pharsale; il est surtout fort rassuré du côté de César, et c'est l'ambition du taciturne et léthargique Pompée qu'il redoute. Admirable pénétration ! Toute cette sagacité philosophique aboutit à une illusion perpétuelle. »

Voilà ce que pourrait dire l'ennemi de Cicéron ; ce jugement est trop sévère, toutes les charges et tous les griefs s'y trouvent; on n'y tient compte d'aucune circonstance atténuante, on ne donne aucune vertu pour contrepoids à tant de faiblesses. Il faut se souvenir de l'état social auquel se rapporte la vie de l'orateur romain. Cette société reposait sur le mensonge. César voulait-il sauver la République ? Non ; mais il le disait. Pompée avait-il à cœur le maintien du vieil État ? Non ; il donnait ce prétexte au repos de son ambition satisfaite. Malheureux temps, où le rôle même de Caton est le rôle d'un niais sublime et entêté !

Cicéron fut embarrassé d'agir dans une telle époque, et certes on l'aurait été à moins.

Quant aux fautes vénielles d'un amour-propre toujours aux aguets, d'une vanité enfantine, il faut passer condamnation là-dessus; on les retrouve à chaque page; Cicéron les avoue, ou plutôt il en fait parade avec une naïveté qui désarme. Il se loue et s'admire ingénument ; il fait valoir *pugnas mirificas..... meos sonitus..... fulmen meum... constantiam meam*, etc.,. « ses combats merveil- » leux, le tonnerre et la foudre de sa voix, sa vertu, sa » constance. » Il croit en lui même, avec une bonne foi charmante. Mais cette grandeur tombe et se brise, quand une circonstance grave, un malheur inattendu, une bourasque de guerre civile désemparent le vaisseau de Cicéron ; l'on reconnaît alors qu'il s'est trop fié au pouvoir

de son éloquence ; qu'il a triomphé trop vite, et que pour avoir adressé aux Pères Conscrits, *Orationem plenissimam gravitatis* (lett. 20), « un discours plein de gravité », pour avoir terrassé Clodius « à coups d'épigrammes », *dicteriis et salibus ;* notre homme d'esprit n'a pas fait faire un seul pas à sa cause et ne s'est armé d'aucune force contre le danger.

Suivons la marche des événements. Clodius n'est pas condamné ; il achète ses juges. Le Sénat irrité, décrète que l'on poursuivra immédiatement ceux qui ont reçu l'argent de Clodius. La mesure est impopulaire ; Clodius était riche et corrupteur : *popularité et justice* ne sont pas souvent synonymes, et un évêque anglais, Hooker, s'écriait : *vox populi*, *vox diaboli ;* « la voix du peuple est la voix du diable ! » Cicéron, l'ennemi juré de Clodius, monte à la tribune pour défendre les juges prévaricateurs ; il veut plaire à la masse, il recherche, aux dépens de la conscience et de l'honneur, un souffle de misérable popularité. Il ne cache pas à son ami la honte de cette action. « J'ai été » grave et abondant, dit-il (lettre 22, p. 101, t. 1), dans » une cause tout-à-fait honteuse ;... j'ai grondé hautement » le Sénat, avec force et autorité. » *In causâ non vere cundâ admodum gravis et copiosus fui... objurgavi senatum, summâ cum auctoritate!* C'était vraiment bien la peine d'être grave et abondant ! Il va plus loin : les chevaliers, classe mitoyenne, qui représente à peu près la bourgeoisie de nos temps, font une réclamation très-injuste, à peine supportable, *vix ferenda (id ib.)* ; demande odieuse, pleine d'opprobre, et qui implique un aveu dégradant. » — *Invidiosa res, turpis postulatio, et confessio temeritatis.* — C'est Cicéron qui le dit lui-même. Pour capter les chevaliers, il appuie cette demande si honteuse. *Non solùm id*

tuli, sed etiam ornavi. « Non-seulement je l'ai soufferte, mais je l'ai soutenue et ornée. » *Subventum est maximà à nobis.* « C'est surtout moi qui lui ai prêté de la force. » L'ambition et l'amour-propre décevaient Cicéron ; il espérait se détacher du Sénat, et gagner l'affection des chevaliers et du peuple ; erreur : bientôt l'exil, la proscription et la haine de la multitude lui apprirent la valeur de cette popularité si coûteuse et si passagère.

On est fâché de rencontrer dans la vie de Cicéron écrite par lui-même et tracée involontairement dans ses Lettres, un grand nombre d'actes semblables. Il n'agissait ainsi ni par cupidité ni par bassesse. Il croyait faire de la politique, comme si les petites ressources ne tombaient pas d'elles-mêmes devant la force suprême des événements, comme si l'on pouvait *finasser* avec les révolutions ! En vain les feintes se multiplient dans la conduite de Cicéron ; il n'a point de confiance dans Pompée, et cependant il est en liaison intime avec lui. « *Utitur Pompeïo familiarissimè !* » (Let. 22.) En vain il cherche à se maintenir auprès de Caton qu'il trouve intègre et honnête, mais imprudent (*id. ib.*); auprès de Crassus qui ne dit et ne fait rien, et des chevaliers envieux du sénat. En vain cherche-t-il à ne blesser personne (*nihil a me in quemquam asperum*, p. 116, t. 1) ; à ramener à lui les jeunes voluptueux (*libidinosæ et delicatæ juventutis*, id.) ; à redoubler de prudence et de politique (*summam adhibere diligentiam et cautionem*, id.). Enfin, pour engager Pompée et s'attacher définitivement cet homme qu'il déclare n'être ni généreux ni honnête, en vain lui fait-il répéter souvent en plein Sénat que Cicéron a sauvé la cité romaine, c'est-à-dire le monde. (*Adduxi ut mihi salutem imperii et orbis adjudicaret*).

Ce grand appareil de finesse, dont il se vante d'avoir com-

biné tous les moyens, et qui charme sa vanité, ne sert absolument qu'à l'endormir lui-même, à lui faire oublier le péril. Les ambitions vont leur train; César conquiert les Gaules; chacun noue ses intrigues : on se prépare à la lutte : la République se dissout et l'amour-propre de Cicéron se pavane comme s'il avait remporté la victoire. Il s'occupe surtout d'écrire en grec sans faire de solécismes, il prie Atticus de vouloir bien lui pardonner ceux qui ont pu lui échapper. Qu'on lui envoie des livres, beaucoup de livres grecs; ce qui lui tient le plus au cœur, ce sont les *juncturæ*, *pigmenta*, *myriothêka*, les fleurs, les ornements, les transitions, les couleurs, et nous ne le blâmons assurément pas.

Mais César s'avance.

Alors Cicéron s'aperçoit que son ami Pompée (qu'il n'aime nullement) ne sera pas un appui très-utile, et que le vent est favorable au conquérant des Gaules (*Cæsari venti valdè sunt secundi*, let. 26, p. 135). Il s'excuse de son mieux auprès d'Atticus, qui lui a reproché l'étourderie, peut-être la fausseté de ses rapports avec Pompée. Il s'apprête à jouer le même rôle avec César, qu'il veut, dit-il, gagner pour le rendre meilleur. On ne peut déguiser avec plus d'adresse une transition brusque et difficile à excuser. « Quel mal y aurait-il, demande l'habile orateur, si j'avais » tout le monde pour ami et personne pour ennemi? Pour- » quoi ne m'appliquerais-je pas à rendre César meilleur aussi? » *(Id. ib.) Si nemo mihi invideret, si omnes faverent... si etiam Cæsarem reddo mitiorem... num tantum obsum*, etc.!

César, qui connaît parfaitement bien Cicéron, compte que l'orateur n'entravera point ses mesures; il le lui fait dire par un de ses affidés, Cornelius Balbus (*ib.* pag. 144).

Cicéron voit l'honneur et la gloire qu'il tirerait d'une attaque contre ces mesures *(dimicatio plena laudis)*; mais César devient très-influent; Cicéron, déjà intime avec Pompée, saisit l'occasion de se faire l'ami de César et d'assurer ainsi son repos *(Conjunctio mihi summa cum Pompeïo. Si placet etiam, cum Cæsare... Reditus in gratiam cum inimicis; senectutis otium*, ib). Malheureux et faux calcul! Refuser les ennemis, c'est ne pas vouloir d'amis. Il y a grandeur à prendre une attitude franche, hostile aux uns, bienfaisante aux autres; à savoir accepter les ennemis, quelquefois à les braver. Cicéron n'échappa ni à l'exil, ni à la confiscation, ni au poignard d'un ennemi lâche. A quoi bon tant de prudence?

La prudence de Cicéron n'a pour résultats qu'une défaite, l'ennui, le désapointement, le dégoût, la triste conviction de s'être trompé et d'avoir été trompé. Il n'avait pu prendre aucune résolution. César, Pompée, Crassus s'étaient ligués contre la république sans qu'il s'en doutât. il avait des engagements avec eux tous, et tous il les détestait. Il aurait pu s'opposer ouvertement aux triumvirs, en se plaçant avec Bibulus à la tête du sénat; mais le cœur lui manquait dans cette entreprise. Il se contentait de se réjouir avec les muses (*cum musis nos delectamus animo æquo.* Ib. p. 192.) et les muses ne l'empêchaient pas de s'apercevoir que tout le monde était las de lui, (*ab hac hominum satietate nostri cupio discedere.* Ib 194.) et qu'enfin les hommes puissans, ses amis, qui l'ont complètement joué, ne veulent que se débarrasser de sa présence d'une manière un peu honnête.

Aussi va-t-il se réfugier dans sa maison de campagne voisine d'Antium; c'est là, que plein de mélancolie et de grerets, il se jette corps et âme dans les bras de la philo-

sophie. Elle sera désormais tout son bonheur. Plût à Dieu qu'il se fût avisé plus tôt de n'aimer qu'elle seule! Il sait combien le reste est vide et faux. (*Cupio totus.... omni curâ...* philosopheïn... *sic ex animo. Et si vellem ab initio!... Quæ putavi præclara, expertus sum quam inania! Id. ib.* p. 196.) Adieu à toutes les grandeurs! « Cependant, dit-il encore, si on lui donnait une petite place d'augure! L'augure Nepos va partir pour un voyage : à qui destine-t-on cet honneur? Si ces gens du pouvoir (*isti*) voulaient de moi, je ne pourrais être séduit que par là. » *Uno quidem ab istis capi possum*, etc. Ib.)

Homme d'esprit qu'il est, il s'aperçoit de l'excellente scène de comédie où il vient de se donner le principal rôle, et il s'écrie : *Vide levitatem meam!* — « Vraiment je suis bien faible et bien léger! »

Si, dans les actions de la vie, dans les résolutions à prendre, dans les décisions fortes et difficiles, on a quelques reproches à faire à Cicéron, il prend noblement sa revanche comme écrivain, comme orateur, comme philosophe. Ses conseils à son frère Quintus (lettre 29 tome Ier, p. 147.), sont un modèle de sagesse, de raison, d'urbanité, de philosophie pratique. Rien n'est oublié; Cicéron a tout prévu; ses recommandations pleines de gravité, de douceur, de noblesse et de sévérité à la fois, embrassent toutes les parties dont se compose le caractère de l'homme public, toutes les branches de l'administration; Cicéron n'a pas d'égal, comme professeur de vertu civile; sa faconde élégance, sa diction féconde et suave, dépouillent la moralité de toute rudesse.

En vérité, quand on y regarde de près, on trouve chez lui l'étoffe d'un grand écrivain, bien plutôt que celle d'un homme d'État. Son style même se ressent de cette dou-

ceur d'âme. Il lui faut des sujets qu'il puisse orner et broder de fleurs, *antherographeistai*, comme il le dit lui-même. Cicéron est à moitié Grec; il préfére aux teintes du vieux Latium les couleurs asiatiques; tout son style est encore imbu de saveurs ioniennes. Chacune de ses épîtres se trouve semée de souvenirs attiques. Il emprunte une fleur à Homère, et une guirlande à Euripide. Il se console avec une sentence du philosophe grec; il s'excite au courage et à la gloire en répétant un demi-vers de Pindare. On voit que toutes les images et tous les souvenirs de l'Hellénie poétique flottent à la surface de cet esprit gracieux, vaste et mobile. La Vertu et la Renommée lui semblent belles, surtout parce qu'elles ont dicté de beaux vers et fait sculpter de belles statues. Il les vénère comme les inspiratrices des arts et les guides aimables de la vie. Il ne pardonne pas à Caton sa dureté rébarbative et sa moralité anti-littéraire ; cependant il a du respect pour cette barbe hérissée du sénateur inflexible, pour ce personnage dramatique dont la rudesse mal peignée produit un effet pittoresque. La prédilection de Marcus Tullius Cicéro pour tout ce qui est sonore, éclatant ou poli, embrasse à la fois le bien-être et le beau moral, les arts et la république. Quand cette vertu fondée sur une exaltation d'artiste se trouve face à face avec la destinée, la guerre civile, le froissement des partis, l'urgence des évènements et les vices humains, que devient-elle? Elle n'a pas assez de vigueur pour étreindre corps à corps la cruelle nécessité des temps; elle faiblit et tremble, elle exhale son ennui en satires, en lamentations vaines, et elle court philosopher à Tusculum.

Lorsque le premier triumvirat se forme, Cicéron se voit joué; le sénat succombe; la république est perdue, et ses

amis ne l'ont pas même admis au partage du pouvoir; il se retire dans la solitude d'Antium; là, personne ne parle politique, on n'y sait pas même les noms des grands hommes à la mode; on accueille Cicéron comme un bourgeois opulent, non comme un diplomate. Il se repose et jouit de ce calme parfait, dont il profite pour se venger innocemment de ses ennemis, et pour écrire contre eux des anecdotes satiriques à la façon de Théopompe. (Lett. 32. T. 1.) Le voici revenu à son métier d'auteur; il songe à ses inimitiés, il les chérit, il les couve, il prend plaisir à cela, c'est un excellent sujet pour écrire. (*Nihil aliud quam odisse... cum aliqua scribendi voluptate*). Il ne veut, dit-il, accepter aucune place, aucun emploi dans le gouvernement de l'état; cependant le titre d'augure est-il donné ? A qui appartient-il ? Il s'informe de tout avec soin, et ne désire rien tant que de voir la division se mettre parmi les triumvirs, les tyrans, les rois superbes, les *dynastes*, comme il les nomme, ceux-mêmes dont il conserve et cultive l'amitié, dont il s'occupe à écrire l'histoire secrète et scandaleuse, et qui ne seraient pas tout-à-fait odieux et ridicules, s'il réservaient à Cicéron la robe sacrée de *lituus* augural.

Cependant comme on ne pense point à lui, il s'endort et se félicite de son indifférence pour les affaires publiques; l'orage grossit en secret; alors il s'éveille et revient à Rome pour soigner ses intérêts; il voit avec effroi quels dangers menacent sa vie et sa fortune. Clodius triomphe; Cicéron, selon sa coutume, ne sait pas se décider; il louvoie, *n'approuve ni ne désapprouve et gagne du temps.* (*Neque approbo, neque improbo... utor viâ.*) Aussi se déplaît-il à lui-même (*Mihi displiceo*) ; il sent la mollesse et la faiblesse de cette conduite; il regrette que son ami Atticus ne soit

pas là pour le diriger; il écrit *timidement* (*hæc scripsi timidè*); sa dernière ressource est de se placer sous l'égide de Pompée qui a tant de peine à défendre sa vieille popularité chancelante.

Toute cette conduite manque d'énergie autant que d'habileté.

C'était ce que lui disaient sans cesse Atticus et Quintus son frère. Il leur répond d'une manière assez embarrassée, comme à des gens dont on vient de recevoir des reproches fondés : « Vous m'écrivez des choses plus fortes que je ne voulais, dit-il à son frère. » En effet, Quintus lui avait rappelé ce vers d'Eschyle : « Mieux vaut mourir une fois que de trembler chaque jour. (*Apax thaneïn.*) Il lui avait dit encore qu'il fallait diriger son vaisseau dans la bonne voie (*Orthan tên naûn*) et ne pas s'inquiéter du reste. Je serais de l'avis du frère Quintus : la méticuleuse prudence et la temporisation perpétuelle de l'orateur ne l'empêchèrent pas de succomber. Jusqu'au moment de son injuste condamnation, il s'aveugle et se flatte. Pompée l'aime, dit-il; tout le monde rend hommage à Cicéron; il y a foule chez lui; sa maison est fréquentée et honorée. Le voilà redevenu puissant; les bons citoyens lui montrent du zèle et de l'amitié. A peine trois mois s'écoulent, Cicéron est chassé de Rome.

L'exil, c'est encore là une grande épreuve de caractère; Cicéron l'a-t-il soutenue convenablement? Il est permis d'en douter.

La première lettre qu'il écrit en route annonce qu'il a perdu la tête, la seconde qu'il est accablé (*animo perculso et abjecto*); la quatrième, qu'il se soutient à peine (*vix me sustento*); la sixième, qu'il ne sait que faire (*mihi deest consilium*); la septième, qu'il ne peut plus souffrir la lu-

mière et qu'il se cache (*lucem aspicere vix possum*); la huitième, que sa douleur le lacère et l'abîme (*mœror lacerat et conficit*). On n'est pas étonné que sa femme le relève, l'exhorte, le rappelle au sentiment de sa dignité (*exhortatur ut animo sim magno*).

C'est sans doute un grand malheur d'être exilé, de quitter sa patrie, de voir sa maison détruite et ses ennemis triomphants; mais, ô Cicéron! à quoi vous sert votre philosophie? Quel est le fruit de ce long apprentissage fait sous les stoïques et les académiciens? Vous, homme politique, vous qui tout-à-l'heure, escorté de vingt mille citoyens en habit de deuil, veniez braver Clodius et annoncer les funérailles de la patrie, ne saviez-vous point que le jeu auquel vous étiez mêlé était un jeu de mort et d'exil? Vous vous jetez dans les combats des partis, et vous vous effrayez comme un enfant lorsque votre cuirasse est percée, votre peau effleurée, votre armure forcée et tachée de sang! Sylla vient de régner sous le nom de Dictateur; le cadavre de Marius est encore chaud; les ombres des proscrits se dressent par milliers dans les places publiques de Rome, et vous êtes surpris de ce qu'un décret du Sénat vous relègue à quatre cents milles de la capitale! Vous avez fait un coup d'État et vous espérez vivre comme un bourgeois obscur! Vous vous étonnez d'une injustice, vous qui avez fait étrangler des conspirateurs, sans jugement du peuple, contre la loi formelle, dans un cachot; vous qui avez exalté si haut le courage de cette illégale et violente action, vous qui avez sauvé le patriciat par cette injustice heureuse! Pourquoi reculez vous devant les résultats de votre conduite?

Une âme forte eût accepté ce malheur, cet exil, qui arrachaient de si tristes gémissements à Cicéron. Sa femme,

Térentia, plus énergique que lui, s'enorgueillissait d'une proscription qu'elle regardait comme une gloire. Vingt mille jeunes Romains avaient pris le deuil au moment où le célèbre orateur quittait Rome. Atticus, ami dévoué, sacrifiait une année entière aux intérêts de son ami. Partout le fugitif trouvait des cœurs compatissants, des hospitalités courageuses. Ni son frère Quintus que Cicéron avait maltraité, ni Hortensius, son rival, qu'il avait accusé si mal à propos, ni Pompée et César, qui savaient tous deux que Cicéron les flattait sans leur être attaché, n'abandonnaient la cause du proscrit. Le titre de proscrit était un honneur, non une honte. Tout le monde avait été proscrit. Etait-ce une si grande misère, une chose si rare et digne de tant de soupirs et d'étonnement à une époque pareille, quand l'agonie de la république s'annonçait par des convulsions féroces? Au milieu de ces révolutions, Cicéron ignorait-il que le tour de son triomphe et de la défaite de ses adversaires devait arriver quelque jour? Et Atticus n'avait-il pas raison de blâmer le désespoir de l'exilé, son abattement, sa prostration morale, *ærumnosas querelas et longa suspiria?*

Cicéron sentait sa faiblesse. Lisez les lettres à César; vous verrez l'orateur pâlir devant la figure impériale du conquérant. Cicéron l'assure de son attachement sincère. *Me persuadeo te me esse alterum.* « Tu es un autre moi-même, » lui dit-il. Il exalte l'humanité, la bienveillance *(humanitatem, comitatem)*, la main victorieuse et fidèle *(manum victoriâ et fide præstantem)*, du conquérant des Gaules. Il avoue aussi que César se moque de lui : « Tu connais l'hésitation qui m'est ordinaire, lui dit-il. (*Mea quædam tibi non ignota dubitatio.*) — Tu as raison de me railler quand je me suis servi de ce lieu-commun que

j'emploie ordinairement pour te recommander Milon (*Verbum meum vetus, quum ad te de Milone scripsissem, jure lusisti.)* » On croit voir le génie de Cicéron s'abaisser devant le génie de César. Ce dernier raille, protége, effraie, commande, reçoit les éloges; l'autre s'excuse, subit la moquerie et en reconnaît la justesse.

Son grand tort, c'est d'avoir manqué de décision; à parler rigoureusement, toute décision était impossible à l'honnête homme. Il y a des époques où le vice et la calamité se présentent de toutes parts. Qu'était-ce que l'Empire romain lorsque César revint des Gaules? Une société qui vivait de souvenirs et s'appuyait sur un passé détruit.

L'autopsie d'une société qui tombe en dissolution est un des plus tristes spectacles du monde; et c'est aussi l'un des plus instructifs. On a pitié alors des hommes, de leurs institutions, de leur force intellectuelle et physique, de leurs armées, de leurs palais, de leurs empires. Le faisceau est rompu; le centre social se brise. Au lieu d'accomplir leur ellipse et de rouler dans un orbite régulier, tous les éléments du système obéissent à une force destructrice. Chaque individualité s'éloigne du point central, et tend à devenir centre à son tour. Personne n'obéit, et tout le monde veut commander. La grande fiction légale sur laquelle l'association humaine repose s'anéantit tout-à-coup. Vous diriez un drame qui s'achève et sur lequel la toile tombe.

Le vulgaire se réjouit de voir ses vieilles illusions détruites, le trône devenu un morceau de bois poli, le sceptre un bâton doré, la toge un morceau d'étoffe mal brodée; il se réjouit de n'avoir plus ni culte à rendre, ni génuflexions dont il doive s'acquitter, ni vénération à donner à personne. La puissance du respect et de la tradition, grands moteurs

de la scène sociale, a disparu à jamais; il en reste une, une seule; hélas! la puissance brute, la force, la supériorité du corps sur le corps; par là commencent les sociétés sauvages; par là finissent les sociétés perdues. Le boucanier le plus hardi et le plus robuste fonde une colonie sur quelque plage inconnue; le soldat du Bas-Empire est un fabricant de rois. Du temps de Cicéron, la société romaine meurt, et l'on voit tous les hommes politiques se précipiter sur la force brutale pour l'accaparer; elle reste au plus heureux, au plus habile, au plus brave, à Jules César. Pompée la lui dispute longtemps, le glaive à la main; et dès qu'il sera mort, le combat recommencera.

En de telles époques, la force du caractère l'emporte toujours; celui de Cicéron était plein de faiblesses; la plus dangereuse pour lui, celle qui ne l'abandonna jamais, ce fut le stérile et inquiet désir du pouvoir.

QUELQUES MOTS SUR LA VIE DE CICÉRON.

La suprême culture du génie romain, modifié par le génie grec est exprimée par Cicéron, symbole définitif non de la civilisation romaine elle-même et dans son essence, mais de cette civilisation mixte et grandiose qui devait naître de la puissance de Rome enrichie, après la conquête des trésors de l'intelligence hellénique. C'est sous ce point de vue que Cicéron donne son nom à l'une des périodes les plus importantes des annales humaines. Il convient donc de le considérer non-seulement comme le personnage le plus éloquent et l'un des plus érudits de l'ancienne Rome, mais comme une sorte d'anneau intermédiaire, entre la société grecque dont il a toutes les lumières, la société romaine qu'il a illustrée, et la civilisation moderne qui a marché longtemps sous sa direction intellectuelle.

Il n'est pas étonnant que les traits les plus originaux du caractère romain se soient effacés chez un tel homme. La forte empreinte des Brutus, des Caton, des Scipion ne vit plus en lui. Les divinités austères et farouches de Latium ne sont plus les siennes. Il ne sacrifie plus à Mars, mais aux muses; il enrichit d'or et de perles l'airain de la vieille statue de Rome. S'il est moins fort, il est aussi plus humain que ses pères. Homme nouveau, *Arpinas*, né dans un petit municipe, il ne nourrit point contre les patriciens de la ville-reine les haines profondes des tribuns populaires; consul et dictateur, il est plein de bienveil-

lance pour le peuple, les clients, les pauvres et les esclaves. Cette *humanitas, charitas generis humani*, où l'on voit poindre comme un lointain rayon, et une faible lueur du Christianisme est la plus belle partie de son caractère; de même que la clarté, la lucidité, la facile compréhension de toutes les idées est la plus belle partie de son talent. On ne trouve plus en lui, les exclusions, les âpretés ni peut-être aussi les grandeurs du vieux monde romain. Cicéron n'eut ni tracé les énergiques tableaux du poète Lucrèce, ni condamné son fils à mort comme le premier Brutus, ni lutté d'indomptable puissance avec l'âme terrible de Caton. En revanche, il avait quelques-unes des délicatesses du monde moderne et toutes celles du monde ancien; il n'égorgeait point ses esclaves de sa main, ne se croyait pas, à titre de citoyen de Rome, maître du sang et des richesses de toutes les races vivantes et laissait la débauche à Catilina, la soif du pouvoir à César, la rapacité à Verrès, la cruauté à Sylla.

De même que ses qualités étaient moins altières et plus aimables, ses défauts étaient moins violents et moins atroces; l'élégance raffinée de cet esprit exquis, la douceur sympathique de ce cœur facilement attendri coloraient ses faiblesses d'une teinte charmante et donnaient à ses vertus plus de grâce. On pouvait lui reprocher l'ardeur exagérée des désirs, l'imprudence dans les entreprises, une vanité littéraire, une trop accessible crédulité, de la faiblesse dans les grandes occasions, des colères trop promptes, peu de retenue dans l'exercice de cette ironie où il excellait, enfin, peu de décision personnelle. En revanche, que d'amabilité et d'aménité, d'admiration pour le beau, de vénération pour la vertu, de sensibilité pour ce qui est honnête et grand, même d'héroïsme, quand il était

soutenu par l'espérance de la gloire et les voix consolantes de l'amitié ! Que de douceur dans les relations sociales, de générosité et de candeur dans la vie privée, et d'affabilité dans la vie publique ! Combien cette âme se laissait facilement émouvoir et entraîner aux dévoûments splendides et aux nobles sacrifices de l'intérêt personnel! Si vous ajoutez à cet ensemble de qualités brillantes et de défauts pardonnables, à ce caractère d'homme de lettres ou d'artiste, les dons merveilleux qu'il avait reçus en partage et une extrême activité dans leur emploi ; vous résumerez ainsi toute la vie de cet homme étonnant, qui conservera toujours tant d'attrait pour ceux même qui estiment surtout la force du caractère, et qui sera l'objet d'un culte éternel pour ceux que le génie et le talent enthousiasment.

Sa première éducation fut toute littéraire, et reçut cette impulsion d'un père dont la vie à la fois solitaire et élégante avait été consacrée aux soins d'un domaine assez vaste, et à l'étude de la poésie, des sciences et des arts. C'était l'époque des grands triomphes de Marius. Le vieux génie de Rome résistait encore aux progrès croissants de cette civilisation grecque, qui allait bientôt se venger de ses maîtres en portant la destruction dans les bases même de leur discipline. Marcus-Tullius Cicéron et son frère Quintus, envoyés à Rome, par un père enthousiaste de l'étude, pour y recevoir leur éducation sous la direction de leur oncle Aculéon, jurisconsulte habile, et de l'orateur Crassus, n'adoptèrent point la sévérité antique, mais le culte des lettres. Ils se livrèrent à ce noble goût comme à une passion, et le blâme des hommes austères fut impuissant à les contenir.

Ce fut la poésie qui la première exerça sur l'orateur futur une séduction irrésistible. Il composa plusieurs poè-

mes, utile exercice, qui assouplit et perfectionna pour lui l'instrument du style latin dont il devait faire un si magnifique emploi. Les études grammaticales et oratoires, puis les études philosophiques le captivèrent tour-à-tour; il portait dans ces études la vivacité d'entraînement qui le distinguait. Après avoir servi sous les drapeaux pendant une campagne comme tout jeune romain devait le faire, il se consacra définitivement à l'éloquence, véritable destination de cet esprit souple et sympathique. Ses premiers essais au barreau furent des triomphes; personne ne s'était soumis à un plus long apprentissage, à une plus forte épreuve; nul ne réunissait au même point l'adresse et la force de la parole.

C'était du temps de Sylla; un des affranchis de ce dictateur, tout puissant par la faveur du maître, avait acheté à bas prix les biens d'un nommé Roscius, proscrit par erreur; afin de garder ces biens mal acquis, l'affranchi accusait Roscius de parricide. C'était la cause de la victime que Cicéron avait à défendre; il le fit avec une adresse merveilleuse, peut-être même avec une verve ardente et spontanée dont il retrouva rarement le secret. Il détacha les crimes de l'affranchi de la cause de son maître, et intéressa l'orgueil même du dictateur à la réhabilitation de l'innocent et à sa rentrée dans ses biens. Un long applaudissement suivit l'orateur, dont l'avenir fut prévu dès-lors et qui marcha de succès en succès. Toujours plus amoureux de la gloire que soigneux des intérêts de sa vie, il avait déjà dans plusieurs occasions blessé le parti de Sylla, qui dominait la République, lorsque sa santé délicate et le désir de perfectionner son talent le conduisirent en Grèce et en Asie. Quelques historiens l'ont soupçonné d'avoir fui les vengeances du dictateur : ce motif nous semble étran-

ger à un caractère noble, facilement ému, mais dénué de prudence et avide d'éclat. Les leçons des rhéteurs grecs calmèrent sa fougue et modifièrent son talent dont ils accrurent les délicatesses, dont ils affaiblirent l'énergie.

A trente ans, mûri par tant de travaux, et prêt à toutes les luttes, il revint à Rome, épouse une femme distinguée, opulente, violente et prodigue, Térentia, et se fait nommer questeur, première magistrature qui lui ouvre l'entrée du sénat. Sa candidature fut servie non seulement par la fortune de sa femme, mais par la révolution des idées qui portait au pouvoir les maîtres de la parole. En Sicile où il fut envoyé comme questeur, il se montra affable, facile, désintéressé, et gagna par ses vertus les cœurs de ces populations à demi-orientales, qui n'attendaient point de leurs maîtres une humanité si bienveillante. Rome elle-même sut peu de gré à son questeur de ces vertus que n'estimait pas la dureté romaine; et Cicéron, à son retour, eut l'ingénuité de s'en étonner. Aussi, lorsque les Siciliens pillés et écrasés par le prêteur Verrès chargèrent Cicéron d'accuser le spoliateur et de venger leur patrie couverte de sang et dévastée, le jeune homme regarda-t-il leur cause comme la sienne propre; non-seulement il frappa le coupable, mais il fit honte à Rome de sa cruauté envers les vaincus; il représenta dans un tableau effroyable, les misères du monde romain, sous les proconsuls et les prêteurs victorieux. C'était un acte d'humanité et d'éloquence, non de politique.

Seul, avec sa gloire et son talent, l'orateur eut désormais à lutter contre les débauchés, les spoliateurs et les tyrans que représentait Verrès, contre les partisans farouches de la discipline antique, auquel sa douceur envers les vaincus semblait mollesse et lâcheté. Nommé cependant édile

et prêteur, il se lia surtout avec l'homme le plus aimable et le plus complètement étranger aux affaires publiques de cette époque, avec Atticus; soutint les prétentions exorbitantes et dangereuses de Pompée, qui représentait l'orgueil des familles patriciennes à demi brisé par l'ascendant démocratique, et négligea de satisfaire l'avidité des Romains pour les spectacles et la magnificence. Son édilité fut peu somptueuse. Il avait de l'ambition, moins par amour du pouvoir, que par besoin de la popularité et briguait déjà le consulat; ni les patriciens à la caste desquels il n'appartenait pas, ni les démocrates qu'il offusquait, ne le soutenaient sincèrement. Le soin de sa famille, l'embellissement de ses jardins de Tusculum, l'accroissement de sa bibliothèque diversifiaient agréablement une existence glorieuse et douce auxquels les succès oratoires prêtaient un vif éclat, et qui n'était nullement préparée pour les succès politiques.

Cependant il voulait être consul. En face de lui se trouvait comme compétiteur, un homme qui réunissait sur sa tête tous les vices et toutes les infamies de Rome corrompue; Catilina, spoliateur, débauché, concussionnaire. Pour gagner ou écarter un tel rival, Cicéron était prêt à le défendre devant le tribunal, quand le cri public s'élevant contre un infâme, porta Cicéron au consulat et sauva à ce dernier une faute née de son impatience et de son extrême ardeur du pouvoir. Alors commença entre Catilina et Cicéron une lutte où l'orateur se montra déterminé, ingénieux, vigilant, héroïque, remporta la victoire et sauva la république. Ce n'était pas seulement Catilina qu'il repoussait, mais cette masse d'hommes dépravés et ruinés qui espéraient tirer parti des funérailles de la république. L'union des chevaliers et du sénat, ménagée par

Cicéron, Antoine détaché du parti de Catilina par le même, préparèrent la ruine du conspirateur, qui eut recours aux poignards et à la violence. Cicéron, soutenu par l'assentiment public, le brava, surveilla de près toutes les démarches des ennemis de l'état, les écrasa de son éloquence et du pouvoir dictatorial dont il était armé, obtint les preuves matérielles de leurs trames, les fit condamner à mort par le sénat, en dépit des efforts habiles de César lui-même, qui avait des intelligences avec eux et qui déjà espérait hériter de Rome; et fit exécuter à l'instant les coupables dans la prison même.

Toute la conduite de Cicéron dans cette circonstance fut d'un grand citoyen, d'un magistrat ferme, dévoué, actif et que rien n'effraye; elle ne fut pas d'un homme politique supérieur. Donner à cette démocratie tumultueuse et bouillonnante, à ces talents non employés, à ces capacités vicieuses mais redoutables, une part dans les affaires, et s'il le fallait dans le gouvernement, satisfaire ainsi les ambitions populaires, sans anéantir le patriciat, eut été plus habile que d'abattre deux ou trois têtes dont le sang ne portait aucun remède aux maux intimes de l'état. Catilina une fois tué sur le champ de bataille, le problème reparut dans sa difficulté, et les témoignages de l'admiration universelle ne garantirent ni Cicéron contre la haine invétérée de toute une partie de la nation, ni la république contre les dangers imminents qu'elle courait.

Pendant que l'orateur se complaisait à voir en lui-même le sauveur de l'institution romaine et écrivait en prose et en vers l'histoire de son consulat, ceux qui voulaient transformer ou détruire cette institution, agissaient à la fois contre Cicéron et contre elle. Les passions des femmes vinrent bientôt se mêler à ce mouvement et l'activer. Une

sœur de Clodius, l'incestueuse et dissolue Cledia, manifestait pour Cicéron une admiration vive dont Térentia sa femme devint jalouse ; la dissolution des mœurs de Clodius l'ayant exposé à un procès criminel, Térentia jalouse, obtint de son mari qu'il porterait témoignage contre le coupable. C'était armer encore contre soi toute la populace dont ce Clodius disposait et irriter Crassus, César, Pompée, protecteurs d'un homme qui disposait des masses populaires. Cicéron paya cher cette imprudence et cette faiblesse. Absous, bien qu'il fut coupable, Clodius ne songea plus qu'à se venger et à profiter de son crédit pour perdre ceux qui lui faisaient obstacle. Clodius abjure le patriciat, se fait adopter par un plébéien du dernier ordre, devient tribun, fait rendre plusieurs lois qui protégent les classes inférieures, et finit par atteindre Cicéron lui-même, en frappant de mort par une loi spéciale quiconque aurait fait périr un citoyen sans jugement du peuple assemblé. Le vengeur de Catilina était trouvé. Cicéron qui avait espéré que sa gloire lui suffirait, ne trouva d'asile ni auprès de César qui lui avait offert en vain de l'emmener dans les Gaules, ni auprès de Pompée. Il n'eut pas le courage de lutter contre Clodius, comme Hortensius le lui conseillait, et de prendre ainsi le premier rang à la tête des sénateurs, qui étaient attaqués comme le consul. Il se couvrit d'habits de deuil, se fit environner de 20,000 jeunes gens aussi en deuil, et prit la fuite. Pendant qu'il trouvait asile à Thessalonique, le vengeur de Catilina et le chef de la plèbe, Clodius, brûlait la maison de l'orateur, déclarait son nom infâme et confisquait ses domaines. Étonné de l'injustice, de l'ingratitude et de la légèreté du peuple ; Cicéron, toujours extrême dans ses émotions et ses sentiments, pleurait, accusait ses amis et le sort, et s'abandonnait à une douleur sans dignité

comme sans philosophie. La même exaltation qui l'avait élevé si haut pendant sa querelle avec Catilina le laissait retomber après la défaite, au niveau des caractères vulgaires. Cependant les Patriciens qui avaient vu sans peine Cicéron exilé, homme nouveau d'ailleurs, s'offrir en sacrifice à leur place, commencèrent à sentir qu'il était temps de se défendre contre les envahissements populaires ; ils rappelèrent l'exilé, après des combats à main armée, qui firent couler le sang des tribuns. Porté dans les bras de toute l'Italie, reçu par le sénat aux portes de la ville, Cicéron ne modéra pas plus la joie de son triomphe, qu'il n'avait imposé de frein à son désespoir. Au lieu de jeter un voile sur le passé, il brisa les tables du tribunat de Clodius, et s'aliéna les magistrats qui y étaient inscrits, entr'autres Caton.

Cependant Clodius n'était pas vaincu ; ses bandes armées et le bas peuple ne voulaient point souffrir que la maison de Cicéron fut reconstruite ; à ses violences, le sénat opposait celles d'un homme digne de lui être opposé. Milon, ancien athlète, livrait la guerre à Clodius dans les rues et dans les places publiques, et finit par le tuer ou le faire tuer à quelques milles de Rome. Un nouveau combat ensanglante les funérailles du chef d'émeute, et bientôt son meurtrier doit répondre devant le peuple de cette action illégale et violente. Cicéron, que de nouvelles palmes d'éloquence avaient couronné depuis son retour, accourut pour défendre Milon, son protecteur. Pompée présidait ; la populace hurlait de fureur ; le parti de Clodius, contenu par les soldats armés de Pompée, proférait des menaces de mort. A cet aspect, Cicéron se troubla. Une éloquence si ornée et si féconde fut étouffée par la terreur de la situation. Milon fut condamné ; ce défenseur violent du patriciat, exilé à Marseille, y reçut un autre plaidoyer que l'o-

rateur médita et écrivit à loisir ; ce chef-d'œuvre est parvenu jusqu'à nous.

Cependant les évènements se précipitaient ; la révolution populaire s'annonçait, César et Pompée se mesuraient de l'œil ; César appuyé sur la démocratie et ses espérances, Pompée sur l'aristocratie et ses souvenirs. Cicéron, qui n'avait que son talent et sa gloire, eût dû regarder comme un bonheur d'être appelé par le sort au proconsulat de Cilicie, où ses talents d'administrateur et de gouverneur de province, sa bonté naturelle et son goût pour l'équité l'entourèrent de vénération et de respect ; il fut brave à la guerre et mérita le titre d'*imperator*.

Mais il regrettait amèrement Rome, où il voulait jouer le premier rôle, et où il se fit rappeler, pour son malheur. Pompée le dédaigna ; César, plus habile, lui demanda seulement de rester neutre. Le peu de cas que l'on faisait de lui dans les deux camps le blessait ; il se vengea par l'ironie, et devint odieux sans devenir important. Il suivit Pompée sans zèle et sans goût, tomba malade au moment de la bataille de Pharsale, et refusa de prendre le commandement de l'armée à Dirrachium ; tous ces actes trahissaient l'incertitude et l'ennui du grand orateur et son incapacité à prendre un parti décisif en de si graves conflits. César vainqueur ménagea cette situation douloureuse.

Il protégea Cicéron de son amitié ; et, se contentant de lutter littérairement contre lui, opposa un anti-Caton à l'éloge de Caton composé par l'orateur, c'est-à-dire un éloge des nouvelles destinées de Rome inaugurées par lui-même, en contradiction avec celles de Rome ancienne, résumées dans la personne de Caton. Les chefs-d'œuvre d'éloquence et d'élégance jaillissaient incessamment de la plume de Cicéron, qui sut mêler de la grâce et même de la

dignité à l'admiration et aux éloges du dictateur. Reconnu prince des lettres et du barreau, mais sans aucun pouvoir dans Rome, son âge mûr fut affligé d'autres douleurs; sa fortune compromise par l'imprudente Térentia, et son cœur navré de la perte d'une fille adorée. Il répudia sa première femme, et ne tarda point à répudier la seconde. Alors commença pour lui une époque de triste retraite, visitée quelquefois par César, qui lui parlait de littérature, et non de politique, époque pendant laquelle furent créés ses œuvres philosophiques, dans lesquelles il développa, non pas avec une grande énergie de pensée, mais avec une grâce exquise, les divers systèmes des philosophes grecs et spécialement ceux des académiciens.

Cependant la république penchait vers sa ruine; César tombait sous le poignard de Brutus; et les ambitieux se partageaient les dépouilles de Rome. Le plus hideux de ces hommes de proie était sans aucun doute Antoine, misérable aventurier, Hercule soldatesque, qui ne pouvait inspirer à Cicéron qu'un dégoût mêlé d'horreur. L'orateur s'attaqua donc à lui, comme au plus ignoble et au plus vil; c'était le plus dangereux, celui qui devait le moins reculer devant l'infamie et la violence. Depuis l'époque où la conjuration de Catilina, étouffée par Cicéron, avait échoué, les circonstances avaient changées. Le patriciat avait péri avec Pompée; Octave, Lépide et Antoine ne soutenaient plus un des grands partis de l'État, mais leur seul intérêt; une sage et profonde retraite eût honoré la vertu et conservé la vie de Cicéron. En luttant corps à corps avec un homme souillé de tous les vices, Cicéron ne pouvait relever l'institution romaine qui tombait en ruine; il s'exposait inutilement. Aussi ces trois hommes, Lépide, Antoine et Octave ne tardèrent-ils pas à s'entendre pour

accaparer le monde, et le premier gage de leur monstrueuse alliance fut la tête de Cicéron, demandée par Antoine, souvent insulté par l'orateur. Proscrit avec son frère et son neveu, il lui eût été facile de se réfugier en Grèce ; irrésolu comme toujours, il s'embarqua d'abord, remit ensuite pied à terre, changea trois fois d'avis; et, prêt à reprendre la mer à Caïete, il fut rencontré par quelques soldats de son persécuteur.

Il les aperçut, fit arrêter sa litière et tendit la tête aux glaives. Ses mains et sa tête furent abattues, et clouées par ordre du barbare à la tribune même d'où tant de fois sa parole avait ému, enthousiasmé et gouverné le peuple romain. Après lui, la république fut détruite, et l'on vit commencer un despotisme oriental, fondé sur cette révolution populaire.

— Ainsi vécut, ainsi mourut le plus grand écrivain de sa nation, le savant et ingénieux maître de l'éloquence et du style chez ses concitoyens et chez les modernes. Son malheur fut de s'enivrer de sa gloire littéraire et de vouloir être homme d'État. Il ne possédait ni les vices ni le génie des chefs politiques; jamais il ne comprit sa situation; homme nouveau, il ne reconnut pas que le patriciat ne pouvait l'adopter sans réserve; homme de mœurs élégantes et d'érudition exquise, il se trouvait séparé du parti populaire par ses qualités même et son horreur des violences et du désordre. Aucune place fixe et dominante ne lui était assignée; il ne représentait que sa propre gloire et les stériles désirs de sa vertu.

Il eut été, sous une monarchie paisible, le plus ad-

mirable des magistrats et le plus digne ornement d'une cour ; dès qu'il rencontre dans sa vie un de ces intervalles de calme où ses qualités naturelles et propres peuvent se développer, il est au-dessus de tout éloge. Que César ou Pompée se montrent ; il disparaît et s'efface ; on voit trop qu'il représente la puissance de la parole ; la puissance du fait doit l'emporter.

L'action intellectuelle de Cicéron sur les temps modernes a été immense ; et les sources de cette influence sont celles que nous avons indiquées plus haut ; il est à la fois grec, romain, presque moderne. L'essence de la philosophie et du savoir antiques, les résultats les plus exquis et les plus complets de la civilisation grecque et latine, se trouvent réunis et concentrés dans les œuvres de Cicéron, devenu ainsi le propagateur et l'interprète du monde ancien auprès du monde nouveau. La beauté accomplie de l'élocution, la merveilleuse lucidité de l'exposition, les ressources infinies du langage, la finesse, l'abondance, la variété des aperçus, les trésors d'une érudition semée avec un goût et un tact extrêmes, la connaissance des hommes et des affaires, la sagacité et la multitude des points de vue, les emprunts nombreux et habiles faits aux philosophes de la Grèce et revêtus d'un style harmonieux et coloré sans excès, font du recueil des œuvres de Cicéron, une encyclopédie d'une inestimable valeur. On y trouve tous les m rites, excepté ceux qui manquaient au caractère même de l'écrivain ; philosophe, il expose les idées de toutes les sectes ; moraliste, il disserte éloquemment sur les vertus ; rhéteur, il n'oublie aucun des principes didactiques de son art ; jurisconsulte, il développe avec clarté les origines des lois ; orateur, il déroule avec une abondance émue et intarissable ses moyens de défense

ou d'attaque. Il faut bien convenir qu'au fond de tous ces chefs-d'œuvre variés, il ne règne ni une conviction énergique en un principe, ni un parti pris et sévèrement adopté, ni un attachement inébranlable ; il plaide toujours, souvent pour et contre ;—toujours avec une admirable faconde. La cause qu'il soutient l'emeut jusqu'à le transporter.

Il n'est pas sceptique, il est artiste ; c'est de bonne foi qu'il orne des prestiges de son style les théories les plus diverses. Aussi les hommes préoccupés de la forme élégante et de la pensée ingénieuse l'ont toujours eu en souveraine estime; ceux qui apprécient surtout la grandeur et la fermeté du caractère lui rendent des hommages plus modérés. Dans le trésor de ses œuvres, ce sont peut-être ses lettres familières que l'on regretterait surtout de voir se perdre, si l'imprimerie n'avait pas rendu indestructibles les produits de la pensée; là éclatent avec une ingénuité ravissante les grâces, les ressources, et les délicatesses de cette vaste et flexible intelligence.

Quant aux faiblesses de l'homme d'État, il faut se rappeler l'effroyable tempête et la cruelle décadence de l'époque où il a vécu. Envers un homme si grand par le talent, si naturellement honnête, si avide de gloire et de vertu, l'indulgence c'est la justice. L'histoire doit graver sur son tombeau les équitables paroles d'Auguste : « C'était un grand » orateur et un bon citoyen, qui aima beaucoup sa patrie. »

QUELQUES NOTES SUR VIRGILE.

DES TRADUCTEURS DE VIRGILE

ET DE SON GÉNIE.

§ Ier.

Du caractère spécial de Virgile.

Lorsqu'un nom majestueux et antique, celui de Virgile, par exemple, se trouve soumis à une nouvelle épreuve, on ne peut se défendre d'un sentiment triste et solennel, j'ai presque dit religieux. Que de siècles représentés! quelle vaste influence! Combien cette voix divine a captivé d'âmes humaines! Combien d'esprits elle a formés! On ne pense plus aux beautés réelles de la versification, au talent de l'écrivain, à l'habileté des imitations, à l'art, à la science, à peine au génie. Ce que l'on voit seulement, c'est cette vaste place dans la civilisation, place occupée par un homme simple, ami des champs et des frais ombrages, âme studieuse et modeste, timide et presque enfantine dans la vie privée; chantant volontiers une ruche d'abeilles, ou une petite taverne obscure, cachée sous les pampres dans un faubourg, ou la danseuse syrienne *(copa Syrisca)* (1), voluptueuse fille de l'Asie, qui dansait en s'accompagnant de ses cymbales, comme la fille d'Espagne avec ses castagnettes. De l'existence assez obscure et assez douce que Virgile a

(1) V. plus bas *les loisirs de Virgile.*

menée, voyez un peu le rayonnement lointain; c'est merveille. Virgile ouvre la voie à tous les poètes, depuis Auguste; le moyen-âge fait de lui un sorcier; le catholicisme consacre le tombeau de saint Virgile; les évêques s'appellent Virgile; les chevaliers consultent les *sorts virgiliens* pour savoir si leur lance sera victorieuse; la poésie renaissante s'attache à ses pas; Virgile donne la main à Dante, et le conduit dans l'enfer chrétien. Puis le voilà qui s'assied dans toutes les écoles, apprend à lire à tous les enfants, imbibe de son harmonieux nectar, comme dit je ne sais quel poète allemand, toutes les âmes qui s'épanouissent, devient l'un des catéchistes de la pensée moderne, et se retrouve encore aujourd'hui, frais, brillant, naïf et jeune, sur les bords de l'Ohio, dans les académies de Saint-Pétersbourg et dans celles d'Odessa; toujours le Virgile de l'antiquité; une aimable et mélancolique intelligence, un esprit doux et cultivé, un ami des champs et des ombrages; présidant à ce qu'il y a de plus puissant et de plus actif dans l'histoire humaine, à l'éducation première des peuples et au développement de la pensée.

Est-ce le talent seul qui fait ce prodige? Ne le croyez pas.

De tous les poètes de l'antiquité, Virgile, a pour nous modernes, la saveur la plus douce et la plus sympathique. Déjà plusieurs critiques ont remarqué ce caractère particulier de Virgile. Hommes du monde nouveau, nous l'aimons, nous le comprenons comme un des nôtres. Il n'a presque rien de la rude discipline de l'univers romain. Il donne une teinte élégiaque à ses emprunts faits à la Grèce; il aime et gémit comme un chrétien. Cette disposition rêveuse se mêle à un art très-raffiné, comme chez Racine; les contours de son paysage ne sont pas seulement lumi-

neux, palpables, nettement dessinés, pleinement vivants, ce sont les mérites que lui impose sa fidélité envers l'art hellénique; il en a d'autres qui n'appartiennent qu'à lui. Ce paysage si précis et si pur s'embellit en outre d'une clarté douce et mélancolique; une vapeur chaude et presque vague baigne ces vallons et ces horizons lointains. Tout s'embellit d'une sainte et triste volupté; on peut le lire partout où l'on souffre.

Cette inspiration singulière et unique ne lui vient point de ses prédécesseurs; on ne voit rien de tel chez Homère, Hésiode, Lucrèce; il est moins simple qu'eux et plus triste qu'eux, et s'il aime passionnément la campagne, c'est qu'il pressent un peu l'arrivée d'une société nouvelle qui l'épouvante :

. . . . . *Novus rerum nascitur ordo.*

Toutes ces nuances ont été entrevues par bien des critiques, mais non analysées. Aristocrate attaché aux vieilles divinités de Rome et à la vie agricole, c'est-à-dire au fond du monde romain, il est cependant rêveur comme un prophète. L'époque de transition, qui l'a vu naître, il ne l'explique pas; seulement il est ému d'un changement sourd et confus qu'il pressent douloureusement. Il ne sait pas sa mission ni la place qu'il va occuper. Il se croit confondu avec tout ce qui l'entoure; il n'établit aucune différence entre lui et les poètes ses confrères. Il ne critique même pas ce monde romain, misérable et mourant dont il partage les plaisirs et dont il respecte les abus. Voué à l'imitation de l'école grecque, amoureux de l'élégance dans l'art, son âme a des pensées au-dessus des pensées de son

esprit. Aujourd'hui, cette douce et grande figure de Virgile nous apparaît, et se détache, dans le cadre confus des agitations contemporaines, avec une candeur intéressante.

Il se croyait artisan de vers, et rien de plus, comme Shakspeare et Dante; il se trompait sur lui-même et s'estimait surtout pour ses moindres mérites. S'il donnait à sa belle Didon une âme charmante, une âme sœur de l'âme de Desdémona, il ne se doutait pas qu'il introduisait une nouveauté. Cet amour de Didon, amour si peu païen, qui se décide par l'admiration héroïque, qui traverse toutes les phases de la passion morale, et finit comme celui de Werther, par le suicide, était cependant une immense nouveauté, non-seulement de création, mais d'invention et de nuances. Où retrouvera-t-on son modèle? Sera-ce la Pénélope homérique? La Phèdre d'Euripide? La folle et furieuse Médée? Toutes les amoureuses de l'antiquité ne me semblent rien valoir, si ce n'est par une naïve et entière simplicité; et je n'en vois aucune qui me séduise vivement, avant la veuve de Sichée, et cette délicieuse *Anna soror*, placée là comme Claire d'Orbe et miss Howe près de Julie et de Clarisse. La passion vit de détails; et Virgile semble avoir inventé les détails de l'amour moral. Chez les modernes les plus habiles et les plus célèbres, vous retrouvez ce contraste des deux sœurs, ces conversations intimes entre elles, ces confidences qui enflamment la passion sous prétexte d'y porter remède, ces retours et ces fluctuations d'un cœur trop occupé d'un seul objet. Tout cela date de Virgile.

Observez aussi l'élévation douce et insensible de cette tendre pensée vers un meilleur monde, qu'elle n'ose pas annoncer, mais qu'elle devine.

De même que la Didon virgilienne est presque moderne,

la prière païenne de Virgile se dépouille des formes majestueuses et dures du polythéisme. Déjà Euripide avait adressé aux Dieux de l'Olympe, l'élégie et non l'hymne. Virgile va plus loin ; il aime les faibles ; il plaint les misérables ; il sympathise avec les peines morales ; il sourit tristement, comme un chrétien, comme Raphaël. Les paysages du Poussin avec leurs lignes grandioses et leur aspect suave, les madones du peintre d'Urbin avec leur gravité douce, respirent le même parfum familier et merveilleux. Il y a là moins de grandeur et plus de mélancolie que dans le paganisme proprement dit. Voici des scènes familières, des tableaux de la vie privée, la demeure rustique du bon Evandre, l'intérieur d'un boudoir où l'on pleure. L'ancien et le moderne se confondent. C'est la vraie magie des *Bucoliques* et des *Géorgiques ;* c'est aussi celle des *Eglogues.* Écouter à la fois le bruit du passé et les murmures de l'avenir, quel charme, quel intérêt ! Et cette originalité réelle, profonde, se mêle ici à l'élégance la plus exquise, au talent de l'artiste le plus consommé !

Lucrèce, puissant poète, n'offre pas une seule trace de la même inspiration. Properce est un mythologue abondant et fleuri ; Tibulle, un voluptueux qui redit ses plaisirs ; Catulle, avec plus d'énergie et de création, réunit les deux caractères de Tibulle et de Properce. En eux le génie païen subsiste entier : c'est le culte de la forme et le goût plastique. Virgile altère ce caractère sans le détruire ; il a précision dans les contours et suavité dans la couleur : rien n'est vague, quant au dessin ; et l'effet général est mélancolique. Dans la campagne, quand le jour tombe, dans une vallée obscure, il faut lire Virgile. Cette lecture ne tranche pas sur les habitudes modernes. Elle s'accorde avec Dante, Cowper, Bernardin de Saint-Pierre,

Milton. Elle se détache d'Homère, son modèle, de Sophocle, de Pindare et d'Aristophane, nous reconnaissons là nos sensations et nos harmonies. Enfin ce Romain qui a passé sa vie à croire qu'il imitait les Grecs, est plus moderne que certains modernes.

Aristote, Cicéron et lui, ont servi d'introducteurs au monde ancien dans le monde nouveau; trois génies différents, mais d'une vaste souplesse, l'un par la propagation des théories scientifiques et des connaissances acquises; l'autre par l'exercice et l'art de la parole; le troisième par la perfection et l'étendue des ressources poétiques. Ils ont surtout exercé leur influence sur le midi de l'Europe, dont l'origine latine et grecque retrouvait en eux des maîtres et des précepteurs naturels. Mais jusqu'au fond du Nord, leur autorité, moins vive il est vrai, a pénétré et s'est fait sentir; les fils d'Odin et les descendants des Teutons ont amolli leur génie à ce souffle doux et charmant. Milton emprunte les couleurs de Virgile pour pleurer son jeune ami que la mort lui enlève; Goethe, en le copiant dans ses *Élégies Romaines*, essaie vainement d'être plus païen que lui; Schiller le traduit dans les chœurs de sa *Fiancée de Messine;* Shakespeare lui doit des images et des tours qu'il a jetés et perdus dans sa *Mort d'Adonis.*

---

§ II.

Des traductions de Virgile et d'une traduction de ce poète, par M. Duchemin.

Mille fois traduit, Virgile l'a été de nouveau en 1836, par un homme enthousiaste, grave, persévérant, M. Louis

Duchemin, qui a donné toute sa vie à ce travail. Son œuvre offre mille traces de conscience et d'application. On voit combien d'années de travail, d'adoration et sans doute de bonheur elle lui a coûtées ou values ; souvent il a réussi, quelquefois il a faibli. Je ne me sens pas capable de soumettre de tels efforts à une critique sévère. Si j'en ressentais l'envie, je serais arrêté par la douce humilité des préfaces. Oh ! qu'elles sont peu modernes ! Qu'elles sont modestes et courtes ! Virgile seul occupe l'auteur : prêtre humble et fervent, librement consacré au service de son Dieu, il entre d'un pas discret et avec une joie douce dans le sanctuaire qu'il va desservir. J'aime beaucoup les préfaces de M. Duchemin.

Remarquons d'abord, dans sa traduction, un genre de mérite rare, symbole de probité; c'est la correction du style. Elle a son écueil ; le travail peut se faire sentir un peu trop, quand on lui a trop demandé. M. Duchemin n'a pas échappé à cet honorable malheur. Sa lime, on le voit, a passé et repassé vingt fois sur le métal rebelle. Je le dirai, moins au préjudice du traducteur qu'à l'avantage du modèle, cette laborieuse recherche a souvent nui au traducteur; la netteté admirable de Virgile dans ses compositions les plus mélancoliques, les couleurs si puissamment tracées de certains objets s'effacent dans la traduction nouvelle, sans que ces défauts soient rachetés toujours par l'élégance et la douceur.

Et nunc omnis ager, nunc omnis parturit arbos :
Nunc frondent sylvæ, nunc formosissimus annus.

M. Duchemin traduit :

Tout verdit, tout fleurit, champs, forêts et vergers;
L'année est maintenant si belle et si féconde.....

Le *frondent sylvæ*, le *omnis parturit arbos* sont des traits dominants qui présentent des images claires et grandioses ; on assiste à l'enfantement universel de la nature ; on voit verdoyer tous les feuillages ; et ce développement est complété par l'harmonieux et large hémistiche :

..... Nunc formosissimus annus !

cri de joie et d'adoration que la beauté de l'année arrache à l'âme humaine. Il semble que la douceur infinie de cette moitié de vers ait été destinée par le poète à rendre la musique profonde des champs et des bois, le concert lointain et presque insensible qui s'élève dans le silence apparent des campagnes. *Tout verdit*, *tout fleurit*, semble dur et triste, d'une mauvaise assonance.

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas ;
Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo,

Dans ces vers si clairs, qu'il semble impossible de ne pas les rendre, la majesté du rhythme est incomparable. Les voyelles choisies leur donnent une gravité suave, une lenteur pleine d'aisance, qui étendent la pensée sur l'avenir lointain.

Voici, dit M. Duchemin :

.....le dernier âge à Cumes annoncé ;
Le grand ordre des ans est donc recommencé !

Ici encore toute harmonie est détruite. Ces *é* pour rimes, ces *d* multipliés, les mots « *âge à.....*, » « *donc recom-*

mencé, » sons rauques et rudes pour la fin d'un mouvement qui doit croître en douceur et en solennité ; voilà des défauts réels qui tiennent avant tout à notre langue française, mais aussi à une trop grande habitude de traduire, à un trop ardent désir d'être fidèle, et au malheur de ne plus sentir l'œuvre divine.

Verùm hæc ipse equidem spatiis exclusus iniquis
Prætereo, atque aliis post me memoranda relinquo.
Mais forcé de voguer dans un étroit espace,
J'abandonne à quelque autre un sujet plein de grâce.

Ces derniers mots sont une cheville oiseuse et malheureuse.

Continuò, ventis surgentibus, aut freta ponti
Incipiunt agitata tumescere, et aridus altis
Montibus audiri fragor, aut resonantia latè
Littora misceri, et nemorum increbrescere murmur.

Certes, il y a dans cet assemblage de sons une profondeur mystérieuse et terrible, accompagnée de détails marqués et divers, qui détachent du sein de la grande image mille traits saisissants et familiers. Le premier frémissement de l'air, le tumulte croissant des flots, le sifflement rauque du vent des montagnes et le murmure vaste et sombre de la grève et des bois, murmure dans lequel les bruits distincts et particuliers vont se confondre et s'éteindre, tout cela est rendu d'une façon admirablement précise et large. Écoutons M. Duchemin :

La mer au premier choc d'un violent orage
Se gonfle et fait au loin résonner son rivage ;
Des monts avec fracas le vent bat les sommets,
Et s'engouffre au milieu des mouvantes forêts,

Ces vers sont bons assurément ; et Virgile seul leur fait tort. J'y cherche cependant vainement les divers détails que j'ai indiqués plus haut ; la coupe anfractueuse des vers virgiliens :

..... *Agitata tumescere*,

et l'harmonie sublime de l'ensemble. Des sons sourds et vagues, le fléau de notre langue, forment encore les dernières rimes de ces vers et jurent, qu'on me passe ce terme nécessaire, avec le bruit immense, grandiose et sourd dans lequel Virgile fait rentrer tous les bruits.

On voit que nos critiques portent bien moins sur les défauts de la nouvelle traduction que sur l'impuissance de la traduction en général. Très-souvent M. Duchemin est aussi heureux que Gaston et plus précis que Delille. Nous ne croyons pas les traductions parfaites possibles (1).

Voici un exemple nouveau de cette impuissance. Après avoir peint le cheval avec cette sobriété de détails qui appartient à l'art antique, Virgile semble, par le mouvement fier et libre de son rhythme, plus encore que par le sens littéral des mots, lui permettre enfin de déployer sa vigueur et sa grâce :

Talis Amyclæi domitus Pollucis habenis
Cyllarus, et, quorum Græci meminêre poetæ,
Martis equi bijuges, et magni currus Achillei
Talis et ipse jubam cervice effudit equinâ,

(1) V. plus haut, la *Bible* et *Homère*.

Conjugis adventu pernix Saturnus, et altum
Pelion hinnitu fugiens implevit acuto.

Voici les vers de M. Duchemin :

Tels Cyllare, qu'au frein Pollux avait soumis,
Les coursiers dont la Grèce a fait tant de récits,
L'attelage de Mars, le char du grand Achille;
A l'aspect d'une épouse ainsi Saturne agile
En coursier transformé, fuit, et, les crins flottants,
Remplit le Pélion de sons retentissants.

Cette traduction est rigoureusement française, et, ce qui en est le mérite, rigoureusement exacte. Cependant j'y cherche en vain l'élan de la période virgilienne; la fougue puissante d'un cheval libre et généreux; enfin, ce mouvement presque magnétique qu'il communique au spectateur, par la hardiesse et la dignité de sa course.

L'*Énéide* n'est pas le produit naturel du génie de Virgile. On a relevé mille fois ce qu'il y a d'artificiel, d'invraisemblable et de mesquin dans cette traduction libre d'Homère. L'*Énéide* n'est pas un grand poème, mais un bel écrit. Les détails et le style rehaussent le tissu lâche et pâle de la narration; mais aussi quels détails, quel style! L'illustre auteur de *René* a mis en honneur les derniers chants de l'*Énéide*, parce qu'il y trouve plus de douceur et de mélancolie que dans les premiers chants. C'est bien là, il est vrai, le Virgile des *Églogues*, l'ami de tout ce qui pleure ou aime, de tous ceux qui rêvent au coin des bois, au pied des montagnes solitaires et surtout vers la chute d'un jour italien. C'est encore le Virgile rapproché de la société et forcé d'en comprendre les intérêts et les passions; c'est le courtisan un peu contraint d'Auguste, d'une

puissance équivoque et tyrannique qui n'avait pas trouvé, qui n'a pas encore reçu de l'histoire un nom clair et sérieux.

L'*Énéide* n'offre pas la simplicité de sentiment qui déborde dans les poésies pastorales de Virgile ; le dessin y est plus serré, la couleur et le mouvement y sont moins naïfs ; et quand on a vraiment goûté Virgile, chose rare parmi ceux qui se vantent de ce noble plaisir ! on le trouve plus traduisible, c'est-à-dire moins mystérieux dans l'*Énéide* que partout ailleurs. C'est dans les *Géorgiques* que les amants de la poésie doivent étudier, comme dans un intime sanctuaire l'un des génies de l'antiquité qui voilent, sous une élégance réelle et une simplicité apparente, les beautés les plus inaccessibles.

LES LOISIRS DE VIRGILE.

. . . . . .

Quelle est cette jeune danseuse que Virgile contemple avec une attention si nonchalante, petite femme brune et vive ?

Elle est née en Syrie, d'une mère ionienne ; elle danse bien et sourit avec charme.

Ne prenez pas pour un conte d'hier mon récit simple et antique ; il s'agit non d'un roman, mais d'un fragment d'histoire ; non d'un tableau frivole, mais d'un document curieux et ignoré des mœurs romaines, morceau détaché de la biographie de Virgile, que le poète écrivit en s'amusant.

Vers les dernière pages du *Virgile* de Heyne, édition que tout homme de goût doit conserver comme un trésor d'érudition sans pédantisme, vous trouvez une trentaine de vers presque inconnus, et scrupuleusement éliminés des éditions ordinaires. C'est une scène bachique et non triviale, où la volupté se montre pleine de grâce, d'élégance et de délicatesse. Le principal personnage est la jolie hôtesse, dont Virgile chante les louanges avec une vivacité expressive. Le second, c'est Virgile lui-même, qui groupe autour de lui d'autres acteurs comiques et poétiques et consacre aux délices de la taverne syrienne un talent plus abandonné, plus vrai même, nous osons le dire, que celui dont nous trouvons la preuve dans ses Églogues, imitations admirables et parfaites, des poètes idylliques grecs, et spécialement de Théocrite.

Voici ce délicieux tableau. L'élégance et la netteté, la précision pittoresque et la mélodie virginienne de la facture, révèlent, à chaque vers, la main de l'auteur, quoi qu'aient pu dire les scoliastes qui ont tremblé de voir la gravité de Virgile compromise au cabaret.

Tentons de reproduire, sinon avec le coloris ingénu du modèle au moins avec l'intention de m'en rapprocher ce fragment plein de grâce, de vérité, de rapidité, de chaleur, scène bouffonne et gracieuse, à laquelle le rhythme irrégulier du distique hexamètre et pentamètre prête une vivacité admirable.

« C'est aujourd'hui que notre petite hôtesse de Syrie, celle à qui le diadème blanc va si bien, celle dont les mouvements sont si vifs et si lascifs, quand le crotale sonore accompagne ses pas, doit danser dans la taverne, où son vin et sa beauté nous attirent. Venez ! qu'auriez-vous de mieux à faire pendant l'ardente chaleur du jour ? Venez reposer chez notre hôtesse, et savourer son nectar. Elle a des coupes et des amphores ; elle a des roses et des violettes, elle a des lyres et des flûtes : un treillage de joncs entretient la fraîcheur de son jardin et vous offre un doux abri. Vous entendrez de loin la flûte rustique, dont le murmure s'échappe d'une obscure caverne, et vous vous croirez au sein des bois, que le pâtre fait retentir de ses accents. Vous boirez d'un vin vieux, que la poix enveloppe ; près de vous un ruisseau bruissant vous charmera par son murmure, vous aurez aussi des guirlandes bleues et jaunes, du safran et des roses, et de beaux lis, aussi blancs que ceux dont les nymphes de l'Acheloüs remplissent leurs corbeilles, des fromages dans des paniers de jonc ; et des prunes savoureuses, fruits exquis de l'automne ; et des noix et des pommes empourprées. Venez, Cérès, et l'amour, et Bacchus vous

invitent. Je ne veux oublier ni les mûres sanglantes, ni le concombre azuré, ni ce dieu gardien des maisons, armé de sa faux taillée dans le saule, et peu redoutable d'ailleurs.

« Viens donc, Alibida; ton âne, couvert de sueur, chancelle sous ton poids; ménage cet âne, tes chères amours, et viens, si tu es sage, boire ce vin frais qui sourit dans le cristal. La chaleur est accablante; la cigale fait retentir au loin son cri redoublé; le lézard même cherche une retraite. Allons, étends-toi mollement sous l'ombre de ces pampres, couronne de roses ta tête alourdie. Viens, cette jeune fille est jolie, et sa bouche est fraîche!

«Meurent tous les gens austères dont le sourcil froncé nous condamne! Réserverons-nous ces fleurs odorantes à des cendres insensibles? Quand notre tombe en sera couverte, en serons-nous plus heureux?

« Allons, apportez du vin et le jeu de dés! Qui sait si nous aurons un lendemain? *Je viens, je viens*, nous dit la mort, qui nous tire l'oreille; *vivez en m'attendant!* »

Ce n'est là sans doute que le débris d'un camée : aussi tous les savants l'ont ils dédaigné. Virgile au cabaret! Plus d'une sévérité s'en est indignée. On a tenté de prouver que ce morceau, inséré dans les *codices* les plus anciens, et cité par les vieux commentateurs, n'appartient pas au chantre du pieux et perfide Enée. La preuve de l'authenticité du fragment me semble écrite dans tous les vers. Vous y retrouverez la plupart des formes de phraséologie que Virgile aimait et reproduisait.

Sunt cupæ, calyces, cyathi, etc.

Vous y reconnaissez ces douces assonances dont nul poète romain ne fait aucun usage aussi heureux :

Sertaque purpureâ lutea mista rosâ.

Enfin le caractère même de Virgile, ce mélange de paresse et de délicatesse qui le distinguait, est, pour ainsi dire inspiré vivement dans chacun de ces distiques ingénieux et précis, que nul autre des poètes romains dont nous possédons les œuvres, n'eût été capable d'écrire.

Le tableau, bien que de petite dimension, est complet. Vous voyez l'hôtesse syrienne, séduisante sous son costume africain, et la tête ornée du diadème grec, blanc comme la neige, enrichi de perles, qui relève encore l'éclat de ses cheveux noirs. Sa mère n'avait-elle pas fait partie de la suite de Cléopâtre, et transmis à sa fille la science de volupté, recueillie à l'école de la reine d'Égypte! La syrienne dansait le *fandango* de l'époque; et lorsqu'elle faisait retentir sous ses doigts légers les castagnettes d'ébène, elle attirait dans sa taverne ou *popina* des bords du Tibre, ce que Rome avait de jeunes voluptueux et de sybarites élégants. Je voudrais savoir quels événements amenèrent à Rome l'hôtesse de Virgile, soit qu'un centurion amoureux, imitant l'exemple d'Antoine, eût déposé son épée aux pieds d'une fille de l'Afrique, soit que l'esclavage l'eût transplantée des rives du Nil aux rives du Tibre. J'aime à entrer dans sa taverne, située loin du forum et des comices! C'est une petite maison carrée, à laquelle une statue de Silène sert d'enseigne. Traversez l'atrium; vous arrivez au petit jardin recouvert d'un treille. Virgile est étendu là, sur le gazon épais, au milieu des fleurs semées dans un parterre

irrégulier, parmi les concombres mûrs, les outres pleines et vides, les amphores et les coupes jetées pêle-mêle sur la pelouse. Ces deux jeunes gens couronnés de violettes et de roses, ce sont Varius et Plotius, ses amis. Horace est absent; il fait sa cour à l'empereur Auguste.

Vous entrevoyez une statue de Bacchus, là-bas, dans cet enfoncement de la galerie qui entoure le gazon; à l'extrémité opposée, un dieu des jardins, que les regards les plus modestes peuvent contempler, en dépit de sa réputation méritée.

Pour animer la scène, les sons d'une flûte de Pan sortent du sein de cette grotte éloignée, d'où vous voyez sourdre un petit ruisseau qui se perd dans le gazon.

Là est caché un jeune musicien grec, dont les accents lointains guident et soutiennent la danse de la Syrienne, non les mouvements peu accentués que les grâces décentes ont adoptés, mais, comme le dit Virgile, l'élan de la bacchante,

Ebria fumosâ saltat lasciva tabernâ.

ces bonds rapides pleins d'abandon, de poésie et d'ivresse amoureuse.

Voici venir un nouvel hôte : c'est une caricature antique, et les jeunes gens poussent des éclats de rire à son aspect. Le poète nous a conservé son nom : il s'appelle Alibida. C'est assurément quelque marchand d'esclaves, qui demeure sur la *voie sacrée*, et qui s'est enrichi par son commerce; il vient tous les jours de fête, monté sur son âne, partager les délices de la taverne syriaque; son gros ventre et sa monture rappellent les groupes antiques de Si-

lène et de son favori. On lui crie : « *Venez donc, Alibida; ménagez votre âne.* » Il prend place sur le gazon. La Syrienne, donne aux ondulations de la danse des mouvements plus hardis, que les spectateurs applaudissent, et auxquels une esclave grecque ne tarde pas à se joindre.

Rapprochez ce morceau précieux du *Moretum* du même auteur, de quelques fragments d'Horace, de quelques épigrammes de la même époque, vous connaîtrez mieux que si vous relisiez Cantelius et Juste-Lipse, l'état domestique et la vie privée des maîtres du monde, quand, après avoir fait des nations étrangères un grand trophée, ils s'abaissèrent tout-à-coup sous la main d'un homme. Ce qui est charmant dans le portrait de l'hôtesse et de sa taverne, c'est ce mélange de tendresse et de mélancolie, de gaîté, de grâce et de caricature; le gros Alibida qu'on plaisante si lestement; la Syrienne avec sa danse étrangère; enfin la poésie la plus suave, ennoblissant les plaisirs d'une taverne située aux portes de Rome. Virgile seul a pu tracer ce tableau, et ce tableau seul peint Virgile.

Il est vrai que nous ne reconnaissons pas là le versificateur de l'*Enéïde*, celui dont nous ne savons rien, si ce n'est qu'il soupait avec Auguste, et que les poètes alexandrins lui fournirent les matériaux de son Épopée. Ce n'est plus ce berger élégiaque, ce chaste et discret auteur, dont la figure se montre pâle et effacée dans les traditions des scoliastes : c'est quelque chose de plus curieux et de plus conforme aux habitudes de la nature humaine; — un jeune homme plein de douceur et d'élégance naturelle; peu guerrier, comme chacun sait; fidèle à ses amitiés et à ses plaisirs, bon vivant et de bonne compagnie, quoiqu'il rendît visite à la Syrienne; paresseux avec délices, ami

de la retraite par amour de la rêverie ; assez semblable à notre Chaulieu ; et qui, s'il fût né dix-sept cents ans plus tard, eût peut-être brigué les délices du petit collet ; âme d'ailleurs pure et *blanche*, comme dit Horace (nullus candidior), et qui ne cherchait au monde que l'estime de quelques amis, de doux plaisirs, et l'inspiration de la muse sacrée.

M. Tissot, dans ses excellentes Études sur Virgile, a merveilleusement analysé ce charmant génie ; avant lui, combien d'erreurs et de fausses vues s'étaient introduites dans la critique de ce charmant poète !

Longtemps les écrivains les plus célèbres n'ont créé que des romans français, sous des noms helléniques ou romains. Je ne puis excepter de ce jugement, qu'on trouvera injuste ou sévère, et dont le paradoxe apparent cache, ce me semble une incontestable vérité, ni l'admirable traité d'éducation et de morale écrit par Fénelon, ni le Sethos de Terrasson, ni le *Voyage d'Anacharsis*. Les estimables travaux des érudits nous ont appris la lettre morte, non le génie des anciens. Nous les avons analysés philosophiquement et grammaticalement ; nous avons curieusement rapproché les détails de leur histoire ; leurs passions, leurs mœurs, leur esprit nous ont trop souvent échappé. C'est dans des circonstances de peu d'importance apparente, dans des épigrammes de deux vers, dans des fragments de lettres dédaignées, que le génie de la vie antique se révèle à l'observateur. Ainsi le petit tableau qui précède éclaire d'une vive lumière la vie mélancolique, rêveuse et indolente du poète romain.

Si, profitant du privilège des digressions, dont les anciens ont abusé, nous cherchons à propos de l'*Hôtesse* de Virgile, pourquoi l'étude de l'antiquité, parmi nous,

s'est longtemps occupée des phrases plutôt que des mœurs, des mots et non des idées, une longue carrière d'observations va s'ouvrir à nos yeux. Nous verrons ce défaut se rattacher aux habitudes et même au gouvernement de l'ancienne société française. Pour sentir et comprendre les peuples anciens ou étrangers, dans leur génie propre, dans leurs passions et dans leurs mœurs, il faut se dépouiller de l'égoïsme d'une nationalité étroite, entrave de la pensée. Il faut devenir le contemporain, le concitoyen, le frère de ceux qu'on étudie. L'esprit de cour avait tout envahi; et quand le royaume était Versailles, quelle place restait-il pour les étrangers et pour les anciens? Qui aurait daigné s'assimiler à des barbares? » ils ne portaient pas de hauts de chausses, » comme dit ce vieil auteur. Si nous les introduisions sur notre scène, il fallait les affubler de paniers et de fontanges. Leur barbe était faite avec soin, leurs cheveux recevaient la forme convenue et l'œil de poudre obligé. Lisez le *Bélisaire* de M. de Marmontel, et le *Gonzalve* de M. de Florian; l'un, général du moyen-âge; l'autre si redoutable à ses propres troupes, qu'il punissait de mort la plus légère faute de discipline, sont devenus des héros aussi aimables que Richelieu ou Lauzun. Ces travestissements grotesques rappellent la manie d'un certain Anglais, qui coiffait la Vénus de Médicis avec un chapeau orné de fleurs.

Le *Voyage d'Anacharsis* n'échappe pas à ce reproche. Un vaste savoir et un style heureux se combinent dans cet ouvrage aimable et élégant mensonge. Tout ce que les Grecs avaient d'austère, de démocratique et de rude dans leur civilisation brillante, a disparu sous la plume de l'éloquent abbé. Les caractères athéniens ou lacédé-

moniens sont effacés; les diversités de mœurs et d'idées, si piquantes et si fortement accusées, ont disparu. Ce n'est plus Athènes, l'Athènes d'Aristophane avec ses marchands de poisson démocrates et sa halle turbulente; c'est Paris en 1775. Dans le Socrate d'Anacharsis, espèce de Malesherbes à manteau grec, nul ne pourra retrouver cet autre Socrate qui marchait pieds nus, buvait sec, divaguait de temps à autre, passait d'une niaiserie apparente à une ironie inexorable, recevait d'Aspasie (1) des leçons de rhétorique et d'amour, prêchait la sobriété, la tempérance, la chasteté à ses disciples, et disait à la courtisane Théodote (2) comment elle devait s'y prendre pour réussir à souhait dans la carrière voluptueuse qu'elle avait à fournir.

Tout cela eût été de mauvais ton sous Louis XVI; qui eût voulu montrer les anciens tels qu'ils étaient, eût éveillé la clameur universelle. Il fallait briller chez madame Geoffrin. L'étude dont je parle, ce talent de s'assimiler aux temps et aux pays lointains, sont plaisirs silencieux, profonds, solitaires; ils donnent plus de jouissances que d'éclat; — et tant que les coteries domineront; tant que la littérature sera un marché de critiques et d'éloges; tant que durera cette vieille habitude de servage littéraire, habitude qui remonte aux troubadours; tant que les plaisirs de la vanité seront préférés aux jouissances que l'intelligence donne à celui qui l'exerce, il y aura peu de chances pour qu'une telle étude fleurisse.

Cependant je ne sais s'il est au monde une jouissance plus vive que de se faire contemporain de toutes les nations,

(1) Banquet de Platon.

(2) Athénée, Deipnos. V. plus haut les *Hétaïres grecques*.

de partager leurs idées, leurs passions, leurs préjugés mêmes, d'élargir et de multiplier ainsi nos sympathies avec l'humanité.

Sortir de l'étroite enceinte de nos mœurs présentes ; doubler ses facultés ; sentir comme les autres peuples, penser de concert avec eux ; pénétrer dans cette antiquité si noble et si achevée, qui, livrée au culte physique des formes, était complète comme ce qui est corporel ; s'asseoir à la table du patricien ; s'associer aux douleurs de la servitude et aux espérances de l'affranchi ; comprendre et les rêves profonds de l'Orient théosophique, qui détruit le monde, grand rêve d'un dieu qui sommeille et souffre ; et la hauteur téméraire du stoïcisme qui divinise l'homme et relègue Dieu par delà les mondes ; et la croyance épicurienne transportant la sensualité dans la vertu ; — étudier même le faux et le mensonge ; — le jargon de Lycophron, associé aux débauches de l'Egypte et de la Grèce avilies ; — les discours des sophistes, qui s'encensaient et se déchiraient tour-à-tour ; — la prétentieuse et plate emphase d'Eunomius, mariée à des mœurs sans liberté ; — entrer dans la grotte d'airain du Scalde ; — descendre jusqu'aux nullités, pour en comprendre les causes, et voir quel secret rapport unit les bassesses ou les forfanteries de l'esprit aux turpitudes et à la lâcheté des nations ; — s'initier à tout ce que le genre humain a senti et pensé depuis qu'il s'est éveillé pour régner ; et évoquer ce spectacle immense, non comme une fantasmagorie vaine, pour changer les objets de son admiration, mais pour réunir dans sa pensée toutes les modifications que notre race a subies ; — n'est-ce pas augmenter son être, et vivre d'une vie plus variée, plus grande et plus puissante ?

Nobles et vigoureux plaisirs de l'intelligence, qui valent

mieux que ceux de l'amour-propre, qui ne donnent point la renommée, que peu d'hommes savent chercher, quand les bannières des partis flottent confuses, mais qui satisfont l'esprit et fortifient l'âme assez heureuse pour les goûter, loin du bruit des sectes contraires, loin des cris importuns de la foule, ardente à se disputer la fortune et le pouvoir!

SUPPLÉMENT.

N. B. Nous avons placé plus haut dans le texte et comme complément des Vues générales, la traduction française de cet Essai sur les langues teutoniques et latines, qui a été présenté comme thèse latine, en Sorbonne, sous la forme suivante.

DE TEUTONICIS LATINISQUE LINGUIS,

SEU

Quo nexu inter se olim cohæserint, et quid discriminis, per varia temporum et locorum spatia, incurrerint; disquisitio.

Our languages and institutions... are not made; they grow. (SIR JAMES MACKINTOSH.

Idiomata et politeïan non fabrefaciunt homines; quæ quidem sponte suâ crescunt.

§ IV.

ETYMOLOGICI ERRORES.

De linguarum originibus quicquid subtiliter excogitaverunt eruditi, quicquid etymologici somniaverunt, *leptotatôn lêrôn hiereis* (1), si colligere et in unum corpus redigere (opus immensæ molis) audeas, haud sanè miraberis scientiam illam philologico-historicam, quasi incertam, ancipitem et fallacem, apud multos, et illos quidem acris ingenii viros, auctoritate caruisse. Nihil ei solidi certique inesse videtur. Oraculis oracula pugnant; erroribus errores contrarii refelluntur.

Quod si nonnullas scientiæ philologicæ aberrationes sententiasque inter se repugnantes paucis velim attingere, illum in testimonium vocarem fervidum latini sermonis amatorem, natione Anglum, nomine Gilchristum (2), qui omnem Teutonicarum dialectorum prolem a Romuli stirpe oriundam credidit, Teutonesque Quiritibus an-

(1) Aristophan. *Nebulæ*, v. 359.
(2) Doctor Gilchrist.

numerandos audacter judicavit. Pinkertonus (1) contrà, natione Scotus, Latium barbaris addixit, nec asserere dubitavit latinum ipsum sermonem è gothicis laticibus quondam profluxisse; dùm alius quidam et recentissimus scriptor (2) kelticum idioma idiomatum omnium in Europâ usitatorum fontem et caput extitisse opinatur. Germanos à Persis vocabula sua, mores avitos, quin etiam et equorum progeniem mutuatos esse pugnaciter contendit vir tempore nostro percelebris et eruditione Asiaticâ pollens, Hammerus (3). Nec silentio prætereundus nuperus quidam philologus, qui, post Funccium aliosque, Europæ linguas omnes præsertimque latinam veterem Germanicæ linguæ, quasi unicæ matri et alumnæ antiquissimæ, referendam pereruditè disseruit (4).

Cùm inter principes scientiæ viros tantum discordiæ sit et religionis etymologicæ haruspices singuli diversas linguarum origines graviter proferant, quid mirum si religionis ipsius arcanis parva fides adhibeatur? Etymologicorum figmentorum et ineptiarum farrago bibliothecas eruditorum mole stupendâ obruit : nec a risu abstinere vel Heraclitus ipse potuerit, cùm apud eruditum Minshevium (5), vocabuli anglici *tallow* (*sebum*, « suif »), originem vocabulo latino « tollo » (ferre) adsignatam videamus. Genealogiam istam Minshevianam, memoratu sanè dignissimam, hic referre non absque operæ pretio est :

Tallow	(Brit.) — à
Tollo	(Lat.) — quod simile verbo
Unschlit	(Germ.) — et
Suet	(Brit.)
Sevum	(Lat.)
Stear	(Græc.)
Suif	(Gall.)

Ohe! jam satis est; sed addit insuper Minshevius, verbum græcum *stear* ab *istêmi*, *sto*, emanâsse « *quia* (sic ait) *quodammodo sebum*

(1) Doctor Pinkerton.

(2) Boucher. *Archaïc Glossary*. London, 1840.

(3) Von Hammer-Purgstall.

(4) Ernest Jækel. *Der Germanische Ursprung der lateinischen sprache und des rœmischen volkes*. Breslau, 1830.

(5) *Minsheu*, Guide to the tongues. 1617, in-fol.

stat. » Ab istius modi deliramentis non abstinuerunt recentiores, et melioris notæ, scriptores. Apud Hennigium (1) vocabuli archaïco-germanici « *kaffeespiel* » etymologiam valdè ridiculam invenies; cùm vocabulum illud obsoletum quasi a verbo *kaffee* (gallice *café*, « cafæum ») et *spiel* (ludus), pro « ludo in tabernâ publicâ edito » Hennigius accipiat; oblitus ille quidem, Teutonici ordinis equites, quorum annales codicibus istis referuntur, intra quarti-decimi sæculi limites, fabæ *caffœanæ* prorsus ignaros exstitisse; vocabulumque Teutonicum *Kaffee*, a verbo germanico *Kaffen*, *Gaffen*, anglice *Gape*, derivatum, nihil aliud quàm admirationem quasi inhiantis populi indigitâsse. Vir alius laudibus popularium suorum persæpè ornatus, Websterus (2) Anglo-Americanus, optimi novissimique Glossarii Britannici conditor, gravissimis et ipse, nec inficetis erroribus laboravit; cùm, exempli gratiâ, vocabulum gallicum *prêcher*, « to preach, » unum et idem ac verbum hebraïcum *barak* contendat, nec ullum inter aboriginum Vasconum (Basques) linguam, et kelticam proavorum nostrorum linguam, discrimen agnoscere ullo modo velit.

Haud temerè judicandum censuerim tamen, omnes istos philologorum conatus inter somniorum et deliramentorum nubeculas prorsus irritos abiisse. Nolo medii ævi alchemistas et astrologos nihili pendere et conviciis insectari, quia fata hominum in stellarum variis characteribus perlegere conati sunt, aut in fornacibus suis aurum colligere se aliquandò posse speraverunt. Per errorum cœcas ambages nescio quid portentosi divinique prosequuti, non illum quidem quem vanè thesaurum sperabant, attigerunt, nec miraculorum vim ex Dei omnipotentis manibus detraxerunt, sed in quædam fortè pretiosissima et notatu dignissima naturæ inciderunt arcana; sic veræ scientiæ nostrisque commodis inservientes, inviti forsan, procul dubio inscii. Quemadmodum astronomiæ astrologiam, chemicæ arti alchymiam plurimum utilitatis et incrementi attulisse haud ambigitur; hæc ipsa, quam vanæ garrulitatis et hypotheticæ credulitatis incusavi, etymôn scientia, quamvis figmentorum et nugarum quasi sterilis luxuriantisque frondis nimium ferax, haud tamen sine fructu à permultis diversi ingenii viris exculta viguit. Abeat nunc systematum

(1) Hennig. *Statuten des Deutschen ordens*, Kœnigsberg, 1806.
(2) Noah Webster. Dictionary of the English language. New-York, 1828.

insulsorum scurrilitas; arceatur Anglorum quorumdam, Italorum, Gallorumque eruditorum stolida superbia, cùm nihil sub sole nisi Anglo-teutonicum si Angli, Italo-latinum si Itali, Gallico-latinum si Galli, agnoscere dignentur; legatis istis persimiles, à regibus apud exteras gentes missis, quibus (ut ait Evremontius) (1) « unum officium incumbit, *pro patriâ mentiri.* » Sui philologiæ restituantur honores, et si quid genuinæ lucis inter antiquas Europæ annales attulerit, eam suâ laude carere non sinamus.

Etymologicæ scientiæ et philologicæ *analuseôs* periculum duplex est, tum ne in vana et futilia figmenta incurrant, tum ne genuinas verborum origines mirasque mutationes prorsùs ignorent. Hæ sunt Scylla Charybdisque, infames scopuli, quos effugere arduum, in quos navem impingere facillimum.

Tantum fuci vel perspicacissimis oculis afferunt verborum mutationes, ut vocabulum unum et idem, apud varias gentes usurpatum et interjectis temporum intervallis ab antiquâ pronuntiatione deflexum, sibimetipsi prorsus absimile emergat, nec, cùm « per ora virorum » diù volitaverit, quidquam formæ antiquæ suæ referat. Quis credat unquam, vocabulum gallicum *feuille* idem esse ac verbum hispanicum *hoja?* Quid inter *hoja* et *feuille* simile? quid commune? ne una quidem literula.

Philosophum nostratem eloquentissimumque oratorem Joannem-Jacobum Russavium (*Jean-Jacques Rousseau*) apud Anglos hospitem aliquandiù habitasse nemo nescit, et in agro Wouttoniano (*near Wootton*) sedem suam elegisse. Hancce Britanniæ provinciam cùm peragraret nuper viator quidam et scriptor haud ignobilis Gulielmus Howittus (2), natione Anglus, religione ritibus trementium (anglicè *Quakers*) adscriptus, apud villicos et rusticos ejusdem regionis percontatus est, num fortè Gallicum quemdam ætatis jam provectæ et philosophiæ amatorem, apud ipsos vixisse et tuguriolum habitasse meminissent, aut à patribus suis accepissent, cui nomen erat *Jean-Jacques Rousseau.*

At isti, philosophum quemquam, imò Gallum, et præsertim Joannem illum percelebrem, unquam habitâsse Wouttonii negaverunt; memores tamen quemdam olim homuncionem, pauperrimum, na-

(1) Saint-Evremont.
(2) W. Howitt.

tione Batavum, officio pædagogum, nomine Oldrossâll, botanicæ scientiæ præcipuè studentem, nec medicæ artis prorsùs ignarum, apud ipsos vixisse; cùm nomen *Rousseau* in *Rosshâll*, pronunciatione vernaculâ, abiisset, et verbum parasiticum *old*, id est *vetulus*, superadditum verbo *Rousseau*, istud monstrum philologicum, scilicet vocabulum *Oldrossâll* peperisset, quod nihil aliud sonat, ac *vetulum Rousseau* (old Rousseau). Quid tamen inter *Jean-Jacques Rousseau* et *Oldrossâl* affinitatis apparet (1)?

Plurima deflexuum istorum et immutationum specimina congerere facillimum, quibus vocabuli antiquioris sensus non obscuratur tantum, sed in sensus cujusdam novi simulacrum detorquetur. Cùm Angli recentiores vocabulo *Mantua-maker* utantur, quis credat hoc non *Mantuanum opificem*, sed *palliorum et indumentorum sartorem* significare, à verbo gallo-britannico : « *mante-maker* (faiseur de mantes) »? Quis unquam, cùm vocabulum *amaze*, *amazement* (étonnement), pro « stupore » apud Anglos floreat, illud nihil aliud esse ac verbum « maze, *a maze* » (labyrinthus), credere velit?

Perière variæ complures à vocabulis usurpatæ temporibus antiquis formæ, nec à Glossographis unquam aut annotatæ aut asservatæ. In Helveticâ Bibliothecâ San-Gallensi manuscriptum nunc Glossarium quiddam exstat, septimi sæculi dialectos hybridas Teutonico-Latinas et Latino-Teutonicas referens; quod quidem mihi investiganti (2) prorsus ignotas et obscuras vocum ex Teutonico in Latinum mutationes exhibuit. Quid sibi voluerint voculæ istæ omnes Glossario eidem inscriptæ, egregium quasi ænigma proposuerim :

Lancnaseh (teutonicum),
Quod significat
Aquilus (latinum).

Epur (teut.),
Quod significat
Singularis (lat.)

(1) William Howitt. Visits to remarkable places. London, 1840.
(2) *Anno Dom.* 1838.

Drisgusli,
Pala,
Scufla,
Pesamo,
Scopa,
Piunte, (Latina).

Ista, Ædepol, Latina sunt, *Pala*, *Scufla*, *Scopa*, *Drisgusli*, *Piunte*, *Aquilus*, *Pesamo!* Teutonica sunt, barbarâ quâdam latinitate donata; *Pala* est *Pall* (gall. *poîle*, integumentum, a *pelle*, *pilo*, *pallio*):

Scufla, *shovel* (ad effodiendam terram instrumentum).
Scopa, *shop* (officina).
Drisgusli, *threshold* (limen).
Piunte, *pound* (libra).
Aquilus, *aquiline* (naso qui gaudet aquilino).
Pesamo, *besom* (ad verrendam terram instrumentum).

Sed voces istæ, *singularis*, *epur*, *lancnaseh*, quæ à genuino statu suo longissimè recesserunt, quid significant? *Singularis* est Italicum *cinghiale* (sanglier); *epur* est *aper*, Germanicè *eber*, Anglicè *boar*; et *lancnaseh*, quod horridum sonat, nil aliud est ac *long-nosed* (*lungo naso gaudens*) (1).

Errorum itaque lætissimam segetem inter Etymologiæ dumeta effloruisse non mirum est, cùm illi plurima falsa pro veris, vera plurima pro falsis recipere in promptu fuerit. Germanicum verbum *schreiben* verbo anglico *to write*, gallico *écrire*, latino *scribere*, quis adsimilare dubitaverit? Sed vocabulorum illorum origo duplex et planè dissimilis; latina quidem est verbis *écrire* et *schreiben* origo, quæ à *scribere*; teutonica autem et alia verbo *write*, ab anglo-saxonico *writan*, saxonico *rizan*, islandico *rita*. Latinum « *scribere* » artem « exarandi » literas; teutonicum « *rita* » « insculpendi et incidendi » demonstrat. In *Otfridii* (2) Anglo-Saxonici poetæ Biblià

(1) San-Gallensis Bibliothecæ ms. Glossarium latino-barbarum VII[1] sæculi.
(2) Otfried.

veteri legere est : « *Christ reiz mit demo fingero* (Christus insculpsit cum) (digito suo). » — Sed et alio in loco : « *Thaz ih scrib ;* quod ego exaro. »

Ne inter etymologicas argutias diutius ludere videar, unum aliud et ultimum facillimæ illius aberrationis exemplum proferre libuerit. Vocabulum neo-anglicum *broker* (ille scilicet qui, nundinis quibusdam acceptis, pecuniam pro tempore populo tradit), a verbo *to break*, *broken* (rumpere) nemo non extractum putaverit! vox illa autem ab anglo-saxonico *brucan* profluit, quod nihil aliud sonat ac vocabulum latinum *frugi*.

Parcendum igitur eruditis Etymologiæ sectatoribus, si qui tam ærumnosos inter metamorphose *ôn* laqueos et nexus, tot inter verborum permutationes et quasi insidias, excusabili errore decepti ceciderint. Cùm populi varii variis casibus afficiantur, variasque mutationum vices subeant, omniaque et instituta et negotia, et religionis ipsius ritus et arcana vario sub lumine adspiciant; haud mirum, absimilem loquendi formam ab unâquâque gente usurpari, et ejusdem linguæ lineamenta prima, si apud gentes varias defluant et abeant, alium colorem, novam syntaxim, sæpissimè sonos sensusque novos per annorum et locorum spatia mutuari, quæ eruditorum curiosissimis investigationibus illudant. Hinc tot variæ dialecti, quæ, à moribus et institutis dissimilibus quasi informatæ, eorum indolem et genium referunt, illisque vicissim diuturnitatem quamdam adjicere videntur.

---

§ II.

QUÆ FUERIT, BARBARAS APUD GENTES, RUDIUM ADHUC IDIOMATUM CONDITIO.

Cùm de perobscuris teutonicarum necnon latinarum linguarum originibus paucis disserere nobis in animo sit, inquirendum antè omnia existimaverim, num signa præ se ferant tum latinum, tum germanicum idiomata antiquioris cujusdam originis et avitæ hereditatis, an utrumque pro recentiori linguâ et quasi sponte suâ intrà

Latii Germaniæve limites ortâ et adauctâ accipere debeamus. Plenum dubii *problema*; nec priùs aggrediendum, quàm certâ investigatione compertum habuerimus, quibusnam signis agnoscantur tum rudium et quasi nascentium, tum adultorum vigentiumque populorum idiomata. Hoc igitur primum nobis erit disquisitionis argumentum : quibus præsertim vocabulis barbaræ gentes gaudere videantur; quibus incrementis, adolescentiæ jam stadio peracto, linguæ ad perfectum et absolutum modum statumque perveniant; mox confectæ, ingravescente paulatim senio, ad occasum prolapsuræ. Linguæ etenim, regnorum et populorum instar, ætate provectâ, debilitantur et franguntur.

Sensibilia tantùm, si ab Apuleio, subtilissimo Madaurensi, vocabulum semi-barbarum mutuari audeam, exprimere gestiunt populi, nondum bonis artibus exculti, nec elegantioris vitæ nobile otium nactæ. Dùm sylvis dumetisque humanum genus nudum et rude inerrat, cogitationibus admodum paucis indulget, proximasque solummodó res et corporis necessitates primas vocabulis quibuslibet tunc significare conatur. Numerus *synonyntôn* penè immensus, quibus astra, tellus, notissima quæque exprimantur; morum consuetudine humaniori nondum exortâ, quæ vocabula alia invehat. Apud Arabas antiquiores, teste Herdero, 1000 vocabula *gladium ;* 200, *serpentem ;* 80, *mel*, 50 *leonem* exprimebant; dùm nullo contrà verbo animi motus et sensus intimi recludebantur. Nec mirum Arabas, *gladio* sæpè usos, *serpentum leonum*que dentem infensum reformidantes, rupibus arenosis inhabitantes, rarò et parcè de ignotis, frequenter et variè de rebus notissimis loquutos (1). Veteris Scandinaviæ incolis, nullum ad *benevolentiam* exprimendam (2) vocabulum, quinquaginta autem pro *nave ;* quam *maritimum draconem, fluctuum viatorem, alitem Oceani*, poetico suo more vulgó vocitabant.

Quicquid metaphysicum philosophicumve, quicquid ad elegantioris vitæ consuetudinem, aut ad intima affectuum arcana attinet, Scandinavorum, Anglo-Saxonum, nec non kelticarum americanarumve tribuum idiomata omninò nesciunt. Nec hodiè rusticos homines unquam audias aliter loquentes, atque istos sylvarum incolas, qui rudibus verbis et ad naturam rerum proximè accedentibus utuntur.

(1) V. Bonstetten. Études de l'homme, t. I, p. 81.
(2) V. Rask.

Si gallico sermone rusticus aut operarius nescio quis magnam pecuniam exprimere velit, non ille dicet *une somme considérable*, sed simpliciter *une grosse somme;* quo quidem verbo pecuniæ acervus quasi oculis subjicitur; ad intellectum nil attinet. Peruvianos, quanquam pauló provectiores et excultiores, vocabulis metaphysicis caruisse (1), quæ *justitiam*, *virtutem*, *spatium*, *tempus*, *gratum animum* exprimerent, notavit Bonstettenius idem, acerrimus metaphysices indagator.

Quo fit ut augurandum facilè censuerim, vocabula ista, quæ rebus physicis quondam imposita fuerunt, quasi fundamenta linguarum antiquissima exstitisse; earumque gentium, apud quas immota et intacta permanserunt, certam consanguinitatem et quasi necessarium priscæ parentelæ vinculum designare.

Apud populos vitæ humanioris inexpertos usurpata vocabula cùm illorum moribus consentanea floreant et intellectus torpescentis adhuc et desidis notam referant; sic et apud eosdem populos vocabulorum illorum ipsa syntaxis artificii inops nudaque jacet; quæ quidem nunquam à physicis ad metaphysica, nunquam, ut Servius ait, ad *generalitates* exsurgere audet; nec artem subtilissimam callet, quâ vocabula quæque vinculis idoneis, alia aliis, connectuntur. Regni Siamensis (2) si quis incola dicere velit : « *Valdè gaudebo*, *cùm primum domum meam intrabo;* » non aliud dicet ac : « cùm ego domus ego, ego cor multum; » — arena sine calce. Quâ ratione modoque voces inflectantur, et inter se particulis variis et clausulis certis connectantur, ille nescit. In hâc sententiâ, quam jam memoravi, vox *gaudere*, quæ animi motum et mentis cogitationem exprimit, a voce *cor*, quæ partem corporis humani significat, suppletur; eâdemque tum vocabulorum, tum clausularum egestate fit, ut *domus mea* non aliter reddi possit ac verbis istis, *domus ego*. Quod quidem barbarum et hodiè à servis Afris, qui linguas europæas garriunt, usurpatum, cùm dicant *maître à moi*, *maîtresse à moi*, nec eumdem sensum in pronomen *mon*, *meus*, *mien*, compingere possint.

Nec satis est. Cùm crassior rudiorque sit linguarum istarum penè nascentium indoles, nec *ideas*, sed illa tantùm, quæ à sensibus per-

(1) V. De Humboldt.

(2) V. De Humboldt; Bonstetten, loco cit. *Voyage de l'abbé de Choisy*. — Idem obtinet in Sinensi grammatice.

cipiuntur, exprimant, nec ratiocinandi ambages aut abdita *metaphysices* arcana recludere, illisque lumen clarum affundere queant; eó magis obscura et perplexa, exquisitiorique studio composita, primo adspectu videntur. Non enim ad simplicitatem, quæ composita, ad sensum unum, quæ diversa, revocant; sed circà differentiarum inutilium ambages hærent et oberrant, novumque vocabulum pangere gestiunt, si viri duo, si mulieres duæ, si puelli, si puellæ loquantur. Indè sterilium vocum copia uberrima, summa vocum pernecessariarum egestas. Indè tantus amor compositorum verborum apud barbaras gentes, quæ sermonem coarctare et magnam uno verbo sensuum vim concludere nondùm sciunt. Indè operosiores, istis temporibus regionibusque, barbarorum idiomatum moles et machina; nihil velox, nil simplex, nil expeditum. Quod si *fœmina amet*, verbum aliud; si *vir*, aliud; si *puer*, aliud; si puella, canis, equus, viator, venator, vetulus, vetula, novum vocabulum pro singulis « amantibus » cuditur (1). Nec americanarum sylvarum indigenæ unquàm vocabulo *nos* utuntur, sic loquuti : *Ego-plus-tu-et-plus-ille;* nec unquam aiunt, *ambulabo*, sed : *queo ambulare*, seu — *volo ambulare*, aut — *spero ambulare.* Quemadmodum antiquissimi machinarum artifices vel ingeniosissima inventa multis ambagibus, compagibus, rotulis impedimentisque obstruxerunt, quæ posteriorum temporum usus velut inutilia delevit rejecitque, ad simpliciorem et faciliorem formam cuncta redigens, illudque assecuturus, ut maximi parvo adparatu obtineantur effectus; — sic idiomatum adhuc incultorum sterilis illa et portentosa ubertas apud provectiores populos justis limitibus clauditur, tuncque primùm veram fertilitatem sibi vindicat, quum gentes legibus certis subditæ vitæ humanioris commodis fruuntur.

Quód si omnia quæ præfatus sum conferre velim, et quod ex iis sequitur inquirere; linguas à rudi quâdam *malusti* et inconditâ vocabulorum congerie ad eruditiorem et simpliciorem *sunthesin* procedere, nobis compertum erit. Vocabulorum, quæ ad corpus pertinent, innumera propè copia; eorum, quæ ad animi motus, summa

(1) V. de Humboldt — *Supplément à la grammaire japonnaise de Rodriguez, trad. par Landresse.* — V. Pelleprat, Charlevoix, Hunter, omnesque qui de barbarorum populorum linguis, et præsertim de linguarum in Americà septentrionali usurpatarum varietatibus scripserunt.

egestas; clausularum inopia, vanarum denique distinctiorum abundantia valdè superflua : hæc apud gentes barbaras Grammatices quasi inchoatæ signa haud ambigua sunt.

Quid luminis *dogmata* ista, ex historiâ linguarum tracta, idiomatum teutonicorum et latinorum originibus adhibeant, mox apparebit.

---

§ III.

QUOMODO ADOLESCANT, VIGESCANT ET TANDEM CORRUMPANTUR IDIOMATA.

Cùm barbaræ, ut jam asseruimus, gentes nihil nisi rude, incompositum et multis ambagibus impeditum proferant, eaque tantum quæ sensibus objiciuntur sermone exprimant; populi alii, quasi gradum superiorem obtinentes, meditationes præsertim suas et cogitationum latebras vocabulis novis explicare gaudent, et *metaphysices* trophæis idioma vernaculum exornant. Perfecti absolutissimique idiomatis exemplum memorabile non taceam, Græcam scilicet linguam, quæ rudium linguarum vim robustosque sensus et vocabulorum compositorum opulentissimam segetem intrà leges *suntheseôs* accuratissimæ et ditissimæ *suntaxeôs* summâ cum arte reduxit.

Sed, jàm fatiscentibus sæculorum sub pondere idiomatibus, cùm à barbarie antiquâ longissimè recedant, tum ad barbariem novam proruunt, quæ, vocabulis metaphysicis abusa, nunquam aut ferè nunquam naturæ res proprio directoque vocabulo exprimit. Hoc senescentium et quasi ægrotantium idiomatum symptoma, ut ipsius *metaphysices* triumphus, annis labentibus, linguarum, quæcumque exstiterunt, corruptelæ subserviisse videatur. Non à barbaris enim et ineruditis, sed à doctis et exquisitioribus viris orationem præcipuè corrumpi notandum est, qui demulcendarum aurium ambitiosiores, à communi loquendi consuetudine recedentes, ad nova et remotiora tendunt, et linguarum priscum nitorem vanâ ornamentorum affectatione obscurant. Plebeiorum rudes loquelæ, sed quæ rem notam et

vulgarem vocabulo noto indigitent. Aulici sciolique pro genuino vocabulo adulteratum, pro re ipsâ fucum et nebulas fastidiosi usurpant. Illi sermonem nudant; hi corrumpunt. Ab his omnis immutatur sermonis proprietas, quippe qui verba à sensu vero detorta, subtilissima vocularum inventa, ineptarumque metaphorarum coruscationes indubitanter proferunt. Ad captandos nobiliorum gentium animos scriptitasse et Apuleium et Sidonium Apollinarem, et elegantissimè impurum Petronium, haud obscurum est; inter quos præsertim Apuleius ille Madaurensis nihil notum, nihil simplex, nihil robustum è scriniis suis protulit, sed omnia fucata et nova et inaudita et puerilibus inusta calamistris. Ex illorum scriptis ad ultimos usque Latii occumbentis scriptores Boetium Cassiodorumque profluxit pestilens ista lues, et corruptela insignis, quæ metaphysica vocabula pro vocabulis genuinis linguæ romanæ inseruit : ut pauca commemorem, *pretiositatem*, *speciositatem*, *individuitatem* apud Tertullianum; *parilitatem* apud Gellium ; *liquiditatem, irritabilitatem* apud Apuleium; *spatiositatem*, *nullificationem*, monstraque plurima, apud Sidonium, Hieronymum, Cassiodorum et alios frequentia. Nec prætereundum silentio est, apud quosdam ævi nostri scriptores eosdem increbrescere vocum inanium garritus, quæ sub nescio quo vanæ et vacuæ *metaphisices* simulacro, quasi nube densâ, sensum obscurantes, rei expressæ formam veram et quasi *sinceram* effigiem prorsùs obliterant. Nil hodiè nostratibus magis placere videtur, ac verba istius modi : *individualité*, *spécialité*, *religiosité*, *actualité*, *sommité*, *capacité ;* quasi eodem vitio laboremus ac Sidonius episcopus Arvernus, et Apuleius Africanus fabulator. Cùm Gallicus quidam nuperus scriptor istâ pereleganti sententiâ usus fuerit : « *Les manchettes du* » *style de Racine, passées à l'empois de l'hexamètre et brodées par* » *l'assonance de la rime*, etc., etc.... » mihi Apuleio persimilis videtur, qui sensum nobilitare gestiens vulgarissimum, nempè : « *Au-* » *rora nascebatur ;* » ingenii sui vim ubertatemque verbis illis exquisitissimis illustrare nequaquam dubitavit : « *Commodùm puni-* » *cantibus phaleris aurora roseum quatiens lacertum*, *cœlum ine-* » *quitabat* (1). » Et infrà idem ille suavissimus scriptor, sed vocabulorum audacissimus novator et archaïsm *ôn* renovator impiger, sic loquitur : *non lætâ facie nec sermone dicaculo, sed vultuosam fron-*

(1) Metamorph., l. III, c. I.

tem rugis insurgentibus asseverabat. Apud Sidonium et Ausonium plurima istiusmodi, quæ apud omnes orbis terrarum populos linguarum et humanarum literarum senium et quasi effetos conatus testificantur.

Duplex in vitium incurrunt illi qui, idiomatibus ad senium vergentibus, gloriam scribendo consectantur; vel curiosâ nimis oratione fastidium legentis effugere conati; vel ingenii sui fecunditatem judicibus comprobare gestientes, permultaque quasi pede in uno scriptitantes, et vocabulorum inconditam proluviem chartis immittentes suis.

Nec ignobilibus tantùm artis literariæ opificibus, sed et principibus viris crimen illud incuriæ datur. Recentiores inter criticæ artis magistros scriptor eximius et perspicacis quidem judicii vir, *Gualterius Savagius Landor* (1), civem suum et jucundissimum scriptorem, *Gualterium Scotum* (2) stylo nuper lacessivit acerrimo, quasi sermonem patrium corruperit. *Scotus* enim, felicissimum à naturâ sortitus ingenium, deliciæ temporis nostri, fabulas amænissimas nec ineleganti quidem, nec semper apto concinnoque stylo exaravit; cui satis erat, dum gentium animos oblectaret demulceretque, sensus suos depromere, mores patrios vivis coloribus adumbrare, prelisque longam voluminum seriem mandare. Non paucos errores ab incuriâ fusos in fabulâ, cui titulus inscriptus est *Redgauntlet*, (3) detexit Aristarchus ille, verbi gratiâ — « *laughing consumedly;* » — « *it was as fine a first appearance as I ever heard;* » quasi adspectus formaque non oculis, sed auribus subjicerentur!

Sed et apud eumdem Scotum eruditissimum nec satis cautum fabulatorem, in menda alia plurima offendes; cujus modi est ellipsis ista valdè inelegans — *curse on the innovating hand attempts it;* cùm sic loqui deberet : *the innovating hand* THAT *attempts it.* Eleganter supprimitur particula *that*, sed tantùm cùm antè verbum occurrunt particulæ *I*, *thou*, *he*, etc. Optimè dixeris : *the man... you hate*, « homo quem oderis, » suppressâ particulâ THAT. Idem (quod mirum) obtinet apud Italos recentiores, qui particulam *che* eumdem in modum obliterant : « Monstrale, sic ait Machiavellus,

(1) Walter Savage Landor. *Imaginary Conversations*, t. II, p. 30.
(2) Sir Walter Scott.
(3) Redgauntlet, t. II, p. 43,

» *l'amore le porti;* dicale *il bene le vuoi* (1) ; » vice verborum « *che* le vuoi. »

Sic occidunt, sic depereunt et affliguntur idiomata tum subtiliori et inaudito, tum inaccurato sordidoque vocabulorum usu, necnon vanâ novarum metamorphose *ôn* cupidine, ad barbariem paulatim redeuntia. Quemadmodum, temporibus primis, rigida vocabulorum forma, manca et inops *sunonumôn* copia inutilis eadem exprimentium, et vocabulorum egestas quæ menti subserviant; sic, temporibus ultimis, callida et subtilis vocum junctura, uberior sensuum metaphysicorum copia, sermo fractus et elumbis, novasque et pravas loquendi formas cudendi amor inexplebilis. In testimonium hic arcessantur pseudo-gallicæ voces plurimæ, hodie non rarò usurpatæ, quæ ad argumentum meum faciunt; cùm multi *artistique*, pro rebus hominibusve qui ad artes spectant; *socialiste*, pro *politeïas* dogmatibus, vel pro illo qui studio illorum incumbit; *humanitaire*, pro systematibus vel philosophis qui humano generi favent; *baser, utiliser, activer, pivoter, influencer, gouvernemental, positivisme, exclusivisme*, pessimam ultimæ segetis messem, interriti proferre in medium audent. Istis omnibus verbis hoc vitium commune, ut nihil certi, nihil exacti, nullam *akribeïan* præ se ferant, et ad *metaphysicen* præruptissimam sese extollentia, vel homines vel doctrinas, tùm negotia tùm viros, ad loquentis libitum, incautè designent.

Cùm tandem ceciderunt incuriâ et pravitate rhetorum profligata et devicta quæ florebant olim et vigebant idiomata, illa videre est quasi dissoluta et fracta in nescio quid corrupti et marcescentis abire. Tunc idiomatis antiqui membra quasi evulsa et discerpta jacent. Quæ ab analysi quâdam rudiori ad *sunthesin* eruditam politamque processerant, rursus ad analysin novam, sed corruptam illam, redeunt. Cujus quidem corruptelæ specimen egregium sub oculis versatur nostris, cùm italica recentior lingua, littorum ab orientalibus incolis usurpata, suis spoliata honoribus et decore orba proprio, ad exprimendas meræ naturæ necessitates et vitæ rudioris commoda usurpetur; et *linguæ Francæ* sub nomine barbaro, clausulis et flexionibus verborum carens, nihil sit nisi veri et genuini idiomatis confectum et resupinum cadaver.

Gens artium bonarum inexperta, quotiescunque ad usus suos

(1) Mandragora, A. IV.

idioma antiquius et quondam opulentum flectit et detorquet, radicibus verborum quasi nudatis et arreptis, illas sibi vindicat, quarum-synthesin et syntaxin destruit et profligit, tandem ad barbaram quamdam *analusin* retrogressura. Indè particularum præfixarum et verborum, quæ auxiliaria vocantur, usus et abusus; nec barbari recentiores unquam dicunt : *amavi*, sed *amatum habeo ; j'ai aimé ;* nec *amabo*, sed *volo amare* (I will love, anglicè). Quod est tempore nostro Hellenes usurpant novi, qui pro futuro tempore verbum *thelo*, *volo*, aoristo anteponunt.

Sic, cursim adumbratis linguarum quarumlibet tum inchoamentis et progressu, tum corruptelâ et renovatione, quærendum est, quænam linguarum teutonicarum vices et latinarum extitisse videantur.

---

§ IV.

QUID, TEUTONICAM INTER ET LATINAM LINGUARUM EUROPÆARUM STIRPEM, SIMILITUDINIS ANTIQUÆ EXSTITISSE VIDEATUR.

Nihil hìc de kelticâ, kymricâ, persicâ, vel samskretanâ linguâ tetigerim; quas inter et idiomata cetera apud Europæos usurpata utrùm vel remotissimæ affinitates vel proximæ interfuerint, eruditiores, si libet, viri aut probare decernent, aut profligare (1). Teutonicorum et Latinorum idiomatum origines vel cursim, curiosè tamen, indicare satis erit; « periculosæ plenum opus aleæ. » Satis constat inter linguas Teutonicas, id est Germanicam, Batavam, Anglicam, Danicam, Suevicam, Islandicam, et Neolatinas quæ nunc apud meridionalis Europæ populos usurpantur, nempè Italos, Gallos, Hispanos, Lusitanosque, nullum affinitatis et parentelæ vinculum vestigiumque, quoad vocabulorum compagem syntaxinque, casuumve et temporum flexus attinet, nunc apparere. Quin imò, à Latino recedit vel Gallicum idioma, quod analyticæ syntaxi subditum, nec verborum invertendorum licentiam, nec ex plurimis vocabulis vocabula

(1) V. Le Pileur, Bopp, Schlegel, Kaltschmidt, Burnouf, Eichoff, Grimm, etc.

nova cudendi arbitrium penes se habet. Et à Græco ipso Latinum differt, cùm facillima apud Græcos, et nulla aut ferè nulla apud Latinos verba secundùm *analogias* leges condendi facultas exstiterit. Sed à Latino et Græco longissimè abesse teutonica idiomata non ambiguum est. Dissimilia utrinque verba, absona syntaxis, cuncta longo intervallo semota, vel ipsa pronunciandarum vocum consuetudo, vetustissimi odii pervicaciam comprobare videntur.

Quod si autem, primâ rerum facie non contentus, in intima quæstionis altissimæ descendas, et dogmatum illorum quæ jamjam exposui memor, Glossaria latina et germanica sciscitari et excutere volueris; summo cum stupore fateberis initia et quasi prima linguarum lineamenta, quæ adumbrâsse mihi visus sum; vocabula nempè, quæ numeros, astrorum cursus, cœli temperiem, temporis divisiones, familiam, corporis motus, vitam mortemque demonstrant, ferè eadem apud Latino-Græcas et Gothico-Germanicas gentes exstitisse.

Quod si à numeris ordiamur, tales sunt, apud

Græcos,	*eis, mia, en,*	*duo,*	*treis,*	...	...	*(s) ex, (s) epta.*	
Latinos,	*unus,*	*duo,*	*tres,*	*quatuor,*	...	*sex,*	*septem.*
Gothos,	*ains,*	*twai,*	*thri,*	*fidwor,*	...	*saihs,*	*sibun.*
Arch. Germ,	*einas,*	*zwo,*	*drio,*	*feor,*	...	*sehs,*	*sibun.*
Anglo-Sax.,	*an,*	*twa,*	*thri,*	*feather,*	...	*six,*	*seofon.*
Batavos,	*een,*	*twee,*	*dry,*	*vier,*	...	*ses,*	*seven.*
Suevos,	*en,*	*twa,*	*tre,*	*fyra,*	...	*sex,*	*siu.*
Islandicos,	*ein,*	*tveir,*	*thryr,*	*fiorir,*	...	*sex,*	*sio.*
Germanos,	*ein,*	*zwei*	*drei,*	*vier,*	...	*sechs,*	*sieben.*
Anglos,	*one,*	*two,*	*three,*	*four,*	...	*six,*	*seven.*
Gallos,	*un,*	*deux,*	*trois,*	*quatre,*	...	*six,*	*sept*, etc. (1)

Numerum *quinque* (Græcè *pente*) non in tabulas retuli, qui vices ab aliis mutationibus remotos expertus est; nec *octo*, *novem*, *decem*, quibus persimilia germanica et anglica verba *acht*, *eight*; — *neun*, *nine*; — *zehen*, *ten*; etiamnunc perstitêre.

(1) *V, J, H, Kaltschmidt, Sprachvergleichendes Wœrterbuch der deutschen Sprache*, etc, Leipzig, 1839.

Ad alios si pergamus *parralèlismous* in permulta ejusdem generis incidemus : quemadmodum apud

Germanos,	*Wollen.*
Anglos,	*Will.*
Latinos,	*Velle.*
Gallos,	*Vouloir.*

Quod planè unum et idem. Sic etiam

Germani,	*Du.*
Angli,	*Thou.*
Latini,	*Tu.*
Galli,	*Toi.*

Sic et :

Germani,	*Schwester,*	*Nacht,*	*Mein,*	*Haben.*
Angli,	*Sister,*	*Night,*	*Mine,*	*Have.*
Latini,	*Soror,*	*Nox,*	*Meus,*	*Habeo.*
Galli,	*Sœur,*	*Nuit,*	*Mon,*	*Avoir.*

Pene omnia, quæ barbarorum hominum intellectum et sensus non effugiunt apud teutonicas et latinas gentes congruunt :

Latini,	*sol,*	*sal,*	*esse,*	*habere,*	*velle,*	*ventus.*
Angli,	*sun,*	*salt,*	...	*have,*	*wil,*	*wind.*
Germani,	*sonne,*	*salz,*	*essen,*	*haben,*	*wollen,*	*wind.*
Gothi,	*sunna,*	*salt,*	*ita,*	*haba,*	*vilia,*	*vinds.*
Islandici,	*sûnas,*	...	*ad,*	*âp,*	*val,*	*vâtas.*
Galli,	*soleil,*	*sel,*	...	*avoir,*	*vouloir,*	*vent.*
Græci,	*helios,*	*als,*	*edô,*	...	*boulomai,*	...

Ordinem linguarum illarum omnium in tabulis præfixis intervertere et confundere quasi consultò curavimus, quò clariùs avita ea-

rum consanguinitas appareret. Sic et conferre licet teutonicum *vader* cum latino *pater ;* latinum *mater* cum germanico *mutter ; — Herr* cum *herus ; — urbs*, *orbs*, cum verbo prisco *Huuarban* (incurvare) ex archaïcâ superioris Germaniæ dialecto ; undè Teutonicum *Warbes* (circulus), et Germanicum recentius *Wirbel.* Nec præteream occultiorem, sed reverâ non ambigendam, vocum quæ sequuntur copulam :

Græci,	*Damaô*,	*Hedus*,	*Phratria.*
Latini,	*Domo*,	*Su-advis* (suavis),	*Frater.*
Gothi,	*Tamyan* { (Angl. Sax.), (Archaïc. Angl.)	*Swoti*, *Sote*, }	*Brothar.*
Angli,	*Tame*,	*Sweet*,	*Brother.*
Galli,	*Dompter*,	*Suave*,	*Frère.*

nec verborum infra positorum notatu dignissimam affinitatem. Conferas cum Teutonicis vocabulis

Latinum	*Veredus*,	quod persimile Germanico	*Pfered*, *pferd.*
—	*Equus*,	à græco *ippos*) *iccos*, archaicâ formâ), simile Islandica. . .	*Eïkur*,
		(Danico.	*Og)*,
		(et Suevico.	*Oëg)*,
	Taurus.		*Stier.*
	Porcellus.		*Ferkel.*
	Sus.		*Sow.*
	Cattus		*Catze.*
		(Angl.)	*Cat.*
	Lingua.	(Angl.)	*Tongue.*
	Rex	(Goth.)	*Reïki, riki.*
	Deus.	(Suev.)	*Tand.*

(Angl. *tooth ;* German. *zahn ;* Angl.-Sax. *tôdh ;* Goth. *tunth*).

Quæquidem inter vocabula ne unum quidem moribus hominum venaticorum et rusticorum parùm idoneum decerpseris. Germanos ab Italis, Romanosve à Teutonibus dialectum jam exornatam et expolitam mutuatos fuisse haud facilè conjectandum putaverim; sed utrosque ex eodem antiquo et remotissimo fonte hausisse non mehercule sermonis absoluti et grammatices omni ex parte exactæ voces et *syntaxin*, rudia autem idiomatis penè barbari inchoamenta quædam, quæ, labentibus annis, in diversas et ornatiores formas utrinquè abierunt.

Cùm jam de vocibus istis apud nos actum sit, quæ primo quasi partu natæ, vitæ humanæ degendæ necessariæ sunt; ad illas transeam, quæ primam vocabulorum compagem suppeditaverunt, quasque grammatici præpositionum, conjunctionum adverbiorumque sub nominibus nôrunt. Hìc etiam sonorum et radicum similitudinem indubitatam agnoscemus :

Græci,	(*s*) *uper*,	*apo*,	*pro*,	*amphi*.	...	...
Latini,	*super*,	*ab*,	*pro*,	*amb*,	*quo*,	*trans*.
Arch. Germ,	. *ubar*,	*ab*,	*fora*,	*umpi*,	*hweo*,	*dru*.
Gothi,	. *ufar*,	*af*,	*faur*,	...	*hwaiwa*,	*thairh*.
Angl.-Sax.,	. *ufur*,	*of*,	*fore*,	*ymb*,	*hu*,	*tharh*.
Angli,	. *over*,	*of*,	*for*,	...	*how*,	*through*.
Batavi,	. *over*,	*af*,	*voor*,	*om*,	*hoe*,	*door*.
Suevi,	. *œfver*,	*af*,	*foer*,	*om*,	*hwi*,	...
Islandici,	. *ofur*,	*af*,	*fyri*,	*um*,	...	...
Galli,	*sur*,	*ab*-solu,	*pour*,	*amb*-ition,	...	à *tra*-vers.
Itali,	*sopra*,	*ab*-sente,	*per*,	*amb*-izione,	..	*tra*-versar.

Nec, à temporibus priscis ad recentiora, illæ quas notavimus vocabulorum immutationes lege quâdam certâ radices primas sensim transformasse videntur. Persœpè græcum gallico sermoni novo propiùs atque latino antiquo accedit; et quæ græca verba Latium recusavit, teutonicis nunc glossariis insunt. Exempli gratiâ, verbum Hellenicum *boulomai* (*velle*) verbo gallico *vouloir* propiùs adhærere videtur, quàm latino *velle*, ex archaïco græco *bolomai* extracto. Si quis meridionalis Galliæ incola vocabulum *vouloir* suo more pronuntiet, mutatâ in sonum *b* literâ *v*, græcum illud omnino sonabit,

bouloir, *boulomai*. Nec raró agnoscas (ut jam dixi) vocabula græca quædam, quibus latinum glossarium caret, inter germanicæ stirpis vocabula permansisse. Sic :

Græci,	*Polu* (, multum).
Gothi,	*Filu*.
Scoti,	*Fele*.
Germani,	*Viel*.

Pro eodem verbo Latini *multùm*, Galli *beaucoup*, Angli *many*, ex alienis radicibus prolata. Sic quoque :

Græci,	*Mene* (, luna).
Gothi,	*Mecna*.
Islandici,	*Mani*.
Anglo-Saxonici,	*Mona*.
Angli,	*Moon*.

cùm Latini eumdem sensum verbo *luna*, Galli *lune* (quod ex *selènè*), exprimant. Nec obliviscendum, easdem radices in alia abiisse verba latina; græcum *polu*, in *plus ;* et *mènè*, in *mensis*.

Quicquid, per longas temporum et casuum vices, metamorphoseôn subierit vocabuli unius forma, notatu dignissimum censeo. Haud rarò, vel unâ literulâ suppressâ aut permutatâ, omnem evanuisse dixeris vocum earumdem similitudinem :

Græci dixerunt,	*E-ruthros*.
Latini,	.. *ruber*.
Gothi,	.. *rauds*.
Germani,	.. *roth*.
Anglo-Saxonici,	.. *read*.
Angli veteres,	.. *ruddy*.
Angli novi,	.. *red*.
Galli,	.. *rouge*.
Itali,	.. *rubro*.

Idem verbum est, quod idem non sonat.

Græci,	*D-akru.*
Latini,	*L-acruma.*
Gothi,	*T-agrs.*
Angli,	*T-ear.*
Galli,	*L-arme.*
Itali,	*L-agrima.*

Mutationem primæ illius consonantis, scilicet : *D* in L, et T, nolim inobservatam prætermittere : exemplum notabile, quàm fragilis sit præfixarum sive *prostétikôn* literarum status, et quàm varias, sublatis permutatisve *præfixis*, formas induere vocabulum unum possit. Sic

Græci,	*A-melgo.*
Latini,	..*mulgeo.*
Germani,	..*melken.*
Angli,	..*milk.*

Sic et

Græci,	*O-dous.*
Latini,	.. *dens.*
Gothi,	.. *tunthus.*
Islandici,	.. *dantas.*
Germani,	.. *zahn.*
Angli,	.. *tooth.*
Galli,	.. *dent.*

Eumdem in modum,

Græci,	..*rhegnumi.*
Latini,	*F-r-ango.*

Islandici,	*B-r-aka.*
Gothi,	*B-r-ika.*
Angli,	*B-r-eak.*
Galli,	*B-r-iser,*

Sic quoque

Græci,	*O-noma,*	*K-apros,*	*D-rosos,*	*P-latus.*
Latini,	..*nomen,*	.. *aper,*	..*ros.*	..*latus.*
Gothi,	..*nima,*	.....	.....	*B-r-aids.*
Germani,	..*nehmen,*	.. *eber,*	.....	*B-reit.*
Angli,	..*name.*	.. *board,*	.....	*B-road.*
Galli,	..*nom,*	.....	..*rosée,*	*P-l-at.*

Græcos præfixis literulis, euphoniæ gratiâ, libenter usos fuisse in aperto est, quibus nempè concurrentium vocabulorum asperitates temperarentur; et illud notandum existimo, dulcissimos suavissimosque sonos ad illud consequendum adhibitos; nempè litteras *a* et *s* et *l* et *d*. Sed pro lege certâ et indubitatâ recipere temerarium foret, Græcos solos præfixarum usurpasse consuetudinem, quæ quidem et apud Teutonicos in usum transisse videtur.

Latini,	..*rogo.*
Gothi,	*F-raiha.*
Islandici,	*P-hrah.*
Germani,	*F-ragen.*

Latini,	..*lætus,*	..*nodus,*	..*rapio.*
Islandici,	*G-lad,*	*K-nut,*	*G-ripa.*
Angli,	*G-lad,*	*K-not,*	*G-ripe.*
Galli,	(*lie, liesse*),	..*nœud,*	*A-g-ripper* (vulgare).

Ultimo et exemplo patet, quandoque duplices præfixas vocabulis antiquis superadditas; quod sequentia comprobant:

Germani,	. . *rollen* (rotare).
Bavaro-German.	*K-rollen.*
Angli novi,	*S-c-roll.*
Galli,	. . *rouleau.*

Sic et

Latini,	. . . . *labium.*
Græci,	. . *a-leiphô* (ungere).
Gothi,	*S-a-lbon.*
Angli,	*S-a-lve.*

Sed ut ad tertiam vocabulorum partem transeamus, quæ legum, morum, reipublicæ quasi inchoatæ et jam frondescentis signa præ se ferant; quædam, ejus generis, rara quidem, sed notanda, Teutonicis et Latinis communia tibi occurrent. Teutonicis enim dialectis verba *senatus*, *rex*, *curia*, *lex*, insunt, sub formis variis *sineigo*, *sinistans*, *siniscallus*, pro *senex*, *senatus*; — *reich*, *rich*, pro *rege*; — *kyrihha*, *kyrka*, pro *curia*; — *lag*, *law*, pro *lege*. Apud Burgundiones Visigothosque *sineigo* « senem, » *sinistans*, « sacerdotem » significabant; unde *siniscal*, « sénéchal. » Apud Gothos, *regen*, *rechten*, significabant « rectum facere, » « regere; » unde *reiki*, *reck*, *reich* (Frankreich, etc.). Apud vetustissimos Germanos *kyrihha*, pro *curia*, in quam populus convenit; unde Danicum *kirke*; Scotticum *kirk*; suevicum *kyrka*; anglicum *church*. Apud Gothos et Suevos, *lagen*, pro *lege*; unde islandicum *lag*, danicum *low*, anglo-saxonicum *laga*, anglicum *law*. Libenter crediderim antiquos Germaniæ populos diù intra reipublicæ illius quasis adumbratæ, quam Cornelius Tacitus depinxit, pernoctâsse, et suam proavorum linguæ indolem per illud longum quidem temporis intervallum impressisse, quæ à latini idiomatis indole toto cœlo distat.

Quod ad syntaxin et verborum flexus attinet, antiquiores Teutonum dialectos cum antiquissimis latinæ stirpis dialectis si conferas, in quasdam similitudines nullo modo contemnendas impinges. Sic Græci comparativum suum, *téros-tatos* Romani, *ior*, *issimus*, Germani et Angli *er*, *est*, faciunt. Euphoniæ gratiâ, sæpè et Latini

et Angli et Germani utuntur verbis *magis*, *mehr* et *more*, quæ adjectivo anteponuntur; *magis pius*, vice *piior*; *more pious*, et *most pious*, vice verborum *piouser* et *piousest*. Quemadmodum apud Græcos clausula *tès* (à *titèmi*), apud Latinos clausula *tas* (a *status*) statum rei cujuslibet, exprimit; sic et apud Germanos clausula *heit* (à voce vulgari Bavaricâ *hait*, status) et apud Anglos clausula *hood*, eumdem sensum usurpare videntur:

Græcum,	*Prao-tès*.
Latinum,	Liber-tas.
Germanicum,	Mensch-heit.
Anglicum,	Man-hood.

Græcos præfixis *upò*, *prò*, *para*, *sun*, *apò*, *peri*, *uper*, eumdem ferè in modum usos fuisse constat, ac Germanos et Gothos præfixis *ab*, *auf*, *be*, *für*, *um*, *ver*, etc. Hellenicam linguam quicumque callet, particula Græca *parà*, quàm variâ significatione afficiatur, haud ignorat; quasi particula ista rerum copulam quamdam tum similium tum dissimilium indicet. Apud Germanos et Anglos duplex eumdem in modum et dissimilis est usus particularum *ver* et *for*, quæ adhæsionem necnon separationem referunt.

Græci.	*Para-trechô*	(*victoriam adipisci*).	Quod progressum notat.
	Para-trepô	(*cursum deflecters*).	
	Par-oraô	(*despicere*).	Quod successum negat.
	Par-aconô	(*perperam audire*).	
Germani.	Ver-schaffen	(*copias dare*).	Quod adquisitionem indicat.
	Ver-alten	(*senectutem adquirere*)	
	Ver-achten	(*despicere*)	Quod deperditionem notat.
	Ver-derben	(*corrumpi*).	
Angli.	For-bear	(*parcere*).	Quod veniam dat.
	For-bid	(*interdicere*).	Quod veniam negat.

Quò antiquius teutonicum quidque idioma, eò propiùs ad formas conjugationum et declinationum latinarum accedit:
Ne omnem grammatices seriem hic evolvam, participii præsentis formam proferre mihi satis erit:

Archæo-Germani:	Latini:
Varman-em.	*Mone-o*
— es,	— *es*,
— et,	— *et*,
— eme,	— *emus*,
— et,	— *etis*,
— ent,	— *ent*,

Ne omnen grammatices seriem hic evolvam, participii præsentis formam proferre mihi satis erit:

Græci,	*Tupt-ôn, ontos.*
Latini,	Am-ans, antis.
Angli,	Lov-ing, ...
Germani,	Lieb-end, endes.
Galli,	Aim-ant, ante.
Itali,	Am-ante (1).

Gothi et Anglo-Saxones genitivi latini singularis formam *is*, necnon pluralis clausulam, nempè literam *s*, asservaverunt:

	Gothi:	Anglo-Saxones:
Sing.	*Fisks*, *is*.	*Fisc*, *es* (Pisc*is*, *is*).
Plur.	*Fisk-ôs*.	*Fisc-es* (Pisc*es*).

Apud Anglos antiquiores idem obtinebat, qui dicebant: *My fa-*

(1) *V.* Bopp, *Conjugation-System der Samskrita sprache;* et *Pott Etymologische Forschungen.* — V. et *Eichhoff, Ampère, Kaltschmidt.* — Quod ad Samskretanum attinet, hic attingere nullo modo decrevi.

theris name (mei patris nomen), planè gothicum et latinum. Nunc forma illa apud recentiores in *my father's name* abiit, quam Grammatici plurimi idem esse ac *my father*-HIS *name* (meus pater *suum* nomen), absurdè crediderunt (1).

Nonnulla decerpsi, quæ notatu dignissima censui, quibusque citrà dubium poneretur communis ista linguarum omnium, quas memoravi, origo. Quinam autem fuerint hujusce affinitatis gradus modique, nunc inquirere decrevi.

---

§ V.

QUÆ FUERINT LINGUARUM TEUTONICARUM ET LATINARUM GENEALOGIA ET VICES.

Nec teutonicam à latinâ, nec à teutonicâ latinam, nec latinam à græcâ, nec omnes illas linguas à linguâ quâdam omnibus numeris absolutâ descendisse facile crediderim ; sed et græcam antiquam, et latinam antiquam, et teutonicam antiquam, cùm prima quasi rudimenta accepissent à veteri quâdam, adhuc inconditâ et quasi inchoatâ, dialecto, sibi quasque suam indolem geniumque propriis viribus effinxisse. *Non enim*, ut ait grammaticus ille percelebris Ihrius (2), « *vocabula et idiomata fungorum instar è terrâ scaturiunt.* »

Si quæ sint, idiomata inter ea quæ memoravi, quæ compositione verborum, clausulis certis, et verborum invertendorum facultate prorsus careant, hæc inter ultimos idiomatum antiquorum partus annumerare non dubitaverim, quasi ex cineribus populorum jam sepultorum orta et exsurrecta. Cujusmodi, ut omnes sciunt, neo-latinæ linguæ recentiores; gallica nempè, italica, lusitana, catalau-

(1) De errore illo perantiquo accuratè disseruit J.-P Thommerellus. V. *Recherches sur la fusion du Normand et de l'Anglo-Saxon.* Eodem errore laborabat famosissimus ille Scotus Johannes Knoxius, Calvinisticorum dogmatum assertor vehemens, qui propriâ manu verba, *John Knox his book*, titulo voluminis quod penes illum fuerat quodque inter Bibliothecæ propriæ volumina nunc asservo, inscripsit.

(2) Ihre. Glossarium.

niensis, rustica romana et hispanica. De quibus pauca admodùm dixerim.

Sed à ceteris quasi sororibus suis longè abest hispanica illa dialectus, quæ gothicum simul et arabicum quiddam redolet. Dum Gothi Asturias (1) incolentes, sermonem patrium summâ curâ vindicabant, Andalusiæ (2) contrà incolæ, quos *Mixtos-Arabas* (3) vocabant, *Arabico*, sic ait Alvarus (4) *eloquio elati*, latinæ et gothicæ linguæ prorsùs obliviscebantur. Inde illa nova hispanici sermonis indoles; illud *pingue et peregrinum*, à Cicerone (5) jam memoratum; tot indè soni imo è gutture elisi et permultorum vocabulorum initia in *Ll* sive *h* gutturalem abeuntia. Sic transformantur.

Pluere,	in Hlueve.
Flamma,	in Llamma.
Clamare,	in Llamare.
Planus,	in Llano.

Et

Formosus,	in Hermoso.
Folium,	in Hoja.
Filius,	in Hijo.
Germanus,	in Hermano.
Facere,	in Hacer.
Habere,	in Haber.

Nil dubii est, hispanicam dialectum latinæ nostrorum idiomatum familiæ annumerandam esse, sed seorsìm collocandam, ut gothicis quasi idiomatibus latina idiomata peregrino quodam vinculo connectat.

(1) Gallicè, *les Asturies*.

(2) Gall., *l'Andalousie*.

(3) Gall., *Mosarabes*.

(4) V. Flores, Espana Sagrada, XI, 275. Velasquez, Origen de la Poesia Castellana.

(5) Pro Archia, c. 10.

Quòd si ad familias gothicas germanicasque transeamus, anglicum vel neo-britannicum idioma primum examini nostro subjiciendum sit; quod quidem latinæ stirpi propriùs accedit quàm Germanorum lingua recens. Id Neo-Britannis proprium, ut sententias quandoquè invertere poetis suis permittant, nec strictissimæ nostræ *analusei*, sese obstringant, nec Germanorum summam licentiam usurpent. Quod ex illo notissimo Miltoniani poematis initio liquet :

Of man's first disobedience and the fruit
Of that forbidden tree, whose mortal taste
Brought death into the world and all our woe,
With loss of Eden, till one greater man
Restore us and regain the blissful seat,
Sing, heavenly Muse (1). . . . . .

Planè latinus hìc vocabulorum ordo : cui summâ cùm fidelitate adhœsit Gulielmus Dobsonius Oxoniensis ille, qui non satis eleganter, sed fidelissimis versibus latinis civis sui poema reddere conatus est :

Primam hominis noxam, vetitâque ex arbore fœtus
Avulsos, morsu quæ degustata nefando
Humanæ genti mortem et genus omne malorum
Intulit. . . . . . .
Diva, canas (2).. . . . . .

Hoc et anglico idiomati proprium, ut duplex illi glossarium insit; vocabulorum nempe, quæ ad vitam degendam necessaria sunt, archaïcorum illorum; et verborum metaphysicorum, quæ statum elegantiorem et provectiorem testata, ex latino, gallico et normannico in britannicum idioma profluxerunt. Varios corporis motus, *to sit*, *to lie*, *run*, *walk*, *creep*, *crawl*, *spring*; sonorum varietates, *buzz*,

(1) Paradise lost. v. 1.
(2) Paradisus Amissus Oxon., 1750.

clash, *hiss*, *rattle*, hæc omnia anglo-saxonica vel gothica, vivido quæ colore effigiem, sensum, strepitumve exprimunt. Illis quidem vocabulis, quibus vernaculi genuinique scriptores anglici præsertim gaudent, verbi gratiâ *Goldsmithius*, *Swiftius*, *De Foëius* (1), quasi genius populi antiquior continetur. Nec omnia quæ viri eruditiores in linguam anglicam inferre tentaverunt latina vocabula, illa adhærere potuerunt; cùm *clancularly* (à *clanculum*), *immorigerate*, *intenerate* et multa alia Thomas Brownius et Burtonius (2) sermoni patrio inserere incassùm tentaverint.

Sæpiùs autem vocabula duo eumdem ferè sensum exprimentia lingua anglica possidet; quemadmodum *flower* (a « flore ») vocem latinam; et *bloom* (ab islandico « bloma ») vocem gothicam; unde *blooming* et *florid*. Duplex itaque sermonis neo-britannici potestas; latina illa quidem, elegans et venusta, quæ colorem et gratiam suppeditet; germanica alia sive gothica, quæ sensus validiores, orationis compagem et quasi solidiora substrataque fundamenta subministret. Semper apud Anglos latinum idioma pro elegantiorum virorum propriâ dialecto, teutonicum vero pro plebeio et vernaculo sermone habita sunt. Nec sine causâ quidam inter quartidecimi sæculi scriptores poeta anglus non ignobilis, Robertus Mannyng, cognomine gaudens Roberti à Brunno, vel à Brunnensi prioratu (3), cùm sermone vernaculo poema suum (4) pangere decrevisset, asseruit se anglico idomate usum, *quo non eruditorum, sed vulgi aures demulceret;*

Not for the *lerid* (5) but the *lewed* (6).

Quod et comprobat *Caxtonius* (7) celeberrimus apud Anglos typographus, cùm anno 1481 ex batavâ dialecto «Vulpeculæ» fabulam in anglicum suum idioma vertere ausus, sic loquitur:

(1) Goldsmith, Swift, De Foë, etc.
(2) T. Brown, Burton; et alii.
(3) Robert de Brune.
(4) Cui titulus inscribitur *Rhyming Chronicle*.
(5) *Learned*.
(6) *Lowe*.
(7) Caxton, Historye of Reynard the foxe,

I have not added ne mynsshed but have followod as nyghe as I can. . . in this rude and symple englysch (6).

Quicumque igitur anglicæ linguæ origines investigandas sibi proposuerit, ad anglo-saxonicas radices procurrere debuerit; nec sine stupore agnoscet, prope unam esse anglo-saxonicam, frisicam, neobatavam, et archæo-batavam dialectos; nec ab illis longè abesse francicam illam seu theotiscam linguam, cui civis noster *Cleyius* (2) (perperam, ut censeo) propriam quamdam grammaticen adsignare conatus est, quæque Germanici idiomatis nunc usurpati parens antiqua floruit.

Mirum sanè per sæculorum seriem penè immensam familiarum philologicarum tot signa intacta servata fuisse. Etiamnunc, jam corruptâ et effetâ linguâ cùm utantur ferè omnes Europæ populi, attamen Itali latinè, Dani scandinavicè, Angli et Batavi archæo-saxonicè, Germani francicè loquuntur. Quicumque antiquissimam illam *Vulpeculæ* (3) fabulam, Germaniæ inferioris dialecto archæo-saxonicâ ab Henrico Alkmario (4) sive conscriptam seu potiùs translatam legerit, anglica penè omnia hodierni usûs vocabula illic reperiet, et britannicam quamdam dialectum perlegere sese crediderit. Quod ex quatuor versibus hisce sequentibus facilè apparebit :

Germaniæ inferioris dialectus.	He	sprak	to	deme	wulve	also	fôrd :
Anglicum.	*He*	*spoke*	*to*	*the*	*wolf*	*so*	*forth:*
Latinum.	Hic	loctus est	ad	...	vulpem	sic	extra :

Germ. inf. dial.	Here	Isegrim,	it is ein	oldspræchen	wôrd,	
Anglicum,	*Sir*	*Isegrim*	*it is one*	*oldspoken*	*word*,	
Latin.,	Here	Isegrime,	id est unum	olim	dictum	verbum ,

Germ. inf. dial.	Des	fyendes	munde	shaffet	selden	frôm.
Angl.	*The*	*fiend's*	*mouth*	*shapee*	*seldom*	*fruit.*
Latin.,	...	hostis	os	affert	rarò	fructum.

(1) V. British Museum.
(2) *Gley, de la langue et de littérature des Francs.*
(3) Reinecke de Foss. — Reineck Fuchs.
(4) Hinrek vau Alkmer.

Ex XX vocabulis, quibus quatuor isti versiculi constant, ne unum quidem in Alkmarii dialecto ab anglico recentissimo distat : namque *herr* idem est ac *sir*. Sed illud notatu dignius, nonnulla quoque latina verba cum teutonicis concurrere :

He,	*Hic.*
Wulve,	*Vulpis.*
Also, *so*,	*Sic.*
Here,	*Herus.*
It,	*Id.*
Ein,	*Unum.*
Old,	*Olim.*
Word,	*Verbum.*
From,	*Fructus.*

Quod quidem hypothesi nostræ valdè favet, quam superiori loco exposuimus, de antiquiori latinarum et teutonicarum tirpium nexu.

Cùm anglicum atque inferioris Germaniæ antiquioris sermonem penè unum et idem fuisse agnoscamus; nunc probandum, antiquiorum Saxonum et Anglo-Saxonum linguam cum neo-Anglicâ congruere. Ex versibus quos jamjam referam, sæculo nono compositis ab auctore ignoto, hoc apparebit; qui volumine cui titulus est *Sanator mundi* (1), continentur :

Arch. Saxon.,	*Than*	*sat*	*im*	*the*	*landes*	*hirdi*
Anglo-Saxon.,	*Thænne*	*sæt*	*him*	*se*	*landes*	*hirde*
Anglicum,	*Then*	*seated*	*himself*	*the*	*land's*	*sir*
Latinum,	*Tunc*	*sedebat*	*(se)*		*telluris*	*herus*

Arch. Saxon.,	*Geginnuuard*	*for*	*them*	*gumun*,
Anglo-Saxon.,	*Ongeanward*	*for*	*tham*	*guman*,
Anglicum,	*Onward*	*before*	*the*	*men*,
Latinum,	*Ei regione*	*coram*		*hominibus*,

(1) *Heliand* (who *heals*), *Salvator*, i. e. Christus.

Arch. Saxon.,	*Godes*	*egan*	*barn.*
Anglo-Saxon.,	*Godes*	*agan*	*barn.*
Anglicum,	*God's*	*own*	*bairn* (Scotisè).
Latinum,	*Dei*	*proprius*	*puer.*

Arch. Saxon.,	*Uuelda*	*mid*	*is*	*spracum*
Anglo-Saxon.,	*Wolda*	*mid*	*his*	*spæcum*
Anglicum,	*Would*	*with*	*his*	*speeches*
Latinum,	*Voluit*	*cum*	*suis*	*sermonibus*

Arch. Saxon.,	*Spahuuord*	*manag,*
Anglo-Saxon.,	*Spaha word*	*manag.*
Anglicum,	*Sapient words*	*many* (*maint*),
Latinum,	*Sapientia verba*	*multa*

Arch. Saxon.,	*Lerean*	*thea*	*liudi,*
Anglo-Saxon.,	*Læran*	*thene*	*leode,*
Anglicum,	*Learn*	*that*	*people,*
Latinum,	*Docere*	*istum*	*populum,*

Arch. Saxon.,	*Huo*	*sie*	*lof*	*gode*
Anglo-Saxon.,	*Hu*	*tha*	*lofe*	*gode*
Anglicum.	*How*	*they*	*praise*	*god*
Latinum.	*Quomodo*	*isti*	*laudem*	*Deo*

Arch. Saxon.,	*An thessum*	*uuerold*	*rikea*
Anglo-Saxon.,	*On thissum*	*weorold*	*rice*
Anglicum,	*In this*	*world*	*realm* (royaume, reich.)
Latinum,	*In isto*	*orbis*	*regno*

Arch. Saxon.,	*Uuirkean*	*scoldini.*
Anglo-Saxon.,	*Weorcian*	*sceoldan.*
Anglicum,	*Work*	*should.*
Latinum,	*Operare*	*debeant.*

Notandum, hìc quoque multa latina vocabula quâdam affinitate cum teutonicis non carere :

Than,	*tum.*	Lof,	*laus.*
Rikea,	*regnum.*	Hirdi,	*herus.*
Spahuuord,	*sapiens verbum.*	Sat,	*sedere.*
Thesun,	*istud.*	Uuelda,	*voluit.*
Fore,	*coram.*	Barn,	*puer.*

Quod jam assueri, non multùm francicam linguam ab archæo-saxonicâ, anglo-saxonicâ et anglicâ novâ distare, nunc specimine novo probandum est. Ex poemate quodam de Ludovico Tertio, Galliæ Occidentalis rege, Francicâ linguâ (*Franskisga zungun*) intrà decimi sæculi limites conscripto, versus perpaucos hic dabimus, quos cum translatione neo-batavâ et translatione neo-anglicâ conferre libuerit.

Francicum.	Sang	uuas	gesungen,
Batavum.	De zang	was	gezengen,
Anglicum.	*The song*	*was*	*..sung,*
Latinum.	Cantilena ...		cantabatur,

Francicum.	Uuig	uuas bigunnun,
Batavum.	De stryd	was begonnen,
Anglicum.	*The strife*	*was begun,*
Latinum.	Prælium	inchoabatur,

Francicum.	Bluot	skein	in	uuangon
Batavum.	Het blood	scheen	opde	wangen
Anglicum.	*Blood*	*shone*	*on the*	*cheeks*
Latinum.	Cruor	micabat	suprà	GENAS

Francicum.	Spilondunder	Vrankon.
Batavum.	Der speelende	Franken.
Anglicum.	*Of the sporting*	*Franks.*
Latinum.	Ludentium	Francorum.

Francicum.	Thar raht thegono gelih
Batavum.	Daar vogt der elden geen
Anglicum.	*There fought none of the heroes*
Latinum.	Hic pugnavit nullus heros

Francicum.	Nich ein	so, so	Hluduwig
Batavum.	Gelyk	als	Lodewyk
Anglicum.	*Not one*	*so, as*	*Ludwig*
Latinum.	Nullus	sic ac	Ludovicus

Francicum.	Snel	indi	kuoni.
Batavum.	Snell	ænde	koen.
Anglicum.	*Swift*	*and*	*keen.*
Latinum.	Gnavus	et	acris.

Francicum.	Thans	uuas	imo gekunni.
Batavum.	Dat	was	heem aangebooren.
Anglicum.	*That*	*was*	*in-born.*
Latinum.	Hoc	erat	in-genitum.

Francicum.	Suman	thuruch-sluog	her.
Batavum.	Sommigen	doorsloeg	hy.
Anglicum.	*Some*	*through-slew*	*he.*
Latinum.	Alios	trans-scidit	hic.

Francicum.	Suman	thuruch-slag	her.
Batavum.	Sommingen	doorstack	hy.
Anglicum.	*Some*	*through-struck*	*he.*
Latinum.	Alios	trans-fodit	hic.

Francicum.	Her	skancta	ce hanton
Batavum.	Hy	shonk	dans
Anglicum.	*He*	*filled*	*then*
Latinum.	Hic	propinavit	tunc

Francicum.	Sunan	fianton
Batavum.	Zynen	vyanden
Anglicum.	*To his*	*fiends*
Latinum.	Suis	hostibus

Francicum.	Bitteres	liedes.
Batavum.	Bittere	dranken.

Anglicum.	*Bitter*	*drinks.*			
Latinum.	Amaros	potus.			

Francicum.	So uuehin	hio		their	libes.
Batavum.	Zo werken	zy	uit	het	leben.
Anglicum.	*So worked*	*they*	*out*	*their*	*lives.*
Latinum.	Sic dedere	illi	extrà	suas	vitas.

Congruunt

Sang	cum	verbo	*sonus.*
Spilondunder			*ludentes.*

Uuangon	*gena.*
Thuruch	*trans.*
Her	*hic.*
Sunan	*sui.*
So	*sic.*
Gekunni	*genus.*
Hio	*illi.*
Snel	*gnavus.*

Teutonicæ stirpis idiomata omnia clarum est mutuâ affinitate gaudere, nec minùs arcto atque Latinas omnes linguas inter se vinculo connecti; quasi duas familias idiomatum agnoscere tantùm debeamus. Divortium remotissimis temporibus inter eas exstitisse et utrasque à gremio antiquissimæ matris priùs descivisse arbitror, quàm ea perfectam idiomatum justorum absolutorumque conditionem assecuta tandem ad senium vergeret. Nam, si latina quædam cum teutonicis congruunt et consentiunt, fatendum est tamen utriusque familiæ idiomata radicibus imis tantùm rarisque cohærere; duplici arboris cujusdam trunco persimilia, qui ex eâdem stirpe prorumpens, sed arbores duas quasi oculis referens, intrà terræ viscera semet unum et eumdem confessus, duarum tamen et planè diversarum arborum frondes et ramos in aera extollere videretur.

Quod si teutonicarum inter dialectorum numerosam prolem ordinem quemdam adducere velimus, quænam ex istis antiquitatis remotissimæ vel recentissimi ortûs signa ferant, investigandum fuerit. Nullam prorsus inter illas reperies, quæ barbarorum idiomatum vocabula incondita et quasi malè coacervata referant; sed quasdam, quæ metaphysicis (1) vocibus penitùs egentes, compositis tamen vocabulis gaudeant; Islandicam nempè sive Scandinavam, quam, eruditissimus Grimmius venerabilem omnium dialectorum septentrionalium parentem nuncupavit. « Germanicum idioma, ut ait ille (2), » recentius et debilius. Vera stirps omnium teutonicarum linguarum » gothica est et norsica. » Consuetudinibus quibusdam superbit antiquissima illa teutonicarum dialectorum radix, scandinava quidem sive norsica, et propriis antiquis legibus adhæret, quæ illam ad orientalium linguarum origines primævas protrudere videntur. Particulam Islandica et Danica dialecti etiamnunc substantivis non superaddunt, sed quasi clausulam subjiciunt et appendent.

Latinè,	Homo,	... Homo.
Gallicè,	Homme,	*L'*homme.
Danicè,	Mand,	Mand-*en*.
Germanicè,	Mensch,	*Der* mensch.
Anglicè,	Man,	*The* man.

Sic et

Latinè,	Rex,	... Rex.
Gallicè,	Roi,	*Le* roi.
Islandicè,	Konung,	Konung-*inn*.
Anglo-Sax.,	Cyning,	*Se*-cyning.
Anglicè,	King,	*The* King.

Nec Scandinavi dicunt : *amatus sum*, pro « amor, » sicut omnes Teutonici alii (*I am beloved*) (Ich bin geliebt), sed Latinorum ritu, *amor ;*

(1) V. suprà, p. 22.
(2) Grimm, Deutsche Grammatik II, 39.

Islandicè, { Ek Elska, *amo.*
Ek Elskst, *amor.*

Quod apud Danos et Islandicos etiamnunc usurpatur.

Quod si ab islandicâ dialecto ad gothicam, qualis apud Ulphilam nunc etiam floret (1), pergamus, gothicam eruditiorem, nobiliorem, accuratiùs informatam et ditiorem admirabimur, quæ nec clausularum varietate, nec ubertate flexionum caret. Ex illâ gothicâ profluxerunt archæo-saxonica et anglo-saxonica dialecti : quæ quidem neo-batavam et neo-anglicam pepererunt, iisdem quasi characteribus imbutas et impressas.

Sed jam notavimus Anglos ab antiquâ consuetudine plurimum recessisse, quippe qui a latinis et normannis quasi expoliti et exculti : omnia quæ ad *metaphysicen* spectant, ab illis mutuati sunt. Anglo-Saxonum autem et Frisonum antiquorum, necnon Batavorum hodiè viventium multa sunt verba archaïco more composita, quibus strenua quidem inest et robustior eloquentiæ vis. Sic Anglo-Saxones non *navigationem*, sed *scip-cræft* (anglicè *ship-craft*) i. e. *navium-scientiam* aut potiùs *naviscientiam*, dicebant ; multaque ejusdem generis, quæ Britanni perdiderunt novi aut expulerunt. In anglicâ recentiori linguâ supersunt composita antiqua vocabula quædam, sed rariora exempli gratiâ, *high-hearted*, quasi *altè-cordatus ; thunder-storm*, *thunder-cloud* (tonitruum-tempestas, tonitruum-nubes), quæ vel à plebeculâ usurpantur. Batavi, morum priscorum asservatores et amatores, nihil propemodum à parentum gothicorum consuetudine recesserunt ; et quotidie apud eos audire potueris ejusmodi vocabula : *gravis-cordis-status* (zwaar-moedig-heid), pro *tristitiâ ; gravamen-telluris* (dwinge-lande), pro *tyranno ; forma-sanctitatis* (schijn-heilig-heid), pro *hypocrisi ;* imò et *boven-natuur-kunde* (super-naturam-scientia), pro *metaphysice.*

Nec prætereundum silentio est eosdem Batavos, qui antiquis originibus linguæ gotho-islandicæ pertinacissimè adhæserunt, nunc etiam ergà latinas linguas et præsertim gallicam nostram odio acerbissimo flagrare. Vehementes nuper in iras erupit Batavus poeta qui-

(1) V. Ulphilam, ap. *Ihrium* et ceteros.

dam, ab imis paludibus suis clamosæ indignationis fulmen brutum extollens, quo Gallicum idioma obrueret ac prosterneret. Hic nomine Bilderdykius (1) nos inter lupos ululantes et simias cachinnantes planè protrudendos vociferatur, nec dubitat vernaculi idiomatis nostri Satanam inventorem fuisse. « Apage, (strepit ille Bilderdykius, patrio suo nec suavissimo quidem sermone Batavo nos increpitans,) « procul esto, mæchorum et exoletorum lingua; procul hinc tinni- » tus per nasum sibilantes, rauci luporum latratus, hyænarumque » clamores!.. Apage, detestabilis Gallorum aut potiùs Satanæ sermo! » Nam cùm, simiæ modo, orbem totum mimicâ arte invadere et de- » cipere Satanas gestiret, gallico iste idiomate usus est (2). »

Nec minus infensus Anglorum ergà sermonem nostrum animus; quibus nec poeseos gallicæ *mêlos*, nec vocabulorum nostrorum arrident perspicuitas et ubertas. Byronius poesin Gallicam « ferrei fili vibrantis stridori rauco (3) » adsimilavit. Quod si conviciis istis utrinquè amarissimis aurem fidemque adhibeas, teutonicas linguas et neolatinas alias ab aliis penitùs diversas et infensissimo odio semotas facilè credideris, quod nec annorum lapsu extinctum, nec gentium consortiis obliteratum cecidit. Nunc etiam si quis gallico sermoni germanicos loquendi modos adsciscere velit, hic pro ridiculo, insulso et Tedesco (Tudesque), id est semi-pagano et barbaro apud cives suos habebitur.

Jam duas teutonicas linguarum familias examini nostro subjecimus; nempè norsico-scandinavam et archæo-gothicam; postremam quidem tum anglo-saxonici et archæo-saxonici sermonis matrem,

(1) Bilderdyk.

(2) Maar weg met u, o sprach van basterd klanken,
Waar hijeen en valsche schakals janken,
Verloochnares van afkomst en geslacht,
Gevormd voor spot die met de waarheid lach!
Wier staamlarij bij euwig woordverbreken
In't neusgehuil zich-zelf niet uit durf spreeken:
Verfoeilijk Franksch! Allen den duivel word
Die met uw aapgegrijns zich meester maakt van de aard!

BILDERDYK. *Batavia.*

(3) *French poetry, monotony in wire,,,,*

DON JUAN, CANTO III.

tum neo-batavi, necnon neo-britannici proavam. Iste quam archaïo-saxonicum nuncupamus sermonem, antiquis et Frisonibus communis, ad Batavos et Belgas manavit, nec non ad Anglo-Saxones, qui linguæ neo-britannicæ nunc usitatæ quasi fundamenta jecerunt. Hancce linguam archæo-saxonicam qui etiamnunc loquuntur populi, non Saxoniam ipsam inhabitant, sed inter Elbam et Weserum, Westphaliam et Rheni ripas, villici paganique, ad Coloniam usque Agrippinam, incolunt. Apud helveticorum montium, belgicorum agrorum, necnon Caledoniæ britannicæ incolas variæ ejusdem florent dialecti. Nec pauca ejus vestigia apud scoticæ stirpis scriptores, quales sunt *Burnsius* pastor (1), *Allanus Ramsaïus* (2) et *Gualterius Scotus*(3) reperies. Vel scotica dialectus ab Anglico novo plurimùm distat; cùm vocabulis illa gaudeat multis, quæ ab anglico idiomate aliena sunt; verbi gratiâ, *gloaming*, rutilantis cœli, sole occiduo et tempestate imminente, adspectus; *swough*, vel potius *sugh*, venti ingemiscentis intra saxorum asperitates longi anhelitus, etc.

Undè facilè conjicias à gentium novarum genio linguas easdem penitùs immutari. Vel ipse salutandi modus, secundùm cujusque gentis indolem moresque, varias in formas abiit :

Latini.	Quomodo vales?
Germani.	*Wie befinden sie sich?*
(Verbum verbo).	Quomodo temetipsum invenis?
Angli.	*How do you do?*
	Quomodo agis?
Batavi.	*Hoe vaart gij?*
	Quomodo navigas?
Galli.	*Comment vous portez-vous?*
	Quomodo moveris?
Hispani.	*Come esta usted?*
	Quomodo stat vestra gratia?

Batavi statum *politeias* exprimunt verbo *Staats-hulk*, quod *Rei-*

(1) Robert Burns.
(2) Ramsay. Dramatis, cui titulus est *Pastor fidus*, auctor.
(3) Sir Walter Scott.

publicæ carinam significat; inter quos acutissimus scriptor quidam (1) opus singulare condidit, quo fere omnes popularium suorum metaphoras et usitatissima apud eos vocabula ex maritimis moribus et navigandi consuetudine profluxisse comprobaret (2).

Cùm neo-britannica et anglo-saxonica lingua ab archæo-saxonicâ illâ manaverint, quâ utebantur antiquæ Saxoniæ populi; nunc illi ipsi Saxones, et ferè totius Germaniæ incolæ aliam dialectum usurpant, quæ non a saxonico fonte, sed à francico, vel à Germaniæ superioris dialecto quondam scaturivit. Hæc illa est, quam hodie germanicam vocitamus linguam. Saxonicam dialectum gothicæ stirpi propiorem tueri et asservare præcipuè conati sunt Bremenses (3) et Hamburgenses (4); Hamburgi et Bremæ præsertim usurpatur hodie saxonicum idioma, quod à Germaniæ francico seu theotisco idiomate devictum, cæteros apud Germaniæ populos interiit. Dum Hans Sachsius (5), sutor ille celebris, et Martinus Opitzius (6) francicam linguam omni conatu expoliendam curabant, nullus inter saxonicæ dialecti peritos illam decore literario exornare valuit. Vel Luthero vivente, tanto jàm intervallo dirimebantur inferioris Germaniæ sive septentrionalis dialectus et Germaniæ superioris sive meridionalis lingua jam assiduè exculta, ut Lexicon novum excudendum censuerint theologi, quo Lutheri vocabula francica in Bibliorum translatione usitata saxonico sermone explanarentur (7).

Quemadmodum inter latinæ stirpis filias, ditissima, fœcundissima, exquisitissima, studiis et philosophicis aptissima exstitit græca illa lingua, quæ tot et tantis ab ingeniis exculta benigniori sub sidere crevit et adolevit; sic et inter omnes teutonicæ familiæ linguas, Ger-

(1) Meyer, *de l'Influence de la navigation sur la langue hollandaise.*

(2) *Uitgerust,* équipé; *glijden,* glisser; *stevenen, pronk-stuck,* etc.

(3) Gall. Brême.

(4) Gall. Hambourg. — (5) Hans Sachs. — (6) Opitz.

(7) Quicumque archœo-saxonicæ dialecti studio incumbere voluerit, summâ cum utilitate leget: *Hollændische volkslieder gesammelt und erlæutert von Dr Henrich Hoffman. Breslau,* 1833. -- *Horn. Geschichte der Deutschen Poesie.* -- *Bucherkunde der sassisch niederdeutschen sprache hauptsæchlich nach den schriftdenkmæhlern der Herzog. Biblioth. zu Wolfenbuttel, entwerfen von D. K. Scheller.* Brunswick, 1826. -- *Van Wynne.* -- *Reinecke de Fos, etc.*

maniæ illius superioris idioma, quod à francicâ sive theotiscâ dialecto profluxit, callidissimâ vocum compositione, uberrimâ vocabulorum copiâ, felicissimæ et opulentissimæ *syntaxeôs* honores sibi vindicat. Nec absurdum fortè fuerit latinæ linguæ, quæ, græcæ (ut fateor) proxima, et quandoquè robustiori verborum sensu gaudens, minùs libera tamen, proprias radices et novas loquendi formas assumpsit, vel ex aliis scriniis decerpsit, neo-britannicam linguam comparere; quæ quidem, ut ex his quæ jam præmisi constat, trunco germanico-gothico ipsâ rerum naturâ et etymologiâ vocabulorum devincta, duplici tamen ramorum et fructuum, quasi arte insertorum, honore nunc superbit, et anglo-saxonico Glossario suo metaphysicas Glossarii latino-normannici voces recentiores permiscuit.

Nec, sophistarum more, quisquilias hic agitare grammaticas mihi videor, cùm apud Græcos et Germanos eadem verborum compages et syntax *eôs* libertas, artificiosissimi sententiarum nexus et summa invertendorum sensuum licentia, mirum in modum congruant. Rollinus (1), græci idiomatis opulentissime callidas leges laudibus cùm exornet meritis, nihil aliud agere videtur quàm illis ipsissimis verbis recentiorum Germanorum linguam vivis coloribus adumbrare (2); quæ, hellenicæ antiquæ persimilis, centum millia vocabulorum (3) ex perpaucis radicibus solertissimo artificio excudere et informare valuit.

Quòd si hæc omnia quæ jam percurrimus redigere in unum nobis in animo sit; illud pro certo et penè indubitato accipiemus, Teutones et Scandinaviæ incolas antiquos, ex eâdem stirpe ac Latinos Hellenasquo oriundos, diutiùs tamen intra vitæ barbaræ tenebras vixisse et quasi pernoctâsse. Quò antiquiores Teutonicæ familiæ dialecti, eô propiùs ad illam linguarum formam accedunt rudem inchoatamque, quam descripsimus : nec inter teutonicas ulla nobis extare videtur, quæ signa præ se ferat illius ultimæ et corruptæ *analuseôs* quæ neo-latinarum linguarum originibus præfuit.

Familias omnes Europæarum linguarum si ordine certo disponere tentemus, illud ex præmissis facilè assequemur; quarum genealogi-

(1) Rollin.

(2) De la manière d'enseigner et d'étudier les belles-lettres. I. 265. Ed. 1805.

(3) V. Archenholz, Adelung, Wolke, Kaltschmidt, etc.

cum stemma, quale scilicet nobis apparuit, tabulâ sequenti inscribere conabimur :

EX IGNOTA STIRPE ANTIQUIORI

FAMILIA ORIENTALIS.

Indorum idiomata.
Prakrit et Pal.
Samskretanum (Academicum).
Neo-Persicum.

F. GRÆCO-LATINA.

Græcum idioma.
Latinum.
Ex quo,
Rustica Romana.
Neo-Italica.
Neo-Gallica.
Neo-Hispanica.
Neo-Catalauniensis.
Neo-Lusitana.

F. GOTHICO-TEUTONICA.

1° Archæo - Norsicum sive Islandicum (1).
Ex quo { Neo-Danicum (2). Neo-Suevicum (3).
2° Archæo-Gothicum (4).
Ex quo { Anglo-Saxonicum (5). Archæo-Saxonicum (6).
E quibus { Neo-Anglicum (7). Neo-Batavum (8).
Archæo-Germanicum superius (9).
Ex quo Germanicum recens (10).

(1) Alt-nordisch (Islandisch).
(2) Neu-dænisch.
(3) Neu-schwedisch.
(4) Alt-gothisch.
(5) Angel-sæchsisch.
(6) Alt-sæchsisch.
(7) Neu-englisch.
(8) Neu-niederlændisch.
(9) Alt-hochdeutsch.
(10) Neu-hochdeutsch.

Apud eruditos melioris notæ non paucos opinio illa latè effusa est, antiquam Indorum linguam, quæ samskretana nuncupatur, incunabulorum vice, latinum hinc et græcum, teutonicum indè et persicum idiomata continuisse quondam et aluisse : cui quidem sententiæ non repugnant plurimæ samskretanæ radices, quas Boppius, Burnovius, Schlegelius latinis græcisve radicibus valdè affines probaverunt. Kaltschmidtius recentior, Glossario suo hindo-teutonico, permutationes omnes vocabulorum ex Samskretanâ in græcam, latinam, teutonicasque linguas prosequi, nec semper sine fructu, conatus est. Si quis, per longa annorum spatia, antiquioribus Persarum, Brakmanarum, Kymbrorum, Keltarum idiomatibus eruendis et diligenter comparandis incubuerit, solus ille tam perplexi *problematos* tenebras discutere potuerit. Ad nos quod attinet, cùm tam reconditæ scientiæ miraculum nobismetipsis tribuere non audeamus; saltem fateri licuerit dubii nescio quid mente nostrâ hæsisse, cùm apud eruditos samskretanæ eruditionis magistros, quid linguæ Brahminicæ proprium fuerit, investigare tentavimus; cujus vel nomen ipsum, quod *perfectum*, *absolutum*, *optimè compositum* sonat, ut asserit Kaltschmidtius (1), nobis hoc dubium attulit. Samskretana enim syntaxis tam callido artificio composita emicat, tam egregiâ verborum sensuumque juncturâ pollet, tam paucis laborat vitiis, tam justis limitibus clauditur, sic absoluta et quasi teres rotundaque constat, ut ægrè credas rudem illam esse antiquam matrem et venerandam parentem omnium, quæ in Europâ et usurpantur et usurpabantur, idiomatum; cùm in eâ non rugæ, non mendæ, nihil titubationis antiquæ, nihil *tautologias* non vanos conatus nascentiumque idiomatum garritus agnoscas, sed quasi fabrefactam linguam, et maximo cum judicio et curâ perpolitas tum sonorum euphoniam, tum vocabulorum vices.

« Parvum et ridiculum, ut Tacitus ait (2), fortasse videbitur quod » dicturus sum, dicam tamen, vel ideo ut rideatur. » Cura illa et pangendæ grammatices cujusdam absolutæ diligens anxietas mihi sacerdotum quos *brahmanas* et *brakmanas* vocaverunt ingenium, sub-

(1) Der Name dieser Sprache welcher bedeutet ausgebildet, vervollkommnet, etc. *Kaltschmidt*, Einleitung, s, 8.

(2) *De Orator, Dialog.*

tilitatem et nobile otium potiùs referre videntur, quàm linguæ cujuslibet spontè suâ crescentis et assurgentis veram genuinamque indolem (1). Quid mirum, si sacerdotes literarum, poeseos et grammatices sine fine studiosi, quemadmodum ex eorum antiquissimi poematibus patet, et intra muros templorum suorum quasi captivi, hoc negotium capessiverint, ut ex vulgari eloquio formam quamdam egregiam et novam, quasi academicam, sacerdotalem et mysticam extraherent; illam quidem tum radicibus similem, tum compositione verborum et sententiarum compage absolutiorem; quod genio popularium suorum et veteri Indorum hierarchiæ planè consentaneum crediderim.

Nec ab illâ sententiâ abhorruerim, quæ samskretanam, non linguarum Europæarum matrem, sed antiquam sororem crederet; quasi et Samskretana excultior, templis addicta et inclusa, à sacerdotibus inventa, à vulgo nunquam usurpata, et persica, græca, latina, gothica, germanica, earumque filiæ omnes simul ex uno fonte manaverint et per varios tramites profluxerint.

---

§ VI.

NUM TEUTONICAS APUD ET LATINAS GENTES, VERBORUM PERMUTATIONES VARIÆ CERTIS QUIBUSDAM LEGIBUS SUBDITÆ FUERINT.

Quæcumque autem fuerit lingua illa prisca deperditaque linguarum teutonicarum et latinarum, vel forsan et samskretanæ ipsius origo et fons, hodie oculatissimis hominibus prorsus ignota; haud

(1) V, *supra*, p, 19, § 3,

dubium est, certis quibusdam legibus subditas fuisse metamorphoses varias linguarum illarum et dialectorum, quarum numerus ad XX propè accedit. Non enim morum tantummodò varietate, sed et pronunciandi consuetudine linguæ immutantur; eadem que vocabula valdè absimilia emergunt, cùm gens alia consonantem *B*, alia *P*, alia *F* vocabulo eidem ingerunt. Exempli gratiâ, Græcum *pous*, *podos*, et Latinum *pes*, *pedis*, in Gothicum *Fôtus*, in archaæo-Saxonicum *Vuoz*, in Anglo-Saxonicum *Fôt* abiêre, cùm literæ consonantes, *P*, *F* et *V*, similem locum obtineant. Primus Boppius, consonantium et vocalium immutationem certis regulis ordinari probavit, et in istius modi syntagma leges illas reduxit, quæ ad consonantes spectant:

Græco-latinum.	Gothica transformatio, et Anglo-Saxonica.	Germanica transfosmatio.
P.	F.	B. V.
B.	P.	F.
F.	B.	P.
T.	Th.	D.
D.	T.	Z.
Th.	D.	T.
K.	H. G.	G.
G.	K.	Ch.
Ch.	G.	K.

Quod vocales literas attinet, Boppius idem ille recentiori volumine asseruit (1), earum permutationes non ab aliâ lege, quam à prosodiâ pendere; easque, sic breves, in breves, sic longæ, in longas abire. Sic, longis longarum, et brevium brevibus locum obtinentibus:

Latinum, Auris.

(1) Vocalismus, von Franz Bopp. 1839.

Gothicum,	Auso.
Anglo-Sax.,	Eare (ire).
Anglicum,	Ear (ire).
Græcum,	Poûs.
Gothicum,	Fôtus.
Anglicum,	Foot (foût).
Græcum,	E-lachus.
Latinum,	..levis.
Anglicum,	..light.

Sic abierunt *pater* (Lat.) in *fadar* (Goth.) *father* (Angl.); — *poreuein* (Græc.) in *faran* (Goth.) *fare* (Angl.); — *mênê* (Græc.) in *moon* (Angl.); — *radix* (Lat.) in *root* (Angl.), etc., etc.

Quod si omnes istas permutationes persequi conaremur, Glossarium penè totum Kaltschmidtianum hìc referendum esset.

Quò attentiùs in linguarum primordia investigatione curiosâ descendimus, earumque quasi adolescentiam, vices et senium perpendimus; eò major philosophi animum stupor afficit, qui tum metamorphose *ôn* varietates propè infinitas tum legum quæ illarum varietatibus imperitant, vim et diuturnitatem miratur. Ab ævo in ævum, ab antiquâ gente ad gentes recentiores transmissa vocabula, novas in formas indefessè transgressura, nec à genuinâ radice suâ unquam evellenda, eum in modum vigescunt crescuntque, ut semper nova, semper antiqua, alia simul et eadem, permaneant et prolabentur. Quàm variis oberraverit rivulis vocabulum unum Teutonico-Latinum; per quot sive barbarorum, sive corruptorum idiomatum tramites idem istud profluxerit, philosophicâ indagatione non indignum

credidi : quippè quæ omnium tribuum, quæ Europæ terram et artes excoluerunt, proximam et quasi fraternam consanguinitatem, et mutui amoris vinculum, post tot sæcula et vices repertum atque agnitum, comprobare videatur (1).

(1) Vidi ac perlegi, Lutetiæ Parisiorum, in Sorbonâ, a, d, III, kal, jul, ann. M DCCC XLI. Facultatis literarum in academiâ Parisiensi decanus, J. VICT. LE CLERC, Typis mandetur, ROUSSELLE, Studiorum Inspector, procurandis academiæ Parisiensis rebus præpositus.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

A

Aaroun-Al-Raschid et Al-Mamoun. 100
Adieux d'Hector et d'Andromaque ;—traduction de Pope comparée avec le texte d'Homère traduit littéralement. . . . 227
Adieux d'Hector et d'Andromaque, traduction de Cowper. 231
— Traduction de l'Italien Monti. 233
— Traduction de l'Allemand Voss. 236
— Traduction française de M. Bignan. 238
Alfred forme la langue anglo-saxonne. 94
Allemagne (L') du XVIIIe siècle—de quels éléments elle s'est formée, — la contemplation l'a féconde. 54
— (L') a donné l'initiative de la haute critique. . . 53
— Soumise à l'influence littéraire de la Provence. 120
Ambroise (Saint-) 87
Analogie primordiale des langues européennes. . 158
Anacréon — roman sur ses prétendues amours avec Sapho 278
Anglaise (La langue) possède un double glossaire. 172
Angleterre (L') teutonique et normande. 16
Anglo-Saxon (L') périt — l'Anglais moderne naît de ses débris mêlés avec le Français. 96
Anglo-Saxon (L') domine dans la langue anglaise. 173
Id. 181
Antipathie des langues teutoniques et des langues néo-latines. 183
Antoine de Padoue. . . . 197
Anyta. 291
Apulée — abus qu'il fait des néologismes et des archaïsmes. 154
Arabes (Les) 99
Arabie (L') emprunte aux Persans leurs féeries. . 99
Archaïsme (De l') et de l'imitation légitime ou dangereuse. 254
Archaïsme — comment il faut le comprendre. . . 257
Id. 258
Architecture (L') — ses phases primitives. . . . 89
Architecture gothique (Naissance de l'). . . . 94
Argumentateurs. —Définis par Pic de la Mirandole. 30
Arioste. 106
Aristophane fait la guerre aux sophistes. 74
Aristote, régulateur des écoles du moyen-âge. . 22
— chef des critiques. . . . 75
Arlotto à Prato. 199
Arrien, historien. 85
Arrivabene (Piétro) sous le nom de Pierre Larivey. 255
Attila. 90
Augustin (Saint-) — sa dialectique. 87

Austérité romaine 78

B

Bacon (Le chancelier). . . 127
Bardes (Les) germains. . . 91
— d'Irlande, leur influence. id.
Barthélemy (L'abbé). . . 301
Basile (Saint-) 87
Bayle touche à Montaigne. 9
Beau (Culte du) et de la forme chez les Grecs. . 73
Beaumarchais. 256
Beauté (Le culte de la) propre à la Grèce; — s'est perpétué sous le christianisme primitif. . 327
Id. 328
— L'Hétaïre était la grande prêtresse de ce culte. 328
Bembo (Le cardinal). . . . 111
Benjamin-Constant — comment il nomme le peuple chinois. 20
Beowulf, poème anglo-saxon. 92
Bernard (Saint-). 25
Bilderdyk, poète hollandais — sa burlesque déclamation pour la langue française. 182
Bible (La) considérée sous le point de vue historique 200
— Elle unit la civilisation de l'ancien monde à la civilisation du nouveau monde. 201
— Considérée comme monument historique. . . 203
— Elle représente toute la civilisation de l'ancien monde. 204
— Elle est plus historique que Thucydide et Hérodote. . . . . id.
— Traduite littéralement par M. Cahen. 208
— Comparaison des traductions de la Bible. . . . 210
Id. 219
Boccace. 405
— Panégyriste des femmes. 269
Bolingbroke, Toland et Harrington ont prêté à Voltaire ses arguments contre la Bible. 35
Bopp. — Tableau synoptique qu'il a donné pour les changements des consonnes dans les langues. 191
Boscan imite Pétrarque. . 114
Buffon. 126
Byron (Lord). 129
Byzance s'enrichit des connaissances antiques. . . 89

C

Calderon. 117
Id. 254
Callimaque. 85
Calvin et Luther — leur influence se fait encore sentir. 25
Camoens. 115
Caractères des idiomes chez les peuples sauvages. . 147
Id. 152
Catulle. 82
Cervantes (Michel) en prison. 3
— Ses ennemis. 5
— Son influence sur Voltaire, Swift et Le Sage. 5
Id. 6
— On lui rend justice après sa mort. . . . . Il avait quelque chose du naturel de La Fontaine. 44
— Don Quichotte. 116
César — son style, sa lucidité 81
Cicéron règle l'enseignement de l'éloquence. . . 80
Id. 81
— Commenté par Jacques Bellenden — sa vie par Middleton. 345
— Ses lettres *ad familiares*, la meilleure source pour sa biographie. 346
— Comment il annonce la

mort de son père. . . . 347
— De quelle nature était sa sensibilité. . . . . id.
— Sa lettre à Atticus. . . 348
— A ses yeux Catilina est clairement coupable — il s'offre pour le défendre. 349
— Comparé à Caton et à César.. 350
— Homme de lettres et orateur—incapable de jouer un rôle politique. . . . 351
Id. 367
— Il appartient à une classe d'hommes définie par Bacon. 352
— C'est dans ses lettres qu'on apprend à le connaître. 354
— Tout en le blâmant on est forcé de l'aimer. . . 355
— Son consulat. . . . . id.
— Il marque le passage de la civilisation grecque à la civilisation romaine.. 357
— Sa bonhomie. 358
— Comment il parlait de Pompée et ce qu'il en pensait. 3 5
— Sa faiblesse et son ambition.. 360
— Comme homme politique il manque de sagacité.. 361
— Etat de la société romaine de son temps. 362
— Sa vanité. . . . . id.
— Ses contradictions . . . 363
— Sa conduite entre César et Pompée. 365
— Sa retraite à la campagne.. 369
— Il manque d'énergie et d'habileté 370
— Son exil 371
— Ses lettres à César. . . 372
— Ame douce et humaine. 376
— Son éducation. 377
— Son mariage. 379
— Son consulat. 381
— Sa défense de Milon.. . 383
— Sa vieillesse 385
— Sa mort 386
— Son influence sur les temps modernes 387
Cid (Le), poème. 112
Civilisation (La) profane périt, la civilisation chrétienne naît de ses cendres. 24
— matérielle et intellectuelle.. 22
Chaine (La) de l'amour et celle de la nécessité lient toutes les nations ensemble. 17
Chapman, contemporain de Shakspeare. 5
Chants épiques de l'Edda. 92
Charlemagne et ses moines chroniqueurs. 94
Chaucer. 121
Chefs-d'œuvre du xve siècle. 107
Chénier (André), habile archaïste. 257
Chine (La) tombée dans le rachitisme de la pensée et dans l'imbécilité par l'isolement. 19
— Id. 66
— Causes qui maintiennent sa civilisation dans l'immobilité 67
— Sa poésie. 67
— Son drame 68
Chinois (Classement des).. 20
Christianisme (propagation du). 85
— Son progrès 88
— Il est d'abord funeste à la peinture et à la sculpture . . . . . id.
Christine de Suède.—Banquet grec. 258
Chrysostome (Saint). . . . 87
Colin-d'Harleville. . . . 256
Comnène (Anne)—caractère de ses œuvres. 294
— Id. 295
Concordances (Les) de la Bible. 195
— Il a fallu 600 ans et plus

de trois mille ouvriers pour achever ce répertoire. 197
— Manuscrites — conservées à la Sorbonne. . . 198
— Grecques et allemandes. 199
Conquêtes des armées espagnoles. 114
—Intellectuelles de la France 126
Conrad de Halberstadt. . 199
Contes et fables — leurs voyages.. 37
Controversistes — leur influence leur a survécu. . 25
Controverse des chrétiens et des néoplatoniciens. . 87
Corinne. 289
— Vainquit Pindare. . . . 290
Corneille propage le drame castillan par toute l'Europe. 12
— Id. 124
— Etudie l'espagnol. . . . 256
Couleur locale. 259
Critique littéraire — son rôle définitif. 50
— Elle doit être modeste; —son essence est de classer et d'ordonner les trésors qu'elle n'a pas créés. 51
Id. 53
Critique (La vraie) — comme elle a été mise en œuvre par Coleridge, Hazlitt, M. Villemain, M. de Schlégel, M. Sainte-Beuve. 53
— Qu'est-ce que la critique littéraire séparée de l'histoire des peuples? . . . 55
Croisades. 91
Id. 97

D

Dacier (Madame). 270
Dante. 105
Décadence (La) des nations prépare leur résurrection. 23
— De la poésie chez les Grecs.. 76
Défectuosité des traductions de la Bible. . . . 208
Démosthènes—caractère de son génie comparé à celui d'Isocrate. 76
Destinées des grands écrivains et de leurs œuvres. 3
Destouches (Néricault). . . 255
Développement, grandeur et décadence des langues. 152
Diderot. 126
— Id. 256
Don Quichotte est traduit dans toutes les langues. 5
Drame allemand. 132
— français 124
— hindou. 63
Duchatelet (Madame).. . 270
Duchemin (M.)—sa traduction de Virgile. 396
Id. 399
Id. 402

E

Ecrivains — destinées diverses des grands — et de leurs œuvres. 3
— C'est comme propagateurs de la civilisation universelle qu'il faut les étudier. 9
— Ont absorbé et propagé les influences de leurs devanciers. 31
Education de l'Occident par l'Orient. 42
Electricité de la pensée. . 34
Ellipse commune à la lan- anglaise et à l'italien. . 155
Id. 156
Emprunts de tout le monde à tout le monde. 17
— Ce que nous avons emprunté aux Espagnols et aux Italiens. 255
Epoque (Notre) — pourquoi elle est critique. 55
Epopées hindoues.. 61
Id.. 62

Ere patriarchale. 66
— Chrétienne. 90
— De l'analyse protestante. 121
Erinna, amie et rivale de Sapho.. 288
Erreurs des étymologistes. 139
Espagne (L') arabe. 99
— Catholique. 112
Espagnole (Langue)—aspirations gutturales qu'elle a puisées dans la langue arabe. 170
Esprit (L') humain n'a qu'un petit nombre d'idées qu'il renouvelle éternellement 33
— Humain (développement de l') en Arabie, en Egypte, en Chaldée, en Assyrie, chez les Phéniciens et les Persans. . . 64
Id.. 65
Eschyle et Pindare — leur caractère. 72
Essai sur les destinées et les sources des langues teutoniques et latines . . . 139
Etiquette chinoise. 21
Etymologie du mot anglais *tallow* (suif) selon Minsheu.. 141
Eudocia, femme de Théodore et Eudocia la jeune, leurs œuvres 295
Id 296
Euripide annonce le premier mouvement de la décadence grecque—ses beautés et ses défauts. . 74
— Et Racine. 245
— Opinion de M. Schlégel, en faveur d'Euripide contre Racine.. . . . . id.
— Examen des mérites comparés de l'*Hippolyte* d'Euripide et de la *Phédre* de l'auteur français. 245
Id 254
Exégèse (De l') et des traductions de la Bible. . . 206

F

Fable (Voyage d'une). . . 33
— (Les) deviennent des documents d'histoire . . . 42
Famille (Vie de) chez les Arabes et les Chinois. . 59
Fécondation de l'Europe moderne par l'Hindoustan, la Perse et l'Arabie. 36
Femmes (Réclusion des) chez les Grecs—les Hétaïres. 77
— (Le règne des) commence avec la chevalerie. 96
— (Des) grecques avant l'ère chrétienne. 269
— Poètes — leur situation dans la société grecque. id.
— Auteurs—comment elles envisagent leur sujet.. . 270
— Leur intelligence n'a pu se développer complètement que sous la loi chrétienne 271
— Leur situation spéciale en Grèce. . . . . id.
— Dans les sociétés asiatiques 273
— A Sparte . . . . . id.
— Elles sont entourées de respects dans les sociétés héroïques et chevaleresques. 272
Id. 273
— Leur destinée dans le monde antique. 299
— En Orient.. . . . . .
— En Grèce. . . . . .
— A Rome.. . . . . .
— Sous le christianisme. . 300
— Mal comprises par les écrivains du XVIIIe siècle. 301
— Des temps héroïques.. . 302
— Peintes par Homère.. . 309
et Eschyle 302
— Chez Xénophon, Aristophane et Démosthènes.. id.
— Dans la Bible. 303
— Lavaient les pieds des voyageurs dans les temps héroïques.. 308
— Homère parle toujours

d'elles avec égards et bienveillance. 309
— Comment Pope les traite. id.
— Sous la démocratie.. . . 311
— Chez Sophocle.. 312
Id. 313
— Athéniennes 315
— Chez Aristophane. . . . 316
— Sous la domination romaine.. 319
— Comment Solon règle leur sort. 320
Féodalité (Etablissement de la). 90
Filiation des langues. . . 187
France (La) s'est associée à tous les mouvements intellectuels de l'Europe.. 11
— Elle est le grand-sympathique du mond civilisé. . . . . id.
— Elle a tout éveillé. . . . id.
— Elle imite et propage ensuite ses imitations. . . 12
— Elle est tour-à-tour anglaise, italienne, espagnole. . . . . id.
— Sa mission propagatrice. 13
— Elle comprend et classe les idées de toutes les nations. 17
— Elle est l'anneau intermédiaire qui lie les peuples du Nord à ceux du Midi. 118
Franque (La langue). . . . 157

G

Garcilaso. 114
Générations — sont les étapes du genre humain. . 22
Génie (Misère du). 3
— Spécial de chaque langue et de chaque dialecte . . 184
— Grec — est la nuée lumineuse qui a marché devant notre civilisation naissante. 255
— De la langue française — nous permet de prendre des idées dans les langues gothiques, mais à la condition de nous les assimiler . . . . . id.
Germanie donne l'impulsion érudite, métaphysique et religieuse. 15
Gibbon. 128
Gœthe, Schiller et Wieland prennent Shakspeare pour modèle. . . 257
Gœthe.. 262
— Archaïste 263
— Sa manière d'imiter. . . 131
— Id.. 7
Gout français — ne peut s'accommoder des imitations germaniques. . . . 265
Grèce comparée avec les autres nations orientales. 69
Id. 70
— Ses arts et sa poésie. . . 70
Id. 71
— Elle reprend sa supériorité. 85
— Après la guerre de Troie. 313
Grec moderne. 157
Grégoire de Nazianze.. . . 87
Gresset. 256
Guicciardini, historien.. . 111

H

Harrington, Bolingbroke et Toland ont prêté à Voltaire tous ses arguments contre la Bible. . 35
Hauteselve, moine. — Shakspeare lui a emprunté le personnage de *Portia* dans le *Merchant* of Venice. 46
Id 50
Hébraïsme (L')..... 65
Hébreux — leur monothéisme et leur théocratie. . 65
Id 66
Hennig — ses étymologies ridicules. 141
Hérodien — son histoire des Césars après Marc-Aurèle. 86
Hérodote — caractère de

ses écrits. 72
Hésiode — son rôle comme écrivain.. 71
Id. 72
— Il peint la femme vulgaire. 309
Hétaïres.. 273
Id. 299
— Autour de Socrate.. . . 301
— Ce qu'elles étaient dans la société grecque. . . . 323
— Leurs triomphes et leur puissance. 324
Id. 330
— Eétaient à peu près ce qu'étaient Ninon et lady Hamilton. 324
Id. 325
— Les qualités qu'il leur fallait. 325
— Comment on se charge de les *dresser*. 326
Id. 327
— Grandes prêtresses du culte de la beauté. . . . 328
— Fête donnée sur l'eau à des hétaïres. 329
— Ce que dit d'elles le poète Néothis. 340
— (Lettre d'une hétaïre) à une de ses amies. . . 333
— Id. à Demetrius. 335
— Id. à une amie. 338
— Id. à un amant ruiné. . 339
Hindoustan (L'). 61
Hindous (Epopées). . . . . id.
Id. 62
— (Drames). 63
Histoire intellectuelle (Matériaux de l'). 28
— Du peuple hébraïque. . 205
Hoffmann. . . . . .
Homère—vie héroïque peinte par lui. 71
— Comment les Anglais prononcent ses vers. . . 258
— Le Walter-Scott de la Grèce. 303
— Comment il dépeint Calypso, Euryclée, Hélène, Clytemnestre. 304
— A-t-il voulu flétrir Hélène ?. 305
— Il parle toujours des femmes avec égards et bienveillance. 309
Homme (L') meurt, sa pensée lui survit. 32
Hongrois (Les) — leur littérature.. 103
Horace. 81
— Son style, ses odes, ses satyres. 82
Hugues de Saint-Cher. . . 197
Hume. 128
Hypatia — sa célébrité, son érudition. 293
— Ses persécuteurs , sa mort. 294
— Ses écrits brûlés. . . . . id.

I

Idées (Fécondité et filiation des).. 3
— Qui germent dans un siècle , s'épanouissent dans un autre siècle. . 8
— (Influence lointaine des) 22
— (Les vieilles) redeviennent neuves.. 24
Idiome teutonique. 136
— (Les) vieillissent et s'usent. 153
Illiade (L'). 71
Imitation du style grec . . 256
— (Utilité de l'). 263
— Celle des Grecs et des Romains plus facile aux Français qu'aux autres peuples. 264
Id. 266
Influences répandues par le génie de Shakspeare sur le Nord, le Midi et les temps modernes. . . 8
— Spéciale de chaque nation sur les autres. . .
— Lointaine de l'intelligence sur les intelligences. 8
—Intellectuelles des nations les unes sur les autres . 9
— Des Grecs du moyen-

âge sur l'Italie. 15
— Arabes et gothiques qui ont modifié l'Espagne. . 16
— De Bacon, Newton, Luther, Voltaire, etc. . . . 23
— Politiques, religieuses et littéraires — comment elles s'étendent. 28
— Du paganisme sur Dante,
— Camoëns et Racine. . . 30
Littéraires. 59
— Asiatique et chrétienne. 86
— Septentrionale 90
— (L') septentrionale envahit l'Europe 92
— Des langues romaines. . 94
— (Les) septentrionales amènent la féodalité, la fraternité chrétienne et la chevalerie 97
Intelligences (Les) de tous les dégrés coopèrent au progrès de l'intelligence humaine. 25
Invasion des Barbares. . . 89
Invention—aucun écrivain n'a rien inventé, tous ont imité avec plus ou moins d'originalité 45
Irène. 296
Isocrate — caractère de son esprit comparé à celui de Démosthènes. 76
Isolement (Impuissance de l') 17
Italie (L') éveille l'Angleterre, la France et l'Allemagne. 14
— (L') catholique. 104

J

Jacobi. 130
Jacques (La tour Saint-) de la Boucherie. 195
Jamblique. 87
Jérome (Saint-) . . . . . id.
Julien veut ranimer le paganisme. . . . . id.
Juvénal. 83

K

Keltes (Chants des vieux). 93
Klopstock. 130

L

La Fontaine — ce qu'il a fait des fables antiques. — Porte l'originalité dans l'imitation. 41
— Est original en empruntant. 42
— Les étrangers le placent au-dessus de Boileau et même de Molière. . . . 43
— A emprunté à tout le monde et ne doit rien à personne. . . . . id.
— Son style inimitable. . . 44
Langues (Mort des vieilles langues — origine des langues modernes. . . . 60
— Latine — naissance du provençal, de l'italien, de l'espagnol et du français. 95
— Slaves. 102
— Hébraïque 135
Lavater. 130
Lettres (Les) grecques envahissent Rome; la sévérité romaine leur résiste. 79
Lichtenberg. 131
Lithuaniens (Les) — leur langue. 103
Lilly est considéré comme supérieur à Shakspeare. 5
Littérature — abus de ce mot 28
— Ce qu'il faut qu'elle soit pour être utile 30
— Du moyen-âge 96
— Espagnole 112
Livres — leur âme. 9
Locke. 129
Louis xiv. 124
Latin (Idiôme) 87
Lucien, railleur admirable. 85
Lucrèce — son génie et sa mâle grandeur 80
Luther et Calvin—leur influence subsiste encore. 25

LUTTE de la littérature latine contre les langues scandinave, gothique, germanique et normande 94

M

MACHIAVEL. 108
MACPHERSON — fragments épiques de l'Oisian. . . 93
MAGNÉTISME de la pensée sur la pensée. 8
MAHOMET établit sa religion. 97
MARDOCHÉE (L'hébreu) fit une concordance de la Bible en hébreu. 200
MARLOWE préféré à Shakspeare. 5
MARTIAL — la licence de ses œuvres 83
MÉMOIRES historiques. . . . 123
MÉNANDRE, dernier poète original de l'Attique. . . 76
MENDOÇA. 114
MÉTAMORPHOSES des idées. . 33
— (Bizarres) subies par des mots latins. 145
id. 146
MÉTEMPSYCOSES des idées. . 33
MILLE ET UNE NUITS (Les). 100
MISSION propagatrice de la France. 13
MILTON formé par le génie de l'Italie. 10
MOINES (bénédictins). . . . 195
— Leur concordance de la Bible. 196
MOÏSE proclame l'*unité de Dieu*. 205
MOLIÈRE donne la main à Térence. 9
MONOTHÉISME et théocratie des Hébreux. 65
Id. 66
MONOTIGNE touche à Bayle.
— Fait école sans s'en douter. 27
— Id. 123
— Imitateur et original tout à la fois 261
MONTESQUIEU 126
— Etudie l'anglais. 256
MOYEN-AGE (Littérature du). 260
MUSIQUE italienne 133
MYRO 291
MYTHOLOGIE (Différence entre la) grecque et le polythéisme romain. . . . 79
MYRTIS 289

N

NATIONALITÉS (Les) se fixent. 104
— Leur altération par l'effet de l'échange des pensées 10
NATIONS (Les) isolées perdent leur énergie. . . . 19
— Traversent successivement la perfection, la décadence et la résurrection. 23
— Nées sous l'influence romaine sont à la fois Mythologiques et chrétiennes. 29
NÉOLOGISME des livres actuels 156
NOMS de nombre à peu près les mêmes chez les races græco-latines et chez les races gothiques-germaines. 158
Id 159
NÔSSIS. 291

O

OCCIDENT (L') catholique . 118
ODYSSÉE (L'). 71
OPINIONS des étymologistes. 140
ORIGÈNE. 86
ORIGINALITÉ espagnole. . . 114
OVIDE 81
— Ses poèmes. 83

P

PAGANISME — son influence sur Dante, Camoëns et Racine. 30
PAMPHILIA. 294
PAPES (Puissance des). . . 104
PATRIARCHAT arabe 68

Peinture et sculpture chez les Grecs. 73
Pensée (Lutte de la) contre l'autorité. . . , ... 25
Pensée humaine — comment il faut étudier son histoire, ses progrès et son influence. 60
— Quatre grandes périodes dont se compose son histoire.. 61
Perfection (La) des nations produit leur décadence. 23
Périodes grecques.. . . . 84
Persans (Les). 99
— Modifient la loi de Mahomet 101
Peuples méridionaux . . . 132
Perse — sa misanthropie. . 88
Pétrarque. 105
Pétrone — ses œuvres licencieuses. 83
Philologie moderne. . . . 108
Philosophes arabes 101
Pic de la Mirandole — définitions qu'il fait des argumentateurs 30
Picard. 256
Pindare et Eschyle — leur caractère. 72
Pindare. 289
— Comment il peint les femmes sous la démocratie. 312
— Divinise la femme. . . . 313
Piron. 256
Platon, chef des spiritualités. 75
Plaute—verve de son style. 82
Pline l'ancien — son style éloquent — sa mort. . . 83
— Le jeune — son éloquence recherchée. 84
Plotin. 87
Plutarque — son cachet. . 85
Poemes sur Charlemagne. . 97
— Arabes conservés à l'Escurial 101
— Epique après Daule. . . 110
Poésies chevaleresques. . . 97
— Scandinaves et germaniques 99
Poètes bergamasques . . . 109
Polygamie dans les temps héroïques de la Grèce. . 311
Polythéisme grec. 69
— Romain. 77
— Sa mort. 86
Pope — comment il parle des femmes. 309
Porphyre. 87
Pradon — comment il imitait. 261
Praxilla 290
Properce 81
— Caractère de ses œuvres. 82
Provence (La) fait l'éducation de l'Italie 54
Pulci parodie les fictions chevaleresque 106

Q

Quichotte (Don) est traduit dans toutes les langues. 5

R

Rabelais. 122
Racine. 125
Réforme protestante. . . . 122
Remy-Belleau précurseur de Boileau, de Racine et de Pascal. 14
Ressemblance de beaucoup de mots allemands, anglais, latins et français. 159
Id 169
Révolution américaine produite par Calvin.. . . . 26
Richer (Jean-Paul-Frédéric) 132
Roman espagnol. 116
Romains (Les) commencent l'éducation du moyen-âge 95
Rome idolâtre tombe, Rome chrétienne naît. 24
— Son influence sur l'Italie, la France, l'Espagne et le Portugal. 29
— Comparée à la Grèce. . 78
— (Décadence de). 84
— Devient le centre et l'arbitre de la chrétienté. . 98
— (Prestige des souvenirs

de). 264
RONSARD précurseur de Boileau, de Racine et de Pascal. 14
— Ses défauts. 261
ROSE (Le roman de la) . . 120
ROUSSEAU (J.-J.) — curieuse transformation de son nom 143
Id 144
ROWE et OTWAY sont imités par Colardeau, Arnaud, Baculard, etc. 255
RUCCELAÏ 111
RUSSES — leurs vieilles poésies populaires 101

S

SAINTE-SOPHIE (Construction de l'église de) . . . 88
SALLUSTE 81
SAMSKRIT (Le) — la plupart des langues d'Europe s'y rattachent comme à une source mère 61
— Sa syntaxe merveilleuse. 188
SANNAZAR 111
SAPHO. 269 276
— D'après Strabon 280
— D'après Horace. 281
— D'après Ovide.. . . . . id.
— D'après Pope. . . . . id.
— Vices qui lui ont été attribués. 283
— Ce qui reste de ses œuvres . . . . . id.
— Ne peut être jugée d'après ses traducteurs Boileau et Phillips. 284
— Ce que pensait d'elle Horace. 287
— Sa mort 288
— Ce qu'elle eût été dans les temps modernes. . . 297
SAXON (Le vieux) s'est conservé chez les Hollandais et les Belges, dans les montagnes de la Suisse, etc. 183
SCHILLER, GOETHE et WIÉLAND prennent Shakspeare pour modèle. . . . 7
SCHLÉGEL (M. de) critique Racine. 262
SCULPTURE et PEINTURE chez les Grecs. 73
SÉANACHIES (Les) historiens des contes populaires et des vieilles lois irlandaises. 93
SÉNÈQUE. 83
Id. 84
SHAKSPEARE à Londres. . . 4
— Son caractère. . . . . id.
— Ses sonnets. . . . . id.
— Ses drames. 5
— Sa mort 6
— Il est oublié jusqu'au milieu du XVIIIe siècle et se relève alors 7
— Sa gloire posthume. . . id.
— (Deux siècles ont été nécessaires au développement de son influence). 8
— Comparé à Tacite et à Thucydide. 255
SHAKSPEARIANISME de 1810. 260
SLAVES (Les) au moyen-âge. 102
SOCIÉTÉS (Berceau des).. . 59
— Comment elles parcourent successivement le régime théocratique, la vie patriarchale, l'hébraïsme, le polythéisme ; — naissance du christianisme . 59
id. 60
SOCRATE meurt pour avoir professé le culte d'un seul dieu. 75
SOLON — comment il règle le sort des femmes. . . 320
SOPHISTES (Les) perdirent la Grèce. 29
— Ils furent les ennemis du christianisme. . . . . id.
SOPHOCLE perfectionne la tragédie 73
SOURCES (Des) et des destinées des langues teutoniques et latines 169
STACE. 85
STAEL (Madame de).. . . . 256

Style des historiens espagnols primitifs 113
Sussex (Duc de)—sa bibliothèque biblique. 201
Syntaxe anglaise et latine. 171

T

Tacite — caractère de son génie. 84
Tasse — sa Jérusalem délivrée 110
Télésilla — sa statue. . . 289
— Son courage . . . . . id.
Télégraphes (L'invention des) se trouve dans un livre samskrit. 33
Termes métaphysiques — annoncent la décadence des langues. 154
Térence donne la main à Molière. 9
— La grâce qui le caractérise. 82
— (L'Eunuque de) 257
Tertullien 87
Théatre hindou — ses rapports avec le théâtre hellénique et le théâtre espagnol. 63
— Italien. 109
— Espagnol. 117
Théocratie (Règne de la) . 59
— Et monothéisme des Hébreux 65
Id 66
— des Grecs 70
Théocrite — charme de son style. 85
Thucydide — son génie. . 75
Tibulle. 82
Tite-Live — caractère de ses écrits. 81
Toland, Harrington et Bolingbrocke ont prêté à Voltaire ses arguments contre la Bible. 35
Traducteurs (Des) d'Homère et de l'impuissance des traductions. 224
Tragédie italienne. 110
Transition du polythéisme au christianisme 84
Trouvères français. 119

V

Valois (Marguerite de). . . 123
Vapeur (La force de la) fut utilisée dès l'an 1200. . 33
Varron — son caractère . . 81
Vérité — avec quelle difficulté elle se fait admettre. 35
Virgile. 81
— Délicatesse de son style — Didon. 82
— Son influence littéraire. 391
— Pourquoi il plaît aux modernes. 392
— Sa mélancolie. 393
— Id. 394
— Ses paysages. 395
— Comparé à Properce, Lucrèce, Tibulle et Catulle. 395
— Traces qu'il a laissées dans la société moderne. 396
— De ses traducteurs . . . id.
— (Les loisirs de). 403
— Au cabaret. . . . . id.
— Description du cabaret et de l'hôtesse Syrienne. 406
Voltaire a emprunté ses arguments contre la Bible à Toland, Harrington et Bolingbroke. . . 35
Id. 125
— Imite l'anglais 256
Voyage et origine de la fable *Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre.* 37
— Changements qu'elle a éprouvés en passant d'un peuple à l'autre. 38
Id 42

W

Walter-Scott 129
Id. 155
Webster — ses erreurs étymologiques. 141
Wiéland, Gœthe et Schil-

LER prennent Shakspeare pour modèle 7
WINCKELMANN. 131
WOLF. 269

X

XÉNOPHON, créateur du roman historique. 75

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

ERRATUM.

P. 301. L. 23, au lieu de *un fragment ici se retrouve là*, lisez *un fragment se retrouve ici et là!*

P. 317. Note, au lieu de *Edoma*, lisez *êdomai;* au lieu de *Philôn*, *philôn;* — au lieu de *Tôn*, *tôn;* — au lieu de *xolôn*, *xulôn;* — au lieu de *ekperesmena*, *ekpepiesmena*.

P. 344. Note, l. 11, au lieu de *bien complète*, lisez *bien incomplète*.

LIBRAIRIE D'AMYOT,

ÉDITEUR,

6, RUE DE LA PAIX,

A PARIS.

PUBLICATIONS DIVERSES.

CLARISSE HARLOWE, par M. Jules JANIN, précédée d'une Notice sur Samuel Richardson, 2 volumes in-18, jésus, format anglais de 600 pages chacun. . . . . 7 f.

PLINE LE JEUNE ET QUINTILIEN, ou l'Éloquence sous les Empereurs, par M. Jules JANIN, 1 volume grand in-8. 6

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE EN ANGLETERRE, ou Esquisses de la vie anglaise, par M. Philarète CHASLES, professeur au collége de France, 2 volumes in-18, jésus, format anglais. 7

Tome 1er. Hommes d'État. — Orateurs politiques. — Le comte de Shaftsbury. — Sir William Temple. — Guillaume III et la Révolution de 1688. Robert Walpole. — Edmond Burke. — Franklin. — Fielding. — Richardson. — Orateurs irlandais.

Tome IIe. Les Excentriques et les Humoristes. — Hommes et Femmes du monde. — Psalmanazar.

— Mystères de Londres au XVIIIe siècle, etc. — Le dernier des Humoristes. — Lord Chesterfield. Sophie Dorothée. — Lady Esther Stanhope.

LA GUERRE DES PAYSANS, par M. Alexandre WEILL, 1 volume in-18 jésus, format anglais. . 3 50

NÉLIDA, par Daniel STERN, 1 volume in-8. . . 7 50

HISTOIRE DES CORPORATIONS RELIGIEUSES EN FRANCE, par M. E. DUTILLEUL, Avocat à la Cour Royale de Paris, 1 fort volume in-8. . . 7 50

HISTOIRE DE LA SICILE sous la domination des Normands, depuis la conquête de l'île jusqu'à l'établissement de la monarchie, par M. le Baron de BAZANCOURT, 2 volumes in-8. 15

DE L'INFLUENCE DE L'ESPRIT FRANÇAIS SUR L'EUROPE DEPUIS DEUX SIÈCLES, par M. E. DESCHAMPS, brochure grand in-8. 1

MES LOISIRS, par Mme la Baronne de MONTARAN, auteur des Bords du Rhin, Rome et Florence, Naples, Anselme, Marquise de Vivonne, 2 volumes in-8. . , ... 15

LETTRES ET PIÈCES inédites ou Rarissimes des personnages éminents dans la littérature et la politique du Xe au XVIIIe siècle; publiées et annotées par M. MATTER, Inspecteur général des bibliothèques de France, conseiller de l'Université, 1 volume in-8. . . . . 7 50

Ce volume renferme les morceaux suivants : Catalogue d'une collection de livres du XIe siècle sur les sept arts libéraux; Livres d'une maison d'études religieuses à la fin du XIIIe siècle; Collection de livres d'une femme du monde à la fin du XIVe

siècle (Marguerite de Flandres); Bibliothèque d'une maison Religieuse du XVe siècle; Bibliothèque d'un homme d'État du XVIIe siècle (cardinal de Richelieu). Lettres de Louis XI, Marguerite de Valois, Charles-Quint, de Brezé, Marie Stuart, Henri III, Henri IV, de Xylotectus, C. Peutinger, Casaubon, Louis XIII, Charles Ier, la reine Christine, Descartes, Ménage, Mlle de Scudéry, Isaac Vossius, Fouquet, Chapelain, Colbert, Louis XIV, Mlle de La Vallière, Scarron, Mme de Maintenon, Louis XV, le roi Stanislas, Voltaire, Buffon, Diderot, Tronchin, Réaumur, Montesquieu, d'Alembert, Condillac, Malesherbes, La Condamine, d'Aguesseau, Fontenelle, etc.

LA GRANDE BRETAGNE DEPUIS LE CONGRÈS DE VIENNE, par le Vicomte de BEAUMONT-VASSY, 2 volumes in-8, avec tableaux. 15

UN TOUR EN IRLANDE, par J. Joseph PREVOST, Paysages. — Antiquités. — Scènes de mœurs. — Coutumes. — Traditions. — Légendes. — Biographies, etc., 1 volume in-8. . . . . 7 50

LETTRES SUR L'ANGLETERRE ET LA FRANCE, du mois d'avril au mois de novembre 1845, par M. NOUGARÈDE DE FAYET. Tome Ier (les tomes III et IV sous presse). 7 50

A. B. DA COSTA CABRAL. Notes historiques sur sa carrière politique et son ministère; extrait de l'ouvrage publié à Lisbonne; *Apontamentos Historicos*, 1 volume in-8. 5

LES POÈTES RUSSES, avec une Notice biographique sur chaque poète, par le prince E. MESTSCHERSKI, 2 volumes in-8. 15

Lomonossof. — Derjavinn. — Kheraskof. — Petrof.

— Dmitrief. — Kapnist. — Neledinnski. — Karamsinn. — Voieikof. — Mersliakof. — Illitschefsky. — Vostocof. — Davidoff. — Glinka. — Princesse Volkonski. — Boutyrski. — Joukoffski. — Batioutschkof. — Pouschkinn. — Baratynski. — Princesse Viasemski. — Koslof. — Benedictof. — Comtesse Rostopschinn. — Mlle Teplof. — Koukolnik. — Venevitinof. — Khomiakof. — Griboiedof. — Delwig. — Jasykof. — Jakoubovitsch. — Toumanski. — Tioutschef. — Delarue. — Tepliakof. — Baron Rosenn. — Jerschof. — Lermanntof. — Miatlef. — Podolinnski. — Sokoloffski. — Grebœnca. — Aï Boulatt. — Koltzof. — Soukhanof. — Slepouschkinn. — Tschernichef. — Timoteiof.

HISTOIRE DE LA CHUTE DES JÉSUITES AU XVIIIe SIÈCLE, (1750-1782), par M. le Comte Alexis de SAINT-PRIEST, Pair de France, 1 volume in-8. . . . . 7 50

Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée de nombreuses pièces justificatives, 1 volume in-18, format anglais. 3 50

LA JEUNE ANGLETERRE, par d'ISRAÉLI; Traduit de l'anglais par Mlle A. SOBRY, et précédée d'une Notice par M. Philarète CHASLES, professeur au Collége de France, 2 volumes in-8.. 15

LES DEUX NATIONS, par le même. Traduit de l'anglais sur la dernière édition, 2 volumes in-8. 15

DES ALLEMANDS, par un Français, 1 vol. in-8. . 4

LETTRES DE RANCÉ, Abbé et Réformateur de la Trappe; recueillies et publiées par B. GONOD, bibliothécaire de Clermont-Ferrand (contenant 226 lettres), 1 volume in-8. . . . . 7 50

LA RUSSIE EN 1839, par M. le Marquis de CUSTINE, 3me édition, revue et considérablement augmentée, 4 volumes in-18, jésus, format anglais. . 14

Il reste quelques exemplaires de la 1re édition, en 4 volumes in-8. 40

ŒUVRES DRAMATIQUES de M. de la VILLE DE MIRMONT, 4 volumes in-8 de plus de 600 pages chacun. 30

HISTOIRE DU CONSULAT ET DE L'EMPIRE, par M. Charles de LACRETELLE, de l'Académie française, 6 volumes in-8. 30

En vente : le Consulat, 2 volumes, l'Empire 1 et 2.

HISTOIRE DE CHARLES ÉDOUARD, dernier prince de la Maison de Stuart, précédée d'une histoire de la rivalité de l'Angleterre et de l'Écosse, revue, corrigée et augmentée de Pièces inédites, par M. Amédée PICHOT, 4me édition, considérablement augmentée, 2 volumes in-8. 15

MÉMOIRES DU BARON PORTAL, Ministre de la marine et des colonies, et Ministre d'État sous Louis XVIII et Charles X, 1 volume in-8. . . 7 50

VOLTAIRE ET ROUSSEAU, par lord BROUGHAM, accompagné de lettres inédites de Voltaire, Helvétius, Hume, etc., 1 volume in-8, avec deux portraits gravés sur acier. 7 50

L'ORÉGON et les Côtes de l'Océan Pacifique du Nord; aperçu géographique, statistique et politique, par M. FÉDIX, 1 volume in-8, avec une carte. 7 50

TABLEAU HISTORIQUE DE LA DIPLOMATIE, exposé des faits accomplis de la politique générale, précédé des principales définitions de la

science des rapports mutuels et des intérêts respectifs des états, par M. le Comte de GARDEN, 1 feuille grand aigle pliée dans un carton. . . 5
Collée sur toile. 7

LETTRES DE LOUIS XVIII au comte de Saint-Priest pendant l'émigration, précédées d'une Notice par M. le Baron de BARANTE, de l'Académie française, 1 fort volume in-8. . . . . 7 50

HISTOIRE CONSTITUTIONNELLE de la Monarchie Espagnole, depuis l'invasion des Hommes du Nord, jusqu'à la mort de Ferdinand VII (411-1833), par M. le Comte Victor du HAMEL, 2 volumes in-8. 15

FAMILLES HISTORIQUES DE FRANCE, par M. le Comte Horace de VIEL-CASTEL, avec la Généalogie et les armes de chaque famille, rehaussées d'or et d'argent. 1re Série : ARCHAMBAUD DE COMBORN, 1 volume. 7 50

Sous presse :

2me Série : BERNARD DE VENTADOUR, 2 volumes. . 15

LES LIONNES DE PARIS, par Mme la Comtesse Merlin, 2 volumes in-8. 15

LES GENTILSHOMMES D'AUTREFOIS, par M. le Marquis de FOUDRAS, 2 volumes in-8. 15

LA BIBLE EN ESPAGNE, par Georges BORROW, traduit de l'anglais sur la troisième édition, 2 volumes in-8. 15

ELLEN MIDDLETON, par lady Georgiana FULLERTON (Miss GRANVILLE), 2 volumes in-8. . . . 15

LES DIPLOMATES EUROPÉENS, par M. CAPEFIGUE. Tome Ier, contenant les Notices suivantes : 1° Le prince de Metternich; 2° le comte Pozzo di Borgo; 3° le prince de Talleyrand; 4° le duc Pasquier; 5° le duc de Wellington; 6° le duc de Ri-

chelieu; 7° le prince de Hardenberg; 8° le comte de Nesselrode; 9° lord Castelreagh.

Deuxième édition, revue et considérablement augmentée, 1 volume in-8. . . . . 7 50

Tome IIme, contenant les notices suivantes :

1° Sir Robert Peel; 2° le comte Molé; 3° le comte Capo d'Istrias; 4° le comte Rayneval; 5° le secrétaire d'État Conzalvi; 6° M. Guizot; 7° M. de Gentz et M. Ancillon; 8° le comte de Laferronays; 9° le prince de Lieven; 10° le duc de Gallo; 11° le duc de Broglie; 12° M. Martinez de la Rosa, 1 volume in-8. . . . . 7 50

FRANÇOIS Ier ET LA RENAISSANCE, par M. CAPEFIGUE, 4 volumes in-8. , ... 30

OEUVRES DU BARON A. GUIRAUD, de l'Académie française, 4 volumes in-8. 20

FLAVIEN, ou de Rome au désert, 2 volumes.

CÉSAIRE et MÉLANGES, 1 volume.

THÉATRE et POÉSIES, 1 volume.

LES ROSES NOIRES, Poésies, par le Prince E. MESTSCHERSKI, 1 volume in-8. . . . . 7 50

APPRÉCIATION HISTORIQUE, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE, de l Histoire de Dix Ans de Louis BLANC, par G. CHAUDEY, 1 volume in-8. . . 3

LE DÉCAMÉRON DES BONNES GENS, par M. le Marquis de FOUDRAS, 1 volume in-8. . . . . 7 50

SUÈDE ET NORWÉGE, DANEMARK, PRUSSE, (Tome IIe de l'Histoire des États européens depuis le Congrès de Vienne), par le Vicomte de BEAUMONT-VASSY, 1 volume in-8. . . . . 7 50

SITUATION POLITIQUE ET MILITAIRE DE L'EUROPE, à l'occasion des traités de 1831,

1833, et 1841 sur le Droit de Visite, par M. le Lieutenant-Général Comte de GIRARDIN, 1 volume in-8. . . . . 7 50

ÉTUDES MORALES ET POLITIQUES, par M. le Baron D'HAUSSEZ, ancien ministre sous Charles X, 1 volume in-8. . . . . 7 50

ÉTUDES POLITIQUES sur les principales questions à l'ordre du jour, par M. F. SEGOFFIN.

1re Étude : RÉGENCE ET DOTATION. 2

Sous presse : PARIS FORTIFIÉ.

GUILLAUME Ier ET LA CONFÉRENCE DE LONDRES, par M. le Baron S. de GROVESTINS, 1 volume in-8. 4

DE LA PAIRIE et de l'Aristocratie moderne, par M. le Comte A. CIESZKOWSKI, 1 volume in-8. . 4

DE L'AUTRICHE ET SON AVENIR, traduit de l'allemand sur la dernière édition, 1 volume in-8. . 4

NAPOLÉON ET MARIE-LOUISE, Souvenirs historiques de M. le Baron MENEVAL, ancien Secrétaire de l'Empereur, 3 volumes in-8. . . . . 22 50

Deuxième édition, revue, corrigée et considérablement angmentée, 3 volumes in-18, format anglais. 10 50

Le tome IIIe se vend séparément. in-8, 7 f. 50 c.; in-18, 3 f. 50 c.

BELGIQUE ET HOLLANDE, (tome Ier de l'Histoire des États européens depuis le Congrès de Vienne), par le Vicomte de BEAUMONT-VASSY, 1 volume in-8. . . . . 7 50

LE NORD DE LA SIBÉRIE, voyage parmi les peuplades de la Russie asiatique et dans la mer Glaciale, entrepris par ordre du gouvernement russe, et exécuté par M. de Wrangel (aujourd'hui amiral), traduit du russe par le Prince Emmanuel GALITZIN, 2 volumes in-8 avec cartes et gravures, 15

DISCOURS prononcés dans les Chambres législatives, par M. le Duc PASQUIER, Chancelier de France (1814-1836), 4 forts volumes in-8. . . 30

LA HAVANE, par Mme la Comtesse MERLIN, 3 volumes in-8. . . . . 22 50

CURIOSITÉS ET ANECDOTES ITALIENNES, complément indispensable des Voyages en Italie, par M. VALERY, 1 volume in-8. . . . . 7 50

LA SCIENCE DE LA VIE, Principes de Conduite, Religieuse, Morale et Politique, extraits et traduits des auteurs italiens, par le même, 1 volume in-8. 5

CHANTS POUR TOUS, Poésies par M. le Marquis de FOUDRAS, 2me édition, 1 volume in-8. . . 7 50

ÉCHOS DE L'AME, Poésies par le même, 1 volume in-8. . . . . 7 50

HISTOIRE DE LA ROYAUTÉ, considérée dans ses origines jusqu'à la formation des principales monarchies de l'Europe; par le Comte Alexis de SAINT-PRIEST, Pair de France, 2 gros vol. in-8. 15

ERREURS DES MÉDECINS, ou Système chronothermal, traduit de l'anglais du Docteur DICKSON, 1 gros volume in-8. 8

TABLEAU POLITIQUE ET STATISTIQUE de l'Empire britannique dans l'Inde; examen des probabilités de sa durée et de ses moyens de défense en cas d'invasion, par le Général Comte de BIORNSTIERNA, ancien Ministre de la guerre, envoyé extraordinaire de Suède à la cour de Londres, etc.; traduit librement de l'allemand avec des notes et un supplément historique, par M. PETIT DE BARONCOURT, 1 volume in-8 orné d'une carte. 8

LE RATIONALISME CHRÉTIEN à la fin du XIme siècle, ou Monologium et Proslogium de saint Anselme, Archevêque de Cantorbery, sur l'essence divine, par M. H. BOUCHITTÉ, Inspecteur de l'Université, 1 volume in-8. . . . . 7 50

Ouvrage couronné par l'Académie, et adopté par le Conseil royal de l'Université.

SEPT ANNÉES EN CHINE, Nouvelles Observations sur cet empire, l'archipel indo-chinois, les Philippines et les îles Sandwich, par Pierre DOBEL, Conseiller de collége au service de Russie, et ancien Consul de cette puissance aux îles Philippines, traduit du russe par le Prince Emmanuel GALITZIN, 1 volume in-8 orné de planches. 7 50

HISTOIRE MILITAIRE DES ÉLÉPHANTS; depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'introduction des armes à feu, avec des Observations critiques sur quelques-uns des plus célèbres faits d'armes de l'antiquité; par le Chevalier P. ARMANDI, ancien Colonel d'artillerie, 1 fort volume in-8, orné d'une planche de médailles grecques et romaines. 8

HISTOIRE DES ÉTATS EUROPÉENS depuis le Congrès de Vienne, par M. le Vicomte de BEAUMONT-VASSY, 12 volumes in-8, chaque volume se vend séparément. 7 50

Tome Ier : Belgique et Hollande.
Tome IIme : Suède et Norwége, Danemark, Prusse.
Tomes IIIme et IVme : Grande-Bretagne.
Tomes IVme : Russie (sous presse).

HK224-78

COULOMMIERS, — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.

THE LIBRARY OF CONGRESS

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: July 2006

Preservation Technologies
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

THE LIBRARY OF CONGRESS

THE HECKMAN BINDERY INC.
BOUND TO PERFECTION
JUN 73
N. MANCHESTER,
INDIANA

LIBRARY OF CONGRESS
0 003 057 992 6